



# **Fournaise**

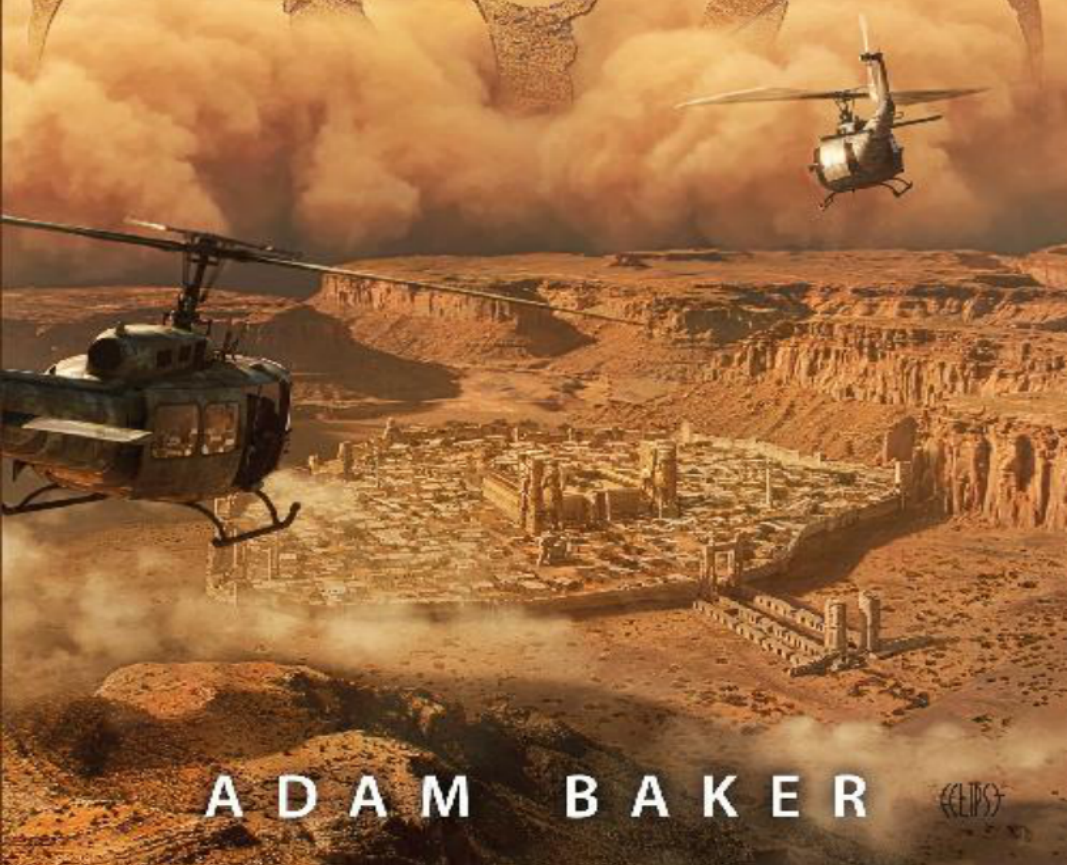
**Baker, Adam**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

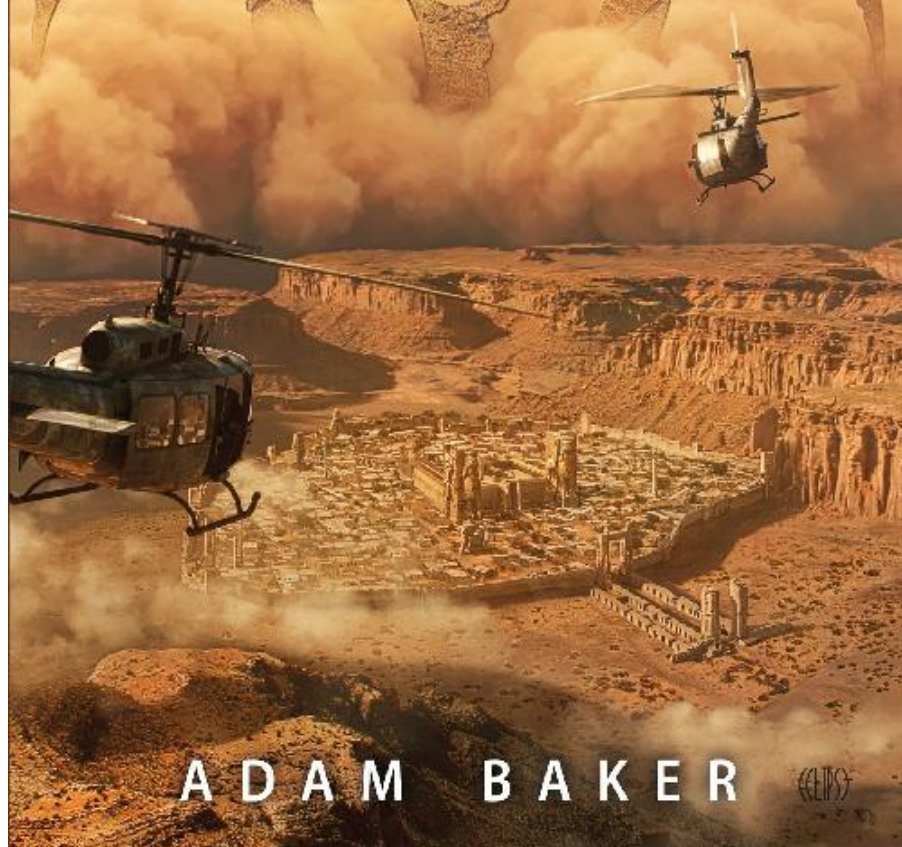
LE DERNIER BASTION - 2

# FOURNAISE



LE DERNIER BASTION - 2

# FOURNAISE



ADAM BAKER





**Dans la même série :**

**Tome 1 : Rempart**

Responsable de collection : Mathieu Saintout

Titre original : *Juggernaut*

Illustration de couverture : Lukáš Lancko Isis Design Studio

Traduit de l'anglais par Guillaume Duchesne  
Suivi éditorial et relecture : studio Zibeline & Co  
Maquette : Stéphanie Lairer

ISBN : 978-2-809-45170-2

**Eclipse est une collection de Panini Books**

[eclipse.paninibooks.fr](http://eclipse.paninibooks.fr)

© Panini S.A. 2015 pour la présente édition.

© 2012 Adam Baker, tous droits réservés.

Première publication en anglais par Hodder & Stoughton,  
an Hachette UK company.

*Pour Emily*

Central Intelligence Agency

Division du Proche Orient T0 : 12MF-3-57-8U

DIFFUSION RESTREINTE DOS-1

DOSSIER D'OPÉRATION DU GROUPE SPEKTR 12

## OPÉRATION DE LOCALISATION ET D'ACQUISITION DU VÉHICULE SPEKTR

TOP SECRET / À L'ATTENTION EXCLUSIVE DU GROUPE SPEKTR /  
STRICTEMENT CONFIDENTIEL

Avertissement : Ceci est un document TOP SECRET – À L'ATTENTION EXCLUSIVE DU GROUPE SPEKTR comportant des informations confidentielles essentielles à la sécurité nationale des États-Unis d'Amérique. Les données incluses dans ce document sont destinées uniquement au personnel en possession d'une HABILITATION DE SÉCURITÉ SPEKTR – 12. La consultation ou l'utilisation dudit document par le personnel non autorisé constitue une infraction punie par les lois fédérales.

GROUPE  
12

SPEKTR

octobre 2005

–

TOP SECRET / NOFORN<sup>1</sup>

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 575JD1

Page 01 / 2

25 août 2005

MÉMORANDUM ADRESSÉ À : Chef de projet,

Dir. des Opérations

OBJET : Spektr

Colonel,

Le drone Predator envoyé par le 11<sup>e</sup> Escadron de Reconnaissance a effectué un survol de la zone contaminée au lever du jour. Force m'est de conclure que nos tentatives pour endiguer la propagation de l'infection ont échoué.

En effet, l'analyse des images de surveillance révèle qu'un échange de tirs particulièrement violent a eu lieu sur le site. Les traces de brûlures et la présence de cratères d'impacts indiquent que des grenades ont été lancées lors de l'affrontement. Quelques-uns des bâtiments entourant le temple antique ont été lourdement endommagés par les déflagrations. Les deux hélicoptères de l'expédition ont été détruits.

Cela fait maintenant plusieurs heures que nous n'avons plus de contacts avec l'équipe d'incursion. La dernière transmission nous laissait croire que l'exploration de la vallée se déroulait tel que prévu ; puis, une série de messages inintelligibles, que nous avons attribuée à un dysfonctionnement



de notre équipement satellite, nous est parvenue.

Ainsi, nous sommes en droit de penser que l'unité est perdue, et n'avons pas assez de ressources à l'heure actuelle pour effectuer une nouvelle tentative de récupération du cylindre contenant le virus. De surcroît, une reconduction de l'opération risquerait de révéler l'implication de l'Agence dans le projet Spektr.

C'est pourquoi je recommande, avec tout le respect que je vous dois, le déclenchement de l'opération TABLE RASE.

R. Koell

Agent de terrain

CA Projets Spéciaux, Bagdad

---

<sup>1</sup> « *NOT for release to FOReign Nationals* » ; « Ne Pas Transmettre À Des Ressortissants Étrangers, même Alliés ». (NdT)

TOP SECRET / NOFORN

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 575JD10

Page 01 / 1

25 août 2005

MÉMORANDUM ADRESSÉ À : Chef de projet,

Dir. des Opérations

OBJET : Spektr

Colonel,

Notre pilote nous confirme que la détonation de la bombe Sentinel a bien eu lieu au-dessus de la Vallée 403 à 09 h 57 ce matin.

Nous avons informé le Commandement Interarmées des Opérations Spéciales que l'explosion, survenue à proximité de la frontière syrienne, était imputable à l'une de nos opérations et ne nécessitait, par conséquent, aucune enquête de leur part.

L'unité d'incursion était constituée de mercenaires originaires de différents pays. Aucun d'entre eux n'était affilié à l'une des sociétés militaires privées majeures agissant dans le secteur. Ils n'avaient pas de connexion avec la CIA et n'étaient pas au courant de la véritable nature de leur mission. Nous sommes confiants que leur disparition n'attirera

l'attention de personne.

R. Koell

Agent de terrain

CA Projets Spéciaux, Centrale de Bagdad

Central Intelligence Agency  
Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

TÉLÉGRAMME URGENT /  
À DÉTRUIRE APRÈS LECTURE

À : Chef de projet, Dir. des Opérations

De : R. Koell

25 août 2005

14 h 46 AST

Colonel,

Je viens de recevoir un rapport du CIOS au Qatar ; il nous informe qu'un mouvement a été détecté au sein de la zone contaminée. Il semblerait qu'une locomotive soit en train de s'éloigner du site bombardé par le biais d'un ancien chemin de fer minier.

Le CIOS possède des effectifs dans le Désert de l'Ouest irakien, dans le cadre d'opérations de la Delta Force visant des moudjahidines étrangers implantés le long de la frontière syrienne. Il a accepté d'envoyer l'une des patrouilles du 160<sup>e</sup> Régiment de Soutien Aérien pour intercepter le train.

Nous avons fait part au Commandement de notre volonté de questionner les occupants de la locomotive et sommes convaincus de sa coopération. Nous surveillons actuellement les fréquences radio afin de déterminer si au moins l'un des membres de l'unité d'incursion a survécu.

# IRAK

25 AOÛT 2005



# LE TRAIN FANTÔME

## DÉSERT DE L'OUEST

### ZONE CONTAMINÉE

**M**ACULÉE DE POUSSIÈRE, la locomotive fonçait à travers le paysage ondoyant en crachant des volutes de fumée noire. La lame soudée à l'avant du mastodonte chassait par à-coups les dunes de sable qui recouvraient la voie ferrée, tel un hors-bord battant des flots couleur caramel.

L'unique phare avant avait été fracassé et la carrosserie trouée, lacérée et calcinée par une source de chaleur intense. Les panneaux d'entretien s'étaient détachés. Des flammèches crépitaient à l'extrémité de câbles arrachés qui voltigeaient à l'arrière. On aurait juré que l'engin avait été régurgité de l'enfer.

À l'intérieur de la cabine déserte, le pare-brise avait volé en éclats. Le manipulateur de traction était solidement maintenu en place par une corde et les aiguilles des cadrans indiquaient que le train filait à vitesse maximale. Une boîte à outils entravait le levier de freinage. Le pupitre de conduite, la chaise du conducteur, le plancher de métal : toutes les surfaces étaient couvertes de sable.

Droit devant, une clôture d'une bonne hauteur, à moitié submergée par le désert, barrait la voie. De lourds pieux métalliques étayaient son grillage rouillé. Elle s'étendait à perte de vue au nord comme au sud.

Des inscriptions peintes au pochoir, en anglais et en arabe, y étaient à peine lisibles. Un message d'avertissement, destiné tant aux troupes de la coalition qu'aux Bédouins sur leurs chameaux :

**DANGER**  
**MATIÈRES TOXIQUES**



**DÉFENSE D'ENTRER**

AUTORISATION D'OUVRIR LE FEU  
EN VERTU DE LA DIRECTIVE N° 84-4643  
DE L'AUTORITÉ PROVISOIRE

La locomotive enfonça la barrière en arrachant les poteaux d'acier ; la lame coupa à travers les mailles comme s'il s'agissait d'un mur de papier.

LE BLACK HAWK volait en rasant les dunes, semblant pourchasser son ombre. Il se positionna vis-à-vis de la cabine de la locomotive, dont il suivait la course.

Le capitaine Flores releva la visière de son casque et scruta l'intérieur de la machine. Des vitres cassées et une chaise de conducteur vide. Elle ajusta son micro.

— *Le pont d'Anah est détruit ; ce train va plonger dans le putain de ravin.*

Le sergent Tate était assis derrière, dans la soute. Il portait le bouc et arborait sur son avant-bras un gros tatouage représentant Pégase, l'insigne du 160<sup>e</sup> RSAOS. « Les Night Stalkers n'abandonnent jamais. »

Il tendit son fusil à Frost l'infirmier puis détacha son harnais. Il mit ses lunettes de protection et réajusta l'écouteur de sa radio.

— Dépose-moi sur le toit.



Le Black Hawk s'inclina afin de se positionner directement au-dessus de l'engin de cinq cents tonnes. Flores régla la vitesse, baissa le pas collectif puis inclina délicatement le manche vers l'avant.

Le pneu droit se posa doucement sur le toit de la locomotive. Tate se laissa glisser sur le métal noirci fouetté par le vent et lâcha prise. L'hélicoptère se replia aussitôt. Le sergent s'accroupit, écrasé par le souffle du rotor.

Il parcourut la surface bombée à quatre pattes, passant par-dessus les grilles d'aération et contournant les tuyaux d'échappement qui dégueulaient leur fumée.

Il atteignit le dessus de la cabine. Il descendit à l'avant de celle-ci en se tenant fermement au sifflet rendu inutilisable pour se maintenir en équilibre. Il recracha un peu de sable, s'agenouilla et jeta un coup d'œil à travers le pare-brise en éclats.

— *Alors ?*

— Personne.

Il passa d'abord les jambes à l'intérieur de la cabine et se laissa glisser sur le pupitre de conduite. Ses *desert boots* en daim atterrirent sur des morceaux de verre. Il se pencha pour inspecter les débris qui jonchaient le sol, parmi lesquels des chargeurs de Glock et STANAG américains. Il ramassa une poignée d'étuis cuivrés et les laissa dégringoler entre ses doigts.

— Il y a un tas de douilles d'AK-47 et de 9 mm par terre. Tous les cadres des fenêtres ont été calcinés par des rafales tirées depuis l'intérieur de la cabine. Ça a été un vrai bordel.

— *Il faut que tu coupes les moteurs. La voie se termine dans quelques kilomètres à peine.*

Tate enleva ses lunettes et se tourna vers les contrôles retenus par la corde. Au moment où il allait s'emparer de son couteau de combat pour la trancher, il remarqua que la porte à l'arrière de la cabine était entrouverte. Une plaque signalétique marquée d'un éclair de haute tension. C'était l'accès au compartiment moteur. Il sortit son SIG Sauer de son holster, le chargea et tira le levier de sûreté.

Il ouvrit la porte métallique d'un coup de pied ; il fut aussitôt accueilli par le hurlement assourdissant de l'énorme moteur turbodiesel douze cylindres serti d'alternateurs et de redresseurs impressionnants. Le martèlement régulier de l'énergie motrice faisait vibrer toute la cabine.

Il laissa le temps à ses yeux de s'habituer à la pénombre. Les rayons du soleil filtraient à travers les bouches d'aération. Les ombres dansaient au rythme des pales des ventilateurs.

— Une minute. Je viens de tomber sur quelque chose. Une botte poussiéreuse dépassait de derrière le générateur. Tate s'accroupit et longea le mur du compartiment moteur pour s'en approcher.

Deux personnes en treillis étaient affalées dans le coin du mur, juste en dessous d'un ventilateur.

Elles avaient les vêtements usés, déchirés, et leurs visages étaient maculés de sang et du sel de leur transpiration asséchée.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?*

— J'ai deux corps inertes devant moi.

Tate se pencha au-dessus du premier. Il écarta le revers du manteau long afin de pouvoir lire la plaque d'identité.

S9346448

WHYTE

LUCY

NON AFFIL

O POSITIF

MARINES

Il repoussa une mèche de cheveux.

Lucy ouvrit alors les yeux, aussi bleus que des morceaux de glace.

— Ça va ? lui demanda Tate.

Elle lui arracha vivement le couteau de son fourreau de poitrine. Le sergent lui agrippa le poignet juste au moment où sa propre lame allait lui ouvrir la gorge.

LA LOCOMOTIVE ÉTAIT immobilisée. Tate, portant Lucy dans ses bras, ouvrit la porte coulissante avec son pied et sauta de la cabine.

Le Black Hawk amorça une descente abrupte et se posa parmi les dunes, engloutissant Lucy et Tate dans le tourbillon du souffle de son rotor. Les pneus se posèrent sur le sable.

Lucy tourna la tête vers l'hélicoptère. Elle se demanda s'il s'agissait d'une hallucination, d'une illusion de délivrance. Plus tôt dans la journée, lorsqu'elle s'était réfugiée sous la fraîcheur des

ventilateurs pour s'abriter de la chaleur étouffante, elle s'était laissé bercer par un rêve éveillé, dans lequel elle explorait les méandres d'un jardin parfumé. Elle y avait cueilli des fleurs invisibles qu'elle s'était glissées dans les cheveux.

Le rotor ralentit puis s'arrêta, dissipant ainsi la tempête de sable.

La porte latérale de l'hélicoptère s'ouvrit en glissant. Trois membres de la Delta Force, le visage dissimulé par des lunettes et des écharpes, mirent pied à terre.

— Il y a une autre femme dans le compartiment, leur dit Tate. Je crois qu'elle est encore en vie.

Il allongea Lucy sur le sable. Un infirmier vint s'agenouiller auprès d'elle. Il lui examina les pupilles et lui palpa la gorge pour prendre son pouls.

— Déshydratation et insolation sévères. Il faut la mettre sous perfusion.

Il déplaça un brancard. Ils la déposèrent dessus et la transportèrent jusqu'à la cabine exiguë du Black Hawk.

Une deuxième femme, blonde, fut extirpée de la locomotive. Elle était inconsciente. Ils l'attachèrent solidement sur un brancard et l'amenèrent aux côtés de Lucy.

Tate jeta un coup d'œil à ses plaques.

— Amanda Greenwald.

L'infirmier examina la jambe blessée de cette dernière. Il lui retira ses bandages encroûtés de sang séché.

— Elle a reçu une balle dans la cuisse. On dirait bien que la blessure s'est infectée. Passez-moi une bande de gaze et un kit de suture.

Les soldats de la Delta Force grimpèrent à bord et s'assirent en observant les deux femmes.

Vrombissement de moteur de plus en plus tonitruant. Une tornade de sable soulevée par la force centrifuge du rotor. Décollage.

Lucy pencha la tête. Un soldat, le visage dissimulé derrière une visière, était posté devant la porte ouverte. Elle porta son regard au-delà du canon de la Dillon Gatling derrière laquelle il se tenait, au-delà des réservoirs auxiliaires et des missiles Hellfire. Elle observa les dunes perdre de leur relief au fur et à mesure qu'ils prenaient de l'altitude. La locomotive était perdue au sein d'un désert si vaste qu'elle pouvait presque discerner la courbe de la surface de la Terre.

L'infirmier tira de sous un banc en toile un coffret de premiers soins contenant plusieurs sacs de matériel intraveineux. Il lui planta un gros cathéter 14 G dans le dos de la main et le fixa avec du ruban adhésif. Il déroula ensuite le tube d'un sac de soluté qu'il suspendit à une sangle au-dessus de leurs têtes.

En raison du bruit du vent et du rugissement du rotor, l'infirmier dut crier pour se faire entendre :

— Buvez.

Il porta une gourde aux lèvres de Lucy. Elle avala une longue rasade et toussa. Il lui versa de l'eau sur le visage afin de nettoyer la crasse qui le maculait.

— Regardez-moi. Pouvez-vous parler ? Combien de doigts voyez-vous ?

Elle essaya de dire quelque chose. Ses lèvres desséchées mimèrent les mots qu'elle ne parvenait pas à prononcer.

Elle tenta de faire un geste en direction de l'autre civière. Elle voulait prendre la main d'Amanda dans la sienne, mais ses bras étaient entravés par une courroie.

— Ne vous inquiétez pas, elle est en vie. Vous serez toutes les deux à Bagdad en un rien de temps.

Il lui offrit encore de l'eau. Elle s'accrocha à la gourde comme si sa vie en dépendait.

#### HÔPITAL IBN SINA, BAGDAD.

Lucy était allongée sur un lit roulant, dans ce qui semblait être une salle d'urgence.

Elle s'efforça de se concentrer. Un plafond, du plâtre craquelé, une douille d'ampoule brisée.

Elle tourna la tête. Une fenêtre cassée et des éclats de verre par terre. Des traces de sang séché, noirci, zébraient le carrelage blanc du mur.

Deux Irakiens pénétrèrent alors dans la pièce. Chacun portait une blouse blanche et un stéthoscope autour du cou. Le gravier et le verre qui jonchaient le plancher craquaient sous les semelles de leurs baskets bon marché. Ils se chuchotèrent des mots en arabe,

puis ils lui tâtèrent le pouls et lui examinèrent les yeux. L'un des deux se pencha sur elle et lui parla en anglais, avec l'assurance de quelqu'un ayant étudié à l'étranger.

— Lucy ? Lucy, vous m'entendez ?

On aurait dit qu'il n'avait pas dormi depuis une semaine.

Elle voulut lui répondre, mais elle peinait à formuler ses idées.

— Vous êtes dans un hôpital. Nous allons prendre soin de vous, Lucy. Vous êtes ici en sécurité.

Il porta une tasse de porcelaine à ses lèvres, puis l'aida à s'allonger.

Ils entreprirent de lui enlever ses vêtements. Ils lui retirèrent d'abord ses bottes après avoir tranché les lacets d'un coup de couteau. Ils ouvrirent les boutons-pressions de sa veste pare-balles, coupèrent les courroies de ses genouillères, découpèrent son pantalon et sa ceinture à l'aide de ciseaux chirurgicaux. Ils firent de même pour son t-shirt aux couleurs de l'*Union Jack*. Ils ne lui laissèrent que son soutien-gorge de sport et sa culotte.

Ils tentèrent de lui retirer sa montre et l'anneau doré qu'elle portait à son annulaire gauche, mais elle retira sa main d'un geste brusque.

Ils la couvrirent d'un drap.

— Reposez-vous.

LUCY OSCILLAIT ENTRE la vie et la mort sur un lit d'hôpital, dans une pièce vide hormis une chaise en fer et une petite table.

Parfois, elle était seule ; parfois, le sergent-major Miller veillait à ses côtés.

— *Allons, aurait-il été censé lui dire. Continue à te battre. Ce n'est pas encore ton heure.*

Seulement, Miller avait trouvé la mort en Afghanistan deux ans plus tôt. Touché par un coup de mortier au moment où sa patrouille atteignait un point de rendez-vous dans un village d'Helmand. Il avait fini par se vider de son sang, tapi dans un fossé, hurlant, agonisant, dans l'attente d'un hélico d'évacuation qui avait mis six heures pour arriver sur les lieux. On avait rapatrié son cercueil à la base de la *Royal Air Force* de Lyneham. On l'avait porté hors du Hercules, recouvert du drapeau britannique, avant d'entamer une longue procession à travers le village de Wootton Bassett. Son

bataillon stationné à *Camp Bastion* avait aussi tenu une cérémonie, et une couronne de coquelicots avait été déposée devant le mémorial des morts au combat. Le prêtre avait dit la prière vêtue d'un treillis et de l'écharpe officielle, jusqu'à ce qu'une alerte au missile fasse fuir tout le monde vers le bunker.

— Comment on se sent, quand on est mort ?

— *Pas si mal.* (Miller prit sa main dans la sienne.) *C'est paisible. Comme un long sommeil.*

— Ça a l'air chouette.

Il haussa les épaules.

— *Je n'avais ni femme, ni enfant. Rien pour me retenir ou à regretter. Mais toi ? Quelle est ta raison de vivre ?*

ELLE SE RÉVEILLA et s'assit au bord du lit. Le vieux matelas était moucheté de taches d'urine – et de sang.

Le ventilateur fixé au plafond brassait doucement l'air. Ce devait être l'un de ces rares moments de la journée où Bagdad n'était pas privée d'électricité.

Elle avait un cathéter planté dans le dos de la main, maintenu en place par de l'adhésif. Un tube transparent la reliait à un sac de soluté vide suspendu à un pied de perfusion rouillé.

— Ohé ?

Elle arracha le ruban et retira le trocart qui lui perforait la veine.

— Hé ! Il y a quelqu'un ?

Le bruit de la rue lui parvenait par la fenêtre. Des klaxons de voitures et le vrombissement de Chinooks à deux rotors.

Elle entendit des coups de feu pétarader au loin. Peut-être s'agissait-il de la milice sunnite et de l'armée du Mahdi qui se mettaient sur la gueule. Ou tout simplement de tirs de joie pour célébrer un mariage.

Le grésillement des haut-parleurs retentit partout dans la capitale. L'appel à la prière de midi. L'adresse du muezzin aux fidèles.

— *Allahu Akbar... Allahu Akbar...*

Un ton affligé, lugubre, presque d'un autre monde.

Une lampe anti-insectes était accrochée au mur. Lucy regarda les mouches. Attirées par les deux néons ultraviolets mortels, elles

crépitaient à leur contact.

Elle se rendit à un lavabo. Ce dernier gargouilla puis crachota un filet d'eau. Elle joignit les mains et se désaltéra.

Un éclat de miroir était toujours vissé au-dessus de l'évier. Elle examina ses lèvres gercées, ses yeux enfoncés, sa peau pelée brûlée par le soleil. Un cadavre ambulante. Une femme de trente-trois ans réduite à l'état de vieille dame desséchée.

Elle tira la moustiquaire en lambeaux et regarda par la fenêtre.

Des maisons criblées de balles. Des minarets. Des portraits muraux de Saddam dont on avait raturé le visage. Tout avait la couleur de la poussière.

Des charrettes tirées par des ânes. Des scooters bousillés. Des rickshaws au diesel.

Elle se trouvait en dehors de la Zone Verte. Elle, une mercenaire occidentale hospitalisée dans un lieu non gardé. Elle et Amanda risquaient de se faire kidnapper à tout moment. D'être vendues par le personnel médical à des fedayin du parti Baas qui les tiendraient en otages en vue d'une rançon.

Un mois avant, une équipe de télévision tchèque avait été interceptée à même sa voiture. Les deux hommes avaient été exécutés par balles au bord de la route. Les deux femmes, quant à elles, avaient été violées avant d'être décapitées, tout ça sous l'œil d'une caméra. Le top des ventes de VHS dans le souk.

Elle devait coûte que coûte retrouver son chemin jusqu'à la Zone Verte.

Lucy se mordit méchamment le pouce pour que la douleur et l'adrénaline la réveillent.

Elle sortit dans le corridor.

— Ohé, quelqu'un parle anglais ?

Une porte ouverte au bout du couloir donnait sur une chambre. Un garçon sur une civière rouillée imbibée de sang. Sa jambe droite avait été amputée au-dessus du genou. Sa tête était immobilisée par une minerve et un bandage lui couvrait les yeux. Il comptait les perles d'un chapelet en marmonnant des versets du Coran.

Plus près d'elle, les pleurs d'une femme. Sa peine semblait incommensurable ; ses sanglots tremblotants s'élevaient et s'affaissaient comme des vagues se brisant sur le rivage.

— Mandy ? C'est toi ?

Sa question résonna dans le couloir sans trouver de réponse.

Deux silhouettes en combinaison de protection biologique blanche bloquèrent soudain le croisement au bout du corridor.

Elles avancèrent droit sur elle.

Elle fit volte-face et tenta de prendre la fuite, mais ses jambes affaiblies flanchèrent presque aussitôt. Elle s'affaissa contre le mur.

Des mains gantées l'attrapèrent par les bras et la ramenèrent de force jusqu'à la chambre. Ils la jetèrent sur le lit.

Ils la dominaient de leur hauteur. Lucy pouvait entendre le ronflement électrique des respirateurs qu'ils portaient dans le dos, la succion de l'air purifié par les filtres à charbon. Les revers de leurs gants et de leurs bottes étaient scellés par des joints étanches recouverts d'adhésif argenté. Les combinaisons Tyvek grinçaient et crissaient au moindre de leur mouvement. Leurs têtes étaient protégées par des capuches blanches.

Lucy pouvait distinguer leurs visages derrière les visières Lexan : le premier était un homme mince aux cheveux gris, et à l'allure militaire ; l'autre, un jeune homme soigné, peut-être un universitaire.

— Administrez-lui une dose pour la calmer, dit ce dernier.

L'aîné posa une valise sur la table de chevet et l'ouvrit. Il chargea une seringue d'Amytal avec la maladresse et la lenteur que lui imposaient ses gants de caoutchouc. Il évacua les bulles d'air de la seringue, puis saisit le poignet de Lucy. Elle était trop faible pour résister. Elle regarda l'aiguille lui percer l'épiderme.

Le jeune homme se pencha sur elle.

— Bonjour, Lucy.

— Vous n'obtiendrez rien d'elle avant un moment, Koell.

— Ils n'ont pas changé son sac de soluté ?

— Elle a déjà bien de la chance d'en avoir eu un. Des pillards ont vidé l'endroit il y a quelques années. Ils sont même partis avec les poignées de portes. Le mois dernier, j'ai dû faire venir un interprète qui avait perdu un pouce lors d'une fusillade. Le personnel lui a arraché son t-shirt pour s'en servir comme bandage, puis ils lui ont filé de l'aspirine. Ils m'ont demandé cinquante dollars sous prétexte qu'ils n'avaient presque plus de cachets.

Le gamin agita la main devant le visage de Lucy et essaya de claquer des doigts malgré son gant.



— Vous m’entendez, Lucy ?

Celle-ci décida de se réfugier derrière l’effet des médicaments et d’avoir l’air plus hébétée qu’elle ne l’était. Elle ignora les deux hommes en portant son attention sur la lampe antiinsectes. Elle s’efforça de ne pas cligner des yeux.

— Qu’est-ce qu’elle porte au poignet ? demanda Koell. C’est une Rolex ?

— Un infirmier a tenté de la lui enlever pendant son sommeil. Elle lui a crevé un œil.

Koell souleva une des paupières de Lucy. Il lui braqua le faisceau d’une lampe stylo dans l’œil et observa la dilatation de sa pupille.

— Elle est affaiblie, droguée. Je ne pense pas qu’elle puisse nous entendre. Où est l’autre fille ?

— La porte à côté. Elle a reçu une balle dans la jambe.

— Elle a des taches cutanées ? Des lésions ?

— Non.

— Dommage. On prélèvera des échantillons de tissus tout de même.

Le colonel envoya un léger coup de pied dans la pile de vêtements en lambeaux amassés au pied du mur.

— Elles n’étaient pas très équipées. Deux radios, une paire de jumelles, une gourde vide. La blonde portait une machette à sa ceinture. Vu l’état de la lame, elle s’en est servie plus d’une fois.

— Rien dans les poches ?

Le colonel indiqua une photographie froissée sur la table de chevet.

— Rien d’autre qu’une pauvre photo de groupe.

Cinq soldats dans un bar. Lucy et les autres membres de son équipe. Ils riaient et portaient un toast à l’objectif.

Koell jeta un coup d’œil aux alentours. Des fils électriques sortaient du mur, là où s’était autrefois trouvé un interrupteur. Un Coran en piteux état.

— Cet hôpital n’est pas exactement le *Walter Reed*<sup>1</sup>.

— Peut-être qu’on devrait la ramener à la Zone, dit le colonel. C’est un vrai trou à rats, ici.

— J’étais au vingt-huitième CASH<sup>2</sup> de Bagdad ce matin. Tout le

monde était débordé. Un connard de sunnite s'est fait exploser la tronche en plein cœur du souk d'Al-Shorjah. Il avait dissimulé des obus sous des pommes de terre qu'il transportait dans un grand pick-up. L'enfoiré y a mis le feu et a emporté une patrouille avec lui. Un vrai bordel. Trois morts au combat, et deux autres qui ne tarderont pas à les suivre. Un tas de soldats des Forces Spéciales ont bouffé du shrapnel, brûlés au troisième degré. Alors, vous savez quoi ? Cette conne peut aller se faire foutre.

— Pourtant...

— Écoutez, gardons cette histoire secrète. Pas besoin de ramener ces deux-là à la base. Tous les mercenaires de la planète ont convergé vers cette ville. Des anciens taulards, des gars de passage. Certains d'entre eux dirigeaient des escadrons de la mort au Salvador. La plupart de ces mecs-là se baladent avec de faux papiers. Personne n'en aura rien à foutre de la disparition de deux mercenaires. Pas un chat ne remarquera qu'elles ne sont plus là.

Le colonel saisit un porte-bloc et se mit à lire.

— Lucy Whyte. Trente-trois ans. Britannique. A été membre de la 14 Int3. Reconnaissance de cibles. Elle a obtenu une libération honorable à la fin de son service.

— Rien d'extraordinaire. Même mon chauffeur a fait partie des Delta Force.

Le colonel tourna les pages.

— Pas de famille proche, pas d'adresse postale. Elle mène sa propre société militaire privée. Gestion du Risque Vanguard. Une société-écran enregistrée en Uruguay. Elle joue à la maman avec une poignée d'anciens soldats des Forces Spéciales. Tous expérimentés. Trois citoyens américains et un mec de Pretoria.

— Tant mieux pour eux.

— Il semblerait que leur société ne rapporte pas beaucoup. Pas prestigieuse pour un sou. Quelques contrats au Honduras. Ils n'ont aucune connexion, ils ne sont pas dans le coup. Pas d'entente avec le Département d'État. Tout le boulot leur passe sous le nez au profit de sociétés de plus grande envergure. Par conséquent, ils sont surtout obligés de jouer les taxis : transport de matériel de cuisine pour la nouvelle cantine de Halliburton ; acheminement d'argent au Ministère de l'Intérieur ; protection de deux ingénieurs qui bossaient pour Exxon.

— Alors elle et sa copine ne seront que deux mortes au combat de plus. Inutile de compliquer les choses. Elles ne manqueront à

personne. On règle tout ça avec une triple dose de phénol et on n'en parle plus. Elles ne sentiront rien. On les achève, et on se tire d'ici au plus vite.

Koell sortit un pistolet injecteur de la mallette et le remplit d'une fiole de liquide translucide.

— Attendez une minute, fit le colonel. C'était votre initiative. C'est vous qui les avez trouvées, c'est vous qui les avez envoyées dans cette vallée. Qu'est-ce qui a bien pu se passer là-bas ? Vous n'êtes pas curieux de le savoir ?

Le colonel se pencha sur Lucy. Il agita une main devant ses yeux perdus dans le brouillard.

— Lucy, vous m'entendez ? Je veux que vous vous concentriez. Dites-moi ce qui vous est arrivé.

Pas de réponse.

Il prit place sur la chaise près du lit.

— Vous m'entendez ? Vous comprenez ce que je dis ? Nous avons ici un petit quelque chose qui vous aidera à dormir. Mais avant cela, j'ai besoin de savoir. Qu'avez-vous trouvé dans le désert ?

Pas de réponse.

Le colonel examina la photo de groupe. Des visages souriants à moitié effacés. Il la brandit de sorte que Lucy puisse la voir.

— Il faut que vous me le disiez, Lucy. Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à votre équipe ?

---

1 *Walter Reed Army Medical Center*, énorme hôpital militaire (environ 5 500 chambres) situé à Washington, D.C. (NdT)

2 *Combat Support Hospital (C.S.H.)*, hôpital de soutien aux combats. Plus commodément prononcé « cash ». (NdT)

3 14 *Intelligence Company*, une unité clandestine des services de renseignement britanniques. (NdT)

**CINQ JOURS PLUS TÔT**

## LE CONTRAT

CAMP VICTORY, BASE DE L'ARMÉE  
AMÉRICAINNE SITUÉE À L'AÉROPORT  
INTERNATIONAL DE BAGDAD.

**P**OSTÉS SUR DES caisses, Lucy et son équipe observaient des Marines qui transféraient des liasses de billets d'une valise blindée Peli vers un gros sac fourre-tout noir.

Pour ce faire, ces derniers s'étaient isolés derrière les barreaux d'une cage qui occupait une section de l'entrepôt. Les quatre hommes se tenaient debout autour d'une table à tréteaux : deux pour compter et recompter l'argent, deux en tant que témoins. Les liasses de billets de cent dollars étaient glissées dans des sacs plastiques hermétiques.

— Il doit y en avoir pour au moins trois ou quatre millions là-dedans, fit Lucy.

Elle et ses compagnons portaient des gilets pare-balles. Elle avait épinglé sur le sien un badge de conférences du *Sheraton* : « Bonjour, je m'appelle... VA CHIER ».

— Tout ce pognon provient de la Réserve Fédérale, dit Toon, un Afro-Américain au crâne rasé arborant le poing du *Black Power* sur le devant de sa veste. Les numéros de série sont consécutifs. Tu peux le piquer, mais tu pourras pas le dépenser.

— Je parie qu'un Suisse en costard pourrait te l'acheter à trente centimes le dollar. Ça ferait quand même un beau million.

— Divisé par cinq ? Ça ne nous mènerait nulle part.

Lucy haussa les épaules.

— Je suis fauchée depuis si longtemps que je ne saurais même pas quoi faire avec.

— Regardez-moi cette bande de glands, grogna Toon en faisant un signe de tête vers les Marines. Putain de bleusailles. Ça fait pas plus de cinq minutes qu'ils ont mis le pied dans le pays. On pourrait se les farcir n'importe où entre ici et le Ministère de l'Intérieur. Tellement facile que c'en serait même pas drôle.

— Pas question. On livre l'argent au Ministère et on prend notre chèque.

— Fais chier. Cinq cents dollars la journée, c'est que dalle. Ta vie vaut pas plus cher que ça ?

Elle secoua la tête.

— Tu veux savoir c'est quoi ma devise ? Survivre d'abord, dépenser ensuite. Ça sert à rien d'être riche si on est mort.

— Personne n'en aurait rien à foutre qu'on le prenne, insista Toon. Un crime sans victime. C'est pas comme si le fric devait servir à nourrir des orphelins. Non, il va plutôt être utilisé pour soutirer encore d'autres contrats de reconstruction à un chef de l'Autorité Provisoire. Alors moi je dis qu'il n'y a que les cons pour rester honnêtes dans un merdier pareil.

Lucy surprit un rat en train de traverser à la hâte une poutre au plafond. Elle se frotta les yeux.

— Ça va, patron ?

— Oui, répondit-elle. Fatiguée, c'est tout.

Ce fut à ce moment que Huang entra dans l'entrepôt par une porte latérale. Huang était non seulement l'infirmier du groupe, mais aussi un excellent conducteur. Il rejoignit le reste de la troupe et s'assit sur une des caisses.

— Alors, t'as trouvé quoi ? lui demanda Amanda.

Une fille à papa californienne qui avait mal tourné. Blonde, piercing à la narine et accro à la méthamphétamine. Elle avait toutefois su trouver, du moins partiellement, son salut sur le champ de tir de précision d'une base aérienne. La sérénité conférée par son état de concentration et le contrôle de sa respiration avait sur elle des vertus méditatives.

— L'aide-soignant est un chic type toujours heureux de voir une bouteille de Jim Beam atterrir entre ses pattes. En échange, il m'a filé un tas de Percocet et un peu de Vicodin. C'est mieux de planer là-dessus que d'avaler du putain de NyQuil.

Amanda et Huang topèrent.

— Faudrait que tu t'arranges pour nous retrouver de l'oxy. J'adore ça.

— Putain de bouffeurs de pilules, grommela Voss, un grand maigre à l'aube de la quarantaine au fort accent sudafricain. Vous croyez qu'elles vous aident à gérer votre stress, mais elles font rien d'autre que vous griller le cerveau, *bokkie*<sup>1</sup>.

— Il n'y a pas de mal à se détendre.

— Alors détends-toi comme une vraie et envoie-toi un fix.

Sur ce, ils entamèrent leur rituel de préparation qui précédait chaque mission. Ils ajustèrent leurs lunettes de visée, leurs boucles et leurs lacets. Ils vérifièrent leurs chargeurs de munitions anti-blindage en carbure de tungstène.

Lucy retira le capuchon d'un marqueur avec ses dents. Tous inscrivirent sur leur avant-bras les indicatifs et fréquences radio ainsi que les coordonnées GPS du trajet.

Chacun portait un casque récepteur ondes courtes, un micro de gorge à bande velcro ainsi qu'une radio de cinq cents mètres de portée accrochée à sa veste. Chaque oreillette était ouverte en permanence.

— Test radio, dit Lucy.

Elle s'éloigna du reste du groupe. Elle appuya sur le bouton du commutateur clipsé à son gilet pare-balles.

— Test. Test. Test.

Cinq sur cinq. Tous confirmèrent.

— Mesdames. Messieurs.

Ils se retournèrent pour faire face à un officier à l'air coincé et au grade indéterminé ; la plupart des Marines retiraient leurs insignes et faisaient fi du salut militaire lorsqu'ils étaient en mission dans un pays en guerre. La supériorité hiérarchique affichée avait tendance à attirer les balles de tireurs embusqués. L'homme à la coupe en brosse impeccable dévisagea les mercenaires un à un avec mépris. Des cheveux longs, des tatouages, ainsi qu'une panoplie de bijoux et autres gris-gris : dents de requins, chapelets, balles de flingues au bout d'une chaîne. Ils portaient leur pistolet à la hanche ou à la cuisse plutôt que dans le holster de poitrine réglementaire.

Une bande de soldats de fortune sans foi ni loi, en somme.

Il remit à chacun l'enveloppe de papier kraft contenant sa paye, contre signature. Ils comptèrent les billets avant de les glisser dans

la poche intérieure de leur veste, près de photos de petites amies, de lettres d'adieu et de procurations à l'intention de leurs avocats.

— C'est l'heure, fit le commandant.

Ils se dirigèrent tous vers les camions garés devant la sortie. Voss avait NIQUE L'ARMÉE gribouillé sur le dos de sa veste.

Un convoi de trois véhicules. Le gros des Marines allait ouvrir la marche à bord d'un Humvee équipé d'une mitrailleuse de calibre .50 montée sur le toit. Deux GMC Suburban douze cylindres noirs le suivraient derrière. Ces derniers avaient été renforcés de pare-buffles, de fenêtres pare-balles et de plaques de protection en Kevlar.

Un Marine prit le volant du premier Suburban avec Lucy à ses côtés. Amanda et Toon s'assirent à l'arrière, de chaque côté d'une jeune Marine qui étreignait le sac cadennassé plein à craquer de billets. Celui-ci faisait son possible pour dissimuler sa peur.

Huang prit les commandes du troisième véhicule. Voss se positionna derrière la mitrailleuse du hayon.

Lucy observa l'équipe du Humvee se mettre en cercle, casque contre casque.

— Ces foutus mômes vont nous faire buter, maugréat-elle. (Elle se retourna sur son siège.) Soyez prêts à tirer à tout moment, d'accord ? N'attendez pas qu'on vous en donne l'ordre.

— À la bonne heure, murmura Toon en empoignant son fusil.

Amanda fit craquer ses jointures.

— Parée au décollage, capitaine.

Le Marine à ses côtés embrassa discrètement une médaille de Saint Michel avant de la glisser sous son gilet.

— Faut pas avoir honte d'avoir la trouille, petit, lui dit Amanda. Il n'y a que les malades qui n'ont jamais peur.

Le vrombissement des moteurs résonna dans l'entrepôt. La lumière des phares darda les volutes de fumée noire.

Un soldat tira les portes du hangar pour laisser passer le convoi qui disparut aussitôt sous la pluie torrentielle.

ILS ROULÈRENT PARALLÈLEMENT à une rangée d'entrepôts. Ils accélérèrent la cadence devant un champ de conteneurs, fonçant vers la clôture qui délimitait le périmètre de la base.



La sortie consistait en une ouverture étroite dans un mur de gabions remplis de sable. Elle était flanquée de deux mitrailleuses jumelées protégées par des murets de pierre.

On leur donna l'autorisation de passer. Ils empruntèrent alors la bande de bitume qui les conduirait à l'autoroute : la dangereuse route Irish, qui reliait en douze kilomètres l'aéroport à la Zone Verte. Ils dépassèrent les panneaux criblés de balles qui indiquaient les distances jusqu'à Falloujah et Ramadi.

Le convoi filait à vive allure, martelé par la pluie. Les essuie-glaces allaient et venaient sans répit sur les pare-brise.

L'excitation, stimulée par l'adrénaline, était à son comble. Lucy caressa la crosse en caoutchouc customisée de son fusil. Elle percevait chaque odeur, chaque texture avec l'acuité habituellement réservée aux rêves.

Il y avait quelques autres voitures sur la route. Une Toyota blanche serra l'arrière du convoi. Un vieil homme et son fils derrière un pare-brise décoré de chapelets et de dorures. Voss agita la main pour leur signifier de passer. Ils ne bronchèrent pas. Il épaula alors son fusil d'assaut et tira sur la calandre de la voiture. La Toyota dérapa et alla finir sa course dans le fossé dans un nuage de fumée.

— *Salam alaykoum*, fils de pute.

Le convoi passa devant des postes de contrôle fortifiés surmontés de barbelés.

Bagdad s'étendait droit devant.

Des bâtiments gouvernementaux avaient été éventrés par une attaque de Tomahawk. Des familles de sans-abri avaient élu domicile dans les locaux incendiés des étages supérieurs. Leurs feux de camp scintillaient dans la nuit.

La mosquée de la Mère de toutes les Batailles, aux minarets en forme de missiles SCUD, était voilée par un rideau de pluie, comme le reste de la capitale.

LE HUMVEE à la tête du convoi emprunta une rue exiguë. Il s'agissait vraisemblablement de l'entrée d'un bidonville. Des immeubles à moitié effondrés flanquaient le chemin de terre longé par des égouts à ciel ouvert. Des chiens faméliques fouillaient les ordures. Des hommes vêtus de *dishdashas* s'abritaient de la pluie sous un portique.

Lucy saisit un plan glissé dans la poche du pare-soleil.

— Qu'est-ce qu'il fout, votre commandant ? Pourquoi le détour ?

— Le Centre de contrôle aérien signale qu'un camion s'est renversé juste devant l'ancienne université. Ça leur prendra au moins une heure pour le dégager de la voie.

— Les rues sont pratiquement désertes par ici, commenta Toon. Ça ne me dit rien qui vaille.

Lucy se tourna vers le conducteur.

— Dis à ton supérieur de prendre à droite dans deux cents mètres. Il faut qu'on sorte de ces ruelles pourries.

Ils croisèrent plusieurs voitures carbonisées. Une allée avait été bloquée par des barils remplis de cailloux.

— Vous saviez que nos têtes étaient mises à prix par ici ? fit Amanda. La milice sunnite récompense ceux qui font sauter des peaux blanches dans notre genre.

— Et elles valent combien, nos peaux « blanches » ? ironisa Toon.

— À peu près trois cents dollars. Une sacrée somme par ici.

— Les rues sont désertes à cause de la pluie, dit le chauffeur pour rassurer tout le monde.

— Est-ce que le véhicule de ton commandant est équipé d'un brouilleur électronique ? Pour empêcher une voiture piégée de sauter ?

— Non.

— J'aime pas ça. (Toon se pencha afin de mieux voir ce qu'il y avait au-dessus d'eux. Des balcons et des câbles téléphoniques entortillés les surplombaient.) Cet endroit est le coupe-gorge idéal. Comme proies faciles, on ne peut pas faire mieux. (Il se retourna sur son siège et s'adressa au Marine à côté de lui :) C'est quoi ton nom ?

— Rubin.

— Rubin, dis à ton commandant d'accélérer.

— India Un, ici India Deux. Répondez, à vous.

— *Je vous écoute, India Deux.*

— Le contractuel suggère d'aller un peu plus vite, à vous.

— *India Deux, gardez le silence, à vous.*

— Reçu.

— Dis-lui au moins d'éviter de rouler sur les ornières, insista

Lucy. Sinon il risque de déclencher une mine. Sérieusement, dis-le-lui.

— India Un, ici India Deux, à vous.

— *Gardez le silence, India Deux*

— Le contractuel nous recommande d'éviter les ornières, à vous.

— *Dites-lui d'aller se faire mettre, à vous.*

— Reçu.

— Votre commandant est un putain de connard, grogna Toon.

— Il se nomme caporal Cortez et vous allez lui montrer un peu de respect.

Devant, le Humvee s'arrêta net.

— C'est quoi ce bordel ? s'exclama Lucy. Qu'est-ce qu'ils foutent ?

Elle aperçut Cortez qui sortait du véhicule.

— Il se fiche de moi, murmura-t-elle.

Elle déplia la crosse de son fusil d'assaut, déverrouilla le levier de sûreté et sélectionna le mode « Rafale ». Elle ouvrit la portière du Suburban, traversa la rue en courant et se plaqua contre un mur de parpaings. Le fusil à l'épaule, elle balaya les fenêtres, les parapets et les balcons du regard. Aucun mouvement.

La voix de Voss se fit entendre dans son oreillette :

— *Qu'est-ce qui se passe, patron ? On n'est pas mieux que morts si on met les pieds dehors !*

— Une minute.

Elle essuya la pluie qui lui tombait dans les yeux puis regarda plus loin. Une Fiat Tempra était garée sur la chaussée à soixante-quinze mètres. Il n'y avait personne à l'intérieur. L'arrière était pratiquement à ras le sol. Le risque que le coffre soit plein d'obus ou de bidons d'ammonal artisanal n'était pas à négliger.

Cortez avança prudemment vers la Fiat et s'arrêta à cinquante mètres. Il vérifia si la terre n'avait pas été remuée à proximité, si on n'y avait pas dissimulé des fils électriques ou un câble de détonation. Il leva les yeux vers les balcons et les fenêtres, à la recherche de la planque idéale pour un homme accroupi armé d'une télécommande et d'une caméra vidéo.

— Hé, Cortez ! cria Lucy. On rebrousse chemin, d'accord ? On fait demi-tour et on trouve un autre passage. Tirons-nous d'ici.

Le caporal l'ignora et se rendit jusqu'à la Fiat. Il jeta un coup d'œil à travers la vitre. Le siège arrière et le coffre étaient vides. Il se détendit et retourna vers le Humvee au pas de course.

— C'est bon, cria-t-il. On peut y aller.

Le temps sembla alors ralentir :

*Un homme se matérialise dans l'embrasure d'une porte, lanceroquettes à l'épaule. Un flash, suivi d'un grondement sourd. Un projectile fend l'air. Lucy hurle à l'intention de Cortez : « À terre ! » Celui-ci lui renvoie un regard ahuri. La roquette le percute alors entre les omoplates et, l'instant d'après, il ne reste plus du caporal qu'un nuage de bruine rosée.*

Une pluie de viande s'écrasa au sol.

L'homme au bazooka réapparut. Il inséra rapidement une nouvelle roquette dans le canon encore fumant puis épaula son arme. Un jeune homme barbu vêtu de pantalons bouffants et d'une chemise blanche. Lucy lui tira une balle dans l'œil gauche qui lui fit sauter l'arrière du crâne. L'impact le propulsa hors de ses mules.

Un comparse rampa hors de la zone de couverture et s'empara du bazooka avant de disparaître dans la seconde.

Au même moment, le conducteur descendit du Humvee et regarda, hébété, les lambeaux de muscles poisseux qui maculaient le capot et le pare-brise. Il était sous le choc, paralysé.

Lucy traversa la route et l'attrapa par le revers de la veste. Selon son badge, il s'appelait Danver.

— Soldat, as-tu signalé l'incident par radio ?

— Non. Oui.

— Ressaisis-toi, nom de Dieu ! Tous les putains de sunnites mobilisés de ce côté-ci de la ville vont rappliquer !

— On ne peut pas abandonner le caporal.

Lucy regarda autour d'elle. Une veste calcinée et quelques côtes sanguinolentes avaient roulé sous le Humvee. Les bras et les jambes du commandant gisaient en plein milieu de la rue. Sa tête toujours casquée avait atterri dans le caniveau et baignait dans une mare d'eau et de sang.

— On n'a pas le temps de nettoyer !

Pétarade d'AK-47. Des tirs provenant d'une fenêtre loin au-dessus soulevèrent la poussière autour d'eux. Ils plongèrent derrière le

Humvee.

— Contact ! hurle Danver. Feu à volonté !

Un Marine passa la tête par l'écoutille de la tourelle du Humvee. Il s'empara de la mitrailleuse.50 et balaya les murs et les fenêtres d'une salve ininterrompue dans un rugissement de marteau-piqueur. Le véhicule vibrait sur ses suspensions au rythme de la cascade de douilles recrachées par la sulfateuse. Celle-ci pulvérisa les balcons et creusa des cratères dans les parpaings.

Toon et Amanda rejoignirent Lucy derrière le Humvee en tirant des rafales de quatre secondes vers le bout de la rue. Ils rechargèrent en poussant le cri de ralliement de leur groupe :

— Ça vous branche ?

— Ça nous botte !

Un adolescent apparut derrière une porte et appuya sur la détente de son AK. Il était si inexpérimenté qu'il ferma les yeux en détournant le visage, alors que l'arme manquait de s'éjecter de ses mains. Amanda le descendit de deux tirs consécutifs à la poitrine, qui le percutèrent comme des coups de marteau.

Un autre gamin du même âge sauta à découvert à la sortie d'une ruelle. Ils entendirent son cri malgré la distance :

— *Allahu Akbar...*

Toon sortit alors de sa planque et avança vers le tireur. Les balles faisaient cracher la poussière juste devant ses pieds. Il sélectionna le mode « Tir continu » et déchiqueta la poitrine de l'adolescent qui tomba raide mort. Toon éjecta le chargeur vide et en glissa un nouveau dans le puits de son arme. Il tira une seconde salve pour faire danser le cadavre.

Lucy alla le récupérer et le ramena de force derrière le Humvee.

— Espèce de con, t'essaies de te faire buter ou quoi ?

Huang et Voss se mirent chacun en position dans l'entrée des immeubles qui bordaient les deux côtés de la route. Ils couvrirent l'arrière du convoi.

— Alors, ils sont combien ? gueula Toon.

— Deux, répondit Lucy. Non, trois. Au bout de la route, là-bas.

Deux tireurs postés à une fenêtre soixante-dix mètres plus loin. Ils balayaient la rue de tirs comme des amateurs. Lucy attendit l'accalmie signifiant qu'ils rechargeaient leurs armes, puis effectua

des tirs de suppression dans leur direction, une balle à la fois. Des cadres de fenêtres volèrent en éclats. Elle était sereine et parfaitement concentrée. Elle était née pour ce genre de situation.

Afin de savoir à quel moment elle devait recharger, Lucy insérait toujours dans ses chargeurs deux balles traçantes rouges en guise d'ultimes munitions. Elle laissa tomber celui en cours, en saisit un autre de trente STANAG d'une poche de sa veste et le chargea dans le puits.

Danver extirpa un sac à dos du Humvee. Il retourna se planquer à l'arrière du véhicule et s'affaira à mettre la radio en marche.

— Dis-leur qu'on est tout près de l'ancien centre de commutation téléphonique, lui cria Lucy.

— Appel à toutes les unités, ici India Un. On est sous les tirs et les roquettes de l'ennemi. Coordonnées : neuf, six, deux, cinq...

Le pare-brise essuyait les salves de tirs mais tenait bon. Des fissures superficielles faisaient ressembler la vitre blindée à une toile d'araignée.

L'eau et la boue volaient de toute part sous l'impact des rafales de tirs.

— Le Centre de contrôle nous ordonne de rester sur place et de tenir bon ; les Forces de Réaction Rapide se mettent en branle à *Camp Freedom*. La couverture aérienne devrait arriver d'ici dix minutes. Les chars viendront nous récupérer dans vingt minutes.

— C'est n'importe quoi ! Il faut se replier immédiatement et fuir cette putain d'embuscade !

— Lance-roquettes ! cria Amanda.

Un type venait de surgir d'une ruelle. Amanda lui tira en plein ventre au moment même où il appuyait sur la détente. Flash. Déflagration tourbillonnante d'un réacteur de fusée. La roquette siffla dans leur direction.

Elle défonça le pare-brise et fit exploser l'avant du Humvee de tête. Lucy se jeta dans la boue. Elle se couvrit le visage pour se protéger du souffle de chaleur chargé de morceaux de métal et de verre.

Elle se releva avec peine, tel un boxeur refusant d'être K.O. L'explosion l'avait sonnée et assourdie. Elle passa la langue sur l'une de ses dents. Un plombage s'était fait la malle. Elle essuya de sa main gantée le sang qui lui coulait du nez.

Elle saisit alors Danver par le revers de sa veste pour le forcer à se relever.

Des débris métalliques s'étaient écrasés un peu partout sur la route et incrustés dans les façades. De la fumée s'élevait en tournoyant. L'odeur âcre de la cordite empestait l'air.

Le soldat posté sur la tourelle, les jambes et les cheveux en feu, roula du toit du Humvee. Lucy éteignit les flammes à grandes claques, l'attrapa par le col et l'emmena sur le bord de la route.

Une nouvelle volée de balles d'AK-47 arracha des fragments de pierre d'un mur à proximité.

Lucy enfonça une porte d'un coup de pied et traîna le blessé à l'intérieur, talonnée par Danver. Toon et Amanda ne tardèrent pas à les rejoindre, tout en effectuant des tirs de suppression pour couvrir leurs arrières.

Ils se trouvaient dans un salon de coiffure aux stores rabattus. De grands miroirs se dressaient devant des fauteuils rétractables. Des perruques et des extensions capillaires pendaient aux murs comme des scalps.

— Huang, amène-toi ! cria-t-elle à la radio. On a besoin de toi !

Ils couvrirent ce dernier pendant qu'il traversait la rue à toute allure.

Il ouvrit sa trousse de soins dès son arrivée à l'intérieur. Il déchira le treillis brûlé du soldat et enfila des gants chirurgicaux. Il appliqua de la Bétadine sur ses blessures et pressa des bandages enduits de gel sur la chair suintante. Puis il l'examina et le palpa à la recherche d'autres blessures.

— Les veines de ce pauvre type s'affaissent. Du shrapnel. Il doit y avoir une hémorragie interne quelque part.

L'intéressé, pris de panique, se tâta l'entrejambe.

— T'inquiète pas, le rassura Huang. T'as pas perdu ta bite.

Il dégaina son couteau de l'étui à sa ceinture et découpa les vêtements du blessé.

Ce dernier fut alors pris de tremblements et arqua le dos violemment. Crise d'épilepsie.

— Tu ne peux pas lui administrer quelque chose ?

— Sa pression sanguine est trop faible pour de la morphine. Hé toi, Danver. Aide-moi à trouver d'où vient le saignement.

Voss franchit le seuil en courant. À bout de souffle, il se plaqua contre le mur et se laissa glisser jusqu'au sol. Il jeta un chargeur vide et en inséra un autre dans son arme.

— Il y en a de plus en plus. On ne peut pas rester ici, patron.

Nouvelle pétarade de tirs à l'extérieur. Lucy s'agenouilla près de la porte en avalant une rasade d'eau de sa gourde. Elle risqua un regard au-dehors. Le Humvee était en flammes ; à l'intérieur, les munitions de pistolet surchauffées sautaient comme du pop-corn. Les balles de calibre.50, quant à elles, explosaient dans un bruit sourd. Toute la rue empestait l'odeur amère de la poudre.

— Il y avait des grenades au phosphore dans ce camion ? demanda-t-elle à Danver.

— Quelques-unes, répondit celui-ci, toujours penché sur le blessé.

— Le feu se propage aux 4x4.

— Où est l'argent ?

— On s'en fout de l'argent.

— On devrait envoyer une fusée éclairante.

— Pas besoin, répliqua-t-elle. Les hélicos verront bien la fumée.

Du sang bouillonnait du ventre du soldat.

— Ça pue la merde, lâcha Danver.

— Normal, il est touché à l'intestin, rétorqua Huang. Il saigne des tripes. En gros, il est dans un sale état. Vivement qu'ils arrivent, ces Bradley.

Lucy entrevit du mouvement dans le premier Suburban. Rubin. Tétanisé par la peur, le sac d'argent encore sur les cuisses.

— C'est pas vrai, bordel !

Les flammes avaient atteint le capot et les pneus du SUV. De l'huile et du liquide de frein en feu coulaient jusque dans le caniveau. Rubin, suffoqué par les émanations, commençait à dodeliner de la tête.

Armée de son fusil d'assaut, Lucy s'apprêtait à foncer sur le 4x4 lorsque le cadre de porte en bois éclata en morceaux. Elle tomba à la renverse dans le salon puis roula en lieu sûr. Elle retira une grosse écharde qui s'était plantée dans sa joue.

— Un sniper sur le toit d'en face. Mandy, tire-lui dessus pour qu'il reste planqué. Toon, va chercher Rubin dans la bagnole.



— Et toi ?

— Je vais aller me farcir ce salopard.

Ils comptèrent jusqu'à trois.

Amanda se pencha dans l'embrasure et envoya des rafales de tir en direction du parapet de l'autre côté de la rue.

Toon se précipita sur le 4x4. Il passa le sac d'argent sur son épaule et extirpa Rubin du véhicule.

Au même moment, Lucy fonçait tête baissée sur l'immeuble. Elle enfonça une porte d'un coup d'épaule et pénétra dans une boutique de pacotille. Elle renversa des mannequins sur son passage alors qu'elle courait vers l'escalier. Elle gravit les trois étages et tomba sur une échelle menant à la trappe d'accès au toit. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle. Les mains tremblantes, elle se dit qu'elle se faisait trop vieille pour ce genre de conneries.

Elle secoua ses jambes pour chasser les crampes puis grimpa l'échelle. Elle poussa la trappe avec le canon de son fusil.

Elle se hissa sur le toit, fit aussitôt une roulade sur le côté et regarda autour d'elle, les sens en alerte.

Un toit grand et plat rendu glissant par la pluie. Une antenne parabolique couverte de rouille. Deux climatiseurs. Un réservoir d'eau. Une fumée épaisse émanant des véhicules en contrebas. La puanteur amère du plastique fondu.

Lucy se redressa, dégoulinante de pluie, et marcha prudemment le long du parapet. Sur l'immeuble voisin, un jeune garçon s'efforçait de recharger un gros Dragunov. Il ne devait pas avoir plus de treize ans.

Un espace séparait les deux habitations ; une ruelle encombrée d'ordures s'étirait neuf mètres plus bas. Lucy prit son élan et bondit par-dessus le gouffre.

Ses bottes firent tinter des douilles qui jonchaient le sol. Le garçon tourna vivement la tête. Ils se dévisagèrent sans bouger.

— Lâche-le ! cria Lucy.

Cela rompit le charme. Le garçon redoubla d'ardeur pour actionner le levier d'armement.

— Lâche le putain de flingue !

L'enfant parvint alors à recharger son arme et fit mine de la pointer vers Lucy. Elle lui tira dans le torse. La balle traçante le

pourfendit de part en part comme un rayon laser.

Cloué au sol, il s'essuya les yeux.

Elle entendit le vrombissement d'hélicoptères en approche. Des AH-6 Little Bird parés à faire feu à six mille balles la minute.

Elle se pencha sur le garçon pour examiner sa blessure fumante.

— Est-ce que tu m'entends ? Tu comprends l'anglais ?

L'enfant sourit. Des bulles de sang lui sortaient d'entre les dents.

— Sale putain. Sale putain américaine. Toi mourir bientôt. Toi pas de chance.

Elle le saisit par la chemise pour le relever. Il bavait du sang et de la salive. Il attrapa quelques-uns des dollars noircis qui pendaient de la poche à moitié arrachée de Lucy et les lui brandit devant les yeux.

— Mon dieu est plus grand que ton dieu.

Lucy le balança par-dessus le parapet. Une chute de trois étages qui s'acheva sur la carcasse du Humvee embrasé. Le garçon disparut dans les flammes.

Lucy s'agenouilla pour ramasser les billets imbibés d'eau de pluie.

#### MINUIT. L'HÔTEL AL-R ASHEED.

LUCY ET SES coéquipiers se reposaient dans leur suite, une pièce garnie de fauteuils en cuir et de meubles de jardin volés au bar *Shéhérazade* situé sur le toit de l'hôtel. Un drapeau américain avait été cloué au mur par des poignards. Des chandelles éclairaient la chambre, faute de courant ; récemment, un pylône avait été détruit par un obus projeté par-dessus le mur haut de cinq mètres qui délimitait la Zone Verte.

Huang, Toon et Voss dormaient à même le sol, vestes et armes posées au pied du mur. Lucy et Amanda avaient quant à elles troqué l'habit de combat pour le t-shirt et le short. Elles étaient assises l'une en face de l'autre, confortablement calées dans des fauteuils. Une table basse couverte de billets, de cachets, de miettes de pain *naan* et de brochettes d'agneau à moitié entamées les séparait.

— Écoute ça, pouffa Amanda. Un sniper des Marines passait à la télé l'autre soir. Le journaliste lui demandait ce qu'il ressentait quand il butait un mec.

— Il a répondu quoi ?

— Que le recul de son arme lui faisait mal à l'épaule.

Lucy sourit.

— J'aimerais bien réussir à dormir, fit-elle avec lassitude.

— J'ai du Zolpidem si tu veux. Peut-être du Motrin aussi.

Amanda s'éventa avec un magazine. Sa beauté était gâchée par de trop nombreux tatouages et par son piercing.

— J'ai déjà fumé trois pétards et bu plus qu'une dose de NyQuil, répondit Lucy. Je plane comme une dingue. Mais il fait trop humide. Impossible de dormir avec cette chaleur.

— T'entends ça ?

Des mecs gueulaient les paroles de *Living on a Prayer* au loin.

— Les gars qui bossent pour Bechtel s'éclatent comme ils peuvent en attendant que le courant revienne.

Lucy s'empara d'une des bières qui baignaient dans un seau à glace et se pressa la bouteille sur le front.

La pluie battait contre la fenêtre.

— Tu as vu ce connard de Toon faire le mariole à découvert tout à l'heure ? finit par demander Lucy.

Amanda haussa les épaules et but une gorgée de vodka.

— On est tous en train de se disloquer d'une manière ou d'une autre. Moi, par exemple. J'ai les oreilles qui bourdonnent en permanence. Ça ne s'arrête jamais.

— Je pense qu'on a épuisé notre chance, à force de jouer à la roulette russe dès qu'on sortait de la Zone Verte.

— Je me suis déjà retrouvée dans la dèche. Plus jamais.

Le père d'Amanda l'avait jetée dehors lorsqu'elle avait dix-sept ans. Elle avait été contrainte de dormir à l'arrière d'une voiture tous les soirs pendant un an, hiver et été, dans le parking d'un Holiday Inn.

— Dis-m'en plus sur le type dont tu me parlais tout à l'heure, fit Lucy pour changer de sujet.

— Un détenu en transfert. Un vioque, un ancien membre de la Garde républicaine de Saddam. D'après lui, un convoi de véhicules militaires aurait récemment escorté un camion blindé qui transportait des marchandises tout droit sorties des coffres

souterrains du musée National, juste avant que Bagdad se fasse bombarder par les Tomahawk et soit pillée jusqu'à l'os. Il a dit qu'ils avaient escorté le blindé loin dans le désert, et que celui-ci y serait toujours.

— Qu'est-ce qu'il est censé y avoir dans ce camion ?

— De l'or. Beaucoup d'or.

— Et il a été transféré où, ton vioque ?

— À Abou Ghraib.

— Tu lui fais confiance ?

— Je ne fais confiance à personne.

La lampe posée sur la table se mit à clignoter, puis s'illumina tout à fait.

— Ah, voilà.

Bourdonnement du climatiseur. Signal sonore du téléphone. Déclat du téléviseur qui se remettait en veille. La pièce reprenait vie.

— Allons rendre visite à ton gars, conclut Lucy. Écoutons ce qu'il a à dire.

Elle ferma les yeux pour bien profiter de la fraîcheur de la brise du ventilateur.

---

1 « Bichon », « bichette » en afrikaans. (NdT)

TOP SECRET / NOFORN

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 575JJUFG

Page 01 / 2

20 août 2005

MÉMORANDUM ADRESSÉ À : Chef de projet,

Dir. des Opérations

OBJET : Spektr

Colonel,

Nous avons séparé JABRIL JAMADI des autres membres de l'ancien régime actuellement détenus au centre temporaire du ROHUM<sup>1</sup> de Balad. Il est désormais placé en isolement dans la Section 4 de la prison d'Abou Ghraïb. Tôt ou tard, il finira bien par révéler malgré lui l'emplacement exact de notre objectif sur le site du SPEKTR.

D'ici là, la surveillance électronique de sa cellule sera maintenue. Notamment, un dispositif d'écoute, alimenté par une source d'énergie indépendante, a été discrètement intégré au luminaire de la pièce. De surcroît, toutes les demandes de visite qui lui sont adressées sont minutieusement étudiées. Et, après sa libération, nous aurons les moyens nécessaires pour suivre ses moindres déplacements. Je suis convaincu que

cette manière de faire s'avérera plus efficace pour parvenir à nos fins que le serait un transfert vers nos sites clandestins d'Égypte ou de Syrie, car jusqu'ici JAMADI s'est montré insensible à nos techniques d'interrogatoire habituelles. Je propose de lui permettre d'entrer en contact avec des personnes extérieures à la prison, voire même de saisir toute opportunité de lui rendre sa liberté si cela n'éveille pas ses soupçons.

Quoi qu'il arrive, JABRIL JAMADI nous conduira à notre objectif.

R. Koell

Agent de terrain

CA Projets Spéciaux, Bagdad

---

1 « Renseignement d'Origine HUMaine ». (NdT)

# JABRIL

## CENTRE DE DÉTENTION D'ABOU GHR AIB

TRENTE-DEUX KILOMÈTRES  
À L'OUEST DE BAGDAD

**A**BOU GHRAIB, LE Repaire des Corbeaux. La sinistre Loubianka de Saddam Hussein. Lieu de tortures et d'exécutions sommaires.

Le site était divisé en trois zones distinctes :

La prison en elle-même, plus d'un kilomètre carré et demi de blocs pénitentiaires et de cours intérieures, était délimitée par un mur de béton haut comme la paroi d'une falaise. Des pylônes de projecteurs et des miradors se dressaient aux quatre coins. La coalition utilisait ses cellules pour y isoler les détenus de grande valeur pour interrogatoire par les services de renseignement militaires et la CIA.

À proximité, le village de tentes de *Camp Ganci* était entouré de barbelés et de tours de garde en bois. C'était le lieu de détention des prisonniers irakiens coupables de crimes envers d'autres Irakiens, comme le vol de voiture, le viol ou le pillage.

Enfin, les ex-officiers du parti Baas et les criminels accusés d'attaques contre les forces de la coalition étaient incarcérés à *Camp Vigilant*. Tous étaient susceptibles d'être traînés devant les tribunaux pour crimes contre l'humanité et pour bénéfices excessifs en temps de guerre.

Lucy, au volant du Suburban criblé de balles, ralentit à l'approche des postes de contrôle flanqués de gabions et de barbelés.

Elle baissa la vitre. La pluie lui éclaboussa le visage. Elle tendit son badge de l'Autorité Provisoire et celui d'Amanda à un policier

militaire en ciré, un réserviste à l'aspect rustre qui tenait un berger allemand en laisse. Il jeta un coup d'œil à sa liste imbibée d'eau. Il cocha les noms des deux femmes et fit signe à son collègue d'ouvrir la barrière principale.

LE HALL D'ACCUEIL était doté de cellules de détention provisoire bordées de bancs en bois. Des anneaux pour entraver les chevilles étaient fixés au sol de ciment de chacune d'entre elles.

Lucy secoua son manteau long. Amanda balaya l'eau de son chapeau.

Elles montrèrent leurs badges à un gardien protégé par du vitrage blindé et signèrent le registre. Elles vidèrent leurs armes avant de les déposer sur le comptoir. Des agents les fouillèrent, et on les passa au détecteur de métaux. Elles tendirent leurs téléphones.

Un panneau en grosses lettres :

APPAREILS PHOTO FORMELLEMENT INTERDITS

Elles clipsèrent des insignes de visiteurs sur le revers de leurs manteaux.

Un jeune policier militaire vint à leur rencontre.

— Sergent-Chef Castillo.

Son rang et sa plaque d'identification avaient été masqués par du ruban adhésif, afin d'éviter que les prisonniers n'utilisent leurs contacts expatriés aux États-Unis pour exercer du chantage ou des représailles aux membres de sa famille.

Elles lui tendirent un formulaire émis par le Ministère de la Justice. « Permission d'interroger un détenu. » Une boîte de cigares dominicains avait suffi pour l'obtenir.

Il consulta un document.

— Jabril Jamadi. Un cas plutôt étrange. Le type a surgi du désert à moitié mort devant une patrouille à pied. Ils l'ont emmené à Balad où il a été retenu un certain temps. Il parle très bien l'anglais, à un point tel que tout le monde l'appelle James pour rigoler. On l'a gardé ici le temps d'enquêter sur son passé.

— Est-ce qu'on peut lui parler ?

— S'il avait été dans la ligne de mire des services de renseignement, certainement pas. Mais son dossier est totalement vide. On n'a rien d'autre sur lui que ses empreintes, sa photo et le



numéro attribué par le magistrat. En gros, il n'existe pas. Les renseignements militaires sentent que c'est un homme important. Ils croient qu'il pourrait être un haut placé du Baas, mais ils ne parviennent pas à le situer sur l'échiquier du parti. Nous n'aurons bientôt d'autre choix que de le rendre aux autorités locales. Peut-être qu'elles réussiront à le faire parler en lui tapant dessus.

Castillo tourna une clé et ouvrit une grande porte à barreaux.

— Désolé, mais les lumières sont HS. La pluie a dû bousiller quelque chose.

Castillo les guida dans les dédales de la prison. Ils tenaient tous un Cyalume phosphorescent au-dessus de leurs têtes afin d'y voir quelque chose.

Les corridors jonchés de papiers étaient moites. Il y régnait une forte odeur d'égouts.

Soudain, une femme cria à travers le passe-plat de sa porte de cellule.

— Ferme-la, grognasse ! gueula Castillo alors qu'ils passaient devant. Tiens-toi tranquille !

— Vous détenez des femmes ?

— Des prostituées. On n'ose pas les garder dans le camp principal.

Ils aperçurent de la lumière qui clignotait frénétiquement à l'étage au-dessus. Le son du hard rock résonnait dans le couloir. *Welcome to the Jungle*. Des stroboscopes et un lecteur CD étaient branchés à une batterie d'automobile.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Rien ni personne.

Des prisonniers fantômes. On les privait de sommeil pendant des jours afin de les briser psychologiquement en vue de leur interrogatoire.

Castillo déverrouilla une cellule.

— Je vous attends dehors.

Jabril était allongé sur une couchette dépourvue de drap et d'oreiller. Un homme mince à barbe blanche, dans la cinquantaine. Il portait un habit de prisonnier orange, des mules et un bracelet d'identité au poignet gauche. Il n'avait pas de main droite.

Jabril se protégea les yeux de la lueur orangée des Cyalume.

Il scruta Lucy et Amanda de la tête aux pieds, étudiant leur équipement haut de gamme : des bottes de qualité, des holsters de cuisse dernier cri, des armures Kestrel soigneusement entretenues.

— *Salam alaykoun*, lui dit Lucy.

— *Alaykoun salam*. Vous ne faites pas partie des services de renseignement.

— Non. Nous sommes des contractuelles civiles.

— Vous êtes britannique ?

— Il fut un temps.

— Je suis surpris qu'on vous ait autorisées à entrer.

— Vous serez peut-être déçu d'apprendre que vous n'êtes plus sur la liste des détenus de grande valeur. Ils vous ont déclassé. Vous serez bientôt au même rang que les pickpockets et les voleurs de voitures.

Jabril s'accroupit dos au mur et invita les deux femmes à s'asseoir sur la couchette.

— Vous parlez un bon anglais, lui dit Lucy.

— J'ai reçu mon éducation de prêtres jésuites qui venaient de Boston.

Les chatolements des Cyalume étiraient les ombres dans la cellule.

Lucy tendit à Jabril un paquet de cigarettes et un carton d'allumettes. Ce dernier le fit sourire. Imprimés par les PsyOps l'année précédente, ces cartons avaient été distribués dans toutes les villes principales du pays. On y trouvait un portrait de Saddam à côté duquel des pièces d'or étaient empilées comme des jetons de casino. « Récompense. Vous livrez, on paye. »

Jabril utilisa son moignon pour coincer le paquet contre son genou. Il prit une cigarette et l'alluma en jouant habilement des doigts de son unique main.

— Ils comptent vous transférer à *Camp Ganci*, le village de tentes, dit Lucy. On dit que c'est une vraie fosse aux lions, là-bas.

— Ça ne m'effraie pas.

— Vous n'avez rien ni personne pour vous acheter un ticket de sortie. Une fois transféré à l'Autorité Provisoire, vous serez foutu. Vous faites partie de l'élite du parti Baas, ça me semble évident : ces trois points tatoués sur le dos de votre main, vos manières, votre accent. Vous êtes de Tikrit, la ville natale de Saddam. Ne vous y

trompez pas ; dès que vous serez mêlé aux détenus ordinaires, ce ne sera plus qu'une question de temps avant que quelqu'un vous tranche la gorge.

— C'est un problème qui ne concerne personne d'autre que moi. Saddam. L'ont-ils pendu ?

— Pas encore. Mais ça ne saurait tarder.

— Ça fait des semaines que je n'ai parlé à personne. Les soldats m'apportent le repas et vident mon seau, c'est tout. Ils ne m'adressent jamais la parole. Je ne sais rien de ce qui se passe à l'extérieur.

— Nous pourrions vous sortir d'ici, vous savez.

— Vraiment ?

— Vous avez parlé à l'un de nos amis lors de votre transfert de Balad. Il semble que vous ayez une histoire à raconter. Alors je vous écoute.

— Que voulez-vous savoir ?

— Dites-moi d'abord comment vous avez perdu votre main.

Jabril tira une longue bouffée sur sa cigarette.

— Je tiens d'abord à préciser que je n'ai cure de l'argent. Ce n'est pas une question d'or, mais bien de restitution.

Lucy attendit qu'il poursuive.

— Il y a plusieurs années de cela, je faisais partie de la Garde républicaine, une des troupes d'élite de Saddam. Notre pays est de tradition tribale ; né à Tikrit comme Saddam, j'ai eu droit à une vie de privilégié et ce, dès mon premier jour.

» J'avais été assigné au service d'Oudaï Hussein, le fils aîné de Saddam. J'étais à la tête de l'équipe en charge de veiller à sa sécurité. Mon travail était d'assurer sa protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'organisais des cortèges motorisés factices pour attirer l'attention ailleurs dès qu'il quittait son foyer. J'ai même dû m'occuper de la chirurgie plastique de son sosie en Suisse, que j'ai accompagné à Zurich muni d'un portfolio de photographies pour référence. J'ai demandé au chirurgien d'élargir le nez de ce pauvre Latif, de lui étirer les paupières, de transformer le lobe de ses oreilles.

» Oudaï était un maniaque comme vous ne pouvez imaginer. Un homme bruyant, vulgaire. » À la nuit tombée, il lui arrivait de rôder dans les rues à bord de sa Rolls Royce à vitres teintées et il se

choisissait des femmes sur le trottoir. Peu importe qui ; une jeune mère avec ses enfants ou une épouse accompagnée de son mari, personne n'avait son mot à dire. Il ordonnait alors à son chauffeur de se ranger sur le côté. Il ouvrait brutalement la portière et faisait signe à la femme d'approcher, parfois en lui laissant entrevoir une machette pour couper court à toute éventuelle protestation. Il les ramenait dans un hôtel. Il faisait vider un étage entier en chassant les clients de leurs chambres. J'étais chargé de monter la garde dans le couloir, condamné à entendre les cris assourdis.

» C'était ensuite moi qui m'occupais de nettoyer les femmes. Ça faisait partie de mon travail. Je leur donnais de l'argent et, parfois, je les conduisais à l'hôpital. Voyez-vous, Oudaï était impuissant et accusait ces femmes d'en être responsables. Ainsi, chacune de ces nuits se terminait dans les blâmes, la destruction du mobilier et le sang. C'était horrible, mais je ne pouvais rien y faire.

» Quiconque attisait la colère d'Oudaï se faisait enlever de nuit par les Moukhabarat et ramener ici, à Abou Ghraib. Ces derniers torturaient ses ennemis jusqu'à la confession de crimes imaginaires. Les détenus étaient forcés de choisir parmi un menu de sévices, littéralement. Préféreraient-ils être plongés dans l'eau bouillante ou qu'on leur écrase un mégot de cigarette dans l'œil ? Se faire violer à coups de bouteille de coca ou se faire électrocuter à petites doses par un fil de téléphone ? Certains étaient ensuite relâchés. Beaucoup d'autres mouraient et étaient dissous dans l'acide.

» On dit que certaines des cellules de cette prison sont souillées de taches de sang indélébiles. Les murs de beaucoup d'entre elles portent des inscriptions laissées par les prisonniers de l'époque. *Je vais mourir demain. Allah ait pitié de moi.*

» Plus le temps passait et plus Oudaï devenait instable. Il avait, entre autres sentiments, développé une haine irrationnelle envers Kamel, le goûteur de Saddam. Je ne saurais dire pour quelle raison. Leur différend a culminé lors d'une fête organisée en l'honneur de la femme du président Moubarak, lorsque Oudaï, dans un excès de rage, a assommé Kamel avec le pommeau d'une canne. Puis, il l'a décapité à l'aide d'un couteau électrique sur la piste de danse, sous les yeux horrifiés de la délégation égyptienne. J'ai dû conduire les convives dans une pièce adjacente et m'excuser au nom de tous. Inutile de dire qu'Oudaï a perdu les faveurs de son père lors de cette soirée ; il était trop impulsif, trop sanguin pour diriger le pays. Saddam s'est alors tourné vers Qoussaï, son fils cadet, pour la succession.

» Un soir, nous étions dans un club privé, une discothèque sur le

toit de l'hôtel *Al-Mansour*. Quand Oudaï dansait, nous dansions tous. S'il faisait de mauvaises blagues, nous nous efforcions de rire.

» Oudaï s'est ensuite installé à une table de blackjack. Il était soûl et sniffait du poppers sans arrêt. La jeune croupière était terrifiée. Elle peinait à distribuer les cartes tant ses mains tremblaient. Il la giflait, lui assenait des coups de pied.

» Il m'a ordonné de la remplacer, alors j'ai obéi. Il ne cessait de perdre. Il crachait, il jurait. Et moi, j'étais impuissant, je n'avais aucun contrôle sur les cartes que je lui distribuais. Chaque fois qu'il sautait, il me balançait les cartes au visage. Il me criait de cesser de rire alors que je ne riais pas. Il menaçait de violer ma mère et d'éventrer mon père. Il décrivait comment il le ferait et ajoutait des détails dès qu'il perdait.

» Il n'arrêtait pas de boire et n'arrêtait pas de sauter. S'il lui fallait cinq ou moins, il obtenait un dix. Il a fini sa bouteille et me l'a écrasée sur la tête. Je suis tombé par terre. Il a renversé la table et s'est dressé au-dessus de moi, machette en main. J'ai levé le bras pour me protéger. Je ne me souviens pas du reste.

» Je me console en me disant que ce salopard est mort à l'heure qu'il est.

Lucy avait vu comment tout s'était terminé sur la chaîne Al-Jazeera. Oudaï et Qoussaï Hussein avaient fui Bagdad après l'invasion et s'étaient réfugiés dans un manoir de Mossoul. Mais quelqu'un les avait dénoncés. La 101<sup>e</sup> Division avait encerclé la villa. Les deux frères avaient refusé de se rendre. Une frappe aérienne avait rapidement réduit l'immeuble en cendres. Les deux corps aux visages boursoufflés et tuméfiés avaient été exhibés à la télévision.

— Ils avaient été recueillis par Nawaf Az-Zaydan, un sympathisant supposément loyal. Or, Oudaï avait ordonné l'exécution du frère de ce dernier quelques années auparavant. L'heure de la vengeance était arrivée.

— Ainsi que celle d'empocher la rançon de vingt millions de dollars, ajouta Lucy. On dit que Nawaf habite maintenant en Californie.

Jabril haussa les épaules.

— Il avait une famille à faire vivre. Il leur a offert un nouveau départ.

Il fut pris d'une toux longue et douloureuse.

— Après sa mort, je me suis trouvé un poste au musée National. Un vieux manchot comme moi pouvait-il prétendre à autre chose ? C'était un travail agréable. Le musée accueillait peu de visiteurs. Je surveillais des pièces désertes tous les jours, entouré de vitrines de poteries babyloniennes et de tablettes sumériennes. Je prenais plaisir à observer ces reliques du règne de Nabuchodonosor. Pour la première fois depuis des années, j'étais serein, bien à l'écart des manigances du parti et des purges aléatoires de l'entourage d'Oudaï. À bien y penser, ces années furent les plus heureuses de mon existence.

Jabril s'alluma une nouvelle cigarette.

— Nous savions que les Américains étaient en marche. La télévision d'État ne diffusait rien d'autre que des discours de propagande et d'horribles soaps égyptiens, mais quiconque possédait une radio pouvait écouter la BBC World Service. Nous savions tous que Bush était déterminé à envahir le pays. La capitale était prête pour la guerre. Des sacs de sable avaient été alignés dans les rues. Des batteries antiaériennes avaient été installées sur les toits. La plupart des fenêtres étaient barricadées. Bagdad s'était transformée en ville fantôme. Presque toutes les boutiques et les restaurants étaient fermés. Les habitants ayant de la famille en dehors de la ville avaient emporté leurs effets dans les coffres de leurs voitures et s'étaient enfuis.

» Je croyais que je serais en sécurité dans le musée, et que je serais épargné par le conflit. J'étais trop vieux pour me battre et je n'avais pas l'intention de prendre part à une guerre futile.

» Puis un jour, on nous a fait parvenir une liste. Des artefacts devant être récupérés du sous-sol du Musée pour être expédiés vers l'ouest du pays. J'avais espéré qu'un minimum d'efforts serait fait afin de préserver le patrimoine de l'Irak. Je m'étais dit que cette liste inclurait les délicates sculptures et poteries mésopotamiennes qui attiraient les touristes et les académiciens du monde entier. Mais les seuls éléments destinés à être conservés étaient les boîtes sécurisées dissimulées dans l'une des salles souterraines.

— Et ces boîtes contenaient de l'or ?

— C'était la fortune personnelle de Saddam. Ou du moins une partie de son butin. S'il s'était agi de la réserve irakienne officielle, elle aurait été stockée dans les chambres fortes de la banque centrale.

— Vous avez vu l'or ? De vos propres yeux ?

— Les caisses étaient scellées, mais une d'entre elles est tombée et

a répandu son contenu alors que nous la chargeons sur un transpalette.

— Il y en avait pour combien ?

— Le chargement pesait environ deux tonnes et demi.

— Nom de Dieu, s'exclama Amanda. Ça ferait à peu près deux cents millions de dollars en lingots.

— Vous devez comprendre l'importance de l'or dans cette partie du monde. Le Moyen-Orient est constamment agité par la guerre et les révolutions. Les billets de banque ont la fâcheuse tendance à perdre leur valeur. Et la plupart des habitants préfèrent faire confiance aux agents hawala<sup>1</sup> locaux qu'aux banques. Saddam amassait de l'or ; c'est ainsi qu'il a su maintenir le pays. Il achetait la loyauté des chefs de tribus. Il pouvait distribuer des richesses incommensurables ou ordonner des exécutions sommaires. Il jouait sur leur terreur et leur avidité.

— Que s'est-il passé ensuite ? Vous avez chargé l'or. Et puis quoi ?

— On nous a assigné une frange de la Garde républicaine afin de protéger notre convoi, un bataillon se faisant appeler l'Armée du Sacrifice. Plus ou moins deux cents hommes. Une troupe d'élite dont chacun des membres devait suivre un étrange rituel initiatique lorsqu'il rejoignait ses rangs ; il devait se tenir devant son nouveau commandant, caresser son ventre nu de la pointe d'une lame et jurer de mourir pour la gloire de Saddam.

» Ces troupes auraient dû surveiller la frontière sud. C'était pure folie de gaspiller de tels hommes à la dissimulation d'or. Mais je crois qu'au fond d'eux-mêmes, ils étaient heureux de fuir la zone de combat. Ils avaient là l'occasion de survivre à la guerre sans perdre leur honneur.

» On nous a attribué un camion de banque blindé. Nos instructions étaient nébuleuses : sécuriser l'or dans le véhicule et quitter Bagdad au plus vite.

» Nous avons donc consulté une carte du pays. Quel pourrait être l'endroit idéal pour dissimuler le trésor d'un pharaon ? Nous devons trouver un site si isolé que l'or y serait enfoui pour toujours, à moins d'avoir un guide. Nous avons arrêté notre choix sur le Désert de l'Ouest.

» Nous avons quitté Bagdad le soir de la première frappe aérienne. Comme je le disais, nous étions heureux de partir. Chaque soldat, peu importe son âge ou son état de santé, avait été envoyé

pour combattre les Américains dans les champs de pétrole au sud du pays. Mais nous, nous avons été épargnés. Les ordres que nous avons reçus nous permettaient de partir vers l'ouest et d'éviter le conflit. Comprenez que nous savions que les Américains allaient remporter la guerre. Le vice-Premier ministre était apparu sur Al-Iraqiya, la chaîne de télévision nationale, en brandissant un pistolet. Le Parlement avait déclaré être prêt à mourir en martyr, à donner son sang et son âme pour le pays. Mais nous, nous voulions seulement nous échapper et survivre. Notre mission nous permettrait de nous cacher dans le désert pour le reste de la guerre, et puis d'en émerger pour rejoindre nos familles.

» Nous avons quitté le musée dans un convoi de quarante véhicules, dont des transporteurs de troupes, des camions de ravitaillement et des voitures civiles. Les sirènes d'alarme ont retenti au moment où nous traversions le Tigre. Des missiles antiaériens se sont envolés depuis les toits. Et puis, les bombes se sont mises à tomber, faisant jaillir des colonnes de feu qui donnèrent au ciel la couleur de l'aurore. Des missiles de Tomahawk ont percuté le palais présidentiel, le Ministère des Affaires étrangères et les stations de télévision principales. Les rues que nous traversions étaient obstruées par les flammes et les décombres. Une déclaration de Saddam passait en continu à la radio. Il promettait la victoire. Il disait que les Américains subiraient une défaite amère. Nous avons fui la capitale aussi vite que possible.

— Alors que s'est-il passé ? Un bataillon entier s'aventure dans le désert, et quelques semaines après, vous réapparaissez seul.

— L'or peut pousser les hommes à faire de terribles choses.

» Nous avons monté un camp loin dans le désert. Nous écoutions la radio tous les soirs. Les villes tombaient une à une aux mains des Américains. Le Commandement central nous a ordonné de nous joindre au combat à plusieurs reprises, mais nous l'avons ignoré. » Puis Bagdad a fini par ne plus répondre, et c'est alors que nous avons compris que le régime avait été éradiqué. Nous étions seuls.

» Nous nous sommes mis d'accord pour nous partager le trésor. L'or appartenait à Saddam, mais Saddam n'était plus.

» En principe, ça aurait dû être chose simple. Mais l'avidité et la méfiance se sont glissées dans nos rangs comme une maladie contagieuse. Nous nous sommes scindés en factions armées où chacun se méfiait de son frère. Il y a eu beaucoup de trahisons dans les camps. Les bagarres sont devenues des batailles. Et c'est là que les horribles échanges de tirs se sont déclenchés. Au bout du



compte, les détails importent peu. Il s'agissait de jeunes hommes admirables vivant dans une époque incroyablement corrompue. Qu'ils reposent en paix.

— Alors si j'ai bien compris, la seule personne qui a réussi à s'extirper de ce bain de sang, c'est vous ?

Jabril leva son moignon.

— Je suis un vieil estropié. Ils m'ont oublié dans le feu de l'action, et j'en suis reconnaissant.

— Comment avez-vous survécu ? Vous avez dû parcourir plus de trois cents kilomètres dans le désert. Normalement, personne ne pourrait survivre une journée sous une chaleur pareille.

— C'est une question de volonté. Mettez un homme dans un environnement extrêmement hostile comme le désert, ou isolez-le au cœur de l'Arctique, et vous verrez ce qui se cache au fond de son cœur.

Lucy dépla une carte.

— Indiquez-moi à peu près où il se trouve, votre convoi.

— Là, fit Jabril en posant son doigt sur un espace vide. District d'Al-Qa'im, près de la frontière syrienne. Mais vous ne trouverez jamais l'or à moins que je vous accompagne.

— Y a-t-il autre chose que nous devrions savoir ?

— L'or est toujours dans le camion. C'est le seul problème. La porte est sécurisée par deux verrous à combinaison. J'ai vu mourir mon collègue qui connaissait les codes. Il vous faudra trouver un moyen de vous introduire dans le camion blindé.

— Ce n'est pas un problème.

— Et je dois vous avertir. Le sol de cette partie du désert est empoisonné. Il y a des toxines dans le sable.

— Quel genre de toxines ?

— Des spores de bacille du charbon gisent dissimulés dans les crevasses et les interstices sous les rochers. Il y a peu de chances d'être infecté, mais le cas échéant, les conséquences sont désastreuses. Un affaissement pulmonaire. Peut-être pire. Une injection intramusculaire d'antibiotiques pourrait vous en protéger. Mais le réel problème ce sont les résidus de *Clostridium botulinum*, une neurotoxine puissante. Elle peut paralyser les voies respiratoires et vous tuer en quelques minutes.

— C'étaient des armes biologiques ? Des munitions chimiques ?

— C'est l'héritage du règne de Saddam. Une tentative de suppression des dissensions. Les frappes aériennes ont été soigneusement documentées, mais ces fichiers ont été détruits depuis longtemps. C'était un secret de polichinelle. Un acte délibéré destiné à anéantir la population tribale, à inspirer la terreur et la soumission.

— Qu'est-il arrivé exactement ?

— C'était à la tombée du soir, le meilleur moment pour déclencher une attaque chimique. Le désert était couvert d'une couche d'air se refroidissant rapidement. Les conditions parfaites pour la dissémination de particules. Ils ont utilisé un L-29 Delfin modifié pour l'opération. Un petit avion avec des réservoirs de trois cents litres suspendus à chaque aile. Ils volaient à six cents mètres d'altitude. Ils ont survolé chaque hameau et chaque ferme du secteur ouest, au moment où les familles prenaient leur repas et que les moutons et les chèvres étaient dans leurs enclos. Ils ont lâché le poison comme un avion répand des pesticides. Un jet continu de vapeurs toxiques.

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

— C'était en septembre 1988, quand Saddam cherchait à consolider son pouvoir. Il souhaitait punir les Kurdes au nord pour avoir soutenu les rebelles peshmerga. Il tenait à écraser le système tribal. Il avait déjà éradiqué les Shabaks, les yézidis et les Turcomans, à force de déportations et d'exécutions de masse ; il avait répandu les spores de charbon pour tuer le bétail et empoisonner les terres. Mais ça ne lui suffisait pas. Il voulait une solution finale. Opération Panthère. À ce jour, personne ne sait vraiment ce qu'ils ont utilisé. Un genre de gaz innervant ; peut-être du VX, peut-être du cyanure d'hydrogène. Quelque chose de vraiment diabolique, quoi qu'il en soit.

» Quelques minutes après le passage de l'avion, les animaux ont été pris de convulsions et sont tombés raides morts. Les chiens comme le bétail. Puis est venu le tour des hommes. On dit que certains sont morts en crachant du sang et que d'autres sont tombés en riant. Tous avaient de terribles lésions et les lèvres bleues. À ce jour, le sol est encore souillé. Lorsque des membres des tribus sont revenus sur place, ils ont souffert de problèmes respiratoires et d'anomalies congénitales, et plusieurs cas de cancers ont été observés. C'est le cousin de Saddam, Ali Hassan al-Majid, qui a coordonné ces attaques. Les gens danseront dans les rues le jour où

il sera pendu.

— Nom de Dieu.

— J'ai fait partie de ce régime. Nous étions tous au courant. Nous avons tous notre part de responsabilité. J'ai honte de ce que j'ai fait, je ne suis pas un homme bon. Je prie Allah toutes les nuits pour qu'il me pardonne dans son jugement et qu'il m'épargne un séjour en enfer.

— Votre bataillon a passé des semaines là-bas, à camper dans la zone contaminée.

— C'est exact.

— Et aucun d'entre eux n'est tombé malade ?

— Aucun n'a été contaminé par les spores.

Lucy se redressa sur la couchette.

— Donc, vous affirmez qu'une montagne d'or est enterrée quelque part dans le désert et qu'elle attend qu'on vienne la récupérer. Pouvez-vous prouver ne serait-ce qu'une partie de cette histoire ?

— Que vous dicte votre instinct ? demanda Jabril. Suis-je en train de vous mentir ?

— Je crois que vous ne nous avez pas tout dit. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans le désert, mais vous savez quoi ? Je m'en fous. Dites-le-moi sans détour : est-ce qu'il y a bien de l'or là-bas ? Cette partie de l'histoire est-elle vraie ?

— Oui.

— Si mon équipe part à la recherche de cet or, si nous voyageons jusqu'à Al-Qa'im et qu'on ne trouve rien d'autre que du sable, je crois que vous savez ce qui vous attend. Les gars ne seront pas d'humeur à pardonner. Vous allez en chier.

Jabril hocha la tête et s'alluma une autre cigarette.

— Alors laissez-moi vous exposer la situation, poursuivit Lucy. Les services de renseignement militaires en ont fini avec vous. D'ici quelques jours, vous serez transféré à la police locale. Le problème, c'est qu'avant de vous expédier à *Camp Ganci*, ils vont vous garder au Commissariat central le temps de traiter votre dossier. Ils vont vous jeter dans une cellule de détention provisoire. Vous serez alors entouré d'une bonne cinquantaine de sunnites soucieux de se venger pour la vie de souffrances que le parti leur a fait subir. Pas une minute ne passera sans que vous ayez à surveiller vos arrières. Vous n'oserez plus dormir. Mais il existe une autre option. Nous pourrions

vous faire retrouver la liberté.

— En échange de l'or.

— Nous serions fair-play. Vous auriez droit à votre part.

— Combien êtes-vous ? demanda Jabril.

— Une équipe de cinq.

— Leur faites-vous confiance ?

— Plus qu'à quiconque.

— Attendez que vos amis posent les yeux sur une montagne d'or. Vous verrez alors la valeur de leur loyauté.

LUCY ET AMANDA roulaient sur l'autoroute en direction de Bagdad. L'humidité ambiante était suffocante. La pluie claquait contre le pare-brise.

Amanda froissa son badge de visiteur et le balança par la fenêtre. Elle mit la climatisation en marche et posa sa main devant la grille jusqu'à ce que l'air frais se fasse sentir.

— Le Désert de l'Ouest, fit-elle. Un sale coin. Un nid de bandits, de peshmerga et de guérillas djihadistes. Le repaire des salopards de tout poil.

— Tu crois que c'est une bonne chose ? lui demanda Lucy. De prendre l'or ?

— C'est de l'argent sale. Il n'est pas censé financer la construction d'un hôpital, mais plutôt atterrir sur le compte en banque suisse d'un salopard. Autant le garder pour nous, tu ne penses pas ?

— Ouais.

Amanda repoussa d'un coup de botte les balles qui roulaient à ses pieds. Le Suburban avait été copieusement mitraillé lors de l'embuscade de la veille, et des projectiles d'AK-47 avaient pénétré les panneaux de Kevlar qui renforçaient les portières. Le tapis et les sièges étaient couverts de petits champignons argentés.

Elle sortit une enveloppe de la boîte à gants. Elle contenait deux passeports neufs décorés d'armoiries dorées. « Canada. Passport / Passeport. »

— On risque notre peau tous les jours, dit Amanda. Tôt ou tard, on aura épuisé notre chance. Tu n'arrêtes pas de dire que tu veux changer de vie, que tu en as marre de celle-ci. Eh bien, voilà notre

chance. Après ce coup-là, on pourra rentrer peinardes à la maison.

— Il ne sera pas possible de remorquer trois tonnes d'or à travers les dunes. Il nous faudra des hélicos.

— Gaunt possède deux Huey.

— Je ne veux pas impliquer Gaunt dans cette histoire, rétorqua Lucy. Il ne nous apporterait que des ennuis.

— Qui d'autre pourrait-on embaucher ? Un boulot comme celui-là doit rester secret.

— J'imagine que tu as raison.

— Écoute, c'est notre dernière bataille, fit Amanda. On récolte ce pactole et on prend notre retraite. On doit bien ça à nos gars. On ne peut pas les renvoyer chez eux fauchés.

— O.K., fit Lucy. Tentons notre chance.

---

<sup>1</sup> Système traditionnel de relais d'échange monétaire par agents interposés, disséminés dans tout le pays. (NdT)

TOP SECRET / NOFORN

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 575JD3

Page 01 / 2

20 août 2005

MÉMORANDUM ADRESSÉ À : Chef de projet,

Dir. des Opérations

OBJET : Spektr

Colonel,

Une société militaire privée du nom de GESTION DU RISQUE VANGUARD est entrée en contact avec JABRIL JAMADI. Tout porte à croire qu'ils ignorent tout du projet SPEKTR. Ils sont actuellement à la recherche d'hélicoptères pour les emmener dans le Désert de l'Ouest. Il s'agit là de l'occasion rêvée d'atteindre nos objectifs sur le site du SPEKTR. Car d'un côté, la région désertique qui sépare Al-Qa'im de Hatra est une terre reculée et hostile, privilégiée par les djihadistes étrangers qui tentent d'y ouvrir des routes de contrebande pour introduire des armes de gros calibre dans le pays ; de l'autre, nous n'avons pas encore su déterminer le degré

de risques que présente la zone contaminée en elle-même. Ainsi, il serait préférable d'y envoyer une équipe de mercenaires que de déployer une troupe affiliée à la CIA.

Je comprends et respecte vos réserves quant à l'envergure du projet SPEKTR ; néanmoins, laissez-moi vous référer à la Directive de décision présidentielle n° 39 qui exige de l'Agence de « mettre en œuvre un programme intensif de collecte de renseignements, d'analyse et d'opérations clandestines » afin de contrer le terrorisme. Or, le potentiel offensif de la souche du SPEKTR est indéniable, et nous donne ainsi l'obligation légale de nous la procurer au nom des États-Unis d'Amérique.

R. Koell

Agent de terrain

CA Projets Spéciaux, Centrale de Bagdad

## GAUNT

À L'AUBE, JIM GAUNT tira les grandes portes du hangar pour montrer que son commerce était ouvert. Il ne lui aurait manqué que de laver le trottoir à l'arrosoir et d'y empiler des caisses de fruits et de fleurs pour se sentir comme l'épicier du quartier.

Il but une gorgée de café d'un thermos argenté décoré des ailes des Marines.

Les haut-parleurs crachèrent les accords de clairon plaintifs marquant le réveil de la base. La pluie s'était dissipée, et il se dit qu'il n'avait jamais vu de ciel aussi bleu. L'eau sur le bitume ne tarderait pas à cuire jusqu'à évaporation.

Raphael apparut sur la voie d'accès de la piste d'atterrissage pour la livraison du matin. Il gara son gros pick-up de cinq tonnes devant le hangar. Le véhicule était rempli de grenades RGD-5 russes recouvertes d'une bâche.

Gaunt vérifia sa liste. Trois cents caisses de vingt-quatre grenades chacune. Des surplus reçus de Johannesburg après une escale aux Émirats.

— *Como estas, baby ?*

Raphael était le partenaire de Gaunt. Il portait la queue-de-cheval, une épaisse moustache et un Perfecto. Il avait le torse couvert de tatouages de prison devenus couleur lavande avec le temps. Il arracha la cellophane d'un paquet de Balmoral et s'alluma un cigare.

— Je pète le feu, répondit Gaunt.

Raphael gardait une rottweiler, Sasha, enchaînée près de la porte. Elle était assise sur sa couverture, près de son bol. Il la nargua avec un bout de viande séchée. Elle gémit, claqua les mâchoires et bondit vers lui mais fut retenue par sa chaîne.

Les terminaux de l'Aéroport international de Bagdad étaient



criblés d'impacts de tirs. Les soldats de la 86<sup>e</sup> Escadre de Transport Aérien bivouaquaient dans une des salles d'embarquement ; ces derniers avaient recouvert une peinture murale – Saddam menant ses troupes au combat sur un grand destrier blanc – d'une bannière représentant un bouclier orné d'une devise de Roosevelt. « Oser de grandes choses. »

La piste, longue de près de quatre kilomètres, était trouée de cratères creusés par les bombes, ce qui n'empêchait pas l'allée et venue continuelle des énormes Starlifters C141. Lors des manœuvres d'atterrissage, ceux-ci n'avaient d'autre choix que d'amorcer une descente à virage serré et de lâcher des leurres éclairants, afin de brouiller d'éventuels missiles à tête chercheuse lancés par des tireurs embusqués.

Des camions-citernes s'occupaient du ravitaillement, pendant que les responsables du chargement supervisaient le retrait des palettes des soutes. Les chariots élévateurs descendaient ainsi quantité de générateurs, de matériel de purification de l'eau, d'électroménager, de colis et de sacs de courrier destinés aux troupes.

On chargeait ensuite les avions de cercueils en métal et de blessés, qu'on expédiait à la base aérienne de Ramstein en Allemagne.

En tant que simple transporteur privé, Gaunt avait été contraint de s'installer tout au bout de la piste. L'accès à son hangar était en partie bloqué par un vieux Sherpa en train de rouiller sur une cale de lancement. Un vestige fantomatique des guerres d'un autre temps.

Gaunt tourna le visage vers le soleil matinal et respira le doux parfum du kérosène.

— Ils nous retirent notre droit de séjour sur la base, *esé*, dit Raphael.

— Quoi ?

— Il a expiré. Et ils ne veulent pas le renouveler.

L'Autorité Provisoire ayant été remplacée par le Conseil intérimaire, tous les contractuels privés devaient renégocier leurs termes avec lui.

— Ils veulent qu'on foute le camp à la fin du mois, *esé*. Qu'on libère les lieux et qu'on leur rende les clés.

— J'irai leur parler pour gagner un peu de temps.

— J'ai entendu dire qu'il y avait des entrepôts vacants près du

Commissariat central. On pourrait s'en louer un et miser sur des contrats avec les flics.

— Pour leur vendre quoi, une poignée de casques et de vestes ? Ça rapportera rien. À ce rythme-là, on va finir par devoir troquer des Kalachnikovs contre des vaches. Alors non, pas question. C'est ici que se passe l'action et qu'il y a de l'argent. On reste.

— Dix mois, mon frère. Ça fait dix mois qu'on poireaute.

— Il faut prendre notre mal en patience. Tout le monde s'en fout plein les poches, et on sera les prochains.

— Tu disais que la CIA recherchait désespérément des types comme nous.

Gaunt avait effectivement approché un analyste du renseignement au *Rasheed* deux mois plus tôt. Le bar sportif du rez-de-chaussée de l'hôtel était le point de rencontre préféré des équipes de récupération envoyées par la CIA. Ces agents avaient pour mission de fouiller les décombres de bâtiments ministériels à la recherche de dossiers et de disques durs. Il avait trouvé l'analyste en question accoudé au comptoir, en train de siroter un verre de scotch. Le seul à porter une chemise et une cravate. Gaunt avait pris place à ses côtés et l'avait supplié de lui procurer du travail ou une porte d'entrée à la CIA. Le type avait avalé son verre cul sec avant de partir sans dire un mot.

— Précisément. C'est pourquoi je te dis qu'il faut faire preuve de patience.

Gaunt et Raphael déchargèrent le camion.

Ils entendirent le moteur d'un véhicule en approche. Un SUV au silencieux endommagé. Ils le regardèrent s'avancer sur la route latérale. Un Suburban blindé équipé d'un pare-buffle. Sa peinture était noircie et gondolée par endroits, et des tirs avaient bosselé sa carcasse. Le pare-brise était craquelé.

Lucy et Amanda.

La première sortit du 4x4. Elle releva ses Oakley et se les glissa dans les cheveux comme un bandeau. Elle fit un pas en direction de Gaunt en levant la main.

— Comment va ? lui demanda-t-elle.

— Va te faire foutre.

Amanda mit pied à terre à son tour mais resta sur place, la main sur la crosse de son arme.

Lucy alla jeter un coup d'œil à l'intérieur du hangar. Elle vit des caisses empilées les unes sur les autres : des bottes premier prix, des uniformes de la police irakienne sous emballage plastique, des sacs de rations alimentaires.

Le bureau de Gaunt était encombré de manifestes d'inventaires, de papiers de transit et de certificats d'utilisation finale. Il y avait aussi un téléphone et une photographie encadrée, représentant le jeune Gaunt et son père en uniforme de service. Amanda examina Gaunt de pied en cap. Un crucifix lui pendait au cou. Une vieille brûlure sur l'avant-bras faisait ressembler sa peau à de la cire fondue. Il portait une grosse bague à tête de mort à une main et une bague de promotion de West Point à l'autre.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici, Lucy ? demanda Gaunt.

— On a besoin d'un transport pour trois jours. J'ai entendu dire que tu cherchais des contrats.

— Tu te fiches de moi ? Prends ton tas de ferraille à la con et dégage.

Amanda souleva le couvercle d'une caisse en bois verte étiquetée « pièces moteur ». À l'intérieur se trouvait un vieux modèle de mitrailleuse russe à magasin cylindrique, à la crosse en bois éraflée. Elle était équipée d'un bipied.

— T'as trouvé ce machin où ? demanda-t-elle. Dans une brocante ?

— Il n'y a pas de marché pour les M4 par ici, répondit Raphael. Les mecs ne sont pas intéressés par les viseurs laser et tous ces trucs haut de gamme. Ils préfèrent les AK-47. Non seulement ils leur font confiance, mais ils peuvent aussi se procurer les pièces et les munitions plus facilement.

Amanda tira le levier d'armement et visa le chien de Raphael. Elle appuya sur la détente. Claquement sonore d'une chambre vide. Le chien jappa en tirant sur sa chaîne.

— Et vous l'expédiez où, ce matos ? demanda Amanda.

— Vers les champs de pétrole de la Burqan, la plupart du temps.

Elle reposa l'arme sur le papier journal qui tapissait le fond de la caisse.

Lucy en ouvrit une autre et examina les grenades à l'intérieur. Russes. Rondes, vertes et munies d'un long détonateur en aluminium. Gaunt en arracha une des mains de Lucy et tira sur l'anneau. Le levier se releva. La goupille cliqueta sur le ciment. Il

lance la grenade en direction de Lucy. Celle-ci l'attrapa, indifférente.

— Je me doute bien que tu n'es pas assez débile pour les entreposer chargées.

Elle déposa la grenade sur le bureau de Gaunt. L'engin roula sur la paperasse.

— Dégage, menaça Gaunt. Je ne vais pas le redire une nouvelle fois.

— Mille dollars par jour, rétorqua Lucy. Plus une part de ce qu'on va ramener.

Gaunt lui cracha sur la botte.

— Je suis sérieuse, insista-t-elle. J'ai du boulot pour vous deux.

Gaunt se pencha sur son bureau, les deux mains de chaque côté d'un Colt posé sur les documents.

— On dirait que je n'ai pas été assez clair.

Amanda releva aussitôt le rabat de son holster.

Raphael s'interposa entre les deux.

— Elles ont de l'argent, *esé*. Je veux bien écouter ce qu'elles ont à proposer.

Raphael les conduisit entre des caisses de munitions 7,6 mm importées d'Afrique. Expédiées depuis Kinshasa, trimbalées d'une guerre à l'autre, la moitié d'entre elles devaient être inutilisables.

Deux hélicoptères Huey – le *Mauvaise Lune* et le *Coup de Griffes* – dormaient au fond du hangar. Tous deux dataient de l'époque du Vietnam.

— Ils peuvent encore voler, ces dinosaures ?

— Je mettrais ma vie entre les mains de ces beautés sans hésiter, répondit Raphael.

— Ça vous ennuie si on leur jette un coup d'œil ?

— Faites comme chez vous.

Lucy et Amanda allèrent faire le tour des hélicos. Avionique rudimentaire ; des jauges et des altimètres datant d'une autre ère. Les sièges en cuir étaient couverts d'adhésif.

— Ces appareils sont plus vieux que mon grand-père, soupira Amanda. Et de toute façon on perd notre temps, tu les as entendus.

— Gaunt raconte n'importe quoi. Regarde autour de toi. Il a besoin de pognon. Désespérément besoin.

— Et tu sais quelque chose à propos du chicanos tatoué ?

— Raphael ? Je me suis renseignée à son sujet. Un sacré paquet d'heures de vol à son actif. Il a effectué de la reconnaissance de nuit un peu partout. Kirghizistan, Ouzbékistan, Tadjikistan ; tous les pays en « stan » que tu pourrais nommer.

Gaunt et Raphael les regardaient inspecter les Huey depuis l'entrée du hangar.

— Ces deux nanas portent la même alliance, commenta Raphael. Ça veut dire quoi ?

— T'en penses quoi de leurs salades ?

— Qu'on a besoin de fric, *esé*. Qu'il faut mettre du pain sur la table.

— Je m'en tape si je crève de faim.

— On doit au moins écouter ce qu'elles ont à dire. Mille dollars par jour, *esé*. Ça se refuse pas comme ça.

Lucy passa sous la poutre de queue d'un des appareils et s'avança vers les deux hommes.

— Ils peuvent transporter jusqu'à quel poids ?

— Par treuil ou dans la cabine ?

— La cabine.

— À peu près trois tonnes chacun, répondit Raphael. On peut facilement retirer les bancs à l'intérieur pour libérer l'espace.

— Ils peuvent voler dans le désert ?

— Ils ont des filtres à poussière, ouais.

— Alors, vous en dites quoi ? Ça vous branche ?

Raphael ralluma son cigare.

— Je me demande pourquoi vous faites appel à nous et pas à vos contacts militaires.

— Et moi je me demande où vous les avez pêchées, ces grenades. À Pretoria ? Au Liberia ? Elles doivent avoir au moins vingt ans. Elles sont corrodées jusqu'au noyau. Vendez-les à des chefs de guerre au sud et vous aurez de sales emmerdes. Tôt ou tard ils vont ouvrir une des caisses pendant un entraînement et vont réaliser qu'elles n'explorent pas. Ce jour-là, ils n'hésiteront pas à venir vous

choper en pleine rue pour vous éventrer le plus lentement possible.

— Ça me regarde, répliqua Gaunt.

Lucy étendit une carte de l'Irak sur deux caisses comme s'il s'était agi d'une nappe. Raphael alla chercher des Dr Pepper dans le réfrigérateur et ouvrit les canettes. Gaunt se tint légèrement en retrait, les bras croisés.

Toutes les villes principales du pays étaient rassemblées à l'est, dans les plaines alluviales du Tigre et de l'Euphrate. Fertiles, ces dernières étaient couvertes de vignobles irrigués et de bosquets de dattiers et de grenadiers. Puis, au sud, se trouvait l'or noir.

Lucy posa le doigt sur une zone située dans la province occidentale d'Al-Anbar. Le Désert de l'Ouest. *Terra Incognita*. Pas de villages, pas de villes.

— C'est là, dit-elle.

— En plein cœur du désert.

— Oui.

— Il n'y a rien là-bas à part du sable et des scorpions, fit Raphael. Avec un peu de chance, on pourrait y croiser quelques Bédouins, ou encore des talibans qui nous égorgeraient s'ils en avaient l'occasion.

— Est-ce que vos hélicos pourraient faire le trajet ?

— C'est un peu limite, mais ouais, ils peuvent le faire.

— Il s'agit d'une opération de récupération de matériel de guerre. On trouve, on charge et on ramène.

— Des munitions ?

— Non. Que du matos inoffensif.

— Quel poids ?

— Environ deux tonnes.

— C'est quoi ? De la coke ? De l'héroïne ?

— Non, rien à voir.

— Alors pourquoi nous demander ça à nous ?

— Je l'ai déjà dit. Récupération de matériel. Moins il y a de gens impliqués, mieux c'est.

— Et vous dites que c'est mille dollars par jour ? Sans déconner ?

— Payés d'avance. Garanti. Ensuite, vous serez considérés comme étant nos partenaires, c'est-à-dire que vous toucherez une part de ce

qu'on trouvera.

— Et c'est censé valoir dans les combien ?

— Des dizaines, voire des centaines de milliers de dollars.

Lucy ôta le capuchon d'un stylo et saisit un vieux numéro de *Stars and Stripes*. Elle inscrivit son numéro de téléphone portable sur le front de Saddam.

— Je vous laisse le temps de réfléchir. N'hésitez pas à m'appeler, d'accord ? C'est l'heure de se faire un max de pognon.

Gaunt et Raphael les regardèrent s'en aller.

— Quelle grognasse.

— Une grognasse qui nous propose trois mille dollars chacun, *esé*. On est dans le rouge. Tout le monde s'enrichit à part nous.

— Tu peux te casser quand tu veux, répliqua Gaunt. Si tu n'aimes pas comment je fonctionne et que tu désapprouves mes décisions, t'as qu'à prendre la porte et foutre le camp.

ELLES RENTRÈRENT VERS Bagdad. La capitale était déformée par les lézardes en toile d'araignée qui striaient le pare-brise.

Amanda coupa la chanson country qui jouait sur Freedom 107FM et glissa un CD de Cypress Hill dans le lecteur. *Ain't going out like that*<sup>1</sup>. Elle monta le volume, mais Lucy le baissa presque aussitôt.

Cette dernière leva les yeux vers le rétroviseur. Les autres voitures se tenaient à distance. Celles qui se trouvaient devant se rangeaient sur le côté ou faisaient des embardées pour laisser passer le GMC. L'Arrêté Provisoire n° 17, décrété par Paul Bremner, stipulait que les contractuels civils possédaient l'immunité contre les poursuites judiciaires. Ils détenaient, pour ainsi dire, un permis de tuer.

— Alors, qui sont les prochains sur la liste ? demanda Amanda.

— Personne, répondit Lucy. On prend les Huey.

— J'ai loupé un truc ? Je jurerais que Gaunt nous a dit d'aller nous faire mettre.

— Je te dis qu'il a désespérément besoin d'argent. Ça se sent. Trois mille dollars, Amanda. Tôt ou tard, il va ravalier son orgueil et nous contacter.

— Comment vous vous êtes rencontrés, au fait ?

— Ça remonte à deux ans, à Falloujah. Une femme s'est jetée sur

le capot de mon Warrior, à ça de se faire écraser. Elle gueulait qu'un escadron de Marines avait enfoncé la porte de sa maison et qu'ils s'étaient jetés sur sa famille comme des sauvages. J'ai dû témoigner pour elle devant le tribunal. La plupart de ces salopards sont encore derrière les barreaux de la prison militaire de Miramar.

— Et Gaunt ?

— Il avait un bon avocat.

GAUNT FUT LE dernier à se servir à la cafétéria du terminal avant qu'elle ne ferme ses portes pour la nuit. Il prit deux *enchiladas* dans des emballages de styromousse, puis retourna chez lui en prenant la contre-allée. L'aéroport était silencieux et immobile sous le clair de lune ; le couvre-feu interdisait les vols jusqu'au lever du soleil.

Il entra par la porte latérale du hangar. Ce dernier était plongé dans l'obscurité.

— Eh, Raph. C'est l'heure de grailler.

L'écho de sa voix résonna dans la réserve voûtée.

Il s'avança en direction d'une source lumineuse. Des caisses avaient été empilées en guise de table, sur laquelle une bouteille de bourbon et un jeu de dames étaient disposés.

— Raph ?

Un des Balmoral dégueulasses de Raphael se consumait sur le plancher de ciment.

Gaunt posa la nourriture sur la table, dégaina son Colt et recula dans les ténèbres.

Il se glissa le long du mur tout en s'emparant de la Maglite qu'il portait dans sa poche.

Le chien de garde était mort. Sasha avait la tête posée sur une patte comme si elle s'était endormie. Elle avait reçu une balle dans l'œil droit. Quelqu'un lui avait lancé un bout de viande séchée et lui avait tiré en pleine tête pendant qu'elle mâchait.

Gaunt revint sur ses pas en suivant la paroi du mur et retrouva la porte latérale. Elle était fermée et cadénassée. Quelqu'un l'avait enfermé à l'intérieur.

Il s'accroupit. Un bataillon entier se trouvait dans le terminal à quatre cents mètres à peine ; il devait y avoir un moyen de donner l'alerte.



Il tira quatre coups de feu vers le plafond, illuminant la pièce d'une série d'éclairs ponctués par des rugissements métalliques.

Il demeura dans l'obscurité, haletant et immobile. *Faites que ce soient des gangsters. Faites que ce soient des miliciens venus me piquer ma marchandise.*

Son ancien commandant disait toujours :

— Quoi qu'il arrive, ne vous faites jamais prendre par des enculés de fanatiques religieux.

Celui-ci leur avait montré une vidéo d'exécution filmée par Al-Qaïda. Musique djihadiste merdique, logo moudjahidine. Des hommes encapuchonnés munis de cartouchières se tenaient derrière un pauvre diable en habit de prisonnier orange. Il avait le visage émacié et semblait sous l'emprise de drogues. « *Allahu Akbar.* » Un des ravisseurs s'était saisi du couteau à sa ceinture, avait attrapé le captif par la tête et lui avait littéralement scié la gorge. Le soldat avait couiné comme un porc.

— Ces gens-là sont des tarés, avait alors conclu son commandant. Des sauvages. Si vous devez tomber, messieurs, tombez au combat. Faites en sorte que ça, ça ne vous arrive pas. Gaunt regarda à l'autre bout du hangar. La lampe de son bureau projetait un petit cône de lumière dans lequel il pouvait apercevoir son téléphone posé sur un *Playboy*.

Il rampa dans sa direction. Il attrapa l'appareil et retourna aussitôt se planquer parmi les caisses dans la pénombre. Le numéro de téléphone du corps de garde était inscrit au verso du badge de sécurité plastifié qu'il portait au cou. Il appuya sur les touches avec son pouce.

Il porta le combiné à son oreille et entendit la tonalité. Quelqu'un lui cala alors la pointe d'une matraque électrique dans le bas du dos, le paralysant instantanément.

ILS LE LIGOTÈRENT à une chaise à l'aide de Serflex. Deux gorilles à la coupe militaire et un jeune homme en blazer se tenaient devant lui.

— Où est Raphael ? demanda Gaunt.

— Je crois qu'un de mes collègues lui tient compagnie, lui répondit le plus jeune.

Celui-ci examina une palette couverte de boîtes. Il souleva l'un des rabats de carton et s'empara d'un petit réveil de fantaisie. Une

mosquée blanche en plastique. Il appuya sur un minaret, ce qui déclencha une petite musique arabe au timbre métallique. Il jeta le réveil sans faire de commentaire. Il alla s'asseoir sur une des caisses. Bien coiffé, BCBG, chaussures de ville. Son corps mince se mouvait par gestes précis, presque reptiliens. Il lut à voix haute l'un des dépliants publicitaires de l'entreprise de Gaunt.

— Falcon Logistics. *Une corporation internationale d'expérience, leader de l'approvisionnement de matériel de défense aux agences gouvernementales et non gouvernementales.* C'est là toute l'étendue de votre ambition ? Vous contenter de survivre en vous baladant d'une guerre à une autre, pour vendre quelques munitions à des enfants soldats, des cartels et des escadrons de la mort chiites ?

— J'enrichis ma liste de contacts.

Le jeune homme tenait la bague de promotion de Gaunt entre ses doigts. Une agate de feu cerclée d'or quatorze carats.

— Votre situation actuelle doit vous frustrer un tant soit peu.

— J'ai voulu être mon propre patron et je l'assume.

— Et ce qui s'est passé lors de la Première Bataille de Falloujah ? Vous l'assumez aussi ?

— J'étais innocent.

— Vous avez été acquitté des accusations de viol, c'est vrai. Cependant, la cour martiale vous a reconnu coupable de mauvais traitements envers les détenus et de manquement au devoir, ce qui vous a fait perdre deux grades et quatre mois de salaire. L'administration vous a renvoyé à la vie civile peu de temps après. Ce qui vous a amené là où vous êtes aujourd'hui.

Gaunt ne répondit pas.

— Je comprends, vous savez. Vous avez dédié votre vie au corps des Marines et vous vous attendiez à une forme de reconnaissance, de récompense pour votre dévouement. Au lieu de cela, vous êtes ici, seul et renié.

— Je m'en sors très bien, merci.

Ses parents croyaient qu'il faisait encore partie des Marines. Ils lui envoyaient des lettres dans lesquelles ils écrivaient qu'ils regardaient toujours les infos en espérant l'apercevoir. Ils lui disaient comme ils étaient fiers de la manière dont lui et les gars s'occupaient des ennemis de l'Amérique à l'étranger.

— Je m'appelle Koell. M'avez-vous déjà vu auparavant ?

- Oui. Une fois, au *Rasheed*.
- Alors, vous savez qui je suis.

CE JOUR-LÀ, GAUNT et Raphael s'étaient retrouvés en train de siroter des cocktails au bar *Shéhérazade* de l'hôtel *Al-Rasheed*.

- Qui c'est, ce gamin avec le téléphone ? avait demandé Gaunt.

Koell était seul, assis près de la piscine. Il parlait en se couvrant la bouche pour éviter qu'on ne lise sur ses lèvres.

- Un type des opérations clandestines.
- Ah bon ?

— Ce n'est pas la première fois que j'en vois un. Il y a plusieurs années, quand j'étais au Liberia, on tenait un atelier près de Monrovia. Des gangs nous rapportaient des Land Cruiser à moitié démolis ; on les rafistolait et on leur soudait des sulfateuses à l'arrière pour les transformer en machines de guerre. Les mecs nous payaient en diamants bruts. C'était la belle époque.

» Un jour, un gosse d'une mission locale est venu nous voir pour dire qu'il avait un truc à nous vendre. Il disait que quelque chose avait enflammé le ciel en pleine nuit et s'était écrasé dans une mangrove. Un engin créé par l'homme, un genre de réservoir sphérique à moitié fondu muni de vannes d'isolement. Je lui ai promis de passer le voir dans quelques jours.

» La mission était située dans le Comté de Grand Bassa, dans une forêt tropicale desservie par des routes de merde. J'allais justement livrer un camion plein de 50 BMG à un chef de guerre du coin. Tu vois le genre de mec : un petit caïd qui se la pète avec ses Ray Ban et son bling-bling. Un putain de crevard.

» Bref, j'ai bifurqué vers la mission sur le chemin du retour. J'aimais bien ce môme, et les bonnes sœurs aussi. J'avais entendu dire que certaines d'entre elles étaient tombées malades, alors j'allais leur livrer des cartons de cigarettes pour qu'elles s'en servent comme monnaie d'échange. Les clopes valent leur pesant d'or dans le secteur.

» Mais à mi-chemin sur la colline, un mauvais pressentiment m'a poussé à me ranger sur le côté. Quelque chose clochait. Tout était trop calme. Même les oiseaux ne chantaient pas.

» J'ai poursuivi l'ascension à pied en coupant à travers la jungle, puis j'ai observé sans me mettre à découvert. Je ne savais pas ce qui

se passait là-haut, mais c'était du sérieux. La mission avait été recouverte d'un dôme géodésique. Il y avait des hélicos sur le périmètre et des mecs en combinaison de protection chimique.

» Je me suis barré fissa et je suis revenu en ville pour poser des questions sur ce qui s'était passé à la mission. Personne ne voulait me répondre. Soi-disant que ça attirait le mauvais œil. J'ai finalement réussi à dénicher un type du consulat français qui aimait picoler et j'ai réussi à lui délier la langue.

» Selon lui, il y avait un groupe de Blancs qui apparaissaient toujours aux endroits où les choses tournaient mal, que ce soit au Kenya lors d'une épidémie de fièvre de Marburg, ou au Burundi quand Ebola faisait des ravages. Ils parlaient bien l'anglais mais Pierre savait que c'étaient des Russes. Pendant les années soixante et soixante-dix, ils se faisaient passer pour des touristes, des journalistes ou du personnel de Médecins Sans Frontières. Mais en réalité, ils travaillaient pour VECTOR, la branche de recherche et d'acquisitions de Biopreparat, le programme d'armement biologique soviétique. Dès qu'une maladie mortelle surgissait des profondeurs de la jungle, ces mecs-là rappliquaient comme les cavaliers de l'Apocalypse. Ils se déplaçaient dans les couloirs des hôpitaux en se faisant passer pour des anges, alors qu'ils effectuaient des biopsies et collectaient des échantillons de liquide cérébro-spinal qu'ils envoyaient à Moscou dans des valises diplomatiques.

» Après la chute du communisme, la moitié de ces hommes se sont retrouvés sans travail. Des docteurs en pharmacologie, experts en armement biologique, qui avaient passé leur vie à développer des agents psychotropes et neurotropes mortels, maintenant réduits à conduire des taxis et à vendre des fleurs au coin des rues. Une élite qui avait vécu retranchée dans des villes secrètes au-delà des zones industrielles déclinantes soviétiques, habituée aux datchas de luxe et aux limousines. Un par un, ils se sont mis à disparaître. Certains réapparaissaient en Libye ou en Syrie pour essayer de vendre du gaz VX. Une poignée d'entre eux se sont fait prendre à préparer de la méthamphétamine au Mexique. Eh bien, figure-toi que les meilleurs ont été récupérés par les États-Unis. Ils leur ont donné une nouvelle identité en même temps qu'un sacré paquet de fric et les ont envoyés bosser à *Fort Detrick*<sup>2</sup>.

» Et c'est ça qui fout le plus les jetons : les hommes de VECTOR, son infrastructure, sont toujours là, quelque part en liberté. Parfois à leur propre compte. Plusieurs bossent pour la CIA ou pour des sociétés de biotechnologie privées, Dieu sait pour y faire quoi. On dit que certains se sont pointés au Kosovo pour y récupérer des

membres humains ou des organes pour des richards sous dialyse. Paraît qu'ils utilisent les camps de prisonniers de guerre comme banques d'organes. Reste dans un de ces pays merdiques assez longtemps et tu finiras par voir les mêmes avions rappliquer, inlassablement. Des Antonov et des Iliouchine noirs. La couleur et l'immatriculation changent, mais l'équipage reste le même.

» Je suis retourné à la mission quelques mois plus tard. Elle avait disparu. Incendiée et rasée. Aucune trace des enfants et des bonnes sœurs. Il y avait des traces de chenilles de bulldozer aux alentours, mais plus de terre arable sur le site. Quelqu'un avait creusé un gros trou et l'avait rempli de ciment.

» Quelque temps après, on m'a dit que les habitants du coin refusaient de s'approcher de l'endroit parce que, selon eux, la jungle était devenue bizarre, qu'elle luisait la nuit et qu'on y trouvait des anomalies génétiques, comme des insectes géants et des fleurs étranges.

» Alors si tu veux mon avis, je ne serais pas le moins du monde surpris de voir ces croque-morts rôder dans un pays aussi chaotique que l'Irak. Avec l'odeur du sang et de la poudre qui empeste l'air, ils ont certainement flairé une opportunité d'obtenir ce qu'ils veulent. Je voudrais avoir affaire à eux pour rien au monde.

KOELL DÉPLOYA LA lame de son cran d'arrêt d'un vif mouvement du poignet. Le claquement résonna dans le hangar. Il libéra Gaunt.

— Pour qu'on se fasse confiance.

— Va chier.

— Travaillez pour nous. Vous avez besoin de vous rallier à une cause. Vous errez sans but et vous êtes fauché. Alors que nous, nous avons besoin d'hommes sur qui nous pouvons compter.

Gaunt se massa les poignets.

— Ceux qui sont venus vous voir aujourd'hui veulent aller dans le Désert de l'Ouest. Acceptez leur offre.

— Et pourquoi je ferais ça ?

Koell sortit de sa poche un rouleau de billets neufs serrés par un élastique. Il le lança sur le bureau.

— J'en ai rien à foutre de ton pognon.

— Vous souhaitez accéder à l'envers du décor, mais pour cela, vous avez besoin de la clé qui vous en ouvrira la porte. Or, je vous

la tends. Saisissez-la, et vous passerez de l'autre côté du miroir.

— Rien qu'en pilotant les hélicos ?

Koell plonge la main dans sa poche pour en sortir une photographie pliée en deux. Il la lissa en la frottant sur son genou, puis la tendit à Gaunt. Une image satellite d'un terrain rocheux, lunaire.

— Le NRO a nommé cet endroit Vallée 403. Un canyon de roche calcaire. Les habitants l'appellent la Vallée des Larmes. Elle est située dans le Désert de l'Ouest, près de la frontière syrienne. Les contractuels que vous avez rencontrés ce matin pensent qu'il y a de l'or quelque part dans ces collines.

— De l'or ?

— Vous pourrez garder ce que vous y trouverez. Prenez votre part. Prenez tout. Ça m'est égal.

Koell fit un geste à l'intention de ses gardes du corps. L'un des deux déposa un sac MOLLE aux pieds de Gaunt.

Gaunt fit sauter les attaches et regarda à l'intérieur.

Un gros téléphone satellite Thuraya XT.

Des cartes et des photographies aériennes.

Un SIG Sauer 9 mm automatique à canon fileté, équipé d'un long silencieux noir en titane.

Une boîte de cartouches à tête creuse en tungstène-nytrilium. Chaque balle était hérissée de petites pointes qui la faisaient ressembler à une molaire. Conçues pour se fragmenter au contact et provoquer une blessure semblable à celle infligée par un fusil de chasse.

Un pain de plastic et une boîte de détonateurs électroniques verte.

— Il y a dans ces collines des objets que nous aimerions que vous retrouviez et que vous nous rapportiez.

— Vous n'avez pas vos propres gars pour faire ce genre de boulot à la CIA ?

— Je ne vous ennuierais pas avec les détails politiques qui entourent les opérations clandestines. Un homme de ma position doit faire un usage ingénieux des ressources à sa disposition. Nous préférons employer des effectifs niables, détachés de l'Agence. Ces mercenaires que vous transporterez sont parfaitement sacrificiables. S'ils venaient à disparaître de la surface de la planète, personne ne

s'en apercevrait.

Gaunt examina le pistolet.

— C'est tout ?

— Vous êtes un homme ambitieux. Vous ne voulez pas rester dans l'ombre toute votre vie. Ces mercenaires ne désirent rien d'autre que l'argent. Mais vous, vous avez d'autres projets en tête. Vous souhaitez avoir une influence sur le cours des choses, être important. Alors allez-y, impressionnez-moi. Montrez-moi de quoi vous êtes capable.

---

<sup>1</sup> Dans l'esprit : « Vous ne m'aurez pas aussi facilement. » (NdT)

<sup>2</sup> Centre de recherche biomédicale militaire du Maryland. (NdT)

## EMBUSCADE

ILS VINRENT RÉCUPÉRER Jabril au lever du jour. Ils le réveillèrent à coups de pied et le tirèrent en bas de sa couchette avant de le fouiller intégralement. Ils lui ordonnèrent de se pencher, de s'écarter les fesses et de tousser. Ils lui passèrent la main dans les cheveux, puis lui inspectèrent la bouche à l'aide d'une lampe de poche. Ils lui lancèrent enfin un habit orange propre et lui demandèrent de s'habiller.

Ils lui rendirent son crochet. Il glissa le moignon de son poignet dans le manchon de la prothèse.

Ils le poussèrent dans une cellule grillagée avec huit autres hommes. Des durs à cuire amaigris aux visages balafrés.

Les Marines qui montaient la garde leur crièrent de se coucher à plat ventre sur le ciment froid.

— Pas un geste. Pas un mot.

Un des prisonniers braqua son regard sur Jabril. Un colosse borgne qui irradiait la violence et la haine. Il avait de toute évidence aperçu les trois points tatoués sur le dos de la main de Jabril qui trahissaient ses appartenances : non seulement était-il un Tikriti, mais aussi un ex-membre du Baas. Autant dire qu'ils signaient son arrêt de mort.

La police irakienne arriva sur les lieux et vérifia les procès-verbaux et les numéros des prisonniers.

Des violeurs, des voleurs de voitures et des miliciens du Mahdi.

Les policiers signèrent pour le transfert des prisonniers. Les Marines savaient que la moitié des forces de l'ordre, engagées par le Ministère de l'Intérieur, faisaient également partie d'escadrons de la mort chiites. Les prisonniers ne seraient plus que des cadavres dans un fossé avant la tombée de la nuit.

On les enchaîna aux chevilles, aux poignets et à la taille. La main



de Jabril fut quant à elle menottée à la chaîne qui lui ceignait les hanches.

On les aligna en file indienne avec une cagoule sur la tête, puis on les conduisit à une aire de chargement. Un jeune flic leur enfonça le canon de son AK dans les jambes et les épaules pour qu'ils maintiennent la cadence.

Ils grimpèrent tant bien que mal à l'intérieur d'une camionnette. Jabril, rendu aveugle par la cagoule, resta patiemment assis dans l'obscurité. Démarrage du moteur. Il comprit que les policiers allumaient des cigarettes en entendant le craquement simultané de quatre allumettes.

LE FOURGON QUITTA Abou Ghraib en franchissant les postes de contrôle et en passant devant les gabions. Il rejoignit l'autoroute et fonça vers Bagdad.

Les prisonniers étaient assis en rang. Deux gardes les surveillaient, et deux autres étaient à l'avant.

Le conducteur s'appelait Ali. L'homme à ses côtés s'appelait Najjar. Les deux jeunes assis à l'arrière semblaient à peine en âge de se raser.

— Il y a un véhicule derrière nous, signala Ali en regardant par le rétroviseur. Un Suburban qui s'est fait tirer dessus. Il nous suit depuis qu'on a quitté la prison.

Najjar se retourna sur son siège et vit le GMC à cinquante mètres derrière eux. Des impacts de projectiles, de la peinture brûlée et un pare-buffle. Pas de plaque d'immatriculation. Le 4x4 accéléra et les dépassa. Il avait les vitres teintées.

\* \* \*

ILS ROULAIENT DANS des ruelles. Ali vérifia son plan. La route jusqu'au Commissariat central était indiquée en rouge.

— Oublie ta carte, dit Najjar. Dirige-toi vers la décharge.

— La décharge ?

— Le capitaine veut faire passer un message. Allons jeter ces saletés avec le reste des ordures de la ville.

Ali retira les mains du volant pour s'allumer une cigarette.

Najjar senti le malaise de son ami.

— Ne t'inquiète pas. Ce sont les garçons qui vont appuyer sur la détente. Ils se sont portés volontaires pour ce boulot parce qu'ils voulaient leur dépucelage de sang.

Ali sonda nerveusement l'activité du vieux quartier. Tout était calme. Des gosses jouaient sur le trottoir et des chiens vagabonds fouillaient les caniveaux. Des vieillards, assis devant une partie de dominos, sirotaient un thé et fumaient un narguilé, occupés à regarder le temps passer.

— Jette un coup d'œil aux prisonniers, fit Ali.

Najjar se hissa dans le compartiment des prisonniers. Il tira d'un geste brusque sur les menottes et les chaînes de chacun pour s'assurer que tout était en ordre. Le colosse grogna et tira à son tour. Il reçut un coup de crosse en pleine mâchoire.

ALI LEVA LES yeux vers le rétroviseur.

— Il est revenu. Le Suburban.

— Comment a-t-il pu se retrouver derrière nous ?

— Je n'en sais rien.

— Accélère !

Pas le temps de réagir. Le 4x4 s'emballa et les dépassa en un instant.

Le hayon du Suburban se souleva alors. Un soldat portant un masque à gaz et un Stetson était accroupi à l'arrière du véhicule. Il avait de petites mains et de petits pieds. Une femme.

Celle-ci brandit un fusil d'assaut muni d'un lance-grenades et appuya sur la détente. Une traînée de fumée fila dans leur direction. Une détonation tonitruante fit exploser l'avant de la camionnette.

L'essieu se détacha du reste. Le fourgon piqua du nez et mordit l'asphalte.

ALI ESSUYA LE sang et les éclats de verre de son visage. Le choc lui faisait bourdonner les oreilles. Il tenta de reprendre ses esprits. Le bloc-moteur était détruit et la camionnette enfumée. Derrière lui, les prisonniers encagoulés hurlaient et se débattaient violemment sur leurs sièges.

Des soldats sautèrent du Suburban. Des irréguliers. Des mercenaires. Chacun portait un masque à gaz. Ils lancèrent des fumigènes qui enveloppèrent le véhicule d'un nuage pourpre.

Ali secoua Najjar. Il s'était évanoui, la tête sur le tableau de bord.

Ali attrapa sa radio qui lui échappa des mains et tomba à ses pieds. Il donna des coups de botte contre la portière. Coincée.

Il dégaina son arme puis grimpa dans le compartiment des passagers et trébucha dans l'étroite allée qui divisait les prisonniers.

Il cria à l'intention des deux gardes à l'arrière.

— Vous n'avez rien ?

De simples garçons de ferme armés de fusils. Ils n'étaient pas blessés, mais restaient sur place, tétanisés.

Un tube métallique traversa une des vitres latérales. Il rebondit sur le plancher en crachant un nuage de CS. Ali l'attrapa et le renvoya à l'extérieur.

Un second pénétra dans le véhicule. Ali jeta sa veste dessus pour tenter d'étouffer le jet de gaz. Ses yeux ruisselaient de larmes. Un filet de morve lui coulait du nez.

Il défonça les portes arrière. Elles s'arrachèrent de leurs gonds et tombèrent sur la route. Encore plus de fumée violette.

Ali s'agenouilla et plissa les yeux pour tenter de distinguer quelque chose à travers ses larmes. Il aperçut des silhouettes. Des masques à gaz à groin de porc émergeaient du brouillard coloré comme autant de créatures hybrides.

Il s'étouffa et vomit. Il leva son pistolet et tira au hasard. On lui arracha son arme des mains. Un coup de poing à la mâchoire le projeta au sol.

On le traîna jusqu'au trottoir et on lui lia les mains avec des Serflex.

Il cracha et cligna des yeux pour chasser les larmes. La rue était déserte. Les passants s'étaient réfugiés chez eux et avaient verrouillé les portes. Il pouvait voir les soldats s'affairer à l'intérieur du fourgon. Ils relâchaient les prisonniers encagoulés en sectionnant les chaînes des chevilles à l'aide de coupe-boulons, puis les poussaient hors de la camionnette.

Le colosse prit la fuite. Il fonça aveuglément dans la rue, tête baissée, les mains toujours enchaînées derrière le dos.

Un des mercenaires, un grand gaillard à queue-de-cheval, épaula calmement un fusil à pompe. Il visa et pulvérisa le pied du fuyard. Celui-ci s'effondra en hurlant.

Les soldats alignèrent les prisonniers sur le trottoir et leur retirèrent leurs cagoules. Les hommes terrifiés clignaient des yeux en raison de la lumière soudaine.

Un des mercenaires passa lentement devant chacun d'eux en examinant leurs visages. Au vu de sa taille et de sa silhouette, il s'agissait vraisemblablement d'une femme. Ses coéquipiers s'écartèrent de son chemin, comme si c'était elle qui commandait.

Sa voix était étouffée par le masque à gaz.

— Celui-là.

Les soldats soulevèrent aussitôt Jabril et l'emmenèrent jusqu'au Suburban, puis ils s'en allèrent.

Ali était assis au bord de la route, abasourdi. La rue était toujours recouverte d'un voile pourpre. Il entendit les sirènes se rapprocher.

Najjar se hissa à travers le pare-brise éclaté et tomba dans la poussière.

— Eh ! lui cria Ali. Par ici !

Najjar se releva. Il saignait de la tête. Il marcha jusqu'au trottoir, ouvrit un canif et libéra Ali.

Puis il alla chercher un AK-47 qui gisait à l'arrière du fourgon. Il s'assura qu'il était chargé et le tendit à l'un des jeunes volontaires.

— Terminons-en, avant qu'on n'ait de la compagnie.

L'adolescent baissa le regard sur le fusil d'assaut, puis sur les prisonniers assis en rang sur le trottoir. Ces derniers sanglotaient en suppliant.

— Ce sont des déchets humains, l'avisa Najjar. Pires que des chiens. Tu sais ce que tu dois faire.

Le jeune homme épaula le fusil, ferma les yeux et ouvrit le feu.

LE SUBURBAN FONÇAIT à vive allure sur l'autoroute, abandonnant Bagdad derrière lui. Lucy et son équipe retirèrent leurs masques. Ils baissèrent les vitres et firent cracher Cypress Hill dans les enceintes.

Voss était au volant, Lucy derrière avec Jabril. Elle le libéra de ses menottes à l'aide d'une clé universelle. Elle lui intima l'ordre

d'incliner la tête pour lui permettre de lui soulager les yeux avec de l'eau minérale.

— Je vous remercie infiniment, dit Jabril. Vous m'avez sauvé la vie.

Lucy lui tapota le front avec le canon de son pistolet.

— Vous n'êtes pas encore libre, Jabril. Considérez-vous comme étant en liberté conditionnelle.

## LE DÉSERT

LES DEUX HÉLICOPTÈRES prirent leur envol dans le ciel doré de l'aurore.

Raphael était aux commandes du *Coup de Griffe*. Les banquettes de tissu avaient été retirées de la soute afin de pouvoir y entreposer tout l'équipement. Celui-ci était recouvert d'une bâche et arrimé par des cordes.

Gaunt pilotait le *Mauvaise Lune*, à l'arrière duquel Lucy et le reste de l'équipe étaient harnachés.

Ils contemplaient le soleil qui se levait sur Bagdad. Les commerçants se rendaient au marché en contournant les décombres laissés par les attaques aériennes. Des charrettes tirées par des chevaux, des étals de fruits à roulettes et des camions multicolores défilaient sous la brume matinale. Celle-ci n'allait pas tarder à disparaître pour céder la place à un ciel bleu éclatant.

— On doit faire la traversée avant la chaleur de midi, dit Gaunt. Plus l'air sera chaud, plus bas on sera forcés de voler, ce qui nous ferait brûler vachement plus de carburant.

Le plancher métallique du Huey était recouvert de sacs de sable. Les hélicos de la coalition se faisaient régulièrement tirer dessus par des AK-47 lorsqu'ils survolaient le centre-ville. L'équipage devait rester à l'écoute d'éventuels cliquetis d'impacts susceptibles de percuter le fuselage. Parfois, des roquettes fusaient des toits, lancées par des miliciens qui espéraient atteindre un rotor arrière. La plupart des Black Hawk étaient renforcés au Kevlar, mais ce n'était pas le cas des deux Huey. Les pilotes savaient qu'ils devaient voler haut, voler vite, et improviser leur trajectoire.

Ils franchirent les limites de la ville. Les demeures en parpaings et les cabanes à toiture en tôle disparaissaient au profit de la prairie.

Lucy respirait lentement afin de maintenir son rythme cardiaque sous contrôle. Poussée d'adrénaline.

— Ne vous inquiétez pas. Le voyage sera bref. Vous ne croiserez pas âme qui vive, lui assura Jabril.

Elle vérifia le lance-grenades de 40 mm greffé sous le canon de son fusil pour s'assurer qu'il était bien en place.

Gaunt transmet une dernière requête d'autorisation au Centre de contrôle de déplacements aériens du Qatar.

— *Reçu, CTAQ1. Confirmons votre requête. Tous les secteurs au nord sont dégagés, vous avez le feu vert. Nos coordonnées : November, Echo, Echo, Six, Trois.*

Ils avaient déposé un plan de vol bidon pour Mossoul, au nord, en prétextant une livraison de matériel médical.

Gaunt vérifia la carte plastifiée posée sur sa cuisse, puis il inclina le manche à balai. Les hélicoptères bifurquèrent vers l'ouest en formation serrée.

Ils perdirent volontairement de l'altitude pour passer sous la couverture radar. Ils rasaient à présent le désert en suivant l'autoroute de Falloujah, un ruban d'asphalte irrégulier qui sectionnait en deux l'étendue de poussière infinie. Ils volaient à cinquante mètres du sol, effleurant les dunes à cent nœuds. Ils avaient pénétré dans l'espace aérien non contrôlé de la province d'Al-Anbar.

Lucy distribua des comprimés de sel qu'ils avalèrent avec une lampée d'eau minérale.

Elle sortit de son sac un tube de crème solaire haute protection et s'en appliqua sur le visage et la nuque. Elle le lança ensuite à Toon qui, d'une pression des doigts, étendit un long ver blanc onctueux sur chacun de ses bras. Il fit pénétrer la lotion en frictionnant sa peau tatouée.

LES TATOUAGES DE Toon lui recouvraient les deux bras à la manière des Yakuza. Lucy l'avait récemment questionné à ce sujet, un soir où ils buvaient des bières au *Riviera*.

— *Memento Mori*, lui avait répondu Toon, en attirant son attention sur certains détails avec son doigt. Le lion, c'est pour Leo Fowler. Son Black Hawk a eu un dysfonctionnement au-dessus de Koweït City ; il a été le seul à s'en sortir vivant. Mort d'une embolie trois mois après. Le chardon, là, c'est pour Jimmy McDougal, un immigrant écossais. Après le départ de sa femme, il s'est enfermé dans les chiottes de la caserne et s'est fait sauter la cervelle. Mon

corps est leur mémorial. Personne d'autre ne se souvient de ces types-là. Ils n'apparaissent sur aucune liste. Mais c'étaient mes amis.

Lucy n'avait ni amis ni famille à part son équipe. Et c'était mieux ainsi. À l'époque où elle faisait partie du Special Reconnaissance Regiment, elle égrenait les heures tendues qui précédaient les interventions en lançant un couteau sur une cible, pendant que ses coéquipiers écrivaient les coordonnées de leurs proches et envoyaient des lettres d'adieux à leurs femmes et enfants. Tous les soldats qu'elle rencontrait avaient une histoire sordide à raconter, que ce soit un suicide provoqué par une lettre de rupture, un pote qui s'était pris une balle ou un autre qui avait percuté un mur. Elle en avait connu un avec « Linda pour Toujours » tatoué sur l'avant-bras. Un jour, la Linda en question s'était enfuie avec son frère. Alors le type s'était installé dans la caserne, s'était versé de la soude caustique sur le tatouage et avait enduré la douleur pendant que la peau brûlait et cloquait.

Mieux vaut voyager léger, comme on dit.

Le bar *Riviera* était un bouge à plafond bas apprécié des contractuels. C'était une annexe de l'ancien palais présidentiel. Un club privé de la police secrète converti en repaire d'ivrogne, histoire de faire un bon gros doigt d'honneur au parti Baas.

Les gars de la Blackwater se considéraient comme l'élite et, par conséquent, préféraient traîner au *Rasheed* pour y boire de la bière sans alcool avec des mecs de l'Autorité Provisoire et des analystes de la CIA. Tous les autres – les mercenaires des Fidji, d'Indonésie, du Salvador, tous les *rônin* déracinés des quatre coins du globe – trouvaient tôt ou tard la route qui menait au *Riviera*.

Il y avait un juke-box, de la fumée de cigare en permanence, et un type à la barbe de motard posté à l'entrée avec un détecteur de métaux.

Et, la plupart du temps, des embrouilles.

Après son explication, Toon avait déroulé ses manches pour recouvrir ses tatouages. Amanda était allée insérer des pièces dans le juke-box. Sheryl Crow. Elle et Lucy avaient dansé un slow pendant que les piliers de comptoir ivres leur criaient des insultes et leur jetaient des capsules de bière.

Deux officiers de la Brigade de l'Air américaine étaient entrés à ce moment-là. Ils avaient joué des épaules pour se frayer un chemin jusqu'au comptoir et commandé des jus d'orange. Le barman les avait servis d'un air dubitatif, se demandant s'ils cherchaient les emmerdes. Les mecs de l'armée régulière n'avaient aucune raison de



venir au *Riviera*, sauf s'ils avaient envie de se battre.

Les soldats mâchaient leurs chewing-gums en dévisageant tout mercenaire qui regardait dans leur direction.

— En voilà qui vont en prendre pour leur grade, avait murmuré Voss.

Ils avaient fini par faire trébucher un colosse de deux mètres couvert de tatouages maoris, alors qu'il se dirigeait au bar. Il avait voulu leur décocher un coup de poing, mais ses amis lui avaient agrippé les bras pour l'éloigner. Le Maori était allé s'asseoir dans un coin pour s'envoyer des Blue Ribbons en attendant que les officiers mettent le pied dehors.

L'un des deux avait tenté de bloquer le passage à Amanda alors qu'elle se dirigeait aux w.-c.

— Salut, ma chérie.

Elle l'avait esquivé sans rien dire.

Il était alors revenu sur ses pas jusqu'au comptoir et avait commandé un triple bourbon. Le barman lui avait fait un commentaire en lui versant son verre. L'officier lui avait répondu de fermer sa gueule et lui avait jeté des billets au visage, tout en s'emparant de la bouteille presque entière. Il s'était ensuite dirigé vers une table inoccupée.

Toon s'était levé pour aller chercher une nouvelle tournée de bières. Lucy et Amanda étaient restées assises dans le box avec le reste de l'équipe, se tenant chacune par l'épaule.

Le brigadier et son acolyte n'avaient cessé ni de reluquer les femmes, ni de boire. Lucy les surveillait du coin de l'œil.

Le brigadier s'était décidé à agir vers minuit. Après s'être extirpé de sa chaise, il s'était avancé vers elles en titubant, comme si la piste de danse avait été le pont d'un navire malmené par un orage.

— Sale garce.

Lucy s'était levée pour l'affronter. Il lui avait envoyé un coup de poing qu'elle avait esquivé sans difficulté. Emporté par son propre élan, il s'était affalé sur une table pleine de bouteilles.

— Saloperie.

Il s'était écroulé sur le plancher et s'était affairé à retirer les tessons de verre plantés dans sa main ensanglantée. Son ami s'était penché à ses côtés pour l'aider à bander la blessure avec des serviettes de table.

Ils avaient ensuite tangué jusqu'à la sortie du bar.

Dehors, trois gros Maoris les avaient accueillis en faisant craquer leurs jointures.

À l'intérieur, Amanda était devenue mélancolique en buvant son chardonnay, car c'était la dernière guerre qu'ils feraient ensemble. Voss avait trente-huit ans, Toon quarante-trois. Des vieux bons pour la retraite.

Elle avait empoigné son téléphone et demandé au barman de prendre une photo de groupe. Ils s'étaient tous rassemblés devant le portrait de Saddam situé au fond du bar, près du juke-box. Celui-ci portait un béret, des lunettes de soleil et une longue balafre sur le visage ajoutée par un client du *Riviera*. Une inscription en anglais stipulait : « Saddam Hussein al-Tikriti, l'Oint, le Glorieux, le descendant du Prophète, le Président de l'Irak, le Président de son Conseil Révolutionnaire, le maréchal en chef de ses armées, docteur de ses lois, et Grand Oncle de tous ses peuples. » Quelqu'un avait collé par-dessus ses galons et son écharpe une photographie extraite d'un journal : Saddam en caleçon dans une cellule d'interrogatoire, l'air hagard et effrayé.

Lucy et sa bande avaient souri en faisant des signes de gangs tout en portant un toast. Ils avaient crié : « Fric ! » au moment où le barman appuyait sur le bouton.

*Clic.* Flash. Une fraction de seconde captée pour l'éternité.

LUCY REGARDAIT DÉFILER les dunes.

Toon avala d'un coup sec le reste de son eau minérale. Il pivota sur son siège, défit sa braguette et urina dans la bouteille. Il la jeta par la porte latérale laissée ouverte.

— Tout se passe bien, *kaffir*<sup>2</sup> ? le nargua Voss. Problèmes de prostate ?

— Et toi, t'as fait brûler des croix dernièrement, enculé de nazi ?

Jabril les observait sans trop savoir s'ils blaguaient.

Voss sortit un emballage de viande séchée et le balança de l'autre côté de la soute. Toon l'attrapa et s'en fourra un bout entre les dents.

Ils avaient habillé Jabril en tenue de combat couleur désert, dont les bottes et la veste provenaient du magasin de *Camp Victoire*. Lucy l'avait aidé à se boutonner. Il ne s'était pas opposé à porter

l'uniforme américain : *Je suis un pragmatique. C'est ce qui me permet de survivre*, avait-il platement répondu.

Lucy tira sur la manche de Jabril et indiqua un point droit devant dans le désert.

— Qu'est-ce que c'est ?

Quelque chose dans le sable. Une longue ligne noire qui coupait à travers les dunes.

— La clôture, cria Jabril pour se faire entendre malgré le bruit du rotor. Elle fait plus de trois cents kilomètres. (Il en suivit le tracé de la pointe de son crochet.) Il y a des têtes de mort sur toute sa longueur pour décourager les Bédouins de passer. Sa présence signifie que nous entrons dans la zone contaminée.

Un témoin orange clignota dans la soute. Plus que vingt minutes avant le point d'atterrissage. C'était l'heure de se préparer.

Ils ajustèrent lacets, ceintures et genouillères, et resserrèrent les courroies de leurs gilets pare-balles.

Ils inspectèrent leurs ceintures à munitions. Chacun des membres du groupe portait huit chargeurs de cartouches anti-blindage à pointe verte en tungstène.

Ils dégainèrent leurs Glocks 17 et vérifièrent qu'ils étaient chargés.

Ils retirèrent ensuite les fusils de leurs étuis en vinyle. Les canons et les événements avaient été recouverts d'adhésif pour les protéger du sable. Ils insérèrent des chargeurs STANAG neufs et chargèrent les armes.

Chacun transportait deux grenades à fragmentation M67 accrochées à ses sangles. Les anneaux des goupilles étaient eux aussi recouverts d'adhésif.

Ils portaient tous une gourde d'un quart de litre à la ceinture, et une poche à eau Camelbak de trois litres dans le dos.

Voss glissa des cartouches dans son fusil à pompe.

Toon s'empara du M249 SAW posé à ses pieds et le plaça sur ses cuisses.

Le M249 était une mitrailleuse légère approvisionnée par des bandes de munitions. Toon accrocha un boîtier de deux cents balles sous son arme, inséra l'extrémité de la bande dans le puits du chargeur et le referma.

Ils mirent enfin leurs lunettes de protection contre le sable.

Lucy se pencha vers Jabril en lui tendant un Glock.

— Vous devriez prendre un flingue, cria-t-elle. On ne sait jamais.

Jabril secoua la tête.

Témoin rouge. Une minute.

L'hélicoptère entama une descente rapide.

Gaunt baissa le pas collectif et inclina le manche vers l'avant.

Il opta pour un atterrissage tactique, effectué à toute vitesse et sans finesse. Le *Coup de Griffé* toucha le sol quelques secondes plus tard. Le souffle des rotors souleva une tempête de sable.

La troupe se dispersa aussitôt. Ils s'éloignèrent des hélicos dans un tourbillon de poussière. Ils adoptèrent une formation de défense circulaire, prêts à tirer. Chacun balaya du regard sa zone de tir désignée.

Les rotors décélérèrent et le rugissement du moteur se tut.

— Rien à signaler.

— R.A.S.

— R.A.S., patron.

— Parfait. Baissez vos armes.

Ils se trouvaient en plein cœur du Désert de l'Ouest. Silence et désolation. Des volutes de poussière s'envolaient du sommet des dunes, portées par une faible brise.

Lucy saisit les jumelles compactes rangées dans son porteur ventral. Elle scruta l'horizon à trois cent soixante degrés. Un ciel bleu étincelant. Une mer de sable.

— Recouvrons les hélicos.

Gaunt et Raphael dépaquetèrent les filets de camouflage couleur désert et les lancèrent sur les hélicoptères. Ils les tendirent avec des montants. Le tissu masquait la signature thermique et absorbait le signal radar. Il les rendrait indétectables aux yeux de SA2R – Surveillance, Acquisition d'objectifs, Reconnaissance et Renseignement –, le réseau satellite qui surveillait la zone de combat du Moyen-Orient. Il n'y verrait que du sable.

Gaunt grimpa sur le fuselage de chaque hélico. Il secoua la poussière qui obstruait les filtres. Il protégea d'une toile les carénages des prises d'air.

Lucy leva la tête en se couvrant les yeux. Le soleil était haut dans le ciel ; la brume du matin s'était dissipée. Lucy sentait la chaleur irradier du sable. Il ferait bientôt trop chaud pour que les hélicos puissent voler, car la densité de l'air serait trop faible. Ils seraient cloués au sol jusqu'à ce que la fournaise du midi diminue d'intensité et que la fraîcheur du soir leur permette de décoller.

— Eh, Jabril. Venez par ici.

Ils gravirent une dune particulièrement haute et contemplèrent le désert.

Lucy sortit une boussole et tira une carte plastifiée de la poche de sa veste.

— Pourquoi avons-nous atterri aussi loin de la vallée ? demanda Jabril.

— Je veux qu'on y entre à pied. On appellera les hélicos quand le site sera sécurisé.

Jabril indiqua une chaîne de sommets arides dans le lointain.

— Là-bas. C'est là que nous devons aller.

Lucy baissa les yeux sur sa carte, puis scruta l'horizon occidental à travers ses jumelles.

— Ces collines. Comment elles s'appellent ? demanda-t-elle.

— Les anciens les surnomment les Montagnes des Morts.

— Vous vous foutez de moi.

— Elles portent bien leur nom. On n'y trouve que des monts et des canyons désolés. Il n'y a pas de vent, pas d'eau. Rien d'autre qu'une chaleur accablante qui ne pardonne pas.

Lucy retourna aux appareils.

Elle enfila son manteau long et releva le col. Elle s'enveloppa la tête d'un *shemagh* semblable à une ample capuche puis aida Jabril à revêtir son armure.

— Il n'y a personne ici, protesta-t-il alors qu'elle serrait les clips et les Velcro. Les armes, les manœuvres défensives, tout ça n'est pas nécessaire. C'est une contrée empoisonnée. Les talibans et les peshmerga ne viennent pas ici. Ils savent que l'endroit est dangereux. Nous devrions voler directement jusqu'à la vallée.

— Je ne ferais pas long feu dans mon métier si je m'en remettais à la chance. C'est lorsqu'on baisse sa garde qu'on risque de se faire buter. Je préfère m'attendre à croiser l'ennemi sur ma route, quitte

à être agréablement surprise au bout du compte. Vous êtes certain de ne pas vouloir une arme ?

Il montra son crochet.

— Mes talents de tireur se sont amenuisés depuis la perte de ma main droite.

Toon s'attacha un long bandana noir autour du chef. Il se couvrit les épaules d'une serviette pour empêcher la bretelle de son SAW de lui irriter la peau. Il portait un sac à dos rempli de chargeurs par-dessus sa poche à eau.

Huang attacha une trousse de soins à sa ceinture et déplia un chapeau de brousse.

Amanda porta la mallette de son fusil de précision sur son épaule et ajusta son Stetson en paille. Elle plongea les doigts dans un pot de crème à l'oxyde de zinc et en appliqua généreusement sur son nez et ses pommettes.

Gaunt était à l'ombre dans la soute du *Mauvaise Lune*. Il regarda Lucy poser le pied sur le pas de la porte et renouer son lacet.

— Tous des connards. Jusqu'au dernier.

— Qu'est-ce que tu y connais au service militaire ? rétorqua Lucy. Le gros de ton expérience se résume à des parties de PlayStation.

— Une équipe de bras cassés, voilà ce qu'ils sont. Je me suis renseigné. Ta copine a passé son dernier service sous méthamphétamine. Elle a eu du bol de se retrouver en cure de désintox plutôt qu'en taule. Et parlant de taule, Voss a été incarcéré à Krugersdorp pour agression et Zonderwater pour vol. On dirait bien que tu as trouvé des hommes à ton niveau.

— Ce sont des gens bien. Ils ont seulement besoin de quelqu'un qui croie en eux.

— Toon doit bien avoir quarante-cinq piges. Dans l'armée régulière il serait derrière un bureau. Jamais ils ne l'enverraient sur le terrain.

— Il m'a sauvé la peau un nombre incalculable de fois. Moque-toi tant que tu veux, mais un beau jour, toi aussi tu te feras vieux et tu ne demanderas qu'à prendre des vacances. Ça arrivera à chacun de nous.

Lucy alla voir Voss.

— Salut patron.

— Reste ici avec Gaunt et Raphael, O.K. ? Garde un œil sur eux. Je leur fais aussi confiance qu'à un nid de scorpions.

— Pigé.

— Je suis sérieuse. Qu'ils restent en vie quoi qu'il arrive, parce qu'on a besoin de pilotes pour le retour. Mais au moindre faux pas, casse-leur la gueule.

— Avec plaisir.

Lucy rejoignit Amanda et contempla l'étendue désertique. Au loin, la cime des montagnes ondulait sous l'effet de la chaleur.

Lucy boutonna son manteau long. Amanda ajusta le bord de son Stetson.

— Ça vous branche ?

— Ça nous botte !

L'équipe se mit en marche.

---

<sup>1</sup> Contrôleur Tactique Air du Qatar. (NdT)

<sup>2</sup> « Nègre », en afrikaans. (NdT)

## LES GARDIENS

ILS AVANÇAIENT PÉNIBLEMENT parmi les dunes, en laissant dans leur sillage une piste sinueuse creusée dans le sable vierge. À chaque pas, leurs bottes s'enfonçaient jusqu'aux chevilles. Le soleil montait de plus en plus haut ; les collines s'élevaient au-dessus de l'ondulation chatoyante des mirages.

— Ne marchez pas trop vite, leur conseilla Lucy. La première règle de survie dans le désert, c'est de conserver sa sueur, et non sa réserve d'eau. Ça vous protégera contre l'épuisement.

Amanda regarda derrière elle. Le camouflage des hélicoptères se fondait avec le paysage. Ils se trouvaient au milieu d'un vaste néant.

Lucy avait pris les devants. Elle releva ses lunettes teintées un instant afin d'essuyer la transpiration qui lui brouillait la vue. Le soleil l'aveugla. Le sable reflétait la chaleur et la lumière comme un miroir poli. Une décennie passée sur les champs de bataille du Moyen-Orient avait donné à sa peau un teint d'acajou. Elle regretta de ne pas avoir amené de crème hydratante, puis sourit en se disant qu'il était ridicule de s'inquiéter de choses pareilles alors qu'elle traversait l'un des enfers sur Terre.

Huang trébucha sur un tube de métal : le canon d'un char émergeait d'une dune. Ils poursuivirent leur chemin.

Toon se cogna l'orteil sur une section de blindage. Amanda aperçut un bout de chenille qui saillait du sable.

On aurait dit les vertèbres imbriquées d'un bœuf ayant succombé à la sécheresse.

Des véhicules désaffectés. Des carcasses soviétiques corrodées. Des tourelles de T62. Des pièces d'artillerie. Des véhicules de transport de troupes, des jeeps, des camions. Tous enterrés dans le sable.

Un scorpion pâle prenait un bain de soleil sur l'écoutille d'une tourelle. Lucy le pourfendit de la pointe de sa baïonnette. Elle



regarda l'animal se tortiller et se recroqueviller.

— Qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

— Une armée gît sous nos pieds. La seconde Division Blindée Al-Masina. Elle a été regroupée dans le désert pendant la Première guerre du Golfe, prête à défendre Bagdad si les Américains se décidaient à envahir. La formation a été détectée par un satellite de surveillance ; quelques frappes de B52 ont réduit les véhicules en tas de ferrailles. La Mort Silencieuse. Des bombes de cinq cents livres lâchées en haute altitude. Le choc fut si intense que les sismologues turques ont enregistré les impacts comme un tremblement de terre de grande envergure. Les ossements et les débris ont peu à peu été avalés par le sable.

— Nom de Dieu.

— Ce désert est un champ de bataille depuis l'aube de l'humanité, la ligne de faille entre l'Orient et l'Occident. De nombreux rois à la poursuite de rêves impériaux ont mené leurs hommes dans ces terres sauvages. Des légions entières englouties sans laisser de trace.

— Vous semblez aimer cet endroit.

— Quand on a été confronté à la désolation absolue, celle-ci ne quitte plus jamais votre âme.

GAUNT ET VOSS se tenaient dans l'ombre tachetée du filet de camouflage.

Voss retira sa casquette de base-ball et s'essuya le front.

— Il fera bientôt cinquante degrés là-dessous.

Gaunt porta son regard au-delà des dunes.

— Toutes ces armées... Des empires se succèdent et s'affrontent pour des champs de poussière.

— C'est ça la vie de mercenaire, rétorqua Voss. On passe d'un merdier dépourvu de sens à un autre. Mieux vaut t'y faire.

— Je ne suis pas un mercenaire, mais un homme d'affaires.

— Si tu le dis, fit Voss.

— Chaque homme devrait avoir son code d'honneur.

— Je suis plus vieux que toi, mon gars. J'en ai vu disparaître, des amis patriotes ou idéalistes. Morts pour rien, et personne ne se souvient d'eux.

— Je ne comprends pas pourquoi vous êtes tous ici. Peu importe ce que vous trouverez, peu importe la taille du magot, vous irez le claquer au casino le plus proche. Votre problème, c'est que vous n'avez rien d'autre que le pognon dans votre vie. Pas de cause pour laquelle vous battre. Vous êtes des mercenaires paumés, et vous ne serez rien d'autre jusqu'à votre mort.

— J'ai vu plus d'endroits, j'ai vécu plus intensément que la plupart des types qui ne font rien d'autre que de traîner leurs mômes dans les centres commerciaux le week-end. (Voss fit un signe en direction de Raphael.) C'est quoi son histoire, à lui ?

— Lui et toi êtes deux de la même espèce. Il vient d'un ghetto pourri de Los Angeles. Sa vie, c'est la guerre.

Raphael avait retiré sa combinaison de pilote pour se la nouer autour de la taille. Un gros tatouage de la Sainte Vierge était dessiné sur son dos.

Voss entreprit de se curer les ongles avec la pointe de son couteau.

Gaunt retourna à bord du *Mauvaise Lune* pour récupérer son sac sous son siège.

— Je vais aller couler un bronze.

Il s'éloigna dans le désert.

Voss regarda Raphael poser une bouteille d'eau minérale au pied d'une dune et la viser avec son Colt. Chaque tir raté provoquait un nuage de poussière.

Voss dégaina son Glock et fit feu sans attendre. La bouteille explosa. Le sable absorba l'eau, qui s'assécha presque aussitôt.

— Va chier, murmura Raphael.

GAUNT MARCHA CENT mètres puis s'agenouilla derrière une dune, à l'abri des regards.

Il leva les yeux. Quelque chose tournoyait haut dans le ciel, un petit point gris imitant le vol circulaire d'un vautour. Il sortit ses jumelles. Un drone. Ils étaient tous sous surveillance. La série de capteurs Ratheon de l'engin devait transmettre des images en continu jusqu'à Koell à Bagdad. Celui-ci avait dû jouer des pieds et des mains pour obtenir un tel appareil. Ce type avait sans doute rendu un nombre incalculable de services par le passé.

Gaunt regarda sa montre, puis ouvrit la poche latérale de son sac

à dos et s'empara du téléphone satellite. Il entra un code à quatre chiffres. Un algorithme de cryptage brouilla la transmission pour éviter les oreilles indiscrètes.

Il composa un numéro.

— Soufre à Carnaval, à vous.

La voix de Koell :

— *Authentication.*

— Authentication : Oscar, Sierra, Yankee, Bravo.

— *Je vous écoute, Soufre.*

— Nous sommes sur le site d'atterrissage, approximativement à sept kilomètres de la cible. L'équipe d'éclaireurs est en route vers l'objectif. Rien de suspect pour l'instant. Prochain rapport à dix-huit heures, à vous.

— Reçu. Terminé.

ILS TOMBÈRENT SUR une ferme. Cinq masures en béton et en parpaings brûlées par le soleil. Des demeures de deux pièces aux entrées gorgées de sable. À première vue, il ne semblait y avoir rien d'autre à l'intérieur que quelques casseroles et des débris de meubles rudimentaires.

Ils coururent en se baissant, l'un après l'autre ; chacun se déplaçait en zigzag, arme au poing, pendant que les autres le couvraient. Une fois les murs atteints, ils se mirent en formation afin de bloquer toute tentative de sortie d'un ennemi éventuel.

— R.A.S.

— R.A.S. Allons-y.

Ils ouvrirent les portes à coups de pied.

Pendant son service dans le SRR, Lucy avait participé à des fouilles dans un village près de Kandahar, en Afghanistan. Son peloton d'intervention avait reçu l'ordre de saisir des civils dans le collimateur du service de renseignement ; on leur avait attribué deux Land Rover décapotables équipés à l'arrière de mitrailleuses.<sup>50</sup> C'était Lucy qui avait mené l'équipe chargée de fouiller les maisons. Elle avait donné le signal et s'était jetée en premier sur la grille de fer. Son équipe avait fait sauter les gonds avec des cartouches TESAR. Perquisition éclair de chaque pièce. Ils avaient renversé les tables et retourné les lits. Les villageois ciblés

par l'opération, tétanisés de frayeur par les grenades assourdissantes, s'étaient retrouvés menottés et encagoulés.

Jabril et Huang se mirent à l'abri derrière un ponceau pendant que le reste de l'équipe inspectait les maisons.

La voix de Lucy retentit dans l'oreillette de leurs TASC :

— *C'est bon. La voie est libre.*

Ils se réunirent sur le terrain de poussière qui faisait office de square. Les pièces et les entrées étaient désertes. Désolation d'un village fantôme.

— Cet endroit est mort.

— Doit-on vraiment perdre notre temps à jouer aux soldats ? demanda Jabril.

— Le jour où nous bâclerons le travail sera le jour où nous nous ferons buter, répondit Lucy. Profitons de l'ombre un instant. Pause. Retrouvons-nous ici dans quinze minutes.

Lucy grimpa une échelle qui menait sur un toit plat. Elle scruta les collines avec ses jumelles. Des rochers escarpés, stériles comme la lune.

Une légère brise se leva. Les pans de son manteau ondulèrent autour d'elle.

Jabril monta lui aussi et se posta à ses côtés.

— On n'est plus très loin, dit Lucy.

— Non, confirma Jabril. Nous y sommes presque.

Il sortit un paquet de Salem de sa veste. Il craqua une allumette et tira longuement sur sa cigarette.

Il en tendit une à Lucy. Elle en fuma la moitié, avant de l'éteindre et de ranger le mégot dans sa poche.

— Habitude de pauvre, expliqua-t-elle. J'ai horreur du gaspillage. (Elle regarda alentour.) Pourquoi diable quelqu'un voudrait-il tenter de survivre dans un endroit pareil ?

— Parce que c'est tout ce que ces gens ont jamais connu, répondit Jabril.

— Comment appellent-ils cette partie du désert ?

— Je ne me rappelle plus. Quelque chose de dramatique. Comment les Américains la surnomment-ils ?

— L'Enfant de Pute.

Jabril sourit en secouant la tête.

— Et pourtant, ils disent que ce sont nous, les barbares.

— Inutile de faire le malin en prenant un air supérieur, rétorqua Lucy. Ces cons de Yankees vous ont botté les fesses. On ne peut pas vraiment dire que le jeu des comparaisons de civilisations vous ait été favorable.

TOON RAMASSA UN caillou qu'il jeta dans un puits. Brefs cliquetis. Pas de plouf.

Amanda tira du boyau de sa poche d'hydratation une gorgée d'eau chaude.

Des chaussures et des vêtements étaient éparpillés dans le sable.

— Ce doit être chouette de vivre ici, commenta Amanda en s'éventant avec son Stetson. Une existence simple, sans complication.

— Facile à dire quand on est une future riche héritière, mademoiselle École Privée. Je suis né pauvre et crois-moi, la misère n'a rien de romantique. Avant, je bossais derrière un gril. Je faisais cuire des œufs pour des camionneurs et des ouvriers, et je devais demander la permission pour aller aux chiottes. L'enfer. Et encore, je menais une vie de prince par rapport à ceux qui vivaient ici.

— Eh, j'ai travaillé. J'ai eu des jobs d'été. Avec mon nom sur un badge.

— Dis-moi franchement. À quel âge papa t'a-t-il acheté ta première bagnole ?

— Juste avant qu'il ne me brise deux côtes et me foute dehors. C'est la dernière fois que j'ai vu la couleur de l'argent de mes parents.

Toon regarda autour de lui.

— Imagine-toi passer ta vie dans un endroit comme celui-là. Pauvres diables. Condamnés à s'asseoir dans la poussière et à attendre que leurs dents tombent. Pas étonnant qu'ils aient besoin d'un dieu qui leur promette que le meilleur reste à venir.

Ils entrèrent dans une maison.

Des pièces vides sans tuyauterie ni électricité. Deux lits, quelques coussins et des tapis, tous recouverts d'un sable aussi fin que de la farine.

La chambre du fond était jonchée de chaussures et d'éclats de tasses de thé. Une vieille tache de sang noircie sur le tapis. Des coussins avaient été fourrés dans les fenêtres.

— Des gens sont morts ici, on dirait, commenta Amanda. Ils ont sans doute essayé de boucher les fenêtres et le reste des interstices pour tenir le gaz à l'écart. Ça ne leur a pas servi à grand-chose.

— Ils auraient mieux fait de sortir pour prendre une bouffée d'air.

Elle ramassa une carte à jouer qui traînait sur le plancher poussiéreux.

Elle souffla dessus. As de pique. Le portrait de Saddam imprimé au verso.

— La carte de la mort laissée par les nettoyeurs, fit Toon. J'imagine que le parti a envoyé des mecs en combinaison pour prendre des photos et disposer des cadavres. Ils ont dû laisser ce message pour dissuader quiconque voudrait revenir s'établir ici.

— Comment quelqu'un peut-il faire ça ? Comment Saddam, assis à son bureau, a-t-il pu signer un ordre pareil et poursuivre sa vie comme si de rien n'était ? Enlever ses chaussures, manger un repas chaud, rire devant la télé pendant que toutes ces horreurs s'exécutaient en son nom ?

Toon haussa les épaules.

— J'ai arrêté de compter le nombre de mecs que j'ai butés. Je mentirais si je disais qu'ils hantent mes rêves.

— Mais les mères ? Les enfants ?

— Je n'ai jamais tué de femme.

— Ce mec doit être un psychopathe de la pire espèce, de ceux qu'on attache sur une chaise pour les électrocuter.

— C'est un homme mauvais. Certaines personnes sont tout simplement mauvaises.

HUANG S'ÉTAIT ASSOUPÉ contre un mur. Lucy le réveilla d'un léger coup de pied.

— On y va ?

L'équipe reprit sa marche dans le désert en escaladant une dune.

— Attendez, fit Amanda.

Elle avait mis le pied sur quelque chose. Quelque chose de blanc.

Lucy se pencha.

— Un crâne de mouton.

— Regardez là, fit Amanda.

Une main squelettique. Elle balaya le sable autour. Elle découvrit un crâne d'enfant.

— Ce sont les villageois, fit Lucy. Nous sommes sur une fosse commune. Quelle horreur.

Amanda déterra le crâne fendu. Du sable s'écoula des orbites. Elle essuya la poussière d'une main gantée.

— Il est en partie brûlé. Ils les ont enduits d'essence. Les humains et le bétail empilés sans distinction.

Lucy les recouvrit de sable avec son pied.

— Laissons-les reposer en paix. C'est le mieux qu'on puisse faire.

Amanda prit du sable avec ses mains et ensevelit le crâne.

— Désolée, gamin.

Ils poursuivirent leur route vers le nord.

ILS PÉNÉTRÈRENT DANS l'ombre des collines. Une crête de rochers rugueux s'élevait loin au-dessus d'eux, tels les remparts d'une forteresse imprenable.

Lucy souleva le couvercle de sa boussole et vérifia l'azimut.

— Vous êtes certain qu'il n'y a personne là-haut ? demanda-t-elle. Je nous sens observés.

— Personne, affirma Jabril. La milice kurde a peut-être utilisé les cavernes comme entrepôts à munitions il y a des années, mais elle est partie depuis longtemps. Maintenant, plus personne n'ose venir ici.

Lucy cracha du sable. Toon enleva son bandana et épongea la sueur qui lui perlait sur le visage et la nuque.

— Ça devrait être interdit de vivre dans un pays pareil.

Ils contemplèrent un tourbillon de poussière serpentine qui dansait sur les dunes droit devant. La mini tornade chevauchait les ascendances thermiques là où l'ombre rencontrait le soleil.

— Nous arrivons.

Ils reprirent la marche en adoptant une formation de combat. Ils

se déployèrent en couvrant le terrain à trois cent soixante degrés.

— Dispersez-vous, d'accord ? Mieux vaut ratisser large.

Lucy prit les devants.

Amanda s'occupa du flanc gauche. Elle surveilla les hautes parois de la vallée qui les dominaient.

Huang prit le flanc droit avec Jabril et sonda les dunes.

Toon ferma la marche. Il se retournait tous les dix pas pour marcher à reculons sur quelques mètres, SAW en main, et scrutait les dunes qu'ils avaient quittées.

Le chemin de fer était à moitié recouvert de sable.

— Suivez les rails, dit Jabril. Ils nous mèneront à notre destination.

— Tout le monde va bien ? demanda Lucy en se retournant vers son équipe. N'oubliez pas de boire de l'eau, d'accord ? Criez si vous êtes pris d'étourdissements.

Ils avançaient en parallèle de la voie ferrée. Jabril rejoignit Lucy.

— Puis-je vous demander pourquoi vous avez quitté l'armée ?

— J'en avais assez qu'on me mate la poitrine. Vraiment. Tous les yeux étaient braqués sur moi en permanence. Chaque jour amenait son nouveau peloteur de fesses. Ça finit par vous atteindre au moral. Dans l'armée, où même les hommes mariés se considèrent célibataires, on dit que toute femme dans une zone de guerre est une beauté. Lorsqu'une nana revêt l'uniforme, elle a deux choix : être une garce ou une pute. Je ne veux être ni l'une ni l'autre. Je préfère être moi-même.

— Je comprends.

— Saloperie d'armée. Elle vous presse comme un citron et vous jette aux ordures quand elle en a terminé avec vous.

Jabril indiqua un affleurement un peu plus loin.

— Nous sommes presque arrivés à l'entrée. Elle est juste de l'autre côté de cet escarpement.

— La vallée ?

— Un tunnel pour y accéder. Creusé par l'érosion. Peut-être s'agissait-il d'une ancienne rivière souterraine. Il a été élargi pour permettre le passage du chemin de fer.

Arrivée au sommet de l'escarpement, l'équipe s'arrêta net.



— Nom de Dieu, fit Toon.

— Incroyable, s'exclama Huang.

Ils regardaient, immobiles, la falaise qui montait à une hauteur vertigineuse.

L'entrée sommaire du tunnel était flanquée de deux statues colossales creusées à même la surface du roc. Des hommes barbus à corps de taureaux et aux ailes d'aigles, dont les yeux étaient dépourvus d'iris ou de pupilles. Leurs bouches étaient figées en un rictus de souverain mépris. Ils fixaient, tels des sphinx, les kilomètres de désert qui s'étendaient devant eux.

— Ils doivent bien faire quatre-vingt-dix mètres de haut, murmura Toon. Peut-être plus.

— Ça a dû prendre des générations pour les sculpter, commenta Amanda.

— Qui sont-ils ? demanda Lucy.

— Les Gardiens des Enfers, répondit Jabril. Nul ne connaît leurs noms.

— Nom de Dieu.

Lucy fit involontairement un pas en arrière. La taille des statues l'intimidait. Une sensation de vertige temporel la submergea alors qu'elle s'efforçait d'appréhender l'âge de ces œuvres titanesques.

— Certains pensent qu'ils seraient une représentation dédoublée de Sargon, le plus grand des chefs de guerre akkadiens, le roi des Villes Australes et des Plaines du Nord. Le Poing de Dieu.

— Que signifie cette inscription sur le piédestal ?

Des hiéroglyphes plus grands qu'un homme y avaient été gravés, plus profonds qu'une longueur de bras.

— Une langue disparue.

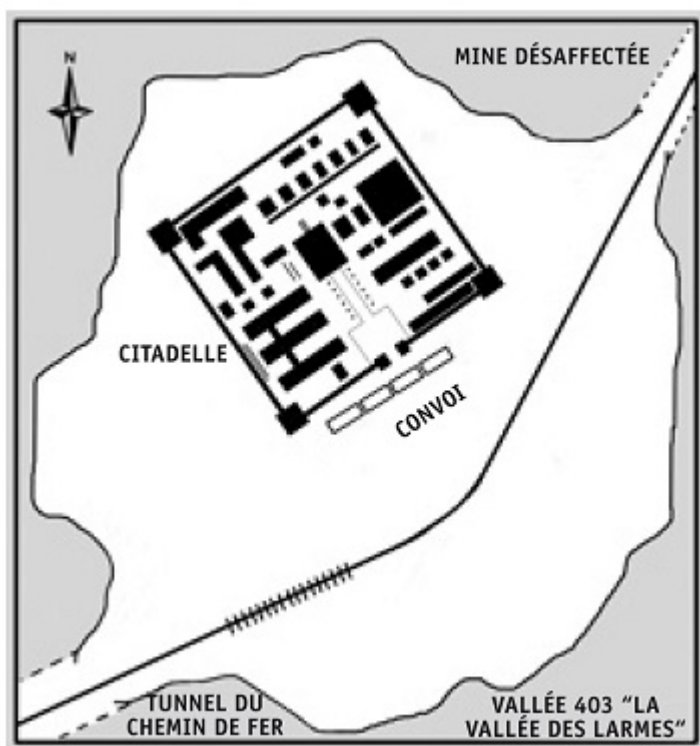
Ils scrutèrent l'ombre impénétrable de la gueule du tunnel. Lucy s'avança jusqu'au seuil. Elle s'attendait presque à percevoir la lueur et à sentir la bourrasque d'air annonçant l'approche d'un train. La fraîcheur soudaine lui donna la chair de poule.

— Ça pince autant que dans une chambre froide, ma parole.

Son souffle formait des volutes de vapeur.

— Tu parles d'un comité d'accueil, murmura Toon, le regard levé sur les sculptures colossales.

— Ce n'est pas une marque de bienvenue, le reprint Jabril. C'est un avertissement destiné aux voyageurs, afin qu'ils retournent d'où ils sont venus.



## LA VALLÉE

ILS AVANÇAIENT DANS les ténèbres. Leurs lampes torches éclairaient un plafond voûté en béton. Le craquement du ballast sous leurs bottes résonnait contre les parois.

— Il est long comment, ce souterrain ? demanda Lucy.

— Environ huit ou neuf kilomètres.

— Quoi ? Ce tunnel fait six ou sept miles ? Vous vous foutez de moi !

— C'est une ancienne voie d'eau. Une rivière souterraine creusée à même le calcaire. Les anciens ont dû explorer ce tunnel à la lumière d'une torche et se sont rendu compte qu'il conduisait à une vallée reculée.

— Pourquoi l'avoir élargi pour un chemin de fer ?

— Il y avait des gisements de phosphate dans la vallée. Une compagnie belge, Clyberta, avait obtenu le contrat pour les exploiter. Ils ont envoyé un tunnelier dans ce passage. Un engin gigantesque, une foreuse rotative énorme. Des esclaves ont débarrassé les gravats et aidé à les transporter au sud du pays. Les parois du souterrain ont été renforcées par des arches en fer et recouvertes de béton projeté pour empêcher les éboulis.

— Il y a donc une mine à proximité ?

— Des passages et des galeries seulement. Clyberta a abandonné le projet lorsque Saddam a envahi le Koweït.

— Je me gèle le cul, fit Lucy en remontant le col de sa redingote. C'est dingue, quand même. Je vais mourir d'hypothermie en plein milieu du désert.

— Ce n'est pas impossible, rétorqua Jabril. Après le coucher du soleil, la température chute de manière drastique. Les vents nocturnes peuvent être fatals.

— Je n'ai pas l'intention de rester ici assez longtemps pour m'en rendre compte.

Ils marchèrent péniblement, en silence.

— Un instant, fit Toon. Je dois faire une pause.

— Dans ce froid ?

— Il faut que je repose mon genou.

— D'accord, dit Lucy. On prend cinq minutes.

Ils s'assirent, le dos contre les parois du tunnel. Jabril glissa une cigarette entre ses lèvres. L'allumette flamboya dans les ténèbres.

— Vous savez, fit Lucy, j'ai une sœur là-bas en Angleterre. Christine. Elle vit à Oxford. Je n'ai aucune putain d'idée de quoi lui causer quand nous nous voyons. Elle veut me parler de garde d'enfants, de décoration et de jardinage alors que, bordel, j'ai vu des villes se faire réduire en cendres.

— Ouais, renchérit Huang. Je suis retourné à Clarksville l'an dernier. À force de se gaver de poulet frit et de coca, tout le monde est devenu obèse. Ça m'a donné envie de gerber.

— Je n'aime pas ça, maugréa Toon sans lui répondre. Ce passage est l'endroit idéal pour planquer des bombes artisanales, deux ou trois vieux obus ou une mine sous la caillasse. Si quelqu'un a décidé de nous tendre un piège, on est en train de foncer droit dessus.

Les instructeurs du camp d'entraînement militaire de Fort Leonardwood, au Missouri, avaient appris à la dure dans la jungle du Vietnam. Leur conseil : utiliser le terrain à son avantage. Tendre les pièges dans les voies d'accès les plus simples comme les sentiers naturels, les clairières ou le lit des rivières. Faire en sorte que les habitudes et le laisser-aller de son ennemi finissent par le trahir. Toon ne l'avait pas oublié.

— Arrête de pleurnicher, lui dit Huang.

— Sans déconner, l'armée régulière n'aurait jamais mis les pieds ici avant d'avoir reçu le feu vert des démineurs. Ils auraient d'abord envoyé des robots pour balayer le terrain.

— Devine pourquoi on t'a laissé passer devant ?

Lucy se releva.

— O.K., on continue.

Toon se rangea aux côtés de Jabril.

— Eh, Jabril. Pourquoi on ne vous voit jamais prier vers La Mecque ? Vous n'êtes pas du genre religieux ?

— Je doute qu'Allah ait envie d'entendre le son de ma voix.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Amanda.

Quelque chose gisait sur le sol. Une figure squelettique sur la voie ferrée, face contre terre.

Lucy se pencha sur le cadavre.

— Vêtements occidentaux. Bottes Lowa. Semelles neuves. Un équipement qui vaut une année de paye pour les gens d'ici. Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Jabril ? Ce type ne faisait certainement pas partie de la Garde républicaine.

— Je ne vois pas du tout qui ça peut être.

— Il y a des impacts de balles dans sa veste. Du sang séché. Il s'est enfoncé dans les ténèbres sans lampe de poche, alors qu'il était blessé. Il est allé aussi loin qu'il le pouvait avant de s'effondrer, vidé de son sang. Pauvre gars.

Sa peau ressemblait à du cuir racorni. Ses doigts momifiés étaient plantés dans le ballast.

— Bon Dieu, vociféra Toon. Ce désert est un putain de cimetière. Tous ceux qui s'y aventurent se font bouffer.

Lucy fit rouler la carcasse desséchée. Des orbites vides. Un rictus, figé à jamais.

— Quel endroit misérable pour crever, dit-elle.

— Cela change-t-il vraiment quelque chose, une fois son heure venue ? demanda Jabril.

— Je veux mourir dans un lit, répondit Toon. Que la dernière image que je voie soit un visage souriant. Je ne veux pas clamser en gueulant dans le noir.

Lucy fouilla les poches du cadavre.

— Lumière par ici.

Toon lui braqua le faisceau de sa lampe par-dessus l'épaule.

Un paquet de cigarettes écrasé ; des Sobranie russes. Un briquet standard.

— Pas de téléphone ni de portefeuille.

Elle trouva par contre un pistolet noir automatique dans la poche de la veste.

— Un Makarov.

Elle éjecta une cartouche. Elle inspecta le marquage à la lumière de la torche :

7.62

9x39US

— C'est une balle de la Spetsnaz, les opérations clandestines russes. « US » signifie : *Umenshennaya Skorost* – vitesse réduite. Silencieuses, parfaites pour les assassinats. Vous êtes certain de ne rien savoir à ce sujet, Jabril ? Nous ne sommes pas les premiers contractuels à passer dans le coin.

— Non, je ne suis pas au courant.

— Mon instinct me dit de faire demi-tour immédiatement. Qu'est-ce qu'un Moscovite des Forces Spéciales faisait ici ? Disons qu'il est plutôt loin de chez lui.

Toon s'accroupit près du cadavre.

— Un Russe crevé ne m'effraie pas.

— Ah non ?

— Ce qui m'inquiète, c'est ce qu'il fuyait. (Toon examina et le Makarov, et le corps.) Regardez ses mains. Vous voyez ces tatouages ? Ce mec a fait les goulags. Vous savez de quoi est capable ce genre de bandits. Ce sont de putains de durs à cuire, parmi les plus dangereux salopards de notre sainte planète. Alors, j'aimerais bien savoir ce qui l'a poussé à déguerpir comme une fillette.

— On s'en fiche, trancha Lucy en se levant. On est plus coriaces. Continuons.

Ils distinguèrent un point lumineux au loin, pas plus gros qu'une tête d'épingle. Lucy éteignit sa lampe torche et cligna des yeux. Une minuscule étincelle, brillante comme une étoile dans le ciel.

— On est arrivés au bout du tunnel ? s'enquit Amanda.

— J'ai l'impression d'avoir marché pendant des plombes, fit Toon. J'espère pour vous qu'il y a de l'or au bout de votre putain d'arc-en-ciel, Jabril, et qu'on n'a pas fait tout ça pour rien.

Ils poursuivirent leur chemin vers la sortie, aveuglés par la

lumière.

— Nous touchons la fin de notre périple, s'exclama Jabril. Nous sommes arrivés à la vallée.

Ils émergèrent des ténèbres et furent foudroyés par les rayons du soleil. L'air frais du tunnel fut subitement remplacé par la chaleur étouffante d'un four.

Ils se protégèrent les yeux.

VOSS SE REPOSAIT dans l'ouverture du *Coup de Griffes*. Il rabaissa la visière de sa casquette et plaça son fusil à pompe sur ses cuisses.

Gaunt et Raphael étaient assis sur le bord du *Mauvaise Lune*. Ils avaient troqué leurs combinaisons de pilotage pour des habits de camouflage. Ils sirotaient de l'eau tiède à la bouteille.

— Tu crois qu'il dort ? demanda Gaunt.

— Non. Il est tout à fait éveillé. Il nous surveille depuis tout à l'heure.

Gaunt s'éventa avec son chapeau de brousse. Il épongea la sueur qui perlait sur son front avec un mouchoir.

Raphael se rinça la bouche et recracha.

— Ce gars-là est un tueur, poursuivit Raphael. Je peux le lire sur son visage. Tu vois son fusil et son putain de couteau ? Ce mec est un péquenaud. Il a l'habitude de tuer et d'éventrer des bêtes. Il pourrait nous abattre sans sourciller.

— Il ne nous posera aucun problème, répliqua Gaunt. Suffira seulement de trouver le bon moment pour agir.

— Tu t'en sens capable ? Tu as fait partie des Marines, d'accord. Mais tu as déjà buté un mec de près ?

— T'inquiète pas pour moi. J'ai la main ferme.

— Comment veux-tu t'y prendre ?

— Je me dis qu'il vaut mieux les laisser trouver le magot d'abord, dit Gaunt. Laissons-les faire le sale boulot. Qu'ils trouvent le camion et qu'ils l'ouvrent. Et c'est là qu'on frappera. Vite fait bien fait, pour qu'ils n'aient pas le temps de réagir.

— Comment peux-tu être certain que Koell ne nous réservera pas le même sort quand on sera rentrés à Bagdad ? Qu'est-ce qui te dit qu'il ne nous tirera pas dans le dos dès qu'on lui aura rapporté la

marchandise ?

— Il nous a eus une fois. Je ne lui laisserai pas l'occasion de le refaire. La prochaine fois qu'on le verra, ce sera lui le connard qui aura un flingue braqué entre les deux couilles.

— LA VACHE, S'EXCLAMA Lucy.

Toon se signa.

— La Vallée des Larmes, dit Jabril.

C'était un amphithéâtre naturel d'un kilomètre et demi de large, une vaste cuvette semblable à un cratère lunaire. Le vent avait façonné l'affleurement des hautes parois de grès en lèvres et jointures sinistres. On aurait dit le paysage d'un autre monde.

Une citadelle trapue se dressait au cœur de la vallée.

L'endroit était silencieux, comme figé sous ce soleil de plomb.

— Qu'est-ce qu'on est en train de regarder, bordel ? Une forteresse ?

— Une nécropole. Une cité sacrée, dédiée à l'adoration des morts.

De hauts remparts protégeaient un labyrinthe d'enceintes de temples, constituées d'avant-cours, de colonnes effondrées et de cloîtres en ruine. Au centre de ces dédales de maçonneries à moitié écroulées s'élevait un gigantesque édifice à piliers semblable au Parthénon. L'entrée de la citadelle était flanquée de deux hautes tours de garde.

— Quel est ce gros édifice au milieu ?

— Certains prétendent qu'il s'agit du temple de Marduk, une puissante divinité babylonienne. Le dieu des dieux, créateur de l'univers.

— Quel âge peut bien avoir cet endroit ?

— Il est possible qu'il ait été construit à l'époque des rois akkadiens, il y a cinq mille ans.

— Et pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler ? demanda Lucy. Pas de photo, rien.

— Ce désert est une zone de guerre depuis la nuit des temps. Il n'attire pas beaucoup les touristes. Peut-être qu'un jour on y trouvera des toilettes et une boutique de souvenirs, mais sincèrement, j'en doute. Il se dégage de cet endroit une atmosphère



étrange, oppressante. Par conséquent, je crois que les hommes continueront à l'éviter.

— Bon. Où se trouve le magot ?

Jabril pointa son bras en direction de la citadelle. Des carcasses d'innombrables véhicules militaires gisaient devant l'entrée. Des camions, des jeeps, des véhicules de transport de troupes et des berlines civiles. Tous fracassés, tordus, noircis, incendiés.

— Le fourgon blindé faisait partie de ce convoi.

Lucy ajusta la mise au point de ses jumelles.

— Il doit bien y avoir un hectare de ferraille carbonisée. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je vous l'ai déjà dit. Le bataillon avait reçu l'ordre de retourner à Bagdad pour affronter les Américains. Certains officiers et quelques patriotes, des fanatiques du parti en l'occurrence, souhaitaient obéir aux ordres. D'autres ne voulaient pas mourir pour une cause perdue. Ceux-là voulaient attendre la fin de la guerre et repartir avec le trésor. Ils comptaient attendre que la capitulation et l'armistice soient annoncés à la radio, puis émerger du canyon et rentrer dans leurs familles en hommes riches. Il y a donc eu une mutinerie. Un camp a juré d'honorer son serment d'allégeance alors que l'autre a déchiré sa carte du parti avant de la piétiner. Ils se sont entre-tués.

— On dirait que ces véhicules se sont fait bombarder au putain de napalm. Vous êtes certain qu'il n'y a pas eu de frappe aérienne ?

— Les tirs ont dû perforer des réservoirs et enflammer le carburant. Les véhicules se sont fait engloutir par une tempête de feu. Mais ne vous inquiétez pas. L'or était en sécurité dans le fourgon, tenu à l'abri par le blindage.

Lucy remit son fusil sur son épaule.

— Bon. C'est l'heure de s'enrichir.

TOP SECRET / NOFORN

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 575JD5

Page 01 / 2

24 août 2005

MÉMORANDUM ADRESSÉ À : Chef de projet,

Dir. des Opérations

OBJET : Spektr

Colonel,

Nous avons reçu la confirmation que l'équipe d'incursion a atteint le site du SPEKTR. Ses éclaireurs sont arrivés dans la Vallée 403 à 15 h 00.

Le 11<sup>e</sup> Escadron de Reconnaissance nous a fourni un Predator qui assurera la surveillance de la vallée. Le drone nous permettra d'avoir un contact visuel en temps réel jusqu'à la tombée de la nuit. Notre homme sur le terrain devrait nous faire son premier rapport d'ici peu.

Je comprends vos inquiétudes quant à une éventuelle propagation de l'infection. Sachez que des démarches ont été initiées afin de nous assurer que le virus ne quittera pas la zone contaminée. Nous sommes actuellement en liaison avec les Services Techniques, ainsi qu'avec notre équipe aérienne stationnée à la base de soutien logistique clandestine de

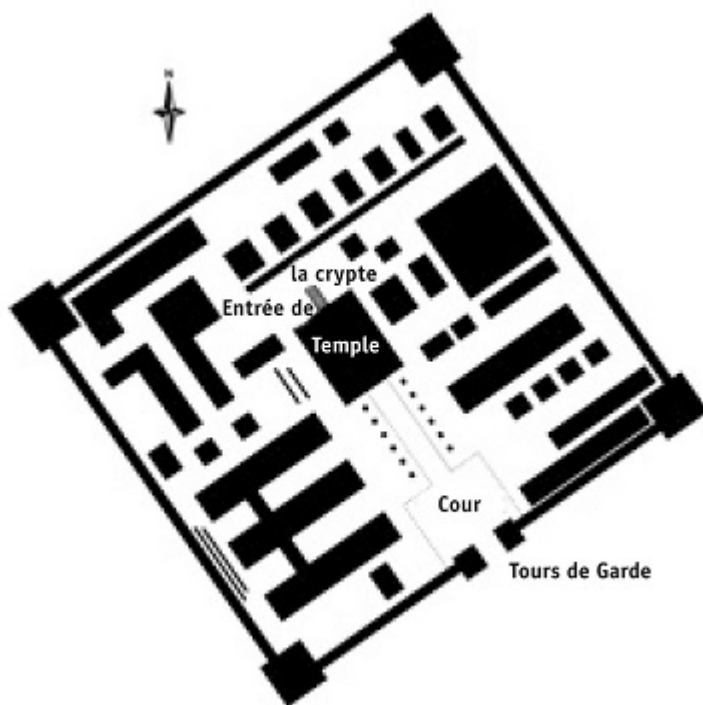
Charjah. Je vous rassure, nous avons suffisamment de ressources à notre disposition pour lancer le protocole TABLE RASE s'il advenait que des mesures d'endiguement radicales soient nécessaires.

Conformément à vos ordres, je vous tiendrai informé.

R. Koell

Agent de terrain

CA Projets Spéciaux, Centrale de Bagdad



## LE TEMPLE

LE CREUX DE la vallée était à la merci des rayons agressifs du soleil. La chaleur ondulait le long des parois rocheuses.

Telle une cité insulaire au milieu d'un lac, la citadelle émergeait des reflets étincelants des mirages.

Lucy, Huang et Toon s'avançaient vers elle. Chacun de leurs pas soulevait un nuage de poussière.

— Tant qu'à vouloir être aussi subtils, on ferait mieux de brandir un putain de drapeau, maugréa Toon.

— Tout va bien ? lui demanda Lucy.

Toon suait à grosses gouttes. Il avait l'air épuisé.

— Comme sur des putains de roulettes.

— Souris, fit Huang. On sera riches comme Crésus d'ici la tombée de la nuit.

— Agissons en professionnels pour notre dernière journée de boulot, dit Lucy. Nous effectuerons d'abord un ratissage complet des ruines avant de nous jeter sur le convoi.

Ils marchaient à présent dans l'ombre des hauts remparts à contreforts. Lucy caressa les blocs de pierre de sa main gantée. Elle appuya sur le bouton du commutateur de sa radio.

— Jabil, vous m'entendez ?

— *Je vous écoute.*

— Où ont-ils trouvé la pierre pour construire cet endroit ?

— *La seule étude archéologique du site a été effectuée en 1891 par un assyriologue allemand appelé H.V. Hilprecht. Ce dernier y a consacré un chapitre dans son ouvrage Explorations en terres bibliques. Le temple est en granit ; s'il avait été construit en calcaire, la roche prédominante de la région, cela ferait des siècles qu'il serait réduit en poussière. Selon*

*Hilprecht, les pierres auraient été transportées depuis une carrière près de Jalibah, au sud, sur plus de huit cents kilomètres. Il est difficile d'imaginer le temps et la main-d'œuvre qui ont été nécessaires à la réalisation de cette ville.*

Arrivés devant le seuil de la cité morte, ils se sentirent écrasés par la taille des tours jumelles. Ils jetèrent un coup d'œil en direction de la file de véhicules calcinés, noircis et tordus comme la ferraille d'une décharge.

— Il est plus sûr d'ignorer les camions pour l'instant, dit Lucy. Nous sommes sans doute seuls dans les parages, mais ne soyons pas imprudents pour autant. Allons d'abord fouiller la citadelle. Nous irons chercher l'or ensuite.

Lucy se tourna vers Toon.

— File là-haut pour surveiller et nous couvrir, veux-tu ?

— Certainement, patron.

Toon s'approcha d'une des tours de garde. Un escalier en pierre montait derrière la porte voûtée. Il empoigna fermement son SAW et pénétra à l'intérieur, comme avalé par les ténèbres. Lucy et Huang contemplèrent l'enceinte qui leur était dévoilée. Une ville fantôme faite de cours pavées, de piliers effondrés et de bâtiments sans toit. Un labyrinthe de maçonneries écroulées, recouvertes de sable.

Une longue chaussée processionnelle pentue menait à la façade du temple principal. Deux taureaux aussi monstrueux que colossaux en gardaient l'entrée.

— Ça fout vraiment les jetons, murmura Huang.

AMANDA ET JABRIL escaladaient la paroi abrupte de la vallée. Alors qu'Amanda bondissait de pierre en pierre, Jabril glissait sur la pierraille en soufflant comme un phoque.

Ils trouvèrent une corniche.

Jabril détacha les courroies en Velcro de son gilet pare-balles afin de pouvoir le faire passer par-dessus sa tête. Il essuya son front ruisselant de sueur.

Amanda but une gorgée d'eau. Elle ajusta ensuite l'oreillette de son casque radio, puis s'assit les jambes croisées. Elle déposa la longue mallette en plastique Hardigg sur ses cuisses. Un autocollant sur le couvercle : « Tends la main – et touche quelqu'un. » Elle

souleva les loquets. Un Remington M40 démonté reposait sur un lit de mousse. C'était un fusil de précision à verrou qu'elle affectionnait. Simple et élégant. Elle inséra et vissa dans le châssis chaque élément – le canon, la lunette et le bipied – en une série de mouvements rapides et précis.

— Vous aimez tuer les gens ? lui demanda Jabril.

— Disons seulement que je suis une professionnelle.

Elle glissa des munitions de précision Winchester dans un chargeur cinq balles qu'elle inséra dans le puits. Elle déroula un tapis en vinyle, puis se coucha à plat ventre. Elle tira son chapeau vers l'arrière et positionna son arme.

Elle cala la crosse au creux de son épaule et pressa sa joue contre la fibre de verre. Elle retira le cache de la lunette et visa un point lointain de la paroi opposée. Un petit caillou reposant sur un rocher, à huit cents mètres.

— Faites gaffe en bas. Tests de calibrage.

— *Reçu.*

Elle appuya sur la détente. Envolée de poussière. Cible ratée de trente centimètres.

Elle apporta quelques légers réglages à sa lunette Leupold et tira à nouveau. Cinq centimètres.

Réajustement minime. Feu. Le caillou vola en éclats.

— Je peux vous poser une question ? osa Jabril.

— Bien sûr.

— Vous et Lucy portez la même alliance à votre doigt...

— Les Arabes pensent que tout l'Occident n'est qu'une grosse orgie, pas vrai ? Que tout le monde baise à tout va, à part vous ?

— Je ne voulais pas vous vexer.

Elle changea de position et ajusta la mise au point. Elle balaya la citadelle du regard afin de trouver ses coéquipiers. Elle s'arrêta sur Lucy et Huang juste au moment où ils pénétraient dans l'enceinte. Afin de les avoir tous deux dans la visée, elle centra le réticule sur les deux mètres de sable qui les séparaient. Lucy avait un air déterminé. Huang, quant à lui, semblait nerveux.

La voix de Lucy :

— *Tout va bien, Mandy ?*

— Ne t'inquiète pas. Je te couvre.

TOON S'EMPARA DE la Maglite qu'il avait glissée dans sa poche. Le faisceau éclaira des marches antiques que le temps avait rendues dangereusement lisses. L'étroit passage en colimaçon amplifiait le bruit de sa respiration essoufflée. Il dut se pencher et se tordre afin de pouvoir se frayer un chemin dans l'escalier. Il réprima, non sans peine, un début de claustrophobie.

Il émergea enfin au soleil. Le sommet de la tour était constitué d'une plate-forme entourée de hauts créneaux.

Il ouvrit son sac à dos pour en extraire trois lourds chargeurs.

Il déplia le bipied du SAW, puis s'assura que la bande de deux cents cartouches était correctement insérée dans la mitrailleuse.

Il retira la serviette de ses épaules et s'épongea le front. Il but une gorgée d'eau, puis jeta un coup d'œil à la pierre sur laquelle reposait son arme : une figure démoniaque grossière, antique, y était gravée. Un coup d'œil alentour lui fit réaliser que la paroi du mur était intégralement recouverte de glyphes étranges, érodés par les millénaires. À chaque bloc son lot de runes et de symboles. En regardant à ses pieds, il remarqua que la surface de la plate-forme était en fait une carte du système solaire géante. Des lignes courbes traçaient l'orbite des astres représentés : cinq planètes, la Lune et le Soleil. La Terre trônait au centre.

Il réprima un frisson tout en essayant d'appréhender l'horrible ancienneté du bâtiment. Autrefois, des prêtres en toges et leurs acolytes avaient dû entonner des chants d'adoration dédiés à la gloire d'un dieu tyrannique, là même où il se trouvait.

— Qui est-ce qui vivait ici ? Des adorateurs de la mort ?

La voix de Jabril :

— *Hilprecht attribue ce temple au culte de Marduk. Mais Marduk était un dieu créateur bienveillant, alors que les rites dévotionnels qui ont eu lieu ici semblent avoir été adressés à un dieu plus ancien, plus lugubre. Plusieurs hiéroglyphes disséminés de par la citadelle représentent des scènes d'une apocalypse imminente, et trahissent une inquiétude particulière envers les mouvements planétaires, en particulier ceux de Jupiter.*

La voix de Lucy :

— *On voit que les gars de l'époque n'avaient pas la télé pour se distraire.*

LUCY ET HUANG exploraient la nécropole en ruine. Les cours intérieures, jonchées de décombres d'arches brisées et de colonnades effondrées, se succédaient.

— Ma parole, c'est un foutu labyrinthe, murmura Huang.

Ils tombèrent sur des magasins plongés dans l'obscurité. Lucy alluma la lampe fixée au canon de son fusil et scruta chacun d'entre eux. Elle ne trouva rien d'autre que des embrasures engorgées de sable, des débris par terre et des niches vides dans les murs.

Elle balaya le plancher du faisceau à la recherche de traces d'activité récente. Elle examina le seuil de chaque porte. Elle cherchait spécifiquement le fil de déclenchement d'un piège, en général aussi fins que des aiguilles.

FLASH-BACK DE KANDAHAR. Une ferme blanchie à la chaux, repaire d'un fabricant de bombes notoire. Des informateurs soudoyés avaient fait savoir que cet homme amassait de vieux obus de chars d'assaut sous son poulailler. Il filait des piles AA et des systèmes de mise à feu improvisés à des gamins du quartier, et les payait vingt dollars pour chaque bombe artisanale posée le long de l'autoroute de l'aéroport. Trois gars de la section de Lucy avaient péri, lorsque l'une d'entre elles avait projeté leur Land Rover dans les airs en un flash de lumière blanche.

— Il faudra faire gaffe, avait dit son commandant. Ce gars-là est un fanatique et il sait que, tôt ou tard, il va se faire prendre. Alors il aura sans doute préparé un coup fourré pour emporter le plus d'ennemis avec lui.

Ils avaient enfoncé la porte alors que le type dînait, cuillère en main. Lucy lui avait envoyé une balle entre les deux yeux sans attendre. Il avait basculé vers l'avant, le visage dans son potage.

Elle avait tiré le rideau d'une porte qui menait à une pièce garnie de tapis et de coussins.

Une boule de papier se trouvait au centre de la pièce. Se disant qu'il s'agissait peut-être d'une pièce à conviction pour le service de renseignement, Lucy avait fait mine d'avancer, mais l'officier avait crié « Stop ! »

Elle avait fait un pas de côté, pendant que le commandant saisissait un spray à serpents récupéré dans une boutique d'articles de fête. Il l'avait secoué puis avait vaporisé, à la hauteur



de ses yeux, plusieurs longs traits de mousse jaune. Ceux-ci étaient paresseusement retombés au sol ; cependant, l'un d'entre eux était resté suspendu au niveau des genoux. Un fil de pêche avait été tendu en travers de la porte.

— Merde, s'était écriée Lucy.

— Tout le monde dehors ! avait alors crié le commandant.

Ils s'étaient tous repliés vers un champ de coquelicots situé à deux cents mètres de là, puis avaient tiré deux roquettes anti-bunker sur la ferme. Les murs s'étaient écroulés, et une série d'explosions secondaires avaient réduit les décombres en poussière.

\* \* \*

LUCY ET HUANG avançaient avec précaution dans une pièce jonchée de gravats. Un trou dans le dôme au plafond laissait filtrer un rai de lumière.

— Vous savez à quoi pouvaient servir ces bâtiments ?

La voix de Jabril :

— *Ils faisaient partie du système économique du temple ; sans doute étaient-ce des réserves de céréales, de fruits séchés et d'épices. Comme personne n'a trouvé de vestiges de village ou de ferme à proximité, tout porte à croire que cette communauté n'était pas autosuffisante. Ce qui signifie que quelqu'un, détenant l'autorité suprême d'un dieu, a choisi ce lieu reculé pour y construire un temple et s'est chargé de son approvisionnement en nourriture et en eau. Malgré l'aridité de la vallée, on trouve dans l'enceinte des bassins de cérémonie, des baignoires et des fontaines. Une démonstration de richesse et de puissance inimaginables.*

Il poursuivait :

— *Essayez d'imaginer à quoi pouvait ressembler ce site il y a des milliers d'années. Ses fresques élaborées peintes sur tous les murs. Ses tapis, ses soieries, ses cuivreries, ses parfums. Et pourtant, cette citadelle était bien trop éloignée du reste de la civilisation pour servir d'apparat destiné à l'émerveillement des hommes. Non, il s'agissait plutôt d'une cité cléricale secrète, où ont vécu nombre de devins et d'astrologues. On y entonnait des incantations et on y procédait à des sacrifices rituels. On y étudiait des textes proscrits, retranscrivait des songes guidés par l'opium, et dansait jusqu'à l'extase. C'était un lieu pris très au sérieux, une sorte de centrale d'énergie démoniaque. On pénétrait dans le sanctuaire du temple avec la même fébrilité que lorsqu'on approche le cœur de*

*plutonium d'un réacteur nucléaire. Il a été érigé par un grand chef de guerre qui souhaitait canaliser le pouvoir des dieux pour terrasser ses ennemis. Quelqu'un qui désirait voir sa cavalerie balayer les rangs des barbares ennemis avec la furie destructrice d'une tornade. Qui sait si son vœu a jamais été exaucé.*

La voix de Toon :

— *Cet endroit me fout les chocottes, patron. Le plus tôt on sera parti d'ici, le mieux je me porterai.*

— Mais calmez-vous tous, bordel, fit Lucy. Ce n'est qu'un tas de rochers, d'accord ? On n'est pas là pour s'amuser, mais pour travailler.

Lucy et Huang traversèrent une cour ceinte d'un cloître, avant de se frayer un chemin parmi des avenues étroites obstruées par les débris.

— À quand remonte votre présence ici, Jabril ?

— *Il y a deux mois.*

— Je n'ai pas vu une seule trace de passage sur tout le site, pas une empreinte de pas, pas un mégot de cigarette, rien. Cet endroit n'a pas été touché.

— *La plupart de nos hommes refusaient d'entrer au sein de la citadelle. Les plus jeunes étaient superstitieux et aisément effrayés. Certains gardes ont juré avoir aperçu des spectres à la nuit tombée. Des silhouettes errant sur les remparts au clair de lune. Nous avons décidé d'installer notre campement en amont.*

Huang se tourna vers Lucy.

— Et qu'en est-il des corps ? Jabril a dit que ça a pété de partout. On serait censés être en train de marcher sur un champ de cadavres.

— Plusieurs hommes sont morts ici, répondit Lucy. Je le sens. Et je suis prête à parier que Jabril a eu sa part de responsabilité dans cette histoire. Mais tant qu'il nous guidera vers le trésor, je m'en battraï les couilles.

Ils allèrent explorer les sombres recoins d'un sanctuaire érigé à même le rempart de la citadelle.

Six piliers supportaient un plafond bas. Un autel rudimentaire semblait attendre offrandes, sacrifices et autres libations destinés à attirer les faveurs d'une divinité mineure.

— La vache, fit Huang entre ses dents. Regardez-moi ça.

La pièce était tapissée d'étuis de munitions et de chargeurs d'AK-47 vides. Ses murs étaient fissurés et troués de cratères, et le briquetage avait été noirci par un très grand nombre de coups de feu. Le duo s'avança, chacun de leurs pas tintant et cliquetant.

Lucy s'empara de son couteau et récupéra une balle plantée dans le granit éclaté. Celle-ci s'était écrasée lors de l'impact et ressemblait à une piécette déformée de fer et de cuivre.

— Bon Dieu, ça a été une sacrée fusillade. Ils étaient combien ? Matez ça. Un gars a vidé un chargeur entier au même endroit. Il a pratiquement transpercé le mur.

Au centre de la pièce, des monticules de douilles, de chargeurs et de boîtiers de bandes s'élevaient au-dessus du reste.

Lucy écarta des magasins avec le pied et se posta en plein milieu du tas de débris.

— Il y a deux amas distincts. Je pense que deux hommes se sont planqués dans cette pièce avec toutes les munitions qu'ils ont pu transporter, et qu'ils ont envoyé la purée en guise de baroud d'honneur. Ça devait être digne de Fort Alamo. Ils se sont mis dos à dos pour couvrir tous les angles et ont tiré un millier de balles. Regardez, il y a des impacts jusqu'au plafond. Ils ont dû s'éclater les tympans. Il devait y avoir tellement de fumée qu'ils ne pouvaient pas voir plus loin que le bout de leur nez.

Elle ramassa un tas de douilles entre ses mains. Plusieurs balles inutilisées gisaient au milieu du cuivre noirci.

— Ils ont eu beaucoup de ratés. Les armes ont surchauffé et se sont enrayées.

— Mais qui tenterait d'arrêter deux types armés de AK ? Quel genre de taré peut sauter à pieds joints dans pareil cul-de-sac ? Même un taliban y penserait à deux fois !

— L'insolation ou l'isolement les ont peut-être rendus fous au point de tirer dans le vide.

— Tu penses que deux gars auraient partagé la même psychose ?

— C'est déjà arrivé.

— Tu veux demander à Jabril pour voir ce qu'il en dit ?

— Jabril ment comme il respire.

Lucy râtelait doucement les douilles avec ses doigts. Elle pouvait presque entendre la scène, la sentir. Le spectre de la bataille se matérialisait dans son esprit, lui dévoilant des hommes qui,

terrorisés jusqu'à la démence, tentaient de débloquer les leviers de leurs armes défaillantes.

— Plus ça va et moins j'aime cet endroit, dit Lucy. Mon instinct me dit d'oublier le magot et de déguerpir au plus vite.

— On a besoin de cet or, patron, rétorqua Huang. On est trop vieux pour continuer. C'est notre dernière guerre, et c'est l'heure d'empocher le pactole.

TOON DÉTACHA SON oreillette et la laissa pendre le long de sa veste. Il en avait marre d'entendre les histoires macabres de Jabril. Il s'adossa contre la paroi du rempart et essuya la sueur qui lui brûlait les yeux. Rien à faire, il ne parvenait pas à s'habituer à la chaleur.

Il leva la tête. Le ciel était d'un bleu azur éclatant.

Il y avait plusieurs années de cela, lorsqu'il habitait encore au Tennessee, lui et ses potes avaient piqué une bouteille de Dickel dans un supermarché. Pour s'y prendre, ils avaient affirmé à un jeune caissier que quelqu'un s'en prenait à sa bagnole. Ils avaient profité de l'absence momentanée de celui-ci, parti vérifier par la porte arrière, pour subtiliser le whisky. Cette nuit-là, ils s'étaient soulés dans un champ en regardant le ciel, tous allongés dans l'herbe. Toon avait été envoûté par les étoiles. Bien que la nuit eût été chaude, la contemplation de ces milliards de kilomètres de néant l'avait fait frissonner. En y repensant le lendemain, il en était venu à la terrifiante conclusion que, loin d'être un paradis, les cieux n'étaient en fait qu'une horrible *absence* céleste. Qu'au-delà du ciel bleu estival ne s'étendait que la nuit, froide et éternelle.

Il buvait beaucoup de whisky, désormais. Il allait se poser au *Riviera* jusqu'à ce qu'on le foute dehors et qu'on verrouille les portes. Il se mettait dans un état minable en espérant dormir d'un sommeil sans rêve.

La chaleur était insupportable. Il s'épongea le visage avec sa serviette blanche et se l'enroula autour de la tête comme un keffieh.

Il remit son oreillette en place.

— Comment ça va, les gars ? Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

LUCY ET HUANG marchaient le long de l'avenue centrale, une longue allée pavée qui reliait l'entrée de la citadelle à celle du temple principal.

Il était facile d'imaginer une procession solennelle la remonter à la lueur de torches. D'entendre le chant des prêtres tout de robes vêtus, le visage recouvert de masques de cérémonie, prêts à se prosterner devant leur dieu sinistre.

Ils atteignirent la façade titanesque du temple, ses énormes colonnades – et ses deux taureaux colossaux qui montaient la garde.

Lucy et Huang se tinrent sur le seuil de la porte et tentèrent de percer l'obscurité. Leurs ombres démesurées s'étiraient sur la pierre plate.

Ils s'aventurèrent à l'intérieur après avoir laissé à leurs yeux le temps de s'habituer à la pénombre.

Ils se trouvaient dans une vaste chambre, dont le plafond voûté était supporté par huit piliers gigantesques couverts d'obscurs hiéroglyphes et de silhouettes d'hommes-bêtes monstrueuses.

Une série de marches conduisait à un sanctuaire surélevé. Un énorme taureau menaçant surplombait l'autel.

Lucy et Huang remontèrent la nef de cette immense salle, abandonnée depuis des millénaires. Ses parois amplifiaient et réverbéraient le bruit de leurs pas.

Ils gravirent l'escalier érodé par le temps jusqu'à l'autel. Lucy fit glisser sa main sur la surface. De l'obsidienne noire sur laquelle de petites rigoles, destinées à recueillir le sang, avaient été creusées.

— Peut-être qu'ils sacrifiaient du bétail, avança Huang.

— Tu vois quelqu'un parvenir à hisser un taureau là-dessus ? Non, on y saignait quelque chose de plus commode à transporter.

— Si ça devait m'arriver, je me battrais jusqu'à mon dernier souffle.

— Il est possible que les sacrifiés aient été volontaires. Peut-être que c'était un grand honneur de se vêtir d'une belle robe et d'être consacré par les dieux. Peut-être qu'ils mâchaient une boulette d'opium avant d'aller s'allonger sur l'autel en se la pétant.

— Belle bande de tarés.

Lucy haussa les épaules.

— Il y a pire. Un jour, j'ai vu un mec activer une ceinture

d'explosifs devant un point de contrôle. Un de ces fous de Dieu qui carburent au Djihad qu'on trouve en Arabie Saoudite. Il affichait un sourire grand comme ça, excité à l'idée d'accéder au Ciel. Il avait tellement hâte d'appuyer sur son foutu bouton qu'il n'a emporté personne avec lui. Il n'a sacrifié sa vie que pour esquinter un bout d'asphalte. J'ai vu sa tête rebondir sur la route cinquante mètres plus loin. Alors, qu'on ne vienne pas me dire qu'on est différents des gens qui vivaient ici. Bordel, toi et moi on est là avec des flingues dans nos mains et des couteaux à notre ceinture. Les hommes n'ont pas changé, Huang. Nous aussi, on est guidés par nos propres dieux barbares.

Lucy sortit sa radio.

— Reconnaissance à *Mauvaise Lune*, à vous.

La voix de Gaunt :

— *J'écoute.*

— Nous avons atteint l'objectif. Préparez-vous à décoller. Dès que je vous donne le signal, vous rappliquez.

— *Reçu.*

JABRIL ÉTAIT ASSIS sur la corniche aux côtés d'Amanda.

— J'ai discuté avec votre ami noir, lui dit-il. Il prétend que vous avez tué beaucoup d'hommes.

— Ouais.

Amanda restait concentrée sur la lentille oculaire de son viseur.

— Il faut d'abord s'assurer de bien les avoir en gros plan, d'être capable de voir leur visage et même la sueur dans leurs sourcils. La première fois que j'ai tué quelqu'un d'une balle dans la tête, je n'en ai pas dormi pendant une semaine. C'est arrivé à l'époque où j'étais stationnée sur une Base Opérationnelle Avancée à As Salman. *Yellow Nine*. Un trou à rats perdu au cœur d'un quartier pourri. On essayait des tirs de mortier presque tous les jours. J'étais chargée de monter la garde dans un mirador.

» Un après-midi, deux obus ont frappé le parking. Il était impossible de voir les tireurs parce qu'ils étaient à l'abri derrière un immeuble ; en revanche, j'avais pu repérer un type qui parlait au téléphone à découvert. Il était en train de superviser les ajustements de trajectoire de ses amis miliciens. Il croyait être en sécurité parce qu'il n'était pas armé. J'ai braqué mon réticule pile poil au milieu

du front. J'aurais dû viser la poitrine pour être certaine de l'atteindre, mais comme c'était ma première fois, je voulais faire les choses en règle. Je voulais savoir ce que ça faisait de tuer un mec. Et juste à ce moment-là, il a levé les yeux vers moi. Il était à trois cents mètres de distance et, pourtant, je jure qu'il m'a vue dans le mirador et qu'il m'a dévisagée. Je lui ai fait exploser la tronche. Un trou net de part en part qui lui a arraché tout l'arrière du crâne.

» Le soldat à mes côtés derrière le muret a enregistré la scène sur son téléphone. Des os et de la cervelle en basse résolution, un flou de pixels rouges. Il a montré la vidéo à toute la section. Ce petit extrait m'a transformée en véritable star de la garnison. J'ai été défoncée à l'adrénaline pendant une semaine. On m'a tatouée à l'ancienne, avec une aiguille chauffée à blanc, « Une balle, un mort » sur l'épaule, et « La Mort venue de loin » au-dessus des fesses. Mais une fois la semaine écoulée, je me suis effondrée. Je consommais beaucoup d'alcool et de pilules. Je n'arrivais plus à dormir. Je n'arrêtais pas de penser au mec que j'avais buté. À ses parents, ses enfants.

» La seconde fois, ça s'est un peu mieux passé. J'ai encore une fois été euphorique, puis dépressive, mais un peu moins intensément, d'une manière un peu moins extrême. Ensuite est arrivé le moment où tuer un homme n'était pas plus difficile que d'appuyer sur un interrupteur. C'est la triste vérité. Une fois qu'on a franchi cette ligne-là, ça devient un jeu d'enfant.

Jabril alluma une cigarette. Il tendit le paquet à Amanda, qui secoua la tête.

— Et vous ? lui demanda-t-elle. Vous avez déjà tué quelqu'un ?

— De mes propres mains ? Non, jamais.

— Ce n'est pas ce que le ton de votre voix me laisse croire.

Lucy :

— *Le temple est sans danger. Rejoignez-nous aux tours de garde. Allons trouver ce putain de trésor.*

## LE CONVOI

LE CIEL S'ASSOMBRISAIT. Un ciel violet dans lequel venaient poindre les étoiles du soir.

Lucy jeta un coup d'œil à sa montre.

— On dirait qu'on va passer la nuit ici.

Elle et Huang marchaient entre les véhicules incendiés du convoi. Les carcasses noircies projetaient de longues ombres dans l'obscurité grandissante. Elles se mirent à grincer et à craquer alors que la chaleur accablante de la journée s'atténuait. Le métal commençait à se rafraîchir.

La tornade de feu qui avait consumé les camions et les jeeps s'était éteinte depuis longtemps, mais Lucy et Huang pouvaient encore en sentir l'odeur résiduelle. Le caoutchouc fondu et les corps calcinés empestaient l'air.

Ils discernaient des ossements entremêlés à l'intérieur des véhicules. Des enchevêtrements de crânes et de côtes amoncelés sur le plancher passager de berlines incinérées.

La puanteur dégagée par la chair et le carburant en combustion leur était familière.

Pendant son temps dans l'armée régulière, on avait souvent ordonné à Lucy d'ignorer la peur et de foncer tête baissée vers les cris et le chaos engendrés par les explosions de voitures piégées. Elle était chargée d'évacuer les blessés et d'évaluer les risques de déflagrations secondaires. Elle devait courir en direction de la fumée, à contre-courant de vagues de civils en fuite. Ensuite, elle se joignait à quatre pattes aux autres soldats pour fouiller les débris de fond en comble. Obligée de faire fi des flaques de sang noires et poisseuses, des mains et des pieds sectionnés, elle devait rechercher le moindre fragment de circuit, le moindre bout de fil susceptible de trahir la provenance des bombes.

Lucy inspecta l'arrière d'un camion transporteur de troupes. Des



corps entrelacés. De la chair grillée. Des chargeurs d'AK-47 noircis disséminés parmi les os.

— La plupart de ces camions étaient pleins à craquer de munitions de Kalachnikov. Chauffées par le brasier, elles ont certainement sauté dans toutes les directions comme des pétards

— Bordel, mais quel merdier.

Ils regardèrent sous le camion. Un corps en position fœtale, les mains sur la tête.

— J'ai besoin d'un verre, murmura Lucy. Un gros verre.

— Et moi d'un putain de gros pétard, ajouta Huang.

Venaient ensuite deux transporteurs de troupes blindés, l'intérieur aussi noir que le charbon.

Puis une rangée de vieilles Impala, dont plusieurs des portes étaient demeurées ouvertes. Tous les sièges avaient flambé jusqu'aux ressorts.

Suivait un paquet de camions de cinq tonnes, ces vieux tas de ferraille de l'ex-Union Soviétique qui constituaient la majorité du matériel de guerre de Saddam.

Lucy examina le capot de l'un d'eux. Le devant avait fondu. L'aile et la calandre du véhicule étaient réduites à une vulgaire flaque de métal dans le sable. L'avant du bloc-moteur pendait en plusieurs traînées de gouttes figées.

— Quelqu'un a jeté des grenades de thermite.

Ils continuèrent leur avancée le long des épaves. Leurs bottes faisaient craquer du verre.

Lucy jeta un coup d'œil à l'arrière d'un des véhicules de transport de troupes blindés. Ne restaient plus des banquettes latérales que les châssis métalliques.

Huang monta à l'intérieur et souleva le couvercle d'un coffre avec le canon de son arme. Une valise Samsonite fondue. Des tapis de prière enroulés, des Reeboks et de la literie roussis.

— As-tu déjà participé à l'évacuation d'une propriété ? demanda Huang. Les trucs que laissent les morts derrière eux ont toujours l'air dérisoire et pathétique.

Lucy sortit la radio longue portée de son sac à dos. Une ICOM à large bande portative de la taille d'une brique. Elle tira l'antenne.

— *Mauvaise Lune*, vous m'entendez, à vous.

Gaunt :

— *J'écoute.*

— Le site est sous contrôle. Amenez les hélicos.

— *Bien reçu.*

Ils continuèrent à marcher.

— Regarde ça, fit Huang.

Il indiquait le châssis incinéré d'un Land Rover Defender customisé tout-terrain. Il était muni d'un treuil, d'une prise d'air surélevée et d'un pare-buffle.

Lucy ramassa une plaque d'immatriculation calée dans le sable.

— Tout droit sorti d'un concessionnaire koweïtien.

À l'arrière, le hayon était ouvert. Le compartiment de chargement était vide.

Huang se pencha à l'intérieur. Il trouva une paire de lunettes brisée dissimulée dans le sable. Il la secoua. Des Oakley.

— Tu veux que je fasse une clé de bras à Jabril pour qu'il nous dise ce qui s'est réellement passé ? demanda Huang.

— Je me fous de savoir ce qui s'est passé. Il peut bien garder ses secrets pour lui si ça lui fait plaisir. Je hais ce putain de pays, je me contrefiche de son peuple, de son histoire, de sa politique à la con et de ses guerres de merde. Je suis ici pour faire de l'argent. Je suis venue pour l'or, et c'est tout ce qui m'importe.

Ils poursuivirent leurs recherches en se faufilant entre les berlines calcinées.

TOON REPOSITIONNA SON SAW afin de pouvoir surveiller le convoi. Il vit les silhouettes de Lucy et de Huang qui marchaient parmi les voitures. Jabril et Amanda avaient gravi l'escalier de la tour de garde pour le rejoindre.

— Vous êtes vraiment sûr qu'aucun de vos potes n'est planqué quelque part ?

— Comment quelqu'un pourrait-il survivre dans un endroit pareil ? demanda Jabril.

— Vous avez dit que les ruines étaient hantées. Certains de vos hommes ont affirmé avoir aperçu des fantômes. Soi-disant que des revenants se baladaient sur les créneaux pendant la nuit.

— Ce n'étaient que des superstitions de garçons de ferme, qui n'avaient rejoint l'armée que parce que c'était plus gratifiant que de garder des chèvres. Ce bataillon était censé être constitué de l'élite de la Garde républicaine, mais la plupart de ses membres ne savaient même pas lire ni écrire. Certains portaient des ossements en guise d'amulettes pour éloigner les djinns qui hantent le désert.

— Et vous, vous croyez à ces conneries ?

Jabril haussa les épaules.

— Je ne peux m'empêcher de sentir que nous ne sommes pas seuls dans cette vallée, intervint Amanda. Lucy a raison. Il y a des yeux qui nous observent en permanence.

— Regardez autour de vous, fit Jabril. Il n'y a pas d'endroit plus mort sur cette planète.

LUCY S'AGENOUILLA PRÈS de la porte coulissante d'un Chrysler pour en examiner la carrosserie. Elle glissa un index dans un trou de projectile.

— Tu as vu la taille ? Ces voitures ont encaissé du.50. Ceux qui les ont canardés étaient tous situés du même côté ; les balles ont perforé à gauche et sont ressorties à droite. Des tirs nourris, méthodiques. Chaque véhicule a été arrosé. Mon avis ? Les tireurs se sont d'abord occupé des camions qui ouvraient et fermaient la marche. Après ça, tous les autres ont été coincés. De la chair à pâtée. Les soldats ont essayé de se planquer derrière les voitures mais se sont fait quand même déchiqueter. Les réservoirs ont pris feu, et tout a explosé. Je suis prête à parier que si on prenait la peine d'explorer ce versant de la vallée, on trouverait un sacré paquet de douilles là où ils se sont embusqués.

— Mais pourquoi avoir lancé des grenades incendiaires ? demanda Huang. Ils avaient tué tout le monde et le convoi était déjà en train de cramer. Alors pourquoi la thermite ? C'était une perte de temps. Ils voulaient brûler quoi au juste ?

— Peut-être voulaient-ils détruire les preuves pour confondre les légistes.

— Mouais.

Lucy envoya un coup de pied dans un tas de loques. Des habits de camouflage vert olive en lambeaux et des bottes de cuir desséchées par le soleil.

Et, au milieu, des ossements. Un crâne roula sur le côté.

— Regarde.

Huang pointait du canon un bidon d'essence vide à proximité. Une main squelettique agrippée à un Zippo.

— Ce connard s'est immolé. Peut-être que Jabril disait la vérité après tout, et qu'ils se sont tous rendus mutuellement dingues. Terrassés par la peur et la paranoïa.

— La nuit tombe, le coupa Lucy. Allons trouver ce camion.

Ils atteignirent le bout du convoi.

Un camion blindé, entouré d'automobiles.

Elle appuya sur le bouton de transmission accroché à son armure.

— Jabril ? Vous m'entendez ?

— *Je vous écoute.*

— Je crois avoir trouvé le magot.

— *Il se trouve à l'intérieur d'un gros fourgon blindé américain, le genre utilisé lors des transports de fonds. Il avait été importé en Irak avant le début de l'embargo.*

Lucy sauta sur le capot. Elle s'accroupit et se cracha sur la main. Elle la glissa derrière le pare-buffle et astiqua la plaque de calandre.

FORD.

C'était littéralement une chambre forte sur roues, dotée d'une cabine à trois sièges et d'un compartiment de chargement en acier renforcé. Deux essieux arrière. La porte du coffre était sécurisée par des verrous à combinaison.

— On dirait qu'il s'est bien fait arroser lui aussi. Il pèse combien, ce truc ?

— *Environ quinze tonnes. Douze pour le camion et trois pour l'or. La traversée du désert a été particulièrement difficile, car il ne cessait de s'enliser dans le sable. Nous avons dû le treuiller, en le reliant avec des chaînes à deux transporteurs de troupes.*

— Toon. Tu as tes jumelles sur toi ?

— *T'inquiète pas, patron. Je vous vois tous.*

— Tu penses qu'on pourra ouvrir ce fils de pute ?

— *Sans problème. Avec nos dents s'il le faut.*

DERRIÈRE LE PARAPET de la tour de garde, Toon surveillait le

convoi avec ses jumelles.

La voix de Lucy :

— *Toon, amène tes fesses. Toi aussi, Mandy. Il va falloir déplacer quelques-unes de ces bagnoles.*

— Attends une minute, patron. (Il braqua son regard sur un car de transport de troupes.) J'ai cru voir quelque chose.

— *Tu as vu quoi ?*

— Du mouvement, juste du coin de l'œil. Du moins je crois ; ça n'a duré qu'une fraction de seconde. Pas loin des voitures. Mais là, je ne vois plus rien.

Toon se frotta les yeux, puis inspecta quelques camions brûlés et des 4x4 détruits.

— Au temps pour moi, patron. J'ai dû halluciner.

— *C'est bon, reçu. Reste vigilant.*

Une ombre furtive. Quelque chose bougeait dans le bus incendié.

— Merde ! On a de la compagnie ! cria Toon.

Il tira le levier d'armement du SAW et ouvrit le feu dans un rugissement de canon. Le recul continu du M249 faisait trembler sa chair pendant que les douilles cascadaient sur la pierre en carillonnant. Le car était percuté par deux cents tirs à la minute. Il était secoué et crachait des étincelles au rythme des balles qui lui perçaient la carrosserie.

— *Qu'est-ce qui se passe, bordel ?* cria Lucy. *Quelqu'un a essayé de nous tirer dessus ?*

Toon attrapa les jumelles posées sur le parapet et inspecta le bus. La poussière et la fumée se dispersaient. Le pourtour des trous laissés par les balles brillait d'un rouge sombre.

— *Tu vas me dire ce qu'il y a, putain de merde ? Ennemis en vue ? Est-ce qu'il y a des ennemis en vue ? Toon, nom de Dieu, réponds-moi !*

Ce dernier accrocha une nouvelle boîte de munitions au M249. Il clipsa une bande dans le puits et referma la culasse.

— Restez là où vous êtes. Je vais aller voir.

LUCY ET HUANG s'abritèrent derrière des épaves de véhicules. La pétarade de la mitrailleuse résonnait dans toute la vallée. Tout près d'eux, le grincement aigu de l'acier perforé par les balles leur

crevait les tympans.

Flash-back sur le sergent-major Miller, en train de donner un cours à la section de Lucy dans le village factice d'Imber, sur les plaines de Salisbury. Un lieu de simulation de guerre en milieu urbain.

— *Si jamais vous vous retrouvez dans un échange de tirs en pleine rue, ne soyez pas assez stupides pour aller vous planquer derrière une portière. Une feuille de métal n'arrêtera pas un carreau d'arbalète, alors imaginez une balle à haute vélocité. Si vous devez utiliser un véhicule comme couverture, baissez-vous et assurez-vous que le bloc-moteur soit entre vous et le tireur. Si c'est le cas, vous y serez aussi en sécurité que dans les bras de votre mère.*

Les coups de feu cessèrent. L'écho se tut progressivement. Puis, le silence.

— Qu'est-ce qu'il fout ? cria Huang.

Lucy risqua un regard par-dessus le capot bosselé de la Lincoln. Elle vit Toon sortir de la tour de garde en courant. Il fonçait droit sur le convoi, SAW en main.

Lucy appuya sur le bouton de transmission de sa radio.

— Toon ? Tu vas me dire ce qui se passe, oui ou merde ?

Il lui répondit d'une voix essoufflée :

— *Il y a quelque chose par là. Je le jure sur la tête de ma mère.*

— Tu crois qu'il a perdu la boule ? demanda Huang.

Elle soupira.

— Va voir ce qui lui arrive.

TOON GRIMPA À bord du bus incinéré. Il remonta l'allée centrale, flanquée de rangées de sièges réduits à l'état de ressorts. Les fenêtres aux vitres éclatées, ainsi que les trous de projectiles, comme saupoudrés sur les panneaux latéraux et le plafond, laissaient filtrer la lumière faiblarde du crépuscule.

Il souhaitait désespérément trouver quelque chose. Un serpent, un vautour mort, une sorte de rongeur du désert ; n'importe quoi qui saurait lui prouver qu'il n'était pas devenu cinglé.

Il y avait un cadavre à l'arrière du bus. Un soldat irakien mort depuis longtemps, carbonisé et desséché, le dos arqué dans un paroxysme de souffrance.

Amanda sauta à l'intérieur.

— Ça va ?

Toon secoua la tête.

— J'ai aperçu quelque chose. Sans déconner.

— C'était peut-être la brise.

— Il n'y a pas de brise.

— Ou sinon, un changement dans la pression atmosphérique. La fraîcheur du soir aurait très bien pu jouer des tours à ta vue. En tout cas, ce n'était certainement pas ton copain crevé sur le siège arrière. Lui, il a été cuit comme du charbon.

— Vous devez tous croire que je fais un burn-out.

— Je pense surtout que ça a été une putain de longue journée et qu'on devrait tous se reposer.

Huang apparut dans l'encadrement de la portière.

— Tout va bien ?

— Ouais, fit Amanda. Fausse alerte.

— ON VA D'ABORD libérer de l'espace autour du camion, O.K. ? fit Lucy. Filez-moi un coup de main.

Elle enleva son manteau et détacha son armure. Elle ne garda que son t-shirt de l'Union Jack et son treillis.

Huang ôta sa veste. Il portait un t-shirt des Sisters of Mercy. *Event Horizon Tour*.

Le fourgon était coincé entre des berlines.

— Essayons de faire glisser ces saloperies.

Les quatre se positionnèrent aux ailes de droite d'un premier véhicule ; Lucy et Huang à l'arrière, Amanda et Toon à l'avant. Ils se mirent à faire tanguer la voiture.

— Un, deux, trois.

Ils soulevèrent le flanc à l'unisson dans un crissement de métal. La berline bascula sur son toit, non sans que les portières, le capot et les enjoliveurs se détachent de la carcasse dans un nuage de poussière.

Ils répétèrent la manœuvre avec les autres épaves jusqu'à ce que le fourgon se retrouve complètement dégagé.

Lucy ouvrit sa gourde et se versa un peu d'eau sur la tête. Elle examina le camion. Celui-ci penchait significativement sur la droite, les roues à moitié enfoncées dans le sable.

Elle leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait. Il y avait de plus en plus d'étoiles et la pleine lune s'était levée. Des ombres noires se coagulaient le long du convoi.

— On va bientôt manquer de lumière. Il va falloir stabiliser ce camion si on veut passer à travers ses portes. Voyons voir si on peut le faire démarrer ; l'idéal, ce serait de l'emmener jusqu'à la citadelle et de le garer sur le plat. Comme ça, on pourrait installer de l'éclairage et se mettre au travail.

Elle inspecta le dessous du fourgon. Doubles essieux. Une grille de protection recouvrait le tuyau d'échappement. Le moteur, l'arbre de transmission et la suspension étaient protégés par de l'acier galvanisé soudé au châssis.

Elle assena un coup de pied sur l'une des roues.

— Vous voyez ça ? Des pneus Runflat. Les rebords à l'intérieur sont renforcés, ce qui permet de rouler sur la jante en cas de crevaison. Avec ça, vous pouvez enfoncer un barrage routier sans problème. Peu importe si des bandits vous balancent une herse dans les pattes ou si vous vous prenez une décharge de chevrotine ; vous continuez à rouler comme si de rien n'était. C'est génial. Ce camion est monté comme un tank !

Ils tentèrent d'ouvrir la cabine. Les portières étaient verrouillées.

Huang dégaina son Glock et visa la poignée, mais Lucy l'empêcha de tirer.

— C'est inutile, sauf si tu veux te prendre le ricochet en pleine poire.

Une des vitres était fissurée.

— Ça a beau être du polycarbonate, il a quand même encaissé un sacré paquet de tirs.

Lucy martela le vitrage avec la crosse de son fusil. La plaque de 2,5 cm d'épaisseur de fibre optique plastique se fendit en deux et tomba dans la cabine.

Huang se glissa à l'intérieur. Il tendit la main sous le tableau de bord et tira le levier du capot.

Lucy alla inspecter le moteur. Elle retira l'un de ses gants et fouetta la poussière, puis elle vérifia les filtres et les lignes



d'injection. Elle examina le fil du démarreur.

— Tu crois pouvoir le faire démarrer sans la clé ? cria Huang.

— Admire l'artiste.

Elle se pencha sur le compartiment moteur. Elle connecta la bobine d'allumage située à l'arrière du moteur V12 à la borne positive de la batterie.

À l'intérieur, le tableau de bord s'alluma.

— Pas mal !

Elle glissa ensuite le bras, pour atteindre l'aile, sous la batterie et déclencha le solénoïde du démarreur.

Huang arracha le carénage de la colonne de direction et mit en contact l'extrémité des fils du démarreur et de la batterie.

Le moteur démarra. Les essuie-glaces balayèrent des couches de sable de part et d'autre. L'unique phare encore fonctionnel clignota puis s'alluma tout à fait.

— Beau travail !

Lucy referma lourdement le capot et monta dans la cabine. Huang la laissa prendre le volant.

— Et, messieurs dames, c'est comme ça qu'on fait.

Le camion était enfoncé dans le sable. Amanda et Toon allèrent récupérer les capots des malles arrière des berlines et les glissèrent sous les roues du fourgon.

— Nickel. Et maintenant, faisons rouler cette merveille.

Sur ce, Lucy embraya le moteur et appuya à répétition sur l'accélérateur. Elle tenta de faire sortir le camion des profondes ornières creusées dans le sable. Les roues tournaient sur elles-mêmes, faisant voltiger certains des lambeaux de caoutchouc qui fouettaient l'air.

Huang avait sorti la tête par la fenêtre pour superviser la progression de la manœuvre. Il criait des encouragements.

— C'est bien ! Continue comme ça ! On y est presque !

— J'ai l'impression de m'enfoncer encore plus.

— Non, n'arrête pas. Plus que deux centimètres et c'est bon.

Huang sauta de la cabine et rejoignit Toon et Amanda à l'arrière du fourgon. Ils poussèrent de toutes leurs forces, baignés de sueur. Le camion fit une embardée soudaine et se libéra des ornières. Ils

reçurent une vague de sable en pleine figure.

Un gémissement guttural se fit entendre alors que le dessous du camion frottait contre un rocher.

La voix de Lucy à la radio :

— *Ça dit quoi ?*

— Tu t'en sors très bien.

Le camion s'extirpa enfin du convoi en bousculant l'épave d'une Nissan. Il roula lentement sur le terrain lunaire en direction des tours de garde situées à huit cents mètres. Le moteur peinait et s'emballait. Toon et Amanda déblayaient les rochers qui se trouvaient sur le chemin du véhicule.

HUANG LES LAISSA prendre de l'avance et retourna vers le convoi afin de récupérer son équipement. Son armure et son fusil reposaient sur le capot d'une Impala.

Un cadavre gisait sur le siège du conducteur. Un squelette carbonisé aux orbites vides, dépourvu de cheveux, dont les mains étaient comme soudées sur le volant. Ses lèvres ayant été brûlées, sa mâchoire était figée en un sourire sans joie.

Totalement indifférent à sa présence, Huang lui tournait le dos. Il rattacha sa ceinture et clipsa autour de sa cuisse la courroie de son holster.

Derrière lui, le conducteur de la berline commença à s'animer. La tête aveugle au rictus sardonique se tourna lentement vers lui. Sa peau effritée craqua ; les mains décharnées se tordirent et parvinrent à s'arracher du volant. La créature se hissa lentement hors du véhicule.

Huang boucla les sangles de son armure. Le bruit du Velcro l'empêcha d'entendre le raclement des pieds squelettiques qui se traînaient dans le sable.

Il se passa le fusil en bandoulière, puis dévissa le bouchon de sa gourde. Il s'apprêta à en avaler une rasade.

Des cailloux s'entrechoquèrent derrière lui. Il se retourna vivement.

Un visage tuméfié, poussiéreux, putréfié. Quelque chose qui avait été jadis un homme. Des filaments métalliques semblaient courir au travers de sa chair.

— Sainte Mère de Dieu.

La créature se raidit, comme réagissant au son de sa voix, avant de se jeter sur lui. Huang laissa tomber sa gourde, leva son arme et tira une rafale. La forme cadavérique fut projetée en arrière, le ventre déchiqueté. La force de l'impact la propulsa par-dessus le capot d'une Cadillac. Elle s'écrasa par terre, inerte.

Huang se pencha sur la chose morte aux blessures encore fumantes. Un visage squelettique aux orbites creuses, la peau comme étirée sur les os.

La voix de Lucy :

— *Quoi encore ? Qui vient de tirer ?*

Il pressa le bouton du commutateur suspendu à sa veste.

— Rappliquez tous ici. Il y a un truc que vous devez absolument voir.

La créature se redressa subitement. Une main putréfiée le saisit par l'épaule ; l'autre lui attrapa le col de l'armure. Elle le tira vers elle et lui planta aussitôt ses chicots dans le cou, pénétrant dans l'épiderme comme dans du beurre. Effusion de sang. Huang hurla en tentant de se libérer de son étreinte tout en dégainant son Glock.

Il lui cala le canon contre l'estomac et appuya sur la détente. Nuage de fumée. Brefs éclairs de flammes. Le corps desséché se convulsait au rythme des balles qui lui transperçaient le torse. Huang vida le chargeur en entier, puis jeta le pistolet.

Il repoussa violemment la créature de sa main gauche tout en décrochant une grenade à fragmentation de la droite. Il retira la goupille avec ses dents. Le levier de déclenchement se redressa.

Il décocha un puissant coup de poing qui s'enfonça dans le ventre de la créature, puis relâcha la grenade. Celle-ci resta logée à l'intérieur. Il fit tomber le monstre d'un coup de pied et bondit en lieu sûr.

La créature tenta de se relever, une tranche de muscle luisante fermement coincée entre les dents. Elle tendit les bras, comme si elle essayait de retrouver Huang à tâtons.

Celui-ci se protégea la tête.

Détonation.

Par terre en position fœtale, il fut aspergé de sable, de gravats et de lambeaux de chair brûlants.

## LA BARRICADE

HUANG SE LAISSA choir près de la porte arrière d'un transporteur de troupes. Il s'appuya contre le montant, la tête posée contre le métal. Il appliqua un chiffon sur la plaie pour contenir l'hémorragie.

Lucy, Toon et Amanda s'accroupirent à ses côtés.

— Injecte-toi une dose de morphine, l'avisa Toon.

— Non.

— T'es dans un sale état, mon pote.

— Laissez-moi seulement me reposer quelques instants.

Amanda lui rinça la nuque avec l'eau de sa gourde et pansa la blessure.

— Tu es sûr de ne pas vouloir de morphine ?

— Je vais bien, murmura-t-il.

Lucy prit Amanda à part.

— Alors ? demanda Lucy.

— La plaie est profonde. Il a perdu beaucoup de sang.

LUCY MARCHAIT PARMi les voitures. Des morceaux de chair fumants jonchaient le sable.

Elle souleva une plaque d'identité souillée de sang séché avec le canon de son fusil d'assaut. Elle l'examina du bout de ses doigts gantés.

— Tu as trouvé quoi ? s'enquit Amanda.

— Qu'il faisait partie de la Garde républicaine.

— Alors Jabril avait tort. Certains d'entre eux ont survécu.

Lucy fit rouler un bras flétri avec sa botte.

— Cramé. Momifié. Ce type est mort depuis des semaines.

— Huang ne serait pas de ton avis.

Lucy s'empara du couteau qu'elle gardait attaché au tissu de sa veste. Elle piqua l'extrémité du bras sectionné.

— On dirait qu'il y a quelque chose d'incrusté dans la chair.

— C'est-à-dire ?

— Du fil de fer. Des filaments métalliques. Ils courent tout le long du muscle.

— Du shrapnel ?

— Non, non. Autre chose.

— Le plus tôt on se tire d'ici, le mieux c'est.

— Ouais, murmura Lucy tout en rangeant son couteau. Je crois que tu as raison.

LE CAMION BLINDÉ était garé dans la cour principale de la citadelle. Jabril tournait autour du véhicule en inspectant les dégâts provoqués par les balles. Il vit Lucy venir vers lui d'un pas ferme.

— Ces portes à l'arrière seront votre plus gros obstacle. Leur acier fait peu ou prou huit centimètres d'épaisseur.

Lucy l'attrapa par le col de son gilet pare-balles et le plaqua violemment contre la paroi du fourgon. L'impact fut tel qu'il en perdit sa prothèse. Cette dernière cliqueta contre les dalles de pierre.

Il tenta en vain de repousser Lucy de sa main valide et de son moignon.

— Fini les politesses, sale fils de pute. Huang vient de se faire attaquer. Quelqu'un ou quelque chose a essayé de lui arracher la gorge.

— Est-ce qu'il est blessé ? A-t-il été mordu ?

Lucy le secoua sans ménagement, lui cognant la tête contre le blindage.

— Qu'est-ce qui s'est vraiment passé ici, Jabril ?

— Quoi qu'il arrive, vous ne devez pas toucher Huang. Prévenez vos amis qu'il leur faut porter des gants s'ils doivent s'approcher de lui.

— Tu vas parler, oui ? Qu'est-il arrivé ? Le gars qui s'en est pris à Huang avait l'air d'être mort depuis des mois. C'est impossible qu'il ait pu se balader dans cet état.

— Vous saviez que cette contrée était empoisonnée. Vous étiez prévenus du risque que vous encourriez en venant ici.

Elle le secoua à nouveau.

— Il y avait des fils métalliques qui lui couraient au travers de la peau. Est-ce lui qui s'est infligé ça ?

— Non.

— Combien d'autres de tes potes se promènent dans les parages ?

— Je ne sais pas.

— Tu vas parler, oui ? Qu'est-il arrivé dans cette vallée ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Elle le gifla.

— Je vous ai promis de l'or, gémit-il. Il se trouve derrière les portes de ce camion. Prenez-le et partez.

Le reste de la troupe traversa la cour à leur rencontre. Huang était appuyé sur Toon et Amanda. Il peinait à marcher. Il était pâle et en nage.

— Comment ça va, patron ? demanda Toon.

Lucy malmena Jabril une dernière fois.

— Si jamais une autre surprise du genre nous tombe dessus, je te démonte la tête. (Elle lâcha son armure et se tourna vers Toon.) Je vais aller mettre le camion à l'abri. Mandy, suis-moi.

Toon aida Huang à franchir les derniers mètres avant de le déposer à l'ombre.

Jabril remit le crochet en place sur le moignon de son poignet, puis alla s'asseoir sur un tas de pierraille auprès de Huang. Il regarda le bandage ensanglanté avec un air coupable.

— Je suis désolé, fit Jabril.

— Je jure devant Dieu que le gars qui m'a sauté dessus était un cadavre ambulante. Qu'est-ce qui lui est arrivé, bordel ?

Jabril baissa les yeux.

— Je suis désolé. Je suis vraiment désolé.

LUCY SE HISSA à l'intérieur de la cabine et démarra le moteur, qui fit cracher au camion de grosses bouffées de fumée noire. Elle appuya doucement sur l'accélérateur. Le fourgon se mit en branle.

L'avenue centrale de la citadelle coupait à travers les décombres des bâtiments et les cours encombrées de débris. Précédé par le cône de lumière émis par son unique phare, le camion blindé remonta la légère pente qui le séparait de l'entrée du temple.

Il passa entre les deux monstrueux taureaux sculptés et pénétra dans les ténèbres. La toux grasse du moteur endommagé résonna dans l'immense chambre voûtée.

Lucy coupa le contact. Amanda ouvrit sa portière.

— Le toit devrait nous tenir à l'abri des survols de reconnaissance, commenta Lucy. (Elle orienta sa lampe de poche vers le plafond. Les gigantesques piliers supportaient d'énormes blocs de pierre.) Avec des rochers pareils, notre signature thermique devrait être invisible aux yeux des capteurs.

Elles inspectèrent la chambre forte à l'arrière du véhicule.

— De l'acier cadmié de 2,5 cm d'épaisseur. Sans vitrage ni meurtrière, le point faible du compartiment reste la porte. Et encore ; la plaque est un peu plus fine, mais renforcée au cobalt. Les gonds sont encastrés. On pourrait tenter le C-4 mais, à mon avis, ce serait une perte de temps. Il faudrait une bombe à hydrogène pour espérer percer un trou, et j'exagère à peine. Un perforateur diamant ne ferait pas une égratignure. Il y a bien des conduits sur le toit, mais ils ne nous seront d'aucune utilité.

— Il faudra employer la manière forte, alors.

— J'en ai bien peur. Va voir où en sont les autres. Je vais me mettre à la tâche.

\* \* \*

L'OBSCURITÉ GRANDISSAIT. les étoiles scintillaient maintenant dans le ciel et la lune s'était teintée de rouge.

Agenouillé sur les dalles de pierre de la cour principale, Toon sortait un pain de C-4 et des détonateurs d'une poche latérale de son sac à dos.

Il inséra l'explosif dans une fissure à la base de l'une des grosses colonnes situées près de l'entrée de la citadelle.

Il enfonça un détonateur dans le pain, puis traversa la cour à reculons en déroulant une bobine de câble électrique. Il lia les deux fils aux bornes positives et négatives d'un contacteur à piles. Il se cacha derrière un énorme bloc de pierre.

— Faites gaffe !

Le plastic explosa dans un claquement de fusil de chasse. Une grosse bouffée de poussière et d'éclats de pierre précédèrent la chute de la colonne, qui s'inclina lentement comme un arbre que l'on abat à coups de hache. Toon se boucha les oreilles.

La structure s'écrasa sur les dalles de la cour dans un grondement infernal. Toon fut bombardé de fragments de rochers.

Il se releva lorsque la poussière fut retombée et balaya les débris qui lui couvraient les épaules et la tête. La colonne, tombée en travers de l'entrée de la citadelle, formait à présent une barrière qui lui arrivait à la taille. Il y installa son M249 et empila son stock de munitions.

Amanda se joignit à lui.

— Le seul moyen d'entrer dans l'enceinte est de passer par ici, lui dit Toon. Le moindre truc qui s'amuse à venir rôder dans le coin, je l'allume comme un pétard du 4 juillet.

Amanda déposa la mallette de son fusil de précision. Elle fit sauter les loquets et retira la lunette de vision nocturne SIMRAD de son lit de mousse. Elle la clipsa sur le rail Picatinny situé devant le viseur de jour. Elle alluma l'appareil, puis releva le cache qui recouvrait la lentille noire grosse comme une soucoupe. Son viseur était maintenant augmenté d'un infrarouge.

Elle étendit son tapis, releva le bord de son chapeau et se mit en position de tir. Elle déplia le petit bipied et posa l'arme sur la face plane d'un morceau de maçonnerie cylindrique.

À quatre cents mètres de là, les épaves des véhicules n'étaient plus qu'un conglomérat d'ombres sous la lueur du soir. En vision nocturne, elles devenaient un étrange paysage luminescent de métal criblé de balles et décapé par le sable. L'infrarouge raccourcissant la perspective, il était ardu d'évaluer leur distance.

— Cette putain de nuit va être glaciale.

Toon jeta un coup d'œil aux hiéroglyphes gravés sur les surfaces rocheuses alentour. Des écritures érodées, éclairées par la lune ; des hommes à têtes de chiens, de taureaux et de serpents.

— Je n'avais pas prévu dormir de toute façon.



Le bruit de rotors lointains se fit entendre.

Toon se rendit au centre de la cour principale. Il alluma un feu à main qu'il tint à bout de bras.

Les hélicos décrivrent quelques cercles autour de la vallée à soixante mètres du sol, puis se rapprochèrent prudemment de la nécropole. Après quelques secondes de surplace, ils atterrirent dans la cour. Toon jeta la torche. Amanda et lui se protégèrent le visage contre le souffle puissant et la lumière aveuglante des phares.

Les rotors décélérèrent lentement. Le vrombissement du moteur finit par se taire.

Gaunt, Raphael et Voss sautèrent des hélicoptères.

Ils déballèrent les filets de camouflage et les jetèrent pardessus les rotors principaux et les poutres de queue. Ils les tendirent ensuite avec des piquets et les lestèrent avec des pierres. Une fois terminé, les deux pilotes remontèrent à bord du *Coup de Griffes*. Gaunt vérifia l'avionique.

— On s'en tire comment, niveau carburant ? lui demanda Raphael tout en s'assurant de ne pas être entendu.

Gaunt jeta un coup d'œil à une jauge.

— On a presque vidé la moitié d'un réservoir, donc il nous reste à peu près cinq cents litres chacun. On pourra rentrer sans problème, si on ne fait pas de détour.

— Tu te sens prêt ?

— De m'occuper de cette équipe d'imbéciles ? Tu parles que je suis prêt. Ils ne partiront pas d'ici vivants.

Il sortit un appareil électronique de son sac à dos. ChemPro. Il se concentra sur les données qui apparaissaient à l'écran.

— C'est quoi ça ?

— Un analyseur de spectre. Il balaye les environs à la recherche d'agents chimiques dangereux.

— Et il a trouvé quelque chose ?

— Des traces de chlore, bien en dessous du seuil de toxicité. La vallée a été aspergée d'une sorte d'agent vésicant il y a longtemps, visiblement.

— Alors il n'y a pas de danger, si je comprends bien ?

— Vaut mieux pas s'attarder, je dirais.

Gaunt dissimula l'analyseur en voyant approcher Lucy.

— Tout va bien ? leur demanda-t-elle.

— Tout est nickel.

Elle se hissa dans la soute du *Coup de Griffes*. Elle détacha une série de cordes et tira de côté un filet de cargaison. Elle se cala trois lampes à trépied pliées au creux de l'épaule.

— T'as besoin d'un coup de main ?

— T'inquiète. Allez plutôt aider à sécuriser le périmètre.

Elle souleva une lourde batterie Vulcan de sa main libre et retourna vers le temple.

— T'as vu le cou du chinetoque ? demanda Raphael. Paraîtrait que des choses, des... créatures se cacheraient parmi les véhicules bousillés.

— Ouais, j'ai vu, répondit platement Gaunt.

— Ça n'a pas l'air de te surprendre.

— Je te l'ai déjà dit : mieux vaut pas s'attarder trop longtemps.

\* \* \*

GAUNT ET RAPHAEL se rendirent à la barricade. Ils s'assirent dos à la colonne, les fesses sur les pierres plates.

Jabril déchira le côté d'un paquet de Salem avec son crochet et le tendit aux autres. Raphael s'alluma une cigarette d'une main tremblante.

— Il fout la pétoche cet endroit, dit-il. (Il scruta les ombres qui s'étiraient dans la cité fantôme. Le clair de lune illuminait la face des ruines antédiluviennes d'une douce lueur phosphorescente.) Il porte malheur, ça se sent.

— N'allez pas vous balader dans l'enceinte, vous deux, les mit en garde Amanda. C'est un vrai labyrinthe de cloîtres, de cours, d'avenues et de ruelles. Tout ce qu'on a à faire, c'est de monter la garde là où on est pour être en sécurité jusqu'à l'aube.

— Il faut tout remballer et foutre le camp au plus vite, intervint Toon. Tu as entendu Huang comme moi ; un cadavre ambulante, bon sang !

— Il ne sait pas ce qu'il a vu.

— Je m'en fous. La blessure qu'il a dans le cou est bien réelle.

Jabril savourait sa cigarette.

— Je vous ai prévenus dès le départ que cette région était empoisonnée. L'armée y a testé de nouvelles munitions sur le bétail, des obus remplis d'agents chimiques et biologiques. À l'époque, de sombres rumeurs ont circulé, prétendant que les armes auraient aussi été testées sur des humains. Que l'armée serait allée jusqu'à sacrifier certains de ses hommes pour améliorer son arsenal. Dans une vallée ombragée telle que celle-ci, un virus peut attendre un hôte pendant des décennies dans les recoins les plus frais. Croyez-moi, vous devez ramasser votre butin et partir d'ici le plus vite possible.

— Pourquoi diable avoir choisi un tel endroit pour y cacher votre bordel ?

— Parce qu'aucun homme sain d'esprit ne viendrait le chercher ici.

\* \* \*

LUCY REVINT UNE nouvelle fois à l'intérieur du *Coup de Griffes*. Elle détacha d'une paroi deux planches d'aluminium, qu'elle cala sur le bas de la porte afin de créer une rampe d'accès vers le sol.

Elle délia une série de cordes et tira une bâche de côté. Un Yamaha Grizzly jaune sable.

Elle relâcha les freins. Le quad roula doucement jusqu'aux dalles de la cour. Elle y attela une remorque qu'elle commença à charger.

Gaunt vint s'appuyer contre l'hélico et la regarda faire.

— Alors, il y a quoi dans ce fourgon ?

— Tu l'as certainement appris en écoutant les conversations.

— Je veux l'entendre de ta propre bouche.

— De l'or. Trois tonnes d'or. Tu auras ta part, que tu partageras comme bon te semblera avec Raphael.

— Donc on retourne à Bagdad avec un chargement de trois tonnes de lingots. Et après ?

— Je connais un type qui pourra s'occuper de falsifier la paperasse d'inspection à la base. On n'aura qu'à mettre le magot dans des caisses marquées « pièces moteur » ou un truc du genre.

On les entassera à l'arrière de conteneurs jusqu'à ce qu'on décolle pour la Turquie à bord d'un C130. On déchargera le tout à la base d'Incirlik, et on se trouvera un acheteur à Istanbul. On devrait toucher vingt-cinq à trente pour cent de sa valeur une fois le tout converti en espèces, et ça me convient parfaitement.

Sur ce, elle enfourcha le quad et démarra le moteur. Elle donna un coup d'accélérateur et s'en fut vers l'entrée du temple en suivant la voie processionnelle.

Gaunt la regarda s'éloigner en direction de la lumière halogène blanche qui émanait de l'intérieur de l'édifice. Puis, il jeta un coup d'œil alentour pour s'assurer qu'il n'était pas observé.

Il ouvrit alors la porte de la cabine du *Mauvaise Lune* et glissa son bras sous le siège afin de saisir son sac.

Il inspecta discrètement le SIG Sauer caché à l'intérieur de ce dernier. Il revissa fermement le silencieux pour s'assurer qu'il était verrouillé correctement, réinséra le chargeur dans la crosse et chargea une première cartouche. Il enleva la sûreté, puis inséra l'arme sous sa veste pare-balles.

Il effleura alors le crucifix qu'il portait à son cou et pria en silence.

LA VASTE SALLE du temple était plongée dans la pénombre. En son centre, le cercle de lampes qui entourait le fourgon blindé faisait l'effet d'une oasis de lumière au cœur de l'obscurité.

Lucy déchargeait l'équipement de la remorque du quad : un générateur portable Cutmaster de quarante ampères dans une caisse isolante, un rouleau de câblage et une torche plasma en forme de crosse de pistolet.

Le bruit de ses pas et ses grognements de fatigue résonnaient dans la salle voûtée.

Elle mit le générateur en marche et brancha le câble de la torche.

Elle enleva son gilet pare-balles et sa veste avant de revêtir des gants et un tablier de soudeur en cuir épais, puis elle se coiffa d'un casque de soudage, visière relevée.

Elle but une rasade d'eau après avoir gauchement dévissé le bouchon du bout des doigts.

Fin prête, elle alla s'installer devant les portes arrière du camion. Elle abaissa la visière et appuya sur la gâchette de la torche. Un

court faisceau incroyablement intense, plus éblouissant que le soleil, apparut aussitôt, accompagné d'un sifflement aigu que les bouchons d'oreilles de Lucy avaient du mal à atténuer. Lucy appliqua l'arc électrique sur la porte du camion. Une vive lumière bleutée se réfléchit alors sur la visière teintée de son casque. Le métal se mit à cloquer, puis à couler goutte à goutte.

PARTIE À LA recherche de Huang, Amanda finit par le trouver affalé sur la base d'un pilier, le dos contre le briquetage, à l'ombre de l'une des tours de garde. Des lèvres bleues sur un visage livide.

Elle lui retira l'un de ses écouteurs. Le son d'une boîte à rythmes. Elle reconnut vaguement *99 Problems* de Jay-Z.

— Eh, Huang. Tu t'en sors ?

Il se réveilla et se frotta les yeux.

— Je me sens proprement déglingué.

Elle enfila des gants chirurgicaux et souleva délicatement le pansement sanguinolent jauni par le pus.

— Elle ressemble à quoi, cette blessure ?

Amanda saisit une trousse de survie d'une des poches de son treillis. Un fil de pêche, du silex, une boussole, un miroir. Huang examina la morsure à l'aide du miroir. Une grosse plaie suintante. Les veines autour étaient enflammées, comme si l'infection cherchait à éclore.

— Au moins, cet enculé a loupé la jugulaire, fit Amanda.

— Ça va de plus en plus mal. Avaler me fait mal. Parler me fait mal. Je peux à peine bouger la tête.

— Il y a certainement quelque chose qui nous serait utile dans ton kit de survie.

— Ouais, il y a tout ce qu'il faut pour que tu me recouses. Je vais te guider.

Le kit de survie en question constituait l'ensemble du sac à dos de Huang et incluait même, outre du matériel chirurgical, un brancard pliant. Amanda ouvrit une des poches et en extirpa des sachets en plastique stérilisés qu'elle déchira avec les dents.

— Tends le cou.

Elle nettoya la blessure avec de la Bétadine, puis la saupoudra de QuikClot pour stopper tout écoulement. Elle enfila ensuite une

aiguille. Huang mordit la bretelle en nylon de son fusil pendant qu'Amanda lui recousait la peau. Elle boucha le trou avec des bandages qu'elle scotcha.

— Tu avais déjà fait ça auparavant ?

— À l'école de formation des tireurs d'élite, on s'est exercés sur des animaux pendant le cours de survie, expliqua-t-elle. Chacun devait tirer dans le flanc d'une chèvre et la soigner. Il n'y a pas meilleur moyen d'apprendre à aider une créature que lorsqu'elle se tord en gueulant et qu'elle se chie dessus.

— Tu sais, les meilleurs infirmiers sont aussi prêtres.

— T'avais quelque chose à confesser, mon loup ?

— Oui. Ça me fend le cœur que tu sois née gouine.

Sur ce, Huang saisit un pistolet injecteur qui se trouvait dans le kit. Il s'inocula une dose de tétracycline dans le creux du coude.

— Tu as de la morphine ? lui demanda-t-elle.

— Beaucoup, mais je n'en veux pas. J'aurai besoin de toute ma tête si je dois ouvrir le feu.

L'ARC ÉLECTRIQUE TRAÇAIT une profonde entaille circulaire dans la porte du fourgon, faisant ruisseler au sol des gouttes de métal semblables à des larmes incandescentes.

Lucy éteignit la torche, releva la visière du casque et retira les bouchons en mousse de ses oreilles. Elle planta dans la brûlure un tournevis qu'elle utilisa comme levier, comme si elle s'apprêtait à ouvrir une huître. Le morceau de métal se libéra de la paroi et heurta les dalles de pierre.

— Vous prévoyez couper à travers la porte ? Cela risque de vous prendre beaucoup de temps.

Jabril l'observait dans l'ombre.

— Je découpe d'abord quelques morceaux de cette couche de cobalt afin d'avoir accès à l'acier qui se trouve en dessous. Ensuite je pourrai forer les gonds.

Elle retira son attirail de soudage, trempée de sueur. Elle but une bouteille entière d'eau minérale qu'elle jeta ensuite sur le sol, puis s'empara d'une deuxième qu'elle se versa intégralement sur la tête. Elle dévisagea Jabril tout en secouant ses cheveux.

— Nous saurons donc d'ici deux heures si tu as menti au sujet de

l'or. Si c'est le cas, je te conseille de prendre mon flingue et de te faire sauter la cervelle immédiatement. Les gars s'attendent à rentrer chez eux pleins aux as ; si le fourgon est vide, ils se foutront royalement de tes excuses.

Lucy renfila sa veste de cuir et ajusta les gants.

— Il y a de la bouffe dans les hélicos. Rends-toi utile et va nourrir les autres.

Elle baissa la visière, actionna la torche au plasma et se remit au travail sans plus lui prêter attention.

DE RETOUR À la barricade, Jabril déchira quelques sacs de rations et les vida de leur contenu. Il distribua des crackers et du fromage en tube aux autres qui montaient la garde.

— Je n'ai pas faim, dit Toon.

— Mange quand même, répliqua Amanda. T'as besoin de sodium.

— Si je mange, il faudra que j'aille chier. Et il est hors de question que je m'amuse à aller creuser des putains de latrines dans le noir. Je ne lâcherai pas ce foutu flingue avant le lever du soleil.

Amanda surveillait le convoi avec sa lunette infrarouge ; grâce à elle, la vallée plongée dans l'obscurité lui apparaissait comme en plein jour. Les capots tordus, les pneus éclatés et les carcasses de sièges se succédaient derrière son réticule. La chaleur résiduelle de la journée faisait luire le cimetière de véhicules.

Mouvement fugace. Une ombre disparut sous l'aile d'un camion.

À ses côtés, Toon demanda :

— Vous croyez qu'il y a des serpents dans le coin ?

— Ouais, des serpents corail, répondit Voss. (Il sortit un sac de tabac à chiquer et s'en mit dans la bouche.) C'est à ça qu'il faut faire gaffe dans le désert. Venimeux comme c'est pas permis.

— Moi ce qui me débecte, c'est les solifuges. T'en as déjà vu ? Des araignées grosses comme des assiettes. J'ai horreur de ça.

Amanda ajusta la mise au point. Elle surprit le regard maléfique d'une goule qui les observait entre deux voitures.

— Contact ! cria-t-elle juste avant de faire feu.

Toon pivota sur lui-même, SAW en main, et tira aveuglément dans l'obscurité. Huang et Raphael épaulèrent leurs fusils et

arrosèrent le convoi en continu. Voss actionna la pompe de son fusil et attendit, aux aguets.

Les feux de bouche, dans un concert de rugissements, illuminèrent les murs des tours de garde en dégageant de la fumée. Les balles traçantes fusaient à travers la vallée pour aller s'écraser contre les carcasses corrodées dans une pluie d'étincelles.

Huang extirpa une grenade 40 mm dorée de sa poche à munitions. Il la glissa dans le lance-grenades sous le canon de son arme et tira. *Pop*. Recul. L'explosion projeta sur le côté une série de véhicules dans un nuage de flammes.



## LE COFFRE-FORT

ENVELOPPÉE PAR LA fumée et la puanteur du métal chaud, Lucy poursuivait le découpage de la porte du camion. L'arc de la torche au plasma scintillait d'une lumière blanche aveuglante ; le cobalt liquéfié gouttait sur le dallage de granit. Chaque larme qui touchait le sol entre ses bottes se solidifiait instantanément en une petite flaque miroitante.

La sueur lui brouillait la vue. Elle pouvait sentir la transpiration lui courir le long du dos et des cuisses. Elle ignore cet inconfort pour mieux se concentrer sur la fine incandescence qui découpait le métal.

Elle termina une autre coupe circulaire. La plaque de cobalt tomba par terre avec fracas.

Elle éteignit la torche et la jeta de côté, puis se débarrassa sans attendre du casque et de la veste. Elle arracha les bouchons de ses oreilles.

Elle se versa une autre bouteille d'eau sur la tête et s'humecta les yeux. Elle attrapa ensuite le bas de son t-shirt pour commencer à s'essuyer le visage.

Une série de coups de feu lointains l'interrompit. Elle se jeta sur sa radio qui traînait par terre.

— Rapport ! Qu'est-ce que vous foutez, bordel de merde ?

\* \* \*

TOON MITRAILLAIT LE convoi sans relâche. Le SAW éjectait vers le sol un flux continu d'étuis brûlants. Il crachait des munitions à deux cents tours la minute ; un projectile sur cinq était une balle traçante qui déchirait la nuit d'un fin rayon de lumière. Pourfendues, les carcasses métalliques semblaient chanter et hurler. Une tempête de

poussière et de débris s'était abattue sur le convoi.

Amanda tirait inlassablement le levier d'armement de son fusil sans sourciller, visant les coins d'ombre où pouvaient se dissimuler des créatures.

Huang inséra un nouveau chargeur dans son AR-15 et le vida presque aussitôt en une succession de rafales de quatre secondes.

— Cessez de tirer ! cria Amanda. Cessez le feu ! Cessez le feu nom de Dieu !

Silence soudain.

Accroupis derrière la barricade, ils respiraient malgré eux les effluves de cordite qui émanaient des douilles encore fumantes.

Toon ouvrit une autre boîte de munitions et clipsa une nouvelle bande dans la chambre de son M249, puis il tira le levier d'armement. Il but une gorgée d'eau et versa le reste de la bouteille sur le canon brûlant afin de le refroidir. L'eau pétilla et s'évapora comme de la salive sur une plaque chaude.

Amanda rechargea elle aussi son arme et scruta le convoi à l'aide de sa lunette de vision nocturne. Les berlines avaient été proprement éventrées par la détonation des grenades. Elles brillaient maintenant d'un vert vif ; les impacts de balles ressemblaient à du charbon ardent.

Elle perçut un mouvement à l'arrière du convoi. Une silhouette squelettique brisée se traînait avec peine entre des camions.

Amanda ajusta sa poigne et aligna la visée. Elle murmura un mantra presque inaudible. La toute première chose qu'on lui avait apprise lors de son entraînement, juste après la distribution des uniformes.

— Ceci est mon arme. Il en existe plusieurs comme elle, mais celle-ci est la mienne. Mon arme est ma meilleure amie. Sans moi, mon arme n'est rien. Et sans mon arme, je ne suis rien...

Le visage grimaçant la dévisageait. Elle centra le réticule sur le nez de la créature. Coup de feu. Le crâne éclata, et le monstre s'effondra.

La voix de Lucy à la radio :

— *Rapport ! Qu'est-ce que vous foutez, bordel de merde ?*

ÉCLAIRÉES PAR LA lune, Lucy et Amanda s'avançaient sur le terrain

dévasté en direction du convoi. La première tenait son fusil plaqué contre son épaule ; la seconde agrippait fermement un pistolet des deux mains.

— Tu en as vu combien ? demanda Lucy.

— Trois, cachés sous les camions. Il peut y en avoir un paquet d'autres, alors restons sur nos gardes.

Lucy appuya sur le bouton de transmission de sa radio.

— Eh, Huang.

— *Oui, patron.*

— Tu peux nous envoyer un peu de lumière ?

Un engin pyrotechnique s'envola depuis la barricade ; un obus éclairant tiré par le lance-grenades de Huang. Sa lumière blanche étincelante projeta des ombres folles qui dansèrent dans la vallée.

Lucy et Amanda marchaient parmi les épaves. Le convoi ressemblait à un champ de braises. Elles se séparèrent.

Elles inspectaient l'intérieur des voitures avec des lampes torches. Des ressorts de sièges et des colonnes de direction tordues, carbonisées. Elles regardèrent sous chacun des véhicules.

Amanda aperçut un bras squelettique qui dépassait sous une berline.

— Premier corps ici !

Lucy trouva une cage thoracique. Elle lui balança un coup de pied. Des pans de l'uniforme olive brûlaient encore.

— J'ai le deuxième !

Amanda en découvrit un autre, affalé contre l'aile d'un camion.

— Eh ! cria-t-elle. Le troisième est juste là !

Elles se tinrent au-dessus du corps.

Un soldat irakien, un trou entre les deux yeux, l'uniforme en lambeaux. Sa peau ressemblait à de la viande séchée.

Lucy se pencha sur lui. Elle caressa le visage décharné avec le bout de son canon.

— Il a quelque chose dans la bouche.

Elle inséra la pointe de son couteau entre les dents jaunies et lui ouvrit la mâchoire.

Un nid d'épines métalliques.

— Nom de Dieu.

— Regarde sa main, murmura Amanda.

De fines aiguilles saillaient de la chair desséchée.

Lucy en sectionna quelques-unes avec la lame.

— On dirait bien du métal, mais il semble ancré directement dans l'os. Comme une excroissance qui aurait poussé là.

— Un genre de mutation ? Une forme bizarre de cancer ? Ça aurait été provoqué par quoi, à ton avis ? Des radiations ?

— Jabril a évoqué des armes biologiques. La maladie du charbon ou d'autres saloperies du genre. Mais il faut savoir que la moitié des munitions anti-blindage utilisées dans cette guerre étaient à l'uranium appauvri. Le désert est plein de poussière de combustible nucléaire. Si ça se trouve, ces gars-là ont été particulièrement exposés.

— Regarde. (Un filet de sang coulait de la blessure jusqu'au menton.) Il a beau avoir l'air crevé depuis longtemps, son cœur battait bel et bien. Un cerveau fonctionnait dans cette boîte crânienne.

Lucy essuya la lame sur la veste du mort.

— Alors on peut considérer qu'on lui a fait une fleur.

GAUNT ET RAPHAEL observaient depuis la barricade. L'obus éclairant retomba lentement au sol et finit par s'éteindre. Ils ne virent plus que le cône de lumière d'une lampe torche se faufiler entre les véhicules.

Raphael parlait à voix basse pour ne pas se faire entendre des autres.

— Vaut mieux penser à notre stratégie. Je crois qu'il est plus prudent de ne pas tous leur tomber dessus en même temps.

— Comme je l'ai dit, on attend d'abord qu'elle en ait fini avec la porte du fourgon. Une fois qu'ils auront commencé à charger les hélicos, ils vont se disperser et bouger dans tous les sens. Et c'est à ce moment-là qu'on pourra les éliminer les uns après les autres. Ils seront tous morts avant même d'avoir compris ce qui leur sera arrivé.

— Nickel.

— Suffira de rester discret, poursuivit Gaunt. Utilise un couteau si

tu peux. Fais-moi confiance, ils auront perdu tout sens de la discipline dès qu'ils auront vu la couleur de l'or. Ils seront trop excités, trop tentés de célébrer pour rester sur leurs gardes. On en aura fini avec eux en quelques minutes à peine.

Une brise fraîche se leva, tel un soupir parmi les ruines. Gaunt releva le col de sa veste en cuir.

— On devrait prendre de l'essence pour brûler les corps une fois que tout sera terminé, dit Raphael. Ça m'étonnerait qu'une équipe d'experts vienne perdre son temps à chercher des empreintes, mais on ne sait jamais.

— Personne ne regrettera ces corniauds de toute façon.

— Amen.

UNE FOIS REVENUE aux hélicoptères, Lucy fit signe à Voss d'approcher.

— Tu peux me filer un coup de main avec le perforateur ?

Ils soulevèrent la caisse en bois par les poignées de corde et la transportèrent du *Coup de Griffé* jusqu'à la remorque du quad.

Ils se dirigèrent tous deux lentement vers le temple, Lucy aux commandes du quad et Voss avançant à ses côtés, fusil à pompe en main. Il se retournait tous les quelques mètres pour marcher à reculons, les yeux fixés sur les dédales d'avant-cours et de bâtiments écroulés qui flanquaient le chemin processional éclairé par la lune.

Ils pénétrèrent dans le temple. Lucy coupa le moteur.

De profondes entailles circulaires trouaient la porte du camion, près de chaque verrou à combinaison.

— Je suis passée à travers la couche de cobalt avec la torche, lui expliqua Lucy. Maintenant, il faut percer celle d'acier pour accéder aux loquets.

Elle utilisa un tournevis comme levier pour ouvrir la caisse. À l'intérieur se trouvait une perceuse magnétique DeWalt enveloppée dans une couverture. Elle la raccorda au générateur à quatre temps. Un témoin vert s'alluma.

Lucy et Voss levèrent l'outil à hauteur de tête et le positionnèrent à côté du verrou à combinaison supérieur. Elle actionna les aimants. Ronronnement sourd. Un bruit sec et métallique signifia que le perforateur était bien fixé à la porte de la chambre forte.

Lucy verrouilla fermement le foret en diamant avec une clé mâle. Elle versa un bidon de liquide de refroidissement dans le réservoir.

— Je vais rester près de toi, lui dit Voss. Avec tous les trucs bizarres qui se passent dans le coin, vaut mieux que quelqu'un veille sur toi pendant que tu as le dos tourné.

— Merci, Voss.

Lucy remit ses gants et son casque à visière. Elle se protégea les tympans avec des bouchons et recouvrit son nez et sa bouche de son *shemagh*.

Le foret se mit à tourner lentement. Elle actionna le levier rotatif ; la tête de la mèche s'avança jusqu'à la surface de métal. Cri métallique strident et copeaux d'acier hélicoïdaux. Le lubrifiant à l'huile minérale coula le long de la porte et forma une flaque aux pieds de Lucy.

HUANG ÉTAIT EN train de parler à Amanda. Il buvait une gorgée d'eau en disant :

— Peut-être qu'on devrait attacher quelques grenades ensemble et...

Sa gourde lui glissa subitement des mains. Ses yeux se révélsèrent. Il tomba à la renverse sur le dallage, la bouche grande ouverte, et fut pris de violentes convulsions ; son dos se cambra et ses bottes martelèrent la pierre plate. Bavant, gémissant, il se pissa dessus. Amanda le plaqua fermement au sol et s'assura qu'il parvenait à respirer.

— Inspire. Allez Huang, inspire !

Il s'immobilisa net.

— On va t'allonger dans l'hélico.

Toon l'aida à le poser sur le brancard, puis ils le transportèrent jusqu'au *Coup de Griffes*.

Amanda braqua le faisceau de sa lampe torche sur le visage de Huang. Celui-ci cligna des yeux, ébloui. Ses pupilles se dilatèrent lentement. Il tourna la tête.

— Repose-toi, d'accord ? lui dit Amanda. Ne bouge pas. Tu seras bientôt de retour à la maison.

Elle lui planta un EpiPen de morphine dans la cuisse et le regarda s'évanouir.

— Va surveiller le périmètre, dit-elle à Toon. Je ne fais pas assez confiance à Gaunt pour lui demander de couvrir nos arrières.

Elle s'empara d'une paire de gants chirurgicaux et retira le pansement de Huang. La plaie noire empestait la putréfaction. De fines épines métalliques, semblables à des poils argentés, hérissaient la chair nécrosée. Amanda prit une pince à épiler de la trousse de soins et s'en servit pour tirer sur l'une des aiguilles.

— Vous ne pouvez rien pour lui.

Jabril avait furtivement grimpé à bord de l'hélicoptère et s'était assis sur un banc.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde, bon Dieu ?

— Une maladie, dont certains aspects rappellent la rage. Elle va se propager. Bientôt, votre ami perdra la raison et vous attaquera.

Amanda rebanda la blessure. Elle versa une nouvelle dose de tétracycline dans l'injecteur et l'administra dans la cuisse du blessé.

— On a combien de temps devant nous ?

— Pas beaucoup.

— On va le ramener aux soins intensifs à Bagdad, dit Amanda. Ce sera notre meilleure chance.

— Vous devriez commencer par le ligoter.

— Bas les pattes. C'est mon ami.

— Ça ne fera aucune différence. D'ici quelques heures, il ne vous reconnaîtra plus. Il vous considérera comme sa proie, et rien de plus.

— Surveille-le, lui ordonna Amanda. Je vais aller chercher Toon.

Elle retira ses gants et s'en fut.

À moitié endormi, Huang gémissait en battant frénétiquement des paupières.

Jabril tira un gros sac de sport de sous le banc. Il en sortit un carton de cigarettes. Un objet enveloppé de tissu était caché sous les paquets : une grenade à fragmentation soviétique dont la coque était écaillée et rouillée.

Il enleva sa prothèse et fourra l'arme dans le manchon, puis il remit le crochet bien en place et boutonna la manche de sa chemise.

Huang toussa et se cambra.

— Inutile de lutter, murmura Jabril. Ce sera bientôt fini.

Il se cala sur le banc, et contempla en silence la lumière blanche qui émanait de l'entrée du temple.

GAUNT ET RAPHAEL s'affairaient à décharger le *Mauvaise Lune*. Ils jetèrent les rembourrages des sièges, les extincteurs, les gilets de sauvetage et un radeau.

— Déboulonne-moi ces sièges, dit Gaunt. Si on veut transporter trois tonnes d'or, il faut faire de la place et perdre du lest.

— Ces connards ne feront pas partie du voyage. Ça fera déjà un sacré poids en moins.

Ils entendirent la voix d'Amanda sur la bande radio.

— *Huang est mal en point, patron. On ne peut pas faire grand-chose pour lui. Il a besoin de l'aide d'un spécialiste. On doit l'emmener à l'hôpital.*

La voix de Lucy :

— *Quelques minutes encore et on aura mis la main sur le trésor. On sera en route d'ici une heure. Tu crois qu'il peut tenir le coup ?*

— *Peut-être. Mais si sa condition se détériore, on devra décoller immédiatement.*

Gaunt détacha le Velcro de son gilet pare-balles et s'empara du pistolet silencieux dissimulé sous le plastron. Il vérifia une dernière fois le chargeur et la chambre.

— Suis-moi, dit-il à Raphael. À mon signal.

FINALEMENT RÉSIGNÉ À manger un bout, Toon arracha le couvercle d'une conserve de *teriyaki* et planta sa fourchette en plastique dans un bout de poulet. Il s'étouffa. Il avait un goût de moisi.

Il se rendit au bout de la cour, cracha la nourriture et se rinça la bouche.

Il aperçut alors une grande silhouette.

— Eh Voss, comment va ? dit-il avant de se gargariser à nouveau. T'as du tabac à chiquer sur toi ? La bouffe a ranci et j'aimerais bien m'enlever ce goût infect de la gueule.

L'interpellé s'avança dans le clair de lune. Il avait les cheveux en bataille et les vêtements en lambeaux. Toon recula et fouilla ses poches à la recherche de sa Maglite. Le faisceau de lumière révéla



non pas Voss, mais une créature décharnée, en état de décomposition avancée, qui tendait des mains griffues dans sa direction.

Toon jeta la lampe torche et dégaina son Glock. Six coups dans le torse. La chose tituba en arrière, dans un effet stroboscopique provoqué par la flamme de bouche. Des morceaux de chair s'envolèrent de son ventre et de sa poitrine. Elle s'effondra, inerte.

Amanda rappliqua au pas de course.

Toon ramassa la lampe. Ils examinèrent tous deux la créature. Son visage n'était plus qu'un crâne ratatiné, une abomination nécrosée, dont la gueule béante était figée en un bâillement qui durait depuis des mois.

— Nom de Dieu de merde, murmura Amanda.

D'étranges filaments métalliques couraient le long des muscles et des os, enchevêtrés.

Le monstre tenta de se relever, mais la puissance des impacts lui avait brisé la colonne vertébrale. Il roula sur lui-même pour essayer de ramper en griffant la pierre. Toon et Amanda reculèrent prudemment.

— T'as déjà vu un truc pareil ?

— Jamais de ma putain de vie.

La créature leva les yeux et siffla comme un serpent.

Amanda fixa les deux globes noirs de jais. Elle se sentit alors comme *évaluée* par une étrange et implacable forme d'intelligence hostile.

— Mais qu'est-ce que t'es, toi, au juste ? dit-elle à voix basse.

Toon tira sur la créature maléfique en plein visage. Il vida son chargeur, lui pulvérisant la tête.

Ils allèrent chercher un bidon de kérosène dans un hélico et aspergèrent le cadavre d'essence.

Amanda prit un billet de cinquante dinars qu'elle alluma et lança sur la dépouille. Celle-ci s'enflamma aussitôt dans un grésillement de chair. Le corps squelettique se recroquevilla lentement.

— Celui-là ne provenait pas du convoi mais bien de la citadelle, dit Toon. Il était caché parmi les ruines. Ce qui veut dire qu'il y en a peut-être un paquet d'autres terrés dans les parages.

— On a besoin de lumière.

Raphael et Gaunt, attirés par les détonations, attrapèrent les caisses et les bancs qu'ils avaient extraits des hélicoptères et les empilèrent en cercle autour des Huey.

Toon et Amanda ouvrirent un sac de bâtons phosphorescents. Ils les craquèrent un par un et les dispersèrent sur le dallage. La lumière bleue conférait une allure spectrale à la scène.

Ils s'accroupirent tous derrière les caisses qui entouraient les hélicos, les armes pointées vers les ténèbres.

Raphael avait l'air effrayé. Gaunt mâchait un chewing-gum, imperturbable.

Toon appuya sur le bouton de transmission de sa radio.

— Patron ? Patron, tu m'entends ? Il faut qu'on bouge ! On commence à sérieusement attirer la racaille !

LUCY POUSSAIT DE tout son poids sur le perforateur qui transperçait l'acier en une plainte suraiguë. La mèche s'enfonça soudain comme dans du beurre. Elle avait atteint une poche d'air à l'intérieur de la porte de la chambre forte.

Lucy éteignit la machine et retira les bouchons de ses oreilles.

— C'est bon, fit-elle. On a exposé les verrous.

— C'est pas trop tôt, répondit Voss.

— Allez, souris un peu. On a presque terminé.

Elle désactiva les aimants. Le perforateur leur tomba lourdement dans les bras. Ils le posèrent de côté.

— Avant de partir, il faudra bien s'assurer de tout faire cramer derrière nous. Les bouteilles d'eau, les emballages de nourriture, tout ce qu'on a pu toucher. Tu peux être certain que d'autres hauts placés du parti Baas connaissent l'existence de cet endroit. Ils sont sans doute derrière les barreaux à l'heure qu'il est, mais dès qu'ils seront libérés ils viendront ici pour récupérer le magot. Quand ils verront que celui-ci a disparu, c'est nous qu'ils voudront retrouver. Ils vont nous pourchasser avec tous les moyens à leur disposition, et ils n'abandonneront pas de sitôt.

Lucy ouvrit une mallette en plastique, dans laquelle se trouvait un boroscope calé dans un moule de styromousse.

Elle brancha l'appareil sur un ordinateur portable renforcé. Elle plongea la caméra miniature dans le trou situé à côté du verrou à

combinaison supérieur. La sonde glissa le long du sillon creusé dans l'acier.

Voss tenait l'ordinateur à portée de vue afin que Lucy puisse utiliser ses deux mains. Sur l'écran, la caméra renvoyait l'image de rainures fraîchement gravées sur la paroi de l'acier, comme si elle explorait l'intérieur du canon d'un fusil.

Elle aperçut le mécanisme de verrouillage : six disques superposés sur un axe.

Lucy tourna le cadran à chiffres sans quitter l'écran des yeux. Les disques s'alignèrent un à un, jusqu'à ce qu'un déclic à peine perceptible signale que le pêne s'était rétracté.

Elle procéda de la même manière pour le système de verrouillage inférieur : elle tourna le cadran à plusieurs reprises, et finit par entendre le claquement qui lui indiqua que ses efforts avaient porté leurs fruits.

Elle tira sur le levier et ouvrit la porte de toutes ses forces.

Elle ramassa le casque radio et parla dans le micro.

— C'est bon, les gars. Le coffre est ouvert.

## TRAHISON

**L**A CHAMBRE FORTE. Des rangées d'étagères métalliques fixées sur chacune de ses parois. Des coffrets noirs blindés empilés du plancher au plafond.

Lucy grimpa à l'intérieur. Elle s'empara d'une boîte au hasard et la posa sur le sol. Elle fit sauter les loquets et ouvrit le couvercle ; elle était remplie à ras bord de bijoux en or. Des montres, des bracelets, des pendentifs.

Elle extirpa un autre coffret d'une des étagères. Encore des bijoux.

Elle saisit une alliance. Des inscriptions en arabe étaient gravées à l'intérieur. Elle la jeta sans lui prêter davantage d'attention.

Elle appuya sur le bouton du commutateur de sa radio.

— Jabril, amène tes fesses ici séance tenante.

JABRIL ET AMANDA pénétrèrent dans le temple en courant, au moment même où Lucy sautait du camion. Celle-ci brandit une poignée de bijoux sous le nez de l'Irakien.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

— De l'or.

— Tu as dit qu'il y avait des lingots à l'intérieur de ce putain de fourgon.

— Vous faites erreur, je n'ai jamais mentionné de lingots ni même de pièces. Je vous ai promis trois tonnes d'or. Et ces trois tonnes sont derrière vous.

— Regarde ça ! (Une petite pépite dorée entre le pouce et l'index.) Une dent. Une putain de dent !

— Saddam a tué des milliers d'hommes, dit Jabril. Des dizaines de milliers d'hommes. Il aurait été insensé de jeter la Rolex d'un

cadavre dans une fosse commune.

— Nous ne sommes pas des profanateurs !

— Vous êtes des mercenaires. Vous vous battez pour de l'argent. De plus, si vous ne prenez pas cet or avec vous, il tombera tôt ou tard entre les mains de quelqu'un d'autre. Des peshmerga, par exemple. S'ils en viennent à réprimer la crainte que leur inspire cet endroit, ils découvriront forcément ce camion et utiliseront alors le trésor qu'il contient pour acheter des armes sur le marché noir pakistanais. Des fusils d'assaut, des roquettes, des bombes. D'autres de vos compatriotes mourront assurément, et vous serez en partie responsables.

— Des dents, nom de Dieu. Espèce de taré.

DANS LA SOUTE du *Coup de Griffes*, Huang était allongé sur son brancard.

— Comment tu te sens, mon pote ? lui demanda Toon.

— J'ai une sale migraine et mes yeux n'arrêtent pas de déconner. Plein de points blancs, comme des lucioles.

— Laisse-moi voir ta blessure.

Toon enfila des gants chirurgicaux. Il retira l'adhésif, puis ôta délicatement le pansement rendu poisseux par le pus.

La chair suintante avait viré au noir. D'étranges épines métalliques semblaient pousser à même la plaie. Il dissimula son dégoût tant bien que mal.

Il pinça l'une des aiguilles avec ses doigts et tenta de l'arracher mais, dans un faux mouvement, se piqua le bout de l'index sur une pointe adjacente.

— Merde.

Une petite perle de sang coula sous la membrane de latex.

Sans s'en soucier, il versa de la Bétadine sur la blessure de son ami, ce qui arracha à Huang un gémissement de douleur. Toon scotcha ensuite une bande de gaze sur la chair pourrissante.

— Ça dit quoi ?

— Ce type t'a pas loupé. T'auras sans doute besoin d'une greffe. Ça te fera une putain de cicatrice, mais ça, c'est pas grave. C'est même le pied. T'auras une histoire à raconter dans les bars. Sans déconner, cette belle balafre pourrait même t'aider à niquer des

gonzesses.

— Ouais.

— Ou sinon, tu pourrais t'enrouler un genre de foulard en soie autour du cou, je sais pas. Ça pourrait être ta marque de fabrique. En tout cas, si j'étais toi, je l'utiliserais à mon avantage.

Huang regarda son bras d'un air inquiet.

— Il est en train de jaunir. J'ai chopé une putain de jaunisse !

— T'es Coréen, pauvre tache. T'es né avec la peau jaune.

Toon sortit une seringue de l'une des poches de son gilet pare-balles et ôta le bouchon avec les dents. Il la planta fermement dans la cuisse de Huang et appuya sur le piston. Huang sourit presque aussitôt, comme submergé par une soudaine allégresse.

Toon descendit de l'hélico et se retira à l'écart pour que son ami ne l'entende pas. Il parla au micro.

— Patron, est-ce que c'est bon pour l'or ?

— Ouais.

— Alors vaudrait mieux l'embarquer tout de suite et foutre le camp. Il faut ramener Huang à la Zone Verte au plus vite, parce qu'il est dans un sale état. On dirait qu'il a chopé la gangrène.

— *On est en train de charger le quad. Dis à Gaunt de s'apprêter à décoller.*

Toon retourna à l'intérieur du *Coup de Griffes* et injecta une nouvelle dose de tétracycline dans le biceps du blessé. Celui-ci fit une grimace et se mit à s'agiter.

— Repose-toi, mon pote. Lutte pas contre la morphine, laisse-lui la chance de te faire planer.

Il retira ses gants et pansa sa blessure au doigt, puis il laissa son regard se perdre parmi les ruines. Le clair de lune baignait d'une inquiétante lueur phosphorescente les blocs de pierre et les piliers, les tours de garde menaçantes et les remparts. De longues ombres semblaient couler des hiéroglyphes comme autant de traînées de sang.

— On va pas te laisser crever dans cet endroit affreux, mon gars. Je t'en donne ma parole.

Toon appela Raphael.

— Eh toi, la moustache. Viens m'aider à l'attacher.

Ils fixèrent solidement le brancard aux anneaux d'acier du plancher d'aluminium.

— Voilà. Tu vas t'envoler pour de vrai dans pas longtemps, mec.

Raphael jeta un coup d'œil discret à Gaunt qui se trouvait toujours à l'extérieur. Celui-ci lui répondit d'un signe de tête à peine perceptible.

Raphael descendit alors de l'hélico et s'éloigna, essayant le plus possible d'avoir l'air naturel.

Gaunt empoigna son SIG tout en s'efforçant de contrôler son rythme cardiaque. Malgré la fraîcheur nocturne, il suait à grosses gouttes.

Il retira le levier de sûreté.

Au même moment, Toon finissait de serrer les sangles du brancard. Il roula une veste et la glissa sous la tête de Huang.

— Ça va comme ça ?

Dopé, Huang lui sourit béatement en hochant la tête.

— On va te ramener à la maison le plus tôt possible. Je te donnerai encore une dose de morphine quand on sera dans les airs. Tu verras, la prochaine fois que tu vas te réveiller, ce sera dans un lit douillet.

Toon sauta de l'hélicoptère.

— Jusqu'à quelle vitesse il peut voler, votre piaf ? demanda-t-il à Gaunt. Au plus court, on pourrait être de retour à Bagdad dans combien de temps ?

— J'ai bien peur que tu ne fasses pas partie du voyage.

Gaunt pointa le SIG, qu'il avait jusqu'alors dissimulé derrière son dos, sur le visage de Toon.

Ce dernier ne vit plus rien d'autre que la bouche d'un silencieux d'automatique. Son étonnement céda rapidement place à l'effroi. Il fut submergé par une vague de terreur qui lui fit expirer son souffle en de brèves saccades. Il perdit ses moyens. Il était un homme mort.

— Descends-le, *esé*, entendit-il dire Raphael.

La main de Gaunt tremblait ; il déglutit avec peine.

Toon le regarda dans le blanc des yeux.

— Sale fils de pute, murmura-t-il.

Gaunt lui tira dans l'œil droit. La balle dum-dum s'écrasa tel un

champignon contre l'intérieur du crâne de Toon. Elle lui explosa l'arrière de la boîte crânienne, comme s'il avait fait feu avec un fusil à pompe.

Huang fut éclaboussé de sang, de bouts de cervelle et de fragments de crâne.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? murmura-t-il, groggy, presque inconscient.

Il essaya de se redresser, sans trop réaliser qu'il était entravé sur le brancard.

Toon vacilla à l'intérieur de l'hélicoptère et s'effondra sur les jambes de Huang. Son système nerveux en bouillie le fit tressaillir pendant quelques secondes. Sa main gauche se serra à deux reprises comme pour se débarrasser d'une crampe, puis le corps s'immobilisa pour de bon.

Gaunt risqua un coup d'œil par-delà le nez de l'hélicoptère pour s'assurer qu'ils n'avaient pas été repérés. Il scruta l'entrée du temple tout au bout de l'allée processionnelle. La lumière brillait à l'intérieur. Aucun signe de Lucy ou de Voss.

— Aide-moi à déplacer le corps, dit-il à Raphael.

Ils saisirent Toon par les bras et le tirèrent de l'appareil, puis le transportèrent jusqu'au tas d'objets éjectés de l'hélico. Ils le jetèrent dessus et le dissimulèrent sous des sièges et une toile.

— Léger changement de plan. On s'occupe d'abord de Voss et Lucy, en même temps. Attendons qu'ils commencent à charger l'or dans les hélicos ; je prends Lucy et toi, tu te charges du Boer. Vide-lui un chargeur dessus pour t'assurer qu'il ne se relèvera pas.

— Avec plaisir.

— Ensuite, on trouve Mandy et on lui ferme sa grande gueule pour de bon. On n'a pas grand-chose à craindre de Jabril, il n'offrira pas trop de résistance.

Raphael enleva la bretelle de son épaule et tira le levier d'armement de son fusil d'assaut. Il revint sur ses pas vers l'hélicoptère.

À l'intérieur, Huang se débattait pour se défaire des entraves qui le retenaient sur le brancard. En tordant bien le poignet, il parvint à relever le rabat de l'attache avec son pouce. La sangle de la poitrine se relâcha. Il se redressa aussitôt pour se libérer la taille et les jambes.



Il leva son Glock au moment où Raphael apparaissait dans son champ de vision. Il s'efforça de se concentrer, de bien viser.

Il appuya sur la détente. Le pistolet vibra violemment dans sa main.

Raphael chancela en arrière. Il laissa tomber son fusil et s'assit lourdement dans la poussière. Un gros morceau de cuir chevelu avait été arraché par le projectile. Il leva la main pour effleurer la blessure du bout des doigts ; il toucha son cerveau.

Huang tira en direction de Gaunt mais ne fit sauter que des éclats de pierre.

Ce dernier courut se planquer derrière le *Mauvaise Lune*. Il regarda par-delà le nez de l'appareil, pistolet chargé et prêt à tirer.

À genoux, Raphael ramassait les bouts de crâne disséminés autour de lui. Il tâtonnait sur le sol maladroitement, tel un ivrogne ramassant des pièces de monnaie sur un trottoir. Il soufflait pour chasser le sable des fragments qu'il trouvait avant de les glisser soigneusement dans la poche de son treillis. Il gardait la main gauche fermement plaquée sur son front pour éviter que sa cervelle glisse de sa boîte crânienne.

Il aperçut Gaunt.

— Eh, *esé*, balbutia-t-il. Je pense que je suis touché.

Gaunt se pencha en avant. Il pouvait voir les bottes de Huang au bord de la soute.

Ce dernier avait tiré sept coups alors que son chargeur en contenait quinze. Il n'était donc pas tiré d'affaire.

Il avança un peu plus. Il devrait descendre Huang d'une balle dans la tête, rapide et efficace.

Il perçut alors un mouvement du coin de l'œil. Les silhouettes de Lucy et de Voss, à contre-jour devant l'entrée du temple. Il ne pouvait discerner leurs visages, mais d'après leurs postures, il savait qu'ils avaient le regard braqué sur lui.

Le temps d'une seconde, il envisagea un plan B : jouer la carte du bluff. *Huang est devenu fou et nous a tiré dessus. Il a perdu la raison. J'ai pas eu d'autre choix que d'en finir avec lui.*

Mais il se ravisa en réalisant qu'il était en plein dans la lumière de la cabine de l'hélico. Ils pouvaient certainement voir le silencieux au bout de son pistolet. Autrement dit, qu'il portait sur lui l'arme d'un assassin.

Grésillement radio. Huang cria dans le micro de son casque tactique :

— *C'est Gaunt ! L'enculé de traître !*

Gaunt tira aussitôt en direction des silhouettes plusieurs coups de feu assourdis par le silencieux. Bruits secs de projectiles contre la pierre.

Il saisit en vitesse son sac à dos dans la cabine et s'enfuit à toutes jambes.

Il entendit la pétarade d'un fusil d'assaut et le rugissement grave d'un fusil à pompe. De la poussière de roche et des éclats de pierre jaillirent des dalles et de la maçonnerie qui l'entouraient. Les coups de chevrotine 00 et les projectiles chemisés en cupronickel firent exploser le briquetage.

Il entendit Lucy crier à Voss :

— Fais gaffe aux hélicos !

Une balle lui frôla l'oreille. Son cri strident lui creva le tympan, lui faisant l'effet d'une claque administrée par un géant. Odeur de soufre et de cordite. Il tomba, puis se releva péniblement et poursuivit sa course. Il chancelait et trébuchait. Son centre de l'équilibre était foutu.

Il s'enfonça dans l'obscurité. Il tituba parmi les blocs de granit titanesques. Chaque bruit de pas dans les gravats trahissait sa position et lui valait une rafale de la part de Lucy et de Voss, qui tiraient à l'aveuglette dans les ténèbres.

Il atteignit une avant-cour cloîtrée et se jeta derrière une arche brisée, effondrée sur le sol. Il transpirait abondamment. Son visage et ses mains dégageaient de la vapeur dans l'air frais de la nuit.

*Pop.* Sifflement. Une grenade éclairante s'éleva dans le ciel. Son éclat blanc flamboyant fit lentement danser les ombres autour de Gaunt.

Celui-ci tourna le regard vers les hélicoptères. Lucy courait dans sa direction en gueulant, fusil en joue.

Il saisit son sac et s'enfuit une fois de plus, au moment où une nouvelle salve percutait les bâtiments en ruine. Claquements et plaintes de balles en approche. Un projectile arracha un bout du cuir de sa veste.

Il fonça tête baissée à travers une succession de cours et longea des séries de colonnades ensablées. Il ne ralentit le pas que lorsque

la fusée s'éteignit dans le ciel, le laissant là, perdu parmi les ruines anciennes, dans l'obscurité la plus complète.

RAPHAEL SE RELEVA en titubant et se tourna vers Huang. Il attrapa maladroitement le pistolet glissé dans son holster.

Les deux hommes se faisaient face, arme au poing, chacun s'efforçant avec peine de se concentrer.

Huang avait le visage en sueur, livide ; ses lèvres étaient passées au bleu foncé.

Le sang ruisselait sur le visage de Raphael. Celui-ci s'essuya les yeux et cracha.

Huang pressa la détente. *Clic*. L'arme s'était enrayée. Il la jeta sur Raphael ; elle lui rebondit sur l'épaule.

Raphael redoubla d'efforts pour enfin parvenir à lever son automatique. Il essaya d'appuyer sur la détente à son tour, mais le pistolet glissa de ses doigts ensanglantés comme une barre de savon. Il atterrit dans le sable, juste à côté de son fusil d'assaut.

Raphael chancela alors vers l'hélicoptère et s'effondra contre le fuselage. Il glissa le long de l'aluminium riveté jusqu'à la cabine de pilotage et se hissa à l'intérieur. Il appuya sur une série d'interrupteurs tout en essuyant le sang de ses yeux. Un ronronnement discret se transforma progressivement en un cri tonitruant, alors que le rotor se mettait à tourner de plus en plus vite.

PLANTÉS AU MILIEU des ruines éclairées par la lune, Lucy et Voss scrutaient soigneusement chaque cloître, chaque cour, chaque pilier morcelé, chaque arche.

La voix d'Amanda :

— *Nom de Dieu, mais qu'est-ce que c'était que tout ce boucan ?*

— On est sérieusement dans la merde, Mandy. Je veux que tu surveilles le fourgon, d'accord ? Et ne quitte pas Jabril des yeux.

— *O.K.*

— Et si jamais Gaunt se pointe, tu lui exploses la gueule sans poser de question, tu m'entends ?

— *Reçu.*

Lucy se tourna ensuite vers Voss.

— Il ne pourra pas aller bien loin. C'est nous qui avons le magot et les hélicos. Lui n'a ni eau ni nourriture. Il n'a nulle part vers où s'enfuir.

— Peut-être, mais il est armé. Ce fumier n'hésitera pas à nous zigouiller si on lui en donne l'occasion.

— Je suggère qu'on retourne au temple. On pourra envoyer Mandy au sommet d'une des tours ; sa vision nocturne nous donnera un sacré avantage sur ce connard. Un homme entouré de pierres va luire comme un putain de néon.

— Tu diras bien à Mandy de lui tirer dans le bide ou dans le genou. Je veux voir souffrir ce fils de pute avant qu'il crève.

Ils entendirent soudain un long vrombissement allant crescendo. Le *Coup de Griffes*. L'hélicoptère était sur le point de décoller.

— Putain de merde, Raphael !

— L'enfoiré !

Ils foncèrent vers la cour principale.

PLUS RAPIDE, LUCY arriva en premier devant l'hélicoptère. Éblouie par les phares et fouettée par la violente bourrasque de sable provoquée par le rotor, elle parvint tout de même à entrevoir Raphael à travers la vitre du cockpit. Elle agita les bras à son intention, lui signifiant de couper les moteurs. Elle hurla pour se faire entendre malgré le bruit assourdissant du moteur.

Les pales tournaient de plus en plus vite. Le filet de camouflage qui recouvrait le *Coup de Griffes* s'entortillait autour du mât.

— Éteins le putain de moteur ! Tu vas abîmer le rotor !

Raphael aperçut Lucy dans la lumière des phares. Elle luttait contre la force du cyclone qui s'abattait sur elle. Elle criait, mais il ne l'entendait pas.

Il leva le pas collectif tout en empoignant maladroitement le cyclique. L'hélicoptère se souleva légèrement de terre et s'immobilisa, en vol stationnaire.

Raphael lâcha le cyclique pour se frotter frénétiquement les yeux afin d'essuyer le sang qui lui brouillait la vue. L'hélicoptère s'inclina dangereusement vers l'arrière. Le rotor de queue menaça de sectionner le flanc du *Mauvaise Lune* à la manière d'une scie

circulaire.

Huang s'éjecta de la soute en roulant sur le plancher d'aluminium ; il dégringola par la porte et s'accrocha à l'un des patins d'atterrissage à l'aide de son bras. Il resta suspendu, les jambes ballantes, puis se laissa tomber sur le dallage.

La boîte de transmission située sous le mât du rotor empêtré commença à dégager de la fumée. Des alarmes se déclenchèrent alors dans le cockpit : perte de pression ; dysfonctionnement au niveau des pales ; perte de puissance hydraulique.

Raphael cligna des yeux et secoua la tête afin de se ressaisir. Il essaya de se concentrer. Il poussa le levier cyclique avec son genou, ce qui fit tanguer l'appareil vers l'avant et prendre de la vitesse.

Lucy se jeta à terre et se couvrit la tête. Le Huey passa juste au-dessus d'elle, la baignant une dernière fois de sa lumière aveuglante. Le souffle du rotor faillit lui arracher ses vêtements.

Les patins du *Coup de Griffé* raclèrent le dallage dans une pluie d'étincelles. Raphael recouvra vraiment la vue une seconde avant que l'hélicoptère ne percute la partie intacte d'une gigantesque colonne à moitié écroulée.

Grincement de métal assourdissant. Explosion de vitrages. Le nez de l'hélicoptère se froissa comme du papier et broya les jambes de Raphael.

Le Huey s'écrasa sur son flanc. Les pales martelèrent brièvement le dallage en crachant des flammèches, avant de se disloquer en fragments qui mitraillèrent l'enceinte comme du shrapnel. Surchauffé, le moteur hurla une dernière fois puis se tut. Le mât du rotor brisé s'arrêta lentement de tourner.

Lucy perçut un bruit d'écoulement. Voss braqua sa lampe de poche vers sa source. Du carburant et du fluide hydraulique coulaient sur les dalles de pierre. L'âcre odeur du diesel empestait l'air.

La boîte de transmission fumait de plus belle et crachotait des étincelles.

— Merde ! Si celui-ci explose, on risque de perdre le deuxième hélico !

Lucy fouilla l'amas d'équipement abandonné à proximité. Elle poussa de côté des sièges, des bouées de sauvetage et d'autres débris. Elle finit par s'emparer d'un extincteur et retourna vers le *Coup de Griffé* au pas de course. Elle tira la goupille et projeta un jet

de mousse continu sur le carter du rotor.

Une fois qu'elle l'eut vidé, elle se débarrassa de l'extincteur. Le danger était écarté.

Huang était assis sur les pierres plates, sonné. Il baissa les yeux sur sa veste. Elle était maculée d'éclats d'os et de sang ayant appartenu à Toon.

— Mon Dieu.

Voss lui tendit un long bandana afin qu'il puisse se nettoyer les bras et le visage.

Une botte dépassait de sous un tas de bâches goudronnées. Lucy tira sur la toile. Le faisceau de sa lampe éclaira ce qui restait de la tête de Toon : une bouillie informe et luisante.

— Le pauvre, soupira Voss. Recouvre-le. Je ne veux pas le voir comme ça.

Elle recouvrit la tête de Toon avec la serviette qui avait appartenu à leur camarade. Une tache sombre apparut et se répandit au fur et à mesure que le coton absorbait le sang du mercenaire. Elle l'enveloppa dans un poncho.

— On le ramène avec nous, dit Lucy.

— Ça risque d'être compliqué, rétorqua Voss en indiquant le *Mauvaise Lune*.

Elle suivit son geste avec le faisceau de sa lampe de poche. Un fragment de pale avait voltigé jusque dans le cockpit du second Huey et s'était fiché dans la console centrale. Le tableau de bord n'était plus qu'un fouillis de fils électriques et de circuits imprimés.

— Bordel, on dirait bien qu'on va devoir rentrer à pied.

Lucy examina l'avionique éclatée.

— C'est peut-être réparable.

— Même si c'était le cas, qui piloterait ?

— Gaunt.

— Oublie ça tout de suite, *bokkie*. Hors de question que je passe un marché avec cette ordure. Il va crever, peu importe ce qu'il nous en coûtera.

— Tu veux vraiment traverser à pied un désert plus grand que le Texas ? Voire même plus grand, pour ce que j'en sais. La seule personne qu'on risquerait de croiser dans le coin serait un putain de

Wahhabite qui mourrait d'envie de nous égorger. Jamais on n'atteindra Bagdad comme ça, Voss. Et puis, pense à Huang. Il pourra à peine faire vingt mètres. Tu voudrais quoi, le porter sur tes épaules ? Le laisser derrière ? Lui tendre un flingue pour qu'il mette un terme à ses souffrances ? On est tous foutus si on ne rentre pas par les airs. On doit retrouver Gaunt et, oui, passer un marché avec lui. Ça ne me plaît pas, ça me rend même malade, mais on n'a pas le choix. Alors on va faire rappliquer Mandy et sa vision nocturne, pour qu'elle puisse débusquer ce salaud qui doit se planquer tout près dans l'ombre.

Sur ce, elle appuya sur le bouton de transmission de sa radio.

— Eh, ma chérie.

Pas de réponse.

— Mandy, tu m'entends ?

Pas de réponse.

— Mandy, réponds-moi.

Pas de réponse.

— Mandy, qu'est-ce qui se passe, putain ? Réponds-moi !

Lucy n'entendit rien d'autre dans son oreillette que le grésillement ininterrompu des parasites. Elle fit quelques pas vers la lueur qui émanait de l'entrée du temple. Puis elle se mit à courir.

## PRISE D'OTAGE

**A**CCROUPIE AU FOND de la chambre forte, Amanda pinçait doucement son nez cassé. Du sang et de la morve lui ruisselaient entre les doigts.

— Je suis désolé, dit Jabril, assis contre la porte du fourgon.

Celle-ci était maintenue bloquée par la lame d'un couteau glissée dans la poignée intérieure. Le crochet de Jabril gisait sur le plancher métallique ; l'Irakien tenait fermement une grenade dans sa main gauche. La goupille avait été retirée. S'il desserrait sa poigne, la cuillère se relâcherait et enclencherait le décompte de quatre secondes du détonateur avant l'explosion.

— Je suis réellement désolé, répéta-t-il. Je ne voulais pas vous blesser.

Amanda extirpa un mouchoir de sa poche. Elle se moucha et cracha.

— J'y crois pas. Attaquée par un manchot.

Plus tôt, Amanda et Jabril, s'étant attribués la tâche de préparer le transport du trésor vers les hélicoptères, avaient commencé à retirer une à une les boîtes des étagères pour les empiler sur le dallage.

Tout au fond de la chambre forte, Amanda avait découvert un coffre en polymère kaki d'un mètre vingt de longueur. Elle l'avait traîné de derrière une pile de boîtes.

— Donnez-moi cela, lui avait dit Jabril.

— C'est quoi au juste ? avait-elle répondu en tapotant le cadenas qui le verrouillait.

— N'y touchez pas.

Il l'avait brutalement tirée par les vêtements pour l'éloigner du coffre. Elle avait riposté, et ils avaient alors commencé à se battre,



se poussant mutuellement contre les étagères. Des boîtes s'étaient fracassées au sol et s'étaient vidées de leur or.

Jabril avait balancé un coup de poing au visage d'Amanda, qui avait riposté en lui en décochant un dans le ventre avant de l'envoyer valser par terre d'un coup de pied. Elle s'était ensuite avancée sur lui, couteau en main.

Jabril était resté immobile, à plat ventre.

— Debout, lui avait crié Amanda. Debout, enflure.

Jabril avait alors roulé sur le dos. Il tenait une grenade. Il avait profité de sa position d'infériorité pour discrètement retirer sa prothèse et saisir l'arme dissimulée à l'intérieur. Il avait coincé l'anneau entre ses dents et tiré la goupille, puis avait brandi le cylindre vert comme s'il avait voulu éloigner un vampire avec un crucifix. Amanda s'était immobilisée instantanément.

— Eh oh, on se calme !

Jabril s'était péniblement relevé.

— Reculez.

Il avait alors refermé la porte derrière lui tout en s'assurant de ne pas laisser échapper la grenade.

— Donnez-moi ce couteau.

— Va chier.

Il avait brandi son précieux sésame et l'avait regardée d'un air sans équivoque.

— Êtes-vous certaine de vouloir résister ?

Amanda n'avait alors eu d'autre choix que d'obéir. Elle avait lâché son arme et l'avait bottée en direction de son adversaire.

La porte était munie d'une poignée intérieure au cas où un garde se retrouvait enfermé à l'intérieur. Jabril avait maladroitement coincé la grenade sous son aisselle gauche et glissé le couteau dans l'anneau du loquet, les enfermant ainsi dans la chambre forte.

Ils étaient maintenant assis l'un en face de l'autre. Jabril palpit son ventre endolori pendant qu'Amanda se tapotait le nez.

— Maintenant, je veux le coffre, dit Jabril.

— Tu peux toujours courir.

La radio de Jabril avait volé en éclats au coin de la chambre forte ; cependant, le casque tactique d'Amanda gisait sur le plancher

métallique. Jabril le coinça sous son pied et le ramena vers lui.

Il serra la grenade entre ses genoux. Il mit le casque et appuya sur le bouton de transmission.

— Lucy ? Lucy, vous m’entendez ?

LUCY TIRA SUR la porte arrière du fourgon. Verrouillée. Bloquée de l’intérieur.

Une voix presque inaudible se fit entendre de l’oreillette qui pendait sur sa poitrine. Jabril.

— *Lucy ? Lucy, vous m’entendez ?*

Larsens et sifflements. Le signal radio était partiellement brouillé par le blindage d’acier du camion.

Elle mit l’oreillette en place.

— Qu’est-ce que tu fais, bordel ?

— *Je ne voulais pas que les choses se passent ainsi.*

— Où est Mandy ? Elle est à l’intérieur ?

— *Je dois vous parler.*

— Ouvre cette saloperie de porte, Jabril !

— *Vous devez m’écouter.*

Elle grimpa sur le marchepied et tira la porte violemment, sans résultat.

— Laisse-moi parler à Mandy.

Brève pause, puis :

— *Eh, ma chérie.*

— Tout va bien ?

— *Il a une grenade avec lui.*

— Qu’est-ce qu’il veut ?

— *J’en sais rien. Tu ferais mieux de lui parler.*

Il y eut comme un bruit de froissement pendant que la radio était rendue à Jabril.

— Écoute, commença Lucy, je ne sais pas ce que tu veux au juste, mais je suis certaine qu’on peut s’arranger. Sors de là, qu’on puisse parler.

— Votre ami. L'Asiatique.

— Il s'appelle Huang.

— Vous devez le tuer. Le tuer et brûler le corps.

Voss avait aidé le blessé à franchir l'allée processionnelle jusqu'à la vaste salle du temple et l'avait assis contre l'une des énormes colonnes de granit qui supportaient le plafond.

Lucy alla s'agenouiller devant Huang et l'inspecta. Il avait les yeux fermés et semblait dormir. Par précaution, elle se retira à l'écart pour ne pas qu'il l'entende.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Cette vallée abrite un agent pathogène si létal, si virulent, qu'il pourrait à lui seul exterminer des villes entières. Si je suis revenu ici, c'était pour détruire jusqu'à la dernière trace de ce virus. Votre ami est infecté et il n'existe aucun traitement, aucun remède pour le guérir. Il sombrera inexorablement dans la démence, puis finira par se retourner contre vous tous. Contrôlé par l'infection, il vous attaquera, nourri par le désir irréprensible de vous mordre, de pénétrer en vous et d'envahir votre enveloppe charnelle. Vous avez vu les soldats là-dehors ; ces hommes étaient mes amis. Maintenant, ce sont des monstres. Croyez-moi, il serait préférable pour Huang de mourir avant que la transformation ne soit terminée. Laissez-le faire ses adieux, et permettez-lui de reposer en paix.

— Je préfère courir le risque et le sauver.

— Je sais ce que vous comptez faire pour l'aider. Vous voulez le ramener à Bagdad pour qu'on le soigne. Pourtant, sachez qu'aucun antivirus, aucun antibiotique ne pourra faire en sorte qu'il se rétablisse. Vous devez absolument comprendre les terribles dangers que vous encourrez si vous le ramenez à la civilisation. Si cet agent pathogène atteint une grande ville, seule une bombe nucléaire pourra l'empêcher de se propager. Quel est le nom de cet hôpital militaire qui se trouve dans la Zone Verte ?

— Le vingt-huitième CASH.

— Imaginez tous ces gens, ces médecins, ces infirmières, ces soldats blessés alités dans l'attente d'un traitement, tous ces gens à la merci d'un Huang enragé, répandant le sang, se repaissant de chair, devenu cannibale. Le vingt-huitième CASH est avant tout une unité de traumatologie militaire destinée à traiter les blessures par balle et les dégâts provoqués par des explosions ; il n'est pas équipé pour mettre le porteur d'un agent pathogène aussi virulent en quarantaine. Cette maladie trouverait tôt ou tard son chemin jusqu'aux bases aériennes européennes de l'OTAN, puis dans le reste du monde. Paris, Londres,

*New York, Tokyo... Des millions d'innocents voués à mourir.*

— Eh bien, il y a en effet matière à réflexion, dit Lucy.

Elle enleva son pouce du bouton d'émission clipsé à sa veste et se tourna vers Voss.

— On doit absolument entrer à l'intérieur et buter ce taré.

— Impossible.

— Il nous reste un peu de C-4. On pourrait faire sauter la porte avec une petite charge. Sinon, il y a des conduits d'aération sur le toit ; je pense avoir vu une lacrymogène en rab dans un des hélicos. On pourrait le forcer à sortir.

— Il a une grenade sur lui, *bokkie*. Tu crois vraiment qu'on parviendrait à se glisser à l'intérieur et récupérer Mandy en moins de cinq secondes ? Je pense pas, non. On n'a pas d'autre choix que de le convaincre de sortir.

— Retourne aux hélicos, trancha Lucy. Va voir ce que tu peux récupérer. Et surtout, ne laisse aucune arme ou munition derrière toi ; je ne veux pas que Gaunt puisse se réapprovisionner.

— Et toi, tu vas faire quoi ?

— Je vais commencer par couvrir ces foutus conduits d'aération avec ma veste. Je veux qu'il fasse chaud là-dedans, je veux voir ce salaud cuire s'il le faut.

\* \* \*

AMANDA ALLUMA UNE cigarette et la glissa entre les lèvres de Jabril.

— Je vous remercie. Désolé pour la fumée.

— L'histoire de Lucy et de Huang remonte à loin. Ils se sont connus bien avant que je la rencontre ; ils ont partagé des tranchées ensemble, plus qu'une fois. À ses yeux, il fait partie de la famille. Elle ne va pas lui faire sauter la cervelle juste parce que tu le lui demandes.

— Elle le fera, croyez-moi. Elle le tuera, par pitié pour lui. Vous ne comprenez pas cette maladie, vous ne saisissez pas toute l'horreur qu'elle représente. Votre ami va pourrir sous vos yeux. Puis, tôt ou tard, il vous attaquera. Vous avez vu comme moi ces créatures qui se cachent dans la vallée. Il va devenir exactement

comme elles.

— Si on le ramène à Bagdad, il pourra se faire soigner par un médecin.

Jabril secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas. C'est trop dangereux. Si ce virus atteint un grand centre urbain, les conséquences seront désastreuses, unimaginables. Il faut lui tirer une balle dans la tête et brûler le corps, je vous dis. Ici même, dans cette vallée.

— Bon. Alors, vous comptez nous laisser moisir combien de temps dans ce putain de fourgon ?

— Jusqu'à ce que Lucy entende raison. Écoutez, prenez tout l'or avec vous et retournez chez vous. Mais faites en sorte que Huang reste ici.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce coffre ?

Jabril cala la grenade entre ses genoux. Il arracha la clé qu'il portait autour du cou et la lança à Amanda. Elle retira le cadenas, fit sauter les loquets et ouvrit le couvercle. Il y avait à l'intérieur des liasses de documents. Des transcriptions de communications de la NSA, des dossiers confidentiels, des échanges télégraphiques entre ambassades, des instructions de la CIA. Elle feuilleta sommairement les pages. Elle tomba sur quelques photographies, parmi lesquelles on pouvait voir des hommes enchaînés sur des tables d'examen. Des graphiques, ainsi que des radiographies, démontraient avec précision la progression de l'infection sur les sujets.

— Les renseignements américains, murmura-t-elle. Plus ça va, plus cette histoire pue la merde.

Sous la paperasse se trouvait autre chose. Deux tubes rivetés reposaient sur un lit de mousse. L'un d'entre eux était muni d'ailettes.

— Un missile Hellfire, séparé en deux parties distinctes. La première est le propulseur, un moteur-fusée à carburant solide ; la seconde est une ogive à guidage laser. La charge utile est censée aller au centre.

Un cylindre en verre était posé entre les deux sections du missile. Il brillait d'une lueur bleue.

Amanda tendit la main vers ce dernier.

— N'y touchez pas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le virus. Stabilisé à des fins militaires. Si je vous ai fait venir ici, vous et vos amis, c'était précisément pour que vous m'aidiez à ouvrir ce fourgon afin que je puisse mettre la main dessus.

— Et vous comptez faire quoi avec ?

— Comme je l'ai dit à Lucy : l'incinérer pour qu'il disparaisse, comme s'il n'avait jamais existé.

OBEISSANT AUX ORDRES de Lucy, Voss conduisit le quad jusqu'aux hélicoptères.

La température continuait à décroître. Des volutes de vapeur accompagnaient chacune de ses expirations.

Il balaya l'obscurité du regard. Aucun mouvement. Il entendit la voix de Lucy.

— *Tout se passe bien ?*

— Ouais.

— *Prends tout ce qui pourrait être utile et reviens immédiatement. Ne traîne pas dehors.*

Voss inspecta le *Mauvaise Lune* à la lueur de sa lampe torche. Il regarda d'abord sous le fuselage, puis fit un tour sommaire de la cabine de pilotage et de la soute. Il ne voulait surtout pas se faire surprendre. Gaunt était un lâche, susceptible de se terrer dans la nuit la plus froide pendant des heures avant d'avoir les couilles pour sortir les affronter. Mais le bataillon de morts-vivants de Jabril, en revanche, risquait de surgir de l'ombre à tout moment.

Il examina l'avionique détruite. Un fragment de pale du *Coup de Griffe* avait fracassé le pare-brise et atterri en plein dans la console, comme la lame d'une hache. Il balaya les morceaux de vitre étalés sur les cadrans et les interrupteurs, puis extirpa la pale brisée et la jeta de côté. Des câbles effilochés et quelques circuits imprimés cassés étaient visibles par la fissure.

Peut-être Lucy avait-elle raison, après tout. Le Huey était, somme toute, un vieux modèle d'hélicoptère ; peut-être que son système était assez rudimentaire pour qu'un type muni d'une pince puisse le réparer, et qu'il suffirait de reconnecter quelques fils pour le faire redémarrer. Peut-être que Gaunt saurait comment.

Le cas échéant, ils n'auraient d'autre choix que de ravalier leur colère et de marchander avec lui. D'échafauder un plan assez séduisant pour le convaincre de voler vers l'est et de franchir le

désert. Ils pourraient tous se mettre d'accord avant le départ quant à leur point d'atterrissage. Ils choisiraient d'abord le terrain rocheux d'un endroit reculé, loin des limites de Bagdad. Balancer le magot lorsqu'ils seraient à quinze mètres du sol, puis faire descendre Mandy en rappel pour qu'elle le surveille le temps qu'ils reviennent. Ensuite, l'hélico retournerait dans la Zone Verte pour se poser dans un lieu fréquenté, comme la piscine d'un hôtel par exemple, où le souffle du rotor ferait basculer les transats et les parasols dans l'eau fraîche. Ou encore directement à l'aéroport, pile devant les manutentionnaires et les sentinelles. Atterrir dans un lieu public, un endroit où Gaunt se sentirait en sécurité, et penserait pouvoir partir avec un sac rempli d'or.

Et ce serait là qu'ils le tueraient. Une balle dans la tête avant même qu'il n'ait le temps de déboucler son harnais. Puis ils s'en iraient, en laissant cette charogne affalée sur son siège.

Voss grimpa dans la soute du *Mauvaise Lune* et la fouilla de fond en comble pour récupérer toutes les munitions qui pouvaient s'y trouver. Il trouva un sac de grenades, des boîtes de bandes pour le SAW et des caisses en bois pleines de cartouches 5,56 mm pour les fusils.

Il empila les munitions dans la remorque du quad tout en regardant alentour, à l'affût de signes trahissant la présence de Gaunt. Il chargea également les sachets de rations alimentaires et les bouteilles d'eau qui restaient.

En poursuivant ses recherches, il tomba sur ses mitaines, cachées sous un banc. Il posa son fusil à pompe un instant, le temps de se frotter les doigts pour se réchauffer.

Il alla récupérer le M249 SAW à la barricade. Il plia le bipied, désengagea la bande de munitions et déposa le tout dans la remorque.

La dépouille de Toon gisait à proximité, enveloppée dans son poncho. Voss tira le corps flasque à travers la cour, laissant une longue traînée de sang sur son sillage, puis il l'allongea dans la remorque parmi la nourriture et les munitions. Il refusait de laisser son ami pourrir sur un tas d'ordures. Ne pouvant pas supporter de voir la tête éclatée de Toon,

il décida de laisser en place la serviette qui la recouvrait.

Il retraversa la cour, mais cette fois en direction de la carcasse du *Coup de Griffes*, qui avait presque basculé sur le toit. Il se pencha pour se glisser à l'intérieur de la soute et éclaira de sa lampe torche un amas de matériel enchevêtré. Il cala dans sa poche quelques

chargeurs pour les fusils et deux couteaux supplémentaires. Il trouva également des piles pour les lampes, de la crème solaire et des crackers, qu'il alla déposer dans la remorque à côté du corps de Toon.

Il revint sur ses pas afin d'inspecter la cabine de l'appareil écrasé. La portière étant sortie de ses gonds, il la jeta hors de son chemin.

À l'intérieur, Raphael, retenu par ses jambes broyées, était pendu cul par-dessus tête sur le siège du pilote. Ses bras ballottaient mollement. Son sang gouttait au bout de ses doigts, ruisselant de son crâne fendu.

Voss s'introduisit tant bien que mal dans le cockpit.

Il dénicha une radio ICOM dans un sac de toile. Il glissa la sangle sur son épaule.

Il vida ensuite la ceinture de munitions attachée à la veste de Raphael. Il le dépouilla également de la machette qui lui pendait à la taille, ainsi que des cigares et du briquet qu'il gardait dans la poche de sa chemise.

Raphael ouvrit alors les yeux.

— Aide-moi, toussa-t-il. (Il lutta pour tendre la main vers Voss.) Aide-moi, *esé*.

Voss repoussa la main. Il se pencha afin de pouvoir lui susurrer à l'oreille :

— *Fok jou*.

Il dégaina alors son couteau. Il lui planta lentement la lame dans la gorge pour lui ouvrir la trachée ; de couinements porcins, les cris de Raphael se muèrent en un gargouillement inarticulé.

Voss se recula avec nonchalance pour contempler l'homme s'étouffer et se convulser. Une rivière de sang coula sur le visage de Raphael, avant d'aller éclabousser le plafond de l'appareil renversé. Des volutes de vapeur s'envolèrent dans l'air nocturne.

AMANDA PASSA LE bras entre les étagères pour toucher la paroi d'acier de la chambre forte. Des gouttes de condensation ruisselaient sur la froide surface de métal, provoquées par leurs respirations et leurs chaleurs corporelles.

L'humidité ambiante était suffocante.

Elle ferma les yeux et se concentra sur son souffle. Elle s'efforça



de réduire son rythme cardiaque. Elle demeura parfaitement immobile. Elle sentit la transpiration lui couler sur les tempes ; elle n'y prêta pas attention.

— Ils ont dû boucher les conduits d'aération, dit Jabril. Ils essaient de faire grimper la température pour me forcer à sortir.

Il cracha le mégot de sa Salem et l'écrasa de son talon.

— Ça suffit les cigarettes, O.K. ? dit Amanda. C'est assez difficile de respirer comme ça.

— Je croyais que tous les soldats américains fumaient. J'ai entendu dire qu'ils vous fournissaient des cigarettes gratuitement pendant Tempête du Désert.

— J'étais encore au lycée à cette époque-là.

— J'ai entendu vos amis discuter entre eux. Ils ont dit que vous étiez riche. Que vous veniez de Californie.

— Mes parents sont riches. Ils m'ont foutue dehors il y a longtemps. Ils sont peut-être morts à l'heure qu'il est, pour ce que j'en sais.

Amanda siphonna la dernière gorgée d'eau qui restait dans sa gourde, puis lécha les gouttes qui prelaient sur le goulot.

— Et voilà. Plus rien.

Jabril haussa les épaules.

La chambre forte était éclairée par la Maglite qu'Amanda avait posée sur une étagère. L'ampoule se mit à clignoter et à diminuer d'intensité. Un voyant lumineux ambré annonça la mort imminente des piles.

— Alors, on fait quoi maintenant ?

— Nous attendons la transformation de votre ami. Elle ne saurait tarder, puisqu'il est déjà entré dans la phase finale. Dans les prochaines heures, une série de lésions au cerveau l'amèneront à un état de confusion. De minuscules hémorragies vont peu à peu éradiquer ses facultés intellectuelles. D'ici peu, l'homme que vous avez connu, celui que vous considériez comme votre camarade, aura disparu. Il ne sera rien d'autre qu'une coquille vide, un automate, une créature à l'intelligence égale à celle d'un cafard. Son faciès deviendra flasque et sans expression, au fur et à mesure que ses tissus conjonctifs se détérioreront ; un signe éloquent s'il en est. Nous appelions ce visage le Masque Funeste.

— Et il se passera quoi ensuite ?

— Il se changera en bête meurtrière. Lucy n'aura alors d'autre choix que de le tuer, sinon ce sera elle qui mourra.

— Dans ce cas, mieux vaudrait être présents pour pouvoir l'aider, vous croyez pas ?

VOSS REVINT JUSQU'AU temple sur le quad. Il le gara en travers de la vaste entrée de la structure pour s'en servir comme barricade.

Lucy l'aida à extirper Toon de la remorque. Ils l'allongèrent sur l'autel, comme s'il s'agissait d'un sacrifice offert à l'horrible dieu taureau qui surgissait des ombres les surplombant.

Voss s'assit ensuite aux côtés de son ami.

— « Va, étranger, dire à Sparte qu'ici nous gisons, fidèles à ses lois.<sup>1</sup> »

— Il n'obéissait à aucune loi excepté les siennes, dit Lucy.

— Et ça, c'est la grande classe, répondit Voss.

— On ira au *Riviera* lever nos verres en son honneur et nous rappeler le bon vieux temps, promet-elle. C'est ce qu'il aurait voulu.

— Il se passe quoi avec Jabril ?

— La chambre forte doit être chaude comme un four à l'heure qu'il est. Il n'a rien à boire. Le temps joue en notre faveur.

Voss consulta sa montre.

— La nuit va être longue et froide. Je vais allumer un feu.

Il fracassa à coups de pied les boîtes en bois qu'il avait récupérées, puis amoncela les éclats près de Huang. Il démontra ensuite quelques cartouches et en parsema la poudre sur le tas. Il alluma enfin son Zippo et le passa brièvement sur la poudre. Une flamme crépita et crachota sur le bois, avant que celui-ci ne s'embrase.

Huang se réveilla. Il se rapprocha du feu de camp pour se réchauffer les mains.

Voss s'en retourna décharger la remorque.

— J'ai trouvé quelques bandes pour le SAW et beaucoup de munitions pour les fusils, mais pas grand-chose pour les Glock.

— Tu as récupéré de l'eau ?

— Assez pour quelques jours si on fait gaffe.

— Il faudra se rationner le plus possible. Gaunt sera peut-être capable de réparer l'hélico, mais c'est pas gagné. Il y a de bonnes chances qu'on soit forcés de rentrer à pied.

Voss fit un geste en direction de Huang.

— Et lui ? On va le trimballer sur son brancard ?

— Si on n'a pas le choix, ouais, c'est exactement ce qu'on va faire. On voyagera de nuit. Pas question qu'on le laisse ici.

— Et on fera quoi avec l'or ?

— On l'enterrera quelque part pour revenir le chercher avec des hélicos. Ou bien on oublie ce putain de cauchemar.

— Pas question. C'est notre or. On est venus et on s'est fait saigner pour l'obtenir. Il nous appartient.

Lucy se pencha à la hauteur de Huang.

— Comment tu te sens, mon gars ?

Huang fixait les flammes comme s'il n'avait pas entendu. Lucy claqua des doigts devant son visage.

— T'as besoin de quelque chose ?

— Tout va bien, répondit-il du bout de ses lèvres bleuies. Écoute, j'ai une question stupide à te poser.

— Vas-y.

— Ma sœur. Elle s'appelle comment ?

— Mi-Young. Elle s'appelle Mi-Young.

Huang hochla la tête en souriant d'un air rêveur. Il avait les paupières lourdes. Il reporta son attention sur le feu de camp et son visage se mua en un masque dépourvu d'expression.

— Tu devrais dormir, lui dit Lucy en lui caressant doucement la tête.

Des mèches de cheveux lui restèrent entre les doigts. Elle souffla discrètement dessus pour les chasser.

Le fusil de précision d'Amanda était posé contre le marchepied arrière du fourgon. Voss alla le récupérer et le ramena près du quad. Il vérifia d'abord la culasse, puis alluma le viseur infrarouge.

La chaleur résiduelle faisait briller la vaste étendue de ruines.

Lucy s'agenouilla à côté de Voss.

— Reste sur tes gardes, O.K. ? Si jamais un de ces bâtards de

squelettes vient frapper à la porte, tu le déglingues.

— Pas de souci.

— Par contre, on a besoin de Gaunt vivant, d'accord ? Tire-lui dessus pour qu'il ne s'enfuie pas, mais assure-toi qu'il respire encore.

Voss arracha l'extrémité d'un Balmoral avec les dents et l'alluma.

— Je vais atténuer l'éclairage, fit Lucy en se levant. Ça ne sert à rien de rester là comme des idiots à attendre d'être repérés par ces saloperies.

Elle éteignit deux des halogènes sur trépied.

— Tout compte fait, tu ferais peut-être mieux de te reposer, fit Lucy.

— Qui voudrait dormir dans un endroit pareil ? Qui voudrait rêver ici ?

Lucy alla chercher la radio ICOM rangée dans la remorque. Elle l'enclencha et tira l'antenne télescopique.

— Personne ne nous entendra, dit Voss. On est trop loin dans le désert, cette radio n'a pas une portée assez longue.

— Ça vaut toujours le coup d'essayer, répliqua-t-elle.

— Et quand bien même tu parviendrais à faire appliquer une équipe de secours, ça aurait comme conséquence de faire grouiller la citadelle de Marines. On pourrait dire adieu au trésor, et on rentrerait chez nous fauchés comme les blés.

— Tu t'entends parler, mec ? Il faut emmener Huang à l'hôpital, tu te souviens ?

Sur ce, elle se régla sur la fréquence de secours. 40 MHz VHF. Elle appuya sur le bouton d'émission.

— *Mayday, mayday*. Ici l'équipe de reconnaissance Bravo Bravo Lima Deux nécessitant une assistance immédiate, est-ce que vous m'entendez ? À vous.

Pas de réponse.

— *Mayday, mayday*, ici Bravo Bravo Lima Deux émettant sur la fréquence de secours d'urgence quatre-zéro, à vous.

Pas de réponse.

— *Mayday, mayday*, est-ce que quelqu'un entend ce message ?

Elle n'obtint comme seule réponse que le bruit des parasites.

---

<sup>1</sup> Inscription sur le mausolée commémorant la célèbre bataille des Thermopyles, qui opposa le Sparte Léonidas 1<sup>er</sup> au Perse Xerxès 1<sup>er</sup> (NdT).

## LA CRYPTÉ

LE VENT SE leva sur la citadelle, soufflant parmi les ruines. Des tourbillons de poussière traversaient les cours et les colonnades.

Gaunt s'accroupit près d'une colonne effondrée. Il remonta la fermeture Éclair de sa veste et releva son col ; comme il commençait à faire bien trop froid pour rester dehors, il lui fallait trouver un abri.

Il enleva sa botte droite et examina la semelle. Un projectile avait fendu le talon.

En observant les ruines éclairées par la lune, il put discerner du mouvement au loin : une ombre glissait gauchement contre un mur. Sans doute l'un des monstrueux membres du bataillon de Jabril, attiré par la lumière qui émanait de l'entrée du temple.

Il se signa, puis reprit son sac et s'empressa de pénétrer plus profondément dans l'enceinte de la citadelle.

Plus loin, il alla s'asseoir sur un bloc de granit et sortit le téléphone satellite du sac à dos. Il tira l'antenne et le mit en marche. Transmission en bande étroite, fréquence 5 kHz. Il composa le code de brouillage.

— Soufre à Carnaval, à vous.

Il dut attendre vingt minutes avant d'obtenir une réponse de Koell.

— *Authentication.*

— Oscar, Sierra, Yankee, Bravo.

— *Je vous écoute, Soufre.*

— Demande d'exfiltration immédiate, à vous.

— *Avez-vous mis la main sur l'objectif ?*

— Négatif.

— *Si vous n'avez pas la valise, vous ne revenez pas.*

— On est baisés. Les hélicos sont HS.

— *Comment est-ce possible ? Que s'est-il passé ?*

— Un accident dû à un problème technique.

— *Écoutez-moi bien. Vous voulez jouer dans la cour des grands ? Alors arrêtez de geindre pour obtenir de l'aide et faites votre boulot. Débrouillez-vous. Trouvez cette valise et rappelez-moi à cinq heures trente.*

Sur ce, Koell raccrocha.

Gaunt remit le téléphone dans la poche latérale de son sac à dos, puis il sortit la croix en acier qu'il portait sous son t-shirt. Un modèle de l'armée, pendu à la chaîne à billes de sa plaque. Il marmonna le *Notre Père*.

Il plongea la main dans sa poche pour récupérer une carte dessinée à la main, se repéra, et entreprit de trouver son chemin parmi les dédales labyrinthiques d'éboulis de pierres.

VOSS ÉTAIT ACCROUPI derrière le quad, le fusil de précision fermement appuyé sur la selle. Les paupières lourdes, il dodelinait de la tête en luttant contre le sommeil.

— Eh.

Lucy lui tapa sur l'épaule.

Voss se secoua brusquement pour se réveiller. Il fit craquer ses jointures et s'étira pour rétablir la circulation dans ses jambes. Il se frotta les yeux, avant de saisir une paire de lunettes à montures noires d'une poche de sa veste. Il utilisa sa manche pour en essuyer les verres, puis se les posa sur le nez.

— Depuis quand tu portes ça ? lui demanda Lucy, étonnée.

— Le mois dernier. Mes yeux sont un peu fatigués, pas de quoi en faire un plat.

Il balaya lentement les ruines du regard avec la lunette infrarouge SIMRAD. Une succession de bâtiments à moitié effondrés, de piliers, de cours, de tourelles et de dômes défila dans la lentille.

Il perçut un bref mouvement. Une ombre se déplaçait parmi les maçonneries ; sans doute l'un des morts-vivants du bataillon de Jabril. Les pierres de l'enceinte de la citadelle brillaient encore d'un éclat verdâtre, mais la créature émaciée qui déambulait parmi les

allées et derrière les arches ne dégageait quant à elle pratiquement aucune chaleur. Rien d'autre qu'une part d'obscurité mouvante, un spectre claudiquant, un non-être.

— Contact.

— Combien ?

— Un seul.

Il plaqua sa joue contre la crosse du fusil et aligna les deux réticules au niveau du front de la créature. Il appuya délicatement sur la détente. Une pression de deux kilos à peine. Le claquement de fouet du coup de feu résonna dans toute l'enceinte. Le crâne du revenant éclata comme un vase de porcelaine.

Voss tira le levier d'armement.

Nonchalamment assise le dos contre le quad, Lucy était tournée vers l'intérieur du temple. Son fusil d'assaut était posé à ses côtés, prêt à être saisi en cas de mouvement en provenance du camion.

Elle fouillait dans un sac plastique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce que Toon traînait dans ses poches.

Son portefeuille, avec quelques dollars et dinars froissés à l'intérieur. Son passeport. Son badge de l'Autorité Provisoire. Une copie écornée d'*Un Noir à l'ombre* d'Eldridge Cleaver. Une boîte à tabac contenant des rubans honorifiques et des insignes militaires : un *purple heart* qu'on lui avait accordé à Beyrouth, un insigne de combat de l'infanterie, un insigne ailé de parachutiste.

— Il a laissé un sac à l'hôtel, dit Voss. Des chaussettes, des trucs du genre. Il préférerait voyager léger.

AMANDA ESSUYA LA sueur qui lui brûlait les yeux. Elle enleva son Stetson et l'utilisa comme éventail.

— Tu tiens vraiment à mourir, pas vrai ?

Jabril lui répondit d'un haussement d'épaules.

Amanda gardait une cassette de bijoux ouverte à ses côtés. Elle plongea ses doigts parmi les bagues, les bracelets et les pendentifs.

— Il y a un sacré paquet d'or dans ces boîtes, dit-elle. Il y en a assez pour nous tous. Si tu tiens tant à faire cramer ce missile, rien ne t'en empêche. Éclate-toi. Mais pourquoi ne pas revenir à Bagdad



avec nous pour dépenser un peu de cet argent ?

Jabril secoua la tête.

— Je ne mérite pas de vivre.

— Pourquoi ?

— Pour des raisons que je ne souhaite pas partager. Disons seulement que j'ai l'impression d'être arrivé au bout d'une route longue et pénible.

Jabril coinça la grenade entre ses genoux avant de secouer énergiquement sa main pour chasser une crampe.

— Et vous, que comptez-vous faire avec tout cet or ?

— Prendre ma retraite, répondit-elle. Dans un lieu paisible rempli de verdure.

— Avec Lucy ?

— Ouais.

— Et le reste de vos amis aussi ?

— Disons qu'on a des CV assez peu banals. On a joué aux mercenaires sur tous les continents, on a passé plus de dix ans à courir les guerres. C'était marrant. Mais on finit tôt ou tard par se sentir trop vieux pour ces conneries. Il vaut mieux se partager le pognon et partir chacun de son côté. Ensemble, on était une vraie famille, mais je crois que ce temps-là est révolu.

Sur ces entrefaites, la voix de Lucy se fit entendre.

— *Tout va bien là-dedans ?*

Amanda ramassa le casque radio et mit l'oreillette.

— Ça va. Tout baigne dehors ?

— *Je préfère ne pas en parler sur les ondes.*

— O.K.

— *Est-ce que Jabril peut entendre ce que je dis ? Réponds par oui ou non.*

— Non.

— *Est-ce qu'il a d'autres armes que sa grenade ?*

— Non.

— *Si la situation l'exigeait, est-ce que tu penses être capable de le neutraliser ? Serais-tu prête à tenter le coup ?*

Amanda réfléchit un instant.

— Oui.

— *Passe la radio à Jabril.*

Amanda s'exécuta en faisant glisser le récepteur sur le sol d'un coup de pied.

Jabril installa le casque tant bien que mal, soucieux de ne pas relâcher le levier de la grenade.

— *Comment tu vas, Jabril ?*

— Je vais bien. Comment se porte votre ami ?

— *Huang ? Il est en train de sombrer.*

— Vous savez ce que vous devez faire.

— *Tu peux toujours courir.*

— Dites-lui sans ambages. Il est en train de mourir, et ses dernières heures seront longues et douloureuses. Donnez-lui un pistolet pour qu'il puisse prendre sa propre décision. C'est votre ami, vous devez être honnête avec lui.

— *Vous avez soif là-dedans ? Je vais vous donner de l'eau. Entrebâillez la porte, que je puisse vous passer le tube de ma poche à eau.*

— Et le canon d'une arme à feu par la même occasion, bien entendu.

— *Faites-moi savoir quand vous voudrez vous désaltérer.*

\* \* \*

Afin DE LUI donner des instructions avant le début de sa mission, Koell avait sommé Gaunt de se présenter à sa suite luxueuse de l'hôtel *Al-Rasheed*.

Gaunt s'était calé dans un confortable fauteuil en cuir, tout en profitant de l'air frais soufflé par un conduit d'aération au plafond.

La pièce était encombrée de piles de documents, de photos de reconnaissance aérienne et de transcriptions de communications interceptées par satellite.

Koell s'était assis à ses côtés et lui avait tendu un verre de scotch.

— Jabril n'est pas la seule personne à être sortie de cette vallée

lorsque les choses ont mal tourné, lui avait dit l'agent. Il y a eu un autre survivant. Un certain Dr Ignatiev.

Koell avait alors fait pivoter un ordinateur portable afin que Gaunt puisse voir l'écran, puis avait lancé une vidéo. Un Slave trapu, la peau brûlée et pelée, était assis dans une cellule d'interrogatoire. L'homme était en train de parler, mais le son était coupé.

— L'équipe envoyée dans la vallée a été éradiquée pendant que je m'occupais de l'affaire à Bagdad. Nous avons intercepté quelques appels de détresse, puis plus rien. Silence radio. J'ai commencé à entendre circuler des rumeurs quelques jours plus tard : un Blanc aurait vraisemblablement été mis en vente sur le marché noir à Mossoul. Des Bédouins avaient retrouvé Ignatiev, à moitié mort dans le désert, et s'étaient dit qu'il pourrait valoir son pesant d'or. J'ai pris le premier vol pour Mossoul pour marchander avec eux. J'ai fini par l'acheter pour quarante mille dollars.

Koell avait remis à Gaunt une photographie de reconnaissance aérienne de la citadelle.

— Ignatiev a découvert l'entrée d'une crypte enfouie parmi des bâtiments annexes derrière le temple principal. Il s'agit de la seule construction souterraine de toute l'infrastructure ; un caveau au toit voûté au milieu de vastes catacombes. Cette crypte contient les ossements des prêtres du temple et de leurs acolytes. Lorsqu'un grand prêtre mourait, ces derniers l'emmenaient sous terre pour qu'il puisse reposer en paix, puis ingurgitaient une sorte de mixture empoisonnée et s'allongeaient à ses côtés, afin de lui tenir compagnie pendant son périple vers l'autre monde.

Koell avait avalé une gorgée de scotch avant de poursuivre :

— Comme il y a beaucoup de tempêtes de sable dans ce secteur et que les variations de température y sont conséquentes, il est tout à fait possible que Jabril et ses hommes aient utilisé cette crypte comme lieu de stockage. C'est un bon abri, sûr et frais. Quand vous arriverez sur le site et que vous entamerez vos recherches pour retrouver le cylindre contenant le virus, ce sera le premier endroit que vous devrez fouiller.

— Entendu.

— Le coffre est vert, un peu plus grand qu'une valise, et ne porte aucun signe distinctif ni identification. Il contient de nombreux documents ainsi que le cylindre à proprement parler. Votre mission est de récupérer l'ensemble. Ce sera votre premier objectif. Vous aurez quarante-huit heures ; après cela, nous abandonnerons

l'opération.

LE RACLEMENT D'UN socle de pierre que l'on glissait de côté rompit le silence qui régnait à l'intérieur de la crypte. Le faisceau d'une Maglite darda les ténèbres.

Gaunt descendait prudemment une série de marches érodées, flanquées d'une succession de niches et de socles jonchés d'ossements ancestraux.

Arrivé au pied de l'escalier, il dut se pencher afin de pouvoir explorer la crypte dont les arcades se perdaient dans des ténèbres impénétrables. Les murs et les piliers étaient recouverts d'étranges hiéroglyphes représentant un bestiaire de créatures impies, aux corps d'hommes mais à têtes d'aigles, d'alligators et de taureaux ; certaines étaient munies d'une queue de scorpion recroquevillée, à l'aiguillon apparent.

Des urnes en calcite étaient rassemblées au pied de chacun des piliers. Gaunt éclaira l'intérieur de l'une d'elles. Elle était remplie d'ossements.

Il examina un crâne dont la dentition était particulièrement remarquable, signe d'une alimentation exempte de sucres raffinés.

Sur le dallage, d'antiques traces brunes s'entrecroisaient comme des empreintes de pneus, sans doute les marques laissées par des tapis de roseaux depuis longtemps réduits en poussière.

Plus loin, des débris de poterie en argile jonchaient le sol, parmi lesquels de petits crânes – sans doute ceux de chats et de chiens – étaient éparpillés.

En s'aventurant plus profondément dans l'obscurité, il fut assailli par une odeur fétide, l'odeur d'une mort beaucoup plus récente. L'odeur de la putréfaction.

Des corps momifiés, révélés par la lueur de sa torche. Des corps de soldats ; trois membres de la Garde républicaine en habit de combat couleur olive, allongés autour d'une lampe à piles éteinte depuis longtemps. Chacun portait une blessure par balle à l'arrière du crâne. Tout portait à croire qu'ils s'étaient tour à tour tiré un coup de Makarov dans la bouche.

Gaunt retira une de ses bottes pour comparer la longueur de la semelle à celles portées par les soldats. L'un d'eux était chaussé de bottes de cuir qui semblaient être à sa taille. Coup de bol, elles avaient été protégées de la déliquescence du corps par une double

épaisseur de chaussettes.

Gaunt en enfila une pour s'assurer qu'elles feraient l'affaire. Satisfait, il la laça et délesta le cadavre de la deuxième.

Les trois soldats étaient couverts d'une grande quantité de bijoux en or. Des chaînes, des bagues et des bracelets scintillants juraient de manière ridicule avec leurs uniformes ternes. Gaunt remarqua une Rolex autour d'un des poignets. Il dépoussiéra le cadran noir ; elle affichait toujours l'heure. Il se débarrassa de sa Casio en plastique et s'appropriâ la montre de luxe.

Il vérifia ensuite le Makarov. Plus de munitions.

Incommodé par la puanteur ambiante, il interrompit sa fouille pour sortir un déodorant de son sac et en appliquer une couche sur un bandana, avec lequel il se masqua le visage, tel un bandit dans un western. Le parfum écœurant estompa quelque peu les relents de décomposition.

Les visages momifiés semblaient lui sourire méchamment, comme s'ils partageaient une blague à ses dépens. Il fouilla soigneusement les poches.

Il trouva des pièces de monnaie, des chapelets musulmans et même un Coran. Quelques canifs merdiques, mais pas de munitions ni d'arme.

Il envoya valser à coups de pied des ordinateurs portables fracassés, des vêtements abandonnés et des emballages de nourriture. Il releva le faisceau de la Maglite pour balayer les ténèbres. Pas de coffre vert nulle part.

Gaunt se frotta les yeux. Il était exténué. Il se sentait démuni, dépassé par les événements.

Il trouva une couverture. Il la secoua pour enlever la poussière et l'enroula comme un châle sur ses épaules.

Il alla s'asseoir sur les marches à l'entrée de la crypte. Il éjecta le chargeur de son SIG et compta le nombre de balles dum-dum qu'il lui restait. Plus que quatre.

Il but une gorgée d'eau, puis s'appuya contre le mur antique et ferma les yeux, s'efforçant de s'assoupir malgré le froid. Son souffle s'évaporait comme de la fumée de cigarette. Il fit un rêve étrange : sa mère, décédée depuis longtemps,

se trouvait de l'autre côté d'une rue bondée. Elle semblait désespérée. Elle criait, sans qu'il parvienne à comprendre les mots qu'elle lui adressait.

Puis, la voix de Lucy.

— *Gaunt ? Gaunt, tu m'entends ?*

Il se redressa instantanément, parfaitement réveillé. Il ouvrit sa veste de cuir pour récupérer l'oreillette qui lui pendait sur la poitrine.

— Salut, Lucy.

— *Alors, tu t'amuses bien là-dehors ?*

— Si tu savais.

— *Écoute, Raphael est mort. Le Coup de Griffes est détruit, le Mauvaise Lune est endommagé. Je veux te proposer un deal. Si tu viens réparer l'hélico et que tu nous ramènes sains et saufs à la maison, on te laissera partir sans te faire de mal.*

— Tu te fiches de moi ?

— *Réfléchis une minute. Plusieurs centaines de kilomètres de sable nous séparent de Bagdad. Ça te dit vraiment d'entreprendre la traversée à pied ? Tu crois vraiment en être capable tout seul ? On aurait sacrément de la chance si un seul d'entre nous s'en sortait vivant. On doit absolument réussir à remettre le Huey en marche.*

— Et si j'échoue ?

— *Alors on est tous foutus.*

— Vous allez m'envoyer une balle dans la tête aussitôt qu'on aura atterri. Le rotor n'aura pas fini de tourner que je serai déjà mort.

— *Si ça peut te rassurer, j'ai pensé qu'on pourrait d'abord trouver un endroit en dehors de la ville pour cacher le magot, puis revenir vers la Zone Verte pour te déposer. Tu vois la route qui passe juste devant le Palais des Congrès ?*

— Ouais.

— *On pourrait atterrir juste là. Il y a toujours beaucoup de monde. Des caméras de surveillance et des gardes partout autour. T'aurais qu'à nous déposer à cet endroit, prendre tout l'or que tu pourrais traîner avec toi et t'en aller.*

— Pour ensuite me faire pourchasser par Voss et ta petite copine jusqu'à ce qu'ils me butent.

— *Alors t'aurais qu'à foutre le camp de Bagdad dès que possible. Je mentirais si je disais qu'ils ne voudront pas se venger, mais tu aurais une longueur d'avance sur eux. À toi de te débrouiller pour en tirer profit.*

— Ils en disent quoi, tes potes ?

— *Ils veulent partir d'ici. Disons que ça les encourage à être raisonnables.*

— Alors laissez-moi un peu de temps pour y réfléchir.

\* \* \*

JABRIL ÔTA LE récepteur de son oreille.

— Vos amis ont l'air d'avoir des ennuis. Un des hélicoptères est détruit et l'autre est endommagé. Ils semblent accuser Gaunt d'en être responsable.

Amanda essuya la sueur qui lui inondait le visage. Elle fit craquer ses jointures, puis se sécha les mains.

La lampe diminuait encore un peu plus d'intensité. L'ampoule émettait à présent une chaude lueur orangée.

Amanda bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Par automatisme, Jabril fit de même.

À la seconde où l'Irakien fermait les yeux, Amanda saisit une poignée de bagues et de montres et les lui expédia en plein visage. Le bref mouvement de recul de Jabril lui donna juste le temps de se jeter sur lui et de lui attraper la main gauche.

Ils roulèrent sur le plancher métallique en se battant pour le contrôle de la grenade. Une pluie de bijoux vola dans le fourgon. Amanda tordit les doigts de Jabril pour lui faire lâcher prise et parvint à lui arracher la grenade. Elle la saisit fermement des deux mains, s'assurant de ne pas relâcher la pression sur le levier de sûreté, et l'abattit sur le crâne de Jabril à plusieurs reprises comme s'il s'était agi d'une roche. Elle lui fracassa la mâchoire et lui fendit le front.

Elle bondit sur le couteau qui bloquait le mécanisme de fermeture, le retira et ouvrit la porte d'un coup de pied.

Elle sauta du fourgon et prit une bouffée d'air frais.

Lucy se jeta dans ses bras. Elles s'embrassèrent.

Amanda montra la grenade.

— La goupille est dans sa poche.

Voss tira Jabril du camion et l'envoya valser sur le dallage. Jabril,

sonné, se tenait la tête. Voss le bourra de coups de pied dans le dos et dans les testicules. Jabril se recroquevilla. Il encaissait chaque coup en silence.

Amanda lui fouilla les poches et prit la goupille. Elle la glissa dans la grenade et alla s'asseoir un peu plus loin. Elle regarda alentour.

— Où est Toon ? demanda-t-elle.

— Toon et Raphael sont morts. Les deux hélicos sont foutus. Gaunt s'est enfui dans les ruines.

— C'est une blague ?

— Ne jamais faire confiance à un chrétien, grogna Voss. C'est ce que mon daron disait tout le temps. « Super Jésus et son équipe de glandus. » Ils se croient tous meilleurs que les autres. Quand on croise un type avec une croix autour du cou, mieux vaut garder une main sur son portefeuille.

— Il voulait garder l'or pour lui ?

— Peut-être. Je n'en suis pas sûr. Je commence à croire que le trésor n'était qu'une couverture. On a mis les pieds dans un sacré merdier et je pense qu'il est plus que temps d'en sortir.

Voss sortit le coffre vert du camion.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Le trophée de Jabril. Un missile Hellfire armé d'un genre de charge biologique.

Voss ouvrit le coffre. Il examina d'abord le missile, puis feuilleta la liasse de documents et de photographies.

— Tiens, tiens. Opérations clandestines de la CIA. T'as des potes qui rigolent pas, Jabril.

Lucy retira le cylindre en verre de son lit en styromousse et le souleva pour l'inspecter. Il projeta des reflets bleus sur le visage de Lucy.

— Tout doit être détruit, croassa Jabril. Le virus, les documents, tout. Il faut réduire ce projet en cendres.

Lucy remit le cylindre à sa place.

— Tu nous as fait sauter à pieds joints dans un putain de nid de frelons, on dirait.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas vous impliquer dans cette histoire.



Voss jeta les documents de côté et se leva, dominant le blessé de toute sa hauteur.

— Je pense que je me suis assez fait enculer pour cette nuit, *bokkie*, dit-il à l'intention de Lucy. Il était temps qu'on reprenne l'initiative. (Il appuya la bouche du canon de son fusil de chasse sur le front de Jabril.) Je dis qu'on le fume là, maintenant. Ça nous fera un peu d'eau de gagné.

Jabril se releva péniblement.

— Attendez, dit-il. S'il vous plaît, laissez-moi parler.

— Qu'il aille se faire foutre, trancha Lucy. Descends-le.

Voss actionna la pompe de son arme.

— Attendez, intervint Amanda en gardant un mouchoir appuyé sur son nez cassé. Écoutons ce qu'il a à dire.

— Pourquoi ? s'étonna Lucy. Tout ce qu'il nous a raconté jusqu'ici n'était qu'un tissu de mensonges. Ce type est une putain d'épine dans nos godasses.

— Il peut nous en révéler davantage sur le virus.

— On sait déjà que c'est une saloperie, et ça me suffit amplement.

— On a besoin de lui. Nos hélicos sont foutus. Il y a de bonnes chances qu'on doive rentrer à pied. Lui, il l'a déjà fait. Il a franchi le désert et en est sorti vivant. Il pourrait nous servir de guide.

— C'est bon, soupira Lucy. Voss, attache-le.

Celui-ci baissa son arme à contrecœur. Il ramena sans ménagement le bras de Jabril derrière son dos et lui menotta le poignet à sa ceinture. Il lui attacha une corde autour du cou comme s'il était un chien, et noua l'extrémité à un pilier situé près du feu de camp.

Lucy alla s'asseoir à côté de Jabril, qui se passait la langue dans sa bouche pour voir s'il avait perdu des dents.

Lucy lui tendit sa gourde près des lèvres. Il but une gorgée, se gargarisa et recracha.

— On est partis pour une longue nuit, alors on a le temps de reprendre depuis le début. Qui es-tu, Jabril ? Qu'est-ce qui s'est passé ici, nom de Dieu ?

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

CÂBLE URGENT / À DÉTRUIRE APRÈS LECTURE

À : Chef de projet, Dir. des Opérations

De : R. Koell

24 août 2005

21 h 18 AST

Colonel,

Voici, conformément à vos ordres, les dernières informations relatives à l'opération de récupération du virus stabilisé dans la zone contaminée.

Notre homme sur le site du SPEKTR nous signale que, à la suite de difficultés d'ordre technique, les deux hélicoptères Bell UH-1 de l'équipe d'incursion sont hors-service. De plus, il n'est pas encore parvenu à localiser le cylindre contenant le virus.

Comme le Predator envoyé par le 11<sup>e</sup> Régiment ne pourra reprendre la surveillance aérienne qu'au lever du jour, il nous est pour le moment impossible de nous rendre compte de la situation par nous-mêmes. Malgré tout, je pense toujours qu'il est plus prudent de laisser nos effectifs stationnés à Charjah pour l'instant ; l'utilisation d'une société militaire privée, dont on peut disposer à notre guise et nier l'affiliation par la suite, serait préférable vu la nature particulière de cette mission.

Notre homme poursuivra ses recherches sur le terrain, et je suis confiant qu'il finira par récupérer le virus et nous le ramener. Toutefois, je crois que

nous devrions également être prêts à employer des mesures énergiques s'il nous fallait en venir à nettoyer la zone.

Prochaine mise à jour prévue à 6 h 30 AST.

## L'ÉTOILE FILANTE

— TU VEUX UNE cigarette ?

Lucy glissa une Salem entre les lèvres de Jabril.

Celui-ci la fuma pendant un temps, puis cracha le mégot dans les flammes.

— O.K., lui dit Lucy. Maintenant, parle.

J'AI TRAVAILLÉ AU sein du Bureau de Sécurité Spéciale, les services de renseignement du parti Baas, quatrième direction, sous les ordres d'Oudaï Hussein. Nos bureaux étaient situés à l'extérieur de Bagdad, à la Petite Venise, le complexe présidentiel sur les berges du Tigre, que vous appelez maintenant la Zone Verte.

Je faisais partie du programme d'acquisition en armement. Je dirigeais des officiers supérieurs du renseignement, des hommes loyaux qui parlaient couramment l'anglais, l'allemand et le français. Notre travail, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, consistait à voyager à l'étranger pour nous procurer des matériaux destinés au programme d'armement chimique et biologique. On nous appelait le Contrôle de l'État de Production des Pesticides, ou CEPP. Nous faisions affaire avec des intermédiaires. Nous achetions des précurseurs chimiques en Égypte, aux Pays-Bas et à Singapour ; des réservoirs de fermentation, des centrifugeuses et des réacteurs au Japon et en Inde ; des échantillons de bacille du charbon, de variole et de fièvre jaune à des laboratoires moscovites et nord-coréens, qu'ils nous envoyaient à Bagdad dans des valises diplomatiques. L'objectif de ce programme était de développer des armes chimiques et biologiques aptes à être transportées par des vecteurs tels que des missiles SCUD et Badr adaptés et des obus spécialement conçus à ces fins.

Notre travail a été brutalement interrompu par l'opération Tempête du Désert, car nos centres de recherche ont tous été

éradiqués par le déluge de Tomahawk des B-52. L'incendie qui a ravagé le centre Al-Salman, au sud de Bagdad, a mis fin à nos tentatives de militariser la peste. Le laboratoire de bactériologie Al-Kindi a été réduit en cendres, emportant dans ses décombres nos stocks de bacille du charbon et de *Clostridium botulinum*. Nos espoirs de stabiliser la fièvre typhoïde, le choléra et la variole ont été anéantis en même temps que le bombardement de l'usine de production de vaccins d'Al-Moriyah.

Aucun effort réel n'a été entrepris pour relancer le programme une fois que la guerre fut terminée. Le pays était en ruine et l'armée décimée. Dans les dernières années du régime, ma plus grande réussite a été, en contournant les sanctions qui pesaient sur nous, de trouver une Lamborghini customisée qu'Oudaï voulait à tout prix après l'avoir aperçue à la télévision.

J'ai reçu les instructions qui vous intéressent il y a environ deux ans, quelques jours seulement avant l'invasion américaine. C'était une époque sombre, désespérée. L'armée américaine s'était amassée à nos frontières ; nous savions que les bombardements étaient imminents, et que les bâtiments ministériels allaient être les cibles prioritaires. Chaque homme devait faire face au même dilemme : rester et en subir les conséquences, ou abandonner son poste et prendre la fuite.

Au vu du contexte, vous comprendrez combien j'ai pu être stupéfait de voir atterrir cet ordre sur mon bureau : on me demandait d'aller enquêter sur un incident qui s'était produit plus de dix ans auparavant dans le Désert de l'Ouest, près de la frontière syrienne.

Un étrange appareil s'était écrasé au sol et n'avait jamais été retrouvé.

Pourquoi, alors même que le régime vivait ses dernières heures, quelqu'un pouvait-il considérer une telle enquête comme une priorité ?

Vous devez comprendre que l'Irak n'avait pas qu'une seule police d'État ; Saddam était trop rusé pour permettre à une seule agence d'avoir les pleins pouvoirs. Il avait donc instauré une série d'agences du renseignement rivales, certaines fidèles à Oudaï, et d'autres à Qoussaï. Tout le monde impliqué dans la sécurité nationale savait qu'il n'était qu'un pion sur l'échiquier de la succession de la famille Hussein. Aucun ordre reçu n'était simple ou à prendre à la légère ; un seul mot, une seule action mal évalués pouvaient conduire à un procès-spectacle suivi d'une exécution. Nous avions la chance de

vivre une vie de privilèges, mais le prix à payer était d'avoir l'estomac noué par la peur en permanence.

Quoi qu'il en soit, cet ordre me permettait de fuir Bagdad avec la bénédiction de l'État, alors j'étais heureux d'y obéir.

J'ai scruté les rapports au peigne fin. J'ai récupéré des chariots entiers de documents des archives du sous-sol.

Au fil de mes recherches, j'ai appris que les radars du trafic aérien militaire avaient enregistré le passage d'un objet mystérieux au-dessus de la province d'Al-Anbar, en provenance de la haute altitude de l'espace syrien. Une chute raide d'une vitesse phénoménale, vingt-cinq fois supérieure à celle du son. Au début, ils avaient cru à un météore, mais l'analyse des données radar leur avait révélé que l'objet en question avait changé de trajectoire et de vitesse au cours de sa chute. Dix kilomètres avant l'impact, il avait notamment décéléré de manière significative, comme s'il avait tenté d'entreprendre une manœuvre d'atterrissage.

Lors d'une mission de reconnaissance nocturne, un pilote de MiG avait aperçu l'objet non identifié au nord. Il avait décrit le bolide incandescent comme étant une étoile filante.

Cet événement s'est produit au tout début des années quatre-vingt-dix, peu de temps après la fin de la guerre avec l'Iran. À cette époque, l'Amérique et la Russie se disputaient le contrôle de la région. Tout le secteur était une zone tampon à la fin de la guerre froide, ainsi plusieurs Blackbird américains effectuaient des vols de reconnaissance dans les environs. C'était pourquoi j'étais plutôt enclin à croire qu'un de ces avions espions avait été contraint d'effectuer un atterrissage forcé pour une raison ou pour une autre.

Les Américains avaient envoyé des hélicoptères le matin suivant, mais leur progression avait été entravée par une puissante tempête de sable. Lorsque celle-ci était retombée, aucune trace du mystérieux appareil n'avait pu être retrouvée. Aucune épave. Aucun cratère. Rien d'autre que d'innombrables étendues de poussière.

Je ne pourrais compter sur la coopération des habitants de la région pour nous aider dans nos recherches. L'Irak est une nation artificielle, composée de tribus disparates gouvernées par la peur. Al-Anbar était un territoire hostile. Nous aurions facilement pu être la proie de guérillas peshmerga ou encore de Kurdes, des hommes qui avaient toutes les raisons pour haïr Saddam et ses tentatives de séculariser, puis d'unifier le pays pour le mettre sous son joug.

J'ai demandé trente hommes pour mener ma mission à bien. À ma grande surprise, on m'a assigné un demi-bataillon et un camion

rempli d'or destiné à délier les langues.

Nous nous sommes munis d'équipement d'excavation, puis avons entamé notre périple en suivant l'autoroute de Falloujah vers l'ouest. C'était un soulagement de quitter Bagdad. La capitale était devenue une ville fantôme ; tous ceux qui avaient pu la quitter étaient déjà partis. Toutes les boutiques étaient barricadées, tous les volets fermés et recouverts d'adhésif. Des sacs de sable et des armes antiaériennes étaient disposés sur les toits de tous les hôtels. Nous partions avant l'arrivée de la tempête.

Nous avons roulé dans le désert de jour comme de nuit sur des kilomètres d'autoroute brûlée par le soleil. Nous n'avions comme références que de vagues coordonnées sur un quadrillage, une croix rouge au cœur d'une terre désolée.

Nous sommes passés devant des villages, ou plutôt de misérables taudis massés autour de puits dérisoires. Cela faisait peine à voir. Nous étions tous issus de milieux pauvres, d'une manière ou d'une autre ; tout Irakien, peu importe son degré d'éducation ou sa fortune, pouvait retrouver dans sa généalogie récente des fermiers indigents, qui avaient subsisté tant bien que mal en soutirant d'une terre infertile quelques épis de maïs.

Nous avons fini par quitter la route pour affronter les dunes. Cette partie du voyage fut longue et difficile. Nos camions se sont enlisés maintes et maintes fois. Des éclats de roche ont crevé plusieurs de nos pneus.

Nous avons franchi la clôture qui délimitait la zone contaminée.

C'est alors que certains ont refusé de poursuivre le périple. Il n'existait aucun rapport officiel concernant le raid qui était censé avoir saturé de poison cette partie du désert, mais nous avons tous entendu les rumeurs sur les produits chimiques qui avaient décimé la population locale.

J'ai exhorté les hommes à aller jusqu'au bout de leur mission en leur faisant comprendre qu'ils n'avaient pas vraiment d'autre choix. Allaient-ils retourner à Bagdad pour se terrer à l'abri des bombardements ? Ou encore rejoindre la frontière du Koweït et se battre pour une guerre futile ? Nul d'entre nous ne voulait mourir pour Saddam. Nous ne l'aimions pas ; nous en avions peur.

C'est ainsi que nous avons pu poursuivre notre route sur ces terres toxiques.

Nous avons fini par atteindre l'endroit qui correspondait aux coordonnées indiquées. Nous étions au milieu de nulle part,

entourés par des dunes. Seuls dans un océan de sable. L'entreprise semblait désespérée. Ce qui s'était écrasé dans les environs avait été englouti sans laisser de trace.

J'ai contacté Bagdad sur une fréquence sécurisée. Je leur ai expliqué la situation, qu'il y avait peu d'espoir de localiser le mystérieux engin. Pourtant, ils ont insisté pour que je poursuive mes recherches.

Nous avons établi un campement. À la tombée du soir, pendant que les hommes fumaient et mangeaient de la nourriture en conserve, je suis allé marcher parmi les dunes.

Je me suis assis pour revoir les enregistrements radar. Le contrôle militaire du trafic aérien à Bagdad avait suivi la trajectoire de la descente ; l'objet avait suivi un arc long, semblable à celui d'un tir balistique. L'OVNI avait pénétré l'espace syrien à une vitesse faramineuse. Il avait dû ressembler à une boule de feu de trois mille degrés. Puis, lorsqu'il s'était rapproché de la surface, il avait subitement adouci son angle et s'était plus ou moins stabilisé, comme un avion forcé d'atterrir. Une décélération soudaine avait été enregistrée juste avant qu'il ne passe sous la couverture radar et percute le sol.

Les yeux rivés sur le désert, j'ai essayé de visualiser le moment de l'impact. L'appareil avait probablement relâché un parachute de freinage et transpercé les dunes dans une explosion de poussière. Il avait certainement creusé une longue tranchée et laissé derrière lui une traînée de débris avant de s'immobiliser.

Il devait être près de la surface.

Un village était situé à quelques kilomètres de là. Quatre maisons en adobe, deux vaches. Il ne portait pas de nom, et n'était pas identifié par un point sur notre carte.

Les villageois ont été terrifiés à la vue des soldats dans leurs camions. Les mères sont allées cacher leurs progénitures pendant que les pères s'avançaient en rang, prêts à supplier pour qu'on les laisse en vie.

Malgré toutes les recommandations, malgré les risques de contracter une terrible maladie mortelle, ces gens avaient continué de vivre dans la zone contaminée. Ils préféraient voir leurs enfants tomber malades et mourir que d'abandonner la seule vie qu'ils aient jamais connue.

Je leur ai offert de la nourriture en leur expliquant que nous ne leur voulions pas de mal. Nous nous sommes assis tous ensemble et



avons partagé le repas.

Je leur ai donné une partie de l'or que nous transportions dans le camion. Vous savez, une des chambres fortes du palais était remplie des bijoux confisqués aux détenus avant qu'ils ne soient torturés et exécutés. Nous allions cueillir les hommes chez eux, puis nous les déshabillions et leur enlevions leurs montres et leurs bagues. Notre équipe chargée des interrogatoires pouvait leur arracher les ongles ou leur brûler les parties génitales, jusqu'à ce qu'ils confessent des crimes qu'ils n'avaient pas commis. En tant que membre du BSS, je pouvais rendre un homme fabuleusement riche et en exécuter un autre sur-le-champ. Tel était mon pouvoir.

J'ai demandé aux fermiers de me décrire le soir où, une dizaine d'années plus tôt, quelque chose était tombé du ciel. L'un d'eux m'a alors affirmé avoir vu l'accident. Parti à la recherche d'une chèvre égarée, il avait marché un kilomètre et demi et avait fini par escalader un gros rocher après le coucher du soleil. Soudain, l'objet était apparu, semblable à une étoile filante. En perdant de l'altitude, il était devenu de plus en plus gros, et c'était là que le fermier avait compris qu'il s'agissait d'une boule de feu. Il était alors tombé à genoux, implorant Allah de l'épargner.

La chose était passée juste au-dessus de lui, si près que l'intense chaleur qu'elle dégageait lui avait brûlé le visage comme un violent coup de soleil. Le fermier avait entraperçu un étrange engin, rougeoyant comme du charbon.

J'ai tendu à cet homme un carnet de notes et un stylo afin qu'il me dessine ce qu'il avait vu ce soir-là. Il a esquissé une sorte de flèche grossière, semblable à une aile delta. Il m'a précisé que cette chose ressemblait à une énorme chauve-souris.

Je lui ai ensuite demandé de me conduire à l'endroit où l'engin s'était écrasé. Il a refusé. Il était terrorisé, il disait qu'il s'agissait d'un monstre de l'enfer et qu'il nous fallait le laisser tranquille.

Je l'ai convaincu avec de l'or.

Il m'a conduit à un impressionnant bloc de grès qui jaillissait d'une dune. Nous sommes montés dessus.

— Là-bas, m'a-t-il dit en pointant le sud-ouest. Il est passé au-dessus de moi et s'est écrasé au loin.

— À quelle distance est-ce ? lui ai-je demandé.

— Trois kilomètres, peut-être un peu plus.

Nous sommes allés jusqu'au site de l'impact. Il n'y avait rien à

voir. Le paysage n'avait rien d'anormal.

— Êtes-vous certain qu'il s'agit du bon endroit ?

Le fermier a refusé de me répondre. Le souvenir de cette nuit-là l'emplissait de terreur. Il est retourné vers le village en courant, et aucune quantité d'or n'a pu le convaincre de nous aider davantage.

J'ai donné l'ordre de commencer à creuser.

J'ai aussitôt failli faire face à une mutinerie. Les dunes présentaient une double menace ; non seulement le sable risquait d'être contaminé par les dépôts d'armes chimiques mais, dans ses efforts pour faire plier les guérillas locales, Saddam avait aussi exigé que la région soit pilonnée par les bombes à fragmentation et les tirs d'artillerie. En résumé, il y avait de bonnes chances qu'en creusant nous tombions sur des munitions encore actives.

Or, à ce stade, mes hommes voulaient simplement éviter la guerre. Ils faisaient partie de la Garde républicaine, certes, une troupe d'élite choisie pour sa loyauté infaillible envers Saddam. Ils avaient solennellement juré que leurs vies étaient entre les mains de son commandement. Mais c'étaient aussi des hommes réalistes, soucieux du bien-être de leurs femmes et de leurs enfants. Ils n'étaient nullement intéressés par cette mission qui leur demandait de chasser des moulins à vent. Camper dans le désert, se tenir informés du déroulement de la guerre par le biais de la BBC, puis revenir à Bagdad une fois l'armistice déclaré leur convenait parfaitement. Je pouvais les comprendre.

Ainsi, quatre de mes hommes ont arraché les insignes de leurs uniformes. Ils sont montés à bord d'une jeep, ont retiré le drapeau irakien de l'antenne et l'ont remplacé par un chiffon blanc, avant de partir vers leurs demeures à Falloujah. J'aurais très bien pu ordonner qu'on leur tire dans le dos, mais cela n'aurait servi à rien.

Je me suis plutôt retourné vers les autres pour leur expliquer que des drones et des satellites américains surveillaient les autoroutes, et que par conséquent, s'ils choisissaient de fuir à bord de véhicules militaires, ils risqueraient fort de se faire bombarder par l'ennemi.

J'en ai également profité pour leur rappeler que, peu importe ce qui se passait ailleurs dans le monde, j'étais toujours leur commandant et que je comptais mener à bien cette mission.

Ils auraient tous pu tourner les talons et s'en aller, mais ils avaient passé leur vie à craindre les services de renseignement de Saddam. Ils étaient aussi obéissants que des chiens.

J'ai mis en place un quadrillage de fouille. Nous avons amené des

détecteurs de mines, assez sensibles pour pouvoir localiser une douille à quelques mètres sous terre. Au fur et à mesure de notre progression, nous plantions des pieux dans le sable pour marquer les zones couvertes.

De la matinée jusqu'à tard dans l'après-midi nous avons ratissé, à pas de tortue, des kilomètres carrés de dunes. Disposés en rang, nous balayions le terrain selon des arcs de cent quatre-vingts degrés.

Un des appareils a fini par émettre un faible signal sonore, à la périphérie de notre quadrillage de recherches. Les soldats se sont rassemblés autour de moi alors que je me penchais pour balayer le sable.

Un bout de ferraille à peine plus gros que la paume de ma main. Un alliage léger, sans doute de l'aluminium ou du zinc.

Nous avons poursuivi nos recherches, et il nous a fallu attendre encore deux heures avant que le détecteur ne sonne à nouveau. Mais cette fois, l'élément sur lequel nous étions tombés semblait faire presque deux mètres de long. Les soldats se sont alors mis à creuser avec les pelles. Lorsqu'ils ont senti qu'ils touchaient quelque chose, j'ai sauté dans le trou pour vérifier avec la pointe de mon couteau. C'était bien du métal.

J'ai alors demandé à mes hommes de se tenir à distance. En balayant le sable avec mes mains, j'ai graduellement déterré une sorte de vérin hydraulique, des câbles effilochés et d'épaisses lamelles de caoutchouc déchirées. Ces dernières étaient, à n'en pas douter, des fragments de pneus à nappes d'acier. Nous avons découvert une partie du train d'atterrissage d'un aéronef, ce qui restait d'un système à deux roues relié à un amortisseur hydraulique.

J'ai pris quelques photos, après avoir demandé à un soldat de se poster à côté de notre trouvaille pour servir d'échelle.

Il nous a fallu seulement quelques minutes pour découvrir d'autres morceaux de ferraille cachés sous les dunes : un longeron tubulaire en titane, des pans de carénage en aluminium et des blocs hexagonaux noirs, sans doute des tuiles de bouclier thermique à base de carbone.

Nous avons de toute évidence trouvé le sillage de débris que cet étrange appareil avait laissé derrière lui avant de s'écraser dans le sable.

Nous avons poursuivi notre avancée, dispersés en un long rang sous le soleil couchant, en balayant les têtes de nos détecteurs de

gauche à droite. Ces derniers se sont mis à chanter à l'unisson comme un chœur de baleines.

Après une courte battue du périmètre, nous avons conclu, d'après le signal constant des appareils, que nous avions trouvé le fuselage de l'aéronef. Ce qui était tombé du ciel des années auparavant se trouvait là, juste sous nos pieds.

Nous avons planté une série de pieux tout autour de l'objet afin d'en appréhender la taille. D'une forme de flèche géante, il faisait dix-huit mètres de long par neuf mètres de large.

J'ai fait venir les camions pour qu'ils se garent en cercle autour du site de l'impact. J'ai ensuite tendu des pelles à mes hommes et leur ai donné l'ordre de creuser. Ils ont obéi et, sous ma supervision, ont pelleté pendant longtemps. Lorsqu'ils ont touché le métal, j'ai une fois de plus sauté dans la fosse après les avoir poussés de côté.

En enlevant les derniers centimètres de sable avec mes mains, j'ai exposé une plaque couverte de tuiles hexagonales roussies par la chaleur. On aurait dit de la peau de serpent. En creusant davantage, j'ai compris qu'on était en train d'exposer l'extrémité d'un empennage.

Une fois la nuit tombée, nous avons fait tourner les moteurs des camions afin de pouvoir poursuivre l'excavation à la lumière de leurs phares.

Deux équipes se relayaient toutes les trente minutes. Chacune profitait de sa pause pour fumer et se réhydrater.

À minuit, les soldats étaient exténués, aussi ai-je donné l'ordre d'arrêter pour la nuit. Nous avons bu et mangé tous ensemble. La nuit devenait glaciale et nous n'avions pas de bois pour faire du feu. Mes hommes se sont emmitouflés dans des couvertures et sont allés se coucher dans les camions, blottis les uns contre les autres.

Pour ma part, je me suis enroulé une couverture sur les épaules et suis allé jusqu'au bord du cratère. Incapable de dormir, je balayais inlassablement le faisceau de ma lampe sur l'étrange aileron de cet appareil.

Selon les données enregistrées par les radars, l'appareil avait été aperçu pour la première fois alors qu'il se trouvait au-dessus du plafond maximal des jets militaires. Il ne faisait pratiquement aucun doute que ce véhicule provenait de l'espace. À ce stade de notre découverte, on ne pouvait voir ni insigne ni marque distinctive.

Cette nuit-là, j'ai contemplé le ciel nocturne pendant un long moment, les yeux rivés sur les étoiles.

Le matin suivant, j'ai ordonné à mes hommes de poursuivre l'excavation, puis je suis parti en direction de la base aérienne de Samarra pour y réquisitionner une grue et un gros camion plateau. L'officier en charge a d'abord refusé d'accéder à ma demande ; ses troupes avaient été envoyées au front à la frontière du Koweït. Mais lorsque je lui ai offert de l'or, il s'est soudainement montré reconnaissant. Cet homme venait de Tikrit, tout comme Saddam, et il avait prospéré pendant la longue guerre sanglante contre l'Iran, pendant laquelle il avait été promu au rang de général. Il avait de surcroît fondé en parallèle une compagnie de construction qui lui avait rapporté des contrats particulièrement lucratifs. Seulement, le régime était sur le point de s'effondrer, et les hommes de cet acabit allaient bientôt être contraints de changer de vie. De brûler leurs uniformes, et de faire de leur mieux pour convaincre l'occupant qu'ils n'avaient joué aucun rôle d'importance au sein du parti Baas. Cet homme possédait sans doute un coffre-fort rempli de rouleaux de dinars dans sa villa, fruits de la corruption. Or, tous ces billets rouges, bleus et verts estampillés du sourire de Saddam allaient bientôt être dénués de valeur. Un sac rempli de bijoux et de Krugerrands pourrait ainsi être un atout inestimable dans les semaines et les mois à venir.

Nous sommes donc retournés sur le site de l'impact, où l'astronef était à moitié découvert. Un fuselage épais. Des ailes de chauve-souris déchirées. Des réacteurs carbonisés à l'arrière.

Un de mes hommes m'a montré un petit éclat de cristal. Lors de l'atterrissage, la chaleur de l'appareil devait avoir été telle que tout le sable autour de la cellule s'était transformé en verre, la recouvrant d'un manteau semblable à de la glace.

J'ai contacté Bagdad par radio pour les informer que nous avions découvert un étrange appareil enterré dans le sable. Et c'est après cette transmission qu'une chose des plus insolites s'est produite. Mon supérieur immédiat au BSS était le général Assad, et il était plus que rare que je m'adresse à une autre personne. Or, une heure après avoir appelé Bagdad, j'ai reçu de nouvelles instructions de quelqu'un dont je ne reconnaissais pas la voix. L'homme parlait en arabe, mais avec un accent américain.

— *Je m'appelle Koell.*

— *Qu'est-il arrivé au général Assad ?*

— *Je suis en charge de cette opération. Dorénavant, vous vous adresserez à moi.*

Il m'a ensuite demandé de lui décrire l'astronef en détail.

— *Est-ce que la coque est intacte ? La cabine est-elle toujours fermée hermétiquement ? Parlez-moi des dégâts visibles.*

Je lui ai dit que les ailes étaient lourdement endommagées, que le train d'atterrissage était détruit et que les nacelles des turboréacteurs étaient calcinées.

— *Et qu'en est-il de la cabine de pilotage ? Allumez votre ordinateur et envoyez-moi des photos.*

— Mes hommes sont en train de déterrer le cockpit en ce moment même.

— *Je vais vous transmettre un schéma de l'appareil.*

Je suis allé m'asseoir à l'arrière d'un camion avec le matériel. Une fois le fichier reçu, je l'ai imprimé. On y voyait l'astronef sous plusieurs angles : du dessus, du dessous, de devant, de derrière et de profil. Il ressemblait à une petite navette spatiale ou à un vaisseau de combat. Le descriptif était en russe.

Nous avons poursuivi l'excavation. Koell a exigé des rapports toutes les heures.

Enfin, nous avons fini par mettre à jour le nez incliné du véhicule. La porte latérale était toujours hermétiquement close. La vitre du cockpit était noircie et fissurée, mais intacte. Nous avons essayé de voir à l'intérieur avec nos lampes torches, mais il était impossible de distinguer quoi que ce soit.

J'ai informé Koell que la navette avait subi des dégâts considérables lors de sa rentrée dans l'atmosphère et au moment du crash, mais que la cabine semblait encore indemne. Je lui ai demandé combien d'occupants nous devions nous attendre à trouver. Il m'a répondu qu'il l'ignorait.

Je me suis mis à élaborer un plan d'action. L'engin était enterré à six mètres sous la surface, et le sable était trop instable pour nous permettre une inspection minutieuse. Quiconque descendrait dans le cratère risquerait d'être enseveli par un glissement des dunes. Il nous fallait donc extraire l'astronef et le mettre à l'abri dans un endroit sécurisé, où nous pourrions l'examiner plus en détail.

Après consultation de nos cartes, j'ai décidé de tirer profit du réseau ferroviaire qui s'étendait sur tout le Désert de l'Ouest comme une toile d'araignée.

Le chemin de fer avait été construit par des entrepreneurs européens durant les années quatre-vingt. La principale usine de phosphates était située à Akashat et rattachée à un centre de

traitement à Al-Qa'im, mais il y avait plusieurs autres installations secondaires disséminées dans le désert, toutes reliées par voie ferrée. Les composés organiques phosphatés font d'excellents engrais, mais peuvent également servir d'agents précurseurs majeurs pour des armes chimiques telles que les gaz sarin et tabun.

La voie ferrée passait à trois kilomètres à peine du site du crash. Si nous pouvions trouver un moyen de soulever l'astronef et de le déposer sur un camion qui le transporterait ensuite sur cette distance, nous pourrions ainsi le charger sur un wagon.

Après mûre réflexion, j'ai décidé d'emmener la navette ici, dans la Vallée des Larmes.

Il y a une mine abandonnée au nord de la vallée, située au fond d'un ravin. Un réseau de puits et de galeries, un lieu reculé où il nous serait possible de dissimuler l'engin. Nous pourrions recouvrir de filets de camouflage les véhicules laissés derrière pour ne pas qu'ils soient repérés par les surveillances aériennes. Ainsi, la guerre pourrait éclater au sud, où de jeunes hommes gaspilleraient leur vie en luttant contre un envahisseur qu'ils ne pourraient espérer vaincre. Mais nous, nous serions en sécurité. Nous passerions à côté de l'Histoire tout en travaillant sans interruption.

J'ai contacté Samarra par radio pour leur demander de nous prêter des treuils, une grue supplémentaire et un wagon plat. Je savais qu'il s'agissait d'une requête absurde ; le pays ayant sombré dans le chaos, il était difficile de dénicher un bout de pain, alors imaginez tout un attirail d'excavation. Pourtant, Koell m'a affirmé que le matériel arriverait sur place dans quelques heures. Je présume que dans de pareilles circonstances, un homme muni d'une valise pleine de dollars américains peut obtenir tout ce qu'il désire.

J'ai posé quelques questions à Koell au sujet de l'astronef. Je savais, pour l'avoir vu à la télévision des années plus tôt, que les Russes avaient construit leur propre navette spatiale. Le *Bourane Blizzard*. Pratiquement identique au modèle américain, cet appareil n'a effectué qu'un seul vol sans équipage, avant que le programme ne soit annulé. Tous les prototypes ont alors été démolis, à l'exception de celui qui fait figure d'attraction foraine au Parc Gorki, aujourd'hui encore.

L'engin au fond du cratère était beaucoup plus petit qu'une navette spatiale conventionnelle. Il était plus fin, plus élancé, et à peine plus gros qu'un avion de chasse. Les ailes étaient lacérées et émoussées, les ailerons arrachés, tout comme certaines tuiles thermiques. Des parties de membranes des ailes s'étaient

recourbées, révélant les longerons en alliage de titane qui en composaient la structure.

— Qu'est-ce au juste ? ai-je demandé à Koell. Cet engin, ce vaisseau spatial. D'où vient-il ?

— *C'est un modèle russe de véhicule transorbital. Un prototype militaire. Les Russes l'appellent Spektr.*



## LE CORPS

**A**SSISE AUX CÔTÉS de Jabril, Lucy le nourrissait de bouchées de barre de céréales.

— *Spektr* ?

— C'est cela.

— Et tu dis qu'il est ici, dans cette vallée ?

— Oui. Vous trouverez la mine en suivant le chemin de fer vers le nord.

Voss les rejoignit près du feu. Il s'accroupit, secoua une carte pour faire tomber le sable qui s'était accumulé dans ses plis, puis l'étala sur les dalles. Lui et Lucy étudièrent le terrain à la lueur vacillante des flammes.

— J'ai réfléchi à nos options, dit-il. Il y a pas mal de villes plus proches que Bagdad. Si on devait partir à pied, on pourrait aller vers le nord pour rejoindre Mossoul, ou encore vers l'est, en direction de Ramadi ou de Falloujah.

— Tous des bastions talibans, rétorqua-t-elle. Ils nous trancheraient la gorge avec plaisir.

— On pourrait toujours piquer une bagnole à la première habitation venue.

— Après des jours passés sous le soleil ? On ne serait pas en état d'essuyer des coups de feu. Notre meilleure chance reste de nous diriger vers Bagdad par le sud-est et de nous rendre au premier poste de contrôle venu.

— Ça fait un sacré paquet de kilomètres.

— T'as d'autres idées ?

— Non.

— Tu as l'âme d'un survivant et la résistance d'un cafard, tout

autant que moi, fit Lucy. Tu y parviendras. Tu n'es pas du genre à abandonner en cours de route.

— Il doit bien y avoir un moyen d'appeler des secours. Et si on écrivait un gros SOS dans le sable ? Quelqu'un finirait bien par le voir. Un avion, un satellite, je sais pas.

— C'est pas certain. On risquerait d'attendre des jours en espérant que quelqu'un vienne nous chercher. On serait assoiffés, affaiblis, et forcés de regarder Huang crever. Je préfère de loin forger ma propre chance. Tout à l'heure, je vais essayer de relancer Gaunt par radio, en espérant qu'il entendra raison. S'il n'est pas tout à fait con, il va bien comprendre qu'il est aussi piégé que nous. Le problème, c'est que je crois qu'il a trop la trouille en ce moment pour avoir les idées claires. Bon. Le soleil va se lever d'ici quelques heures. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de rassembler nos affaires et de dégager d'ici aux premières lueurs. Prendre notre eau et nos armes, et larguer tout le reste. Il nous reste combien de bouteilles ?

— Assez pour remplir toutes nos gourdes une dernière fois.

— Ce sera déjà ça de pris.

— Et on fait quoi de l'or ? demanda Voss.

— L'or, je l'emmerde.

— Il est à nous. Je vais pas l'abandonner comme ça.

— Alors cachons-le. Enterrons-le. Si tu veux revenir plus tard avec des potes pour le récupérer, fais-toi plaisir. Mais moi, il est hors de question que je me balade en Cadillac en sachant que je l'ai payée avec les dents en or d'un mec assassiné.

— Et Toon ?

— Ouais, soupira Lucy. Je sais qu'il n'aurait pas voulu qu'on le laisse dans un endroit pareil. Mais est-ce qu'on a vraiment le choix ? On pourrait bien le balancer dans la remorque et partir avec le quad, mais il reste tout juste assez d'essence pour parcourir quelques kilomètres. On fera quoi quand on tombera en panne ? On ne pourra quand même pas le foutre dans le sable au milieu de nulle part. Le moins qu'on puisse faire, c'est de lui offrir une sépulture décente. Il le mérite amplement.

— C'est vrai.

— Par contre, on emmène Jabril avec nous. C'est un vieux salopard de manchot, mais il a déjà fait le périple une première fois. Il est plus résistant qu'il n'en a l'air.

— Je lui fais pas confiance, protesta Voss.

— Il a joué sa dernière carte. Maintenant, il sera aussi obéissant qu'un petit chiot. En revanche, la grosse question, c'est ce qu'on va faire de Huang. On ne va pas le traîner sur nos épaules, et on ne va certainement pas le porter sur un brancard sur huit cents kilomètres. Mais je ne l'abandonnerai pas pour autant. Je ne le laisserai pas derrière.

Huang était assis de l'autre côté du feu de camp, le regard perdu dans les flammes. Il écoutait son iPod.

Lucy baissa le ton.

— Il s'éteint à vue d'œil. Regarde-le, on dirait qu'il a quatre-vingts ans. On va rester et lui tenir compagnie pour les prochaines heures. Mais si tu veux mon avis, on va bientôt devoir creuser une deuxième tombe.

Voss contourna le feu de camp et alla s'asseoir auprès de son ami.

— Comment tu te sens ?

— Pas très bien, murmura Huang du bout de ses lèvres bleuies. Je pense que j'ai chopé la fièvre. (Il tendit le cou et retira une partie de son pansement.) Ça a l'air de quoi ?

Voss fit de son mieux pour cacher son dégoût face à la plaie. La chair putréfiée était devenue tout à fait noire et dégageait une odeur atroce. Un amoncellement d'aiguilles se faufilait à travers la peau à demi liquéfiée.

— C'est pas top.

— Il faut que tu coupes, dit Huang.

— T'as dit quoi ?

— Il faut que tu m'enlèves cette saloperie. File-moi de la morphine, et prends le scalpel qui se trouve dans mon kit de survie. Coupe, je te dis.

— Je suis pas chirurgien.

— Tu crois que je sais pas reconnaître l'odeur de la gangrène ? Je suis en train de crever, et c'est ma seule chance de m'en tirer. Il faut que tu en enlèves le plus possible pour nettoyer les tissus, et que tu recouses la blessure.

— Je peux pas.

— Je t'en supplie, mon frère. Je vais te guider.

Voss se leva et invita Lucy à le rejoindre à l'entrée du temple.

— La perte de sang va le tuer, dit-il.

— On ne peut pas rester là à rien faire et le laisser pourrir sur place. Si son cou enfle encore plus, il aura besoin d'une trachéo. Laisse-moi faire. Tes yeux sont trop niqués pour ce genre de boulot.

Lucy alla rejoindre Huang et ouvrit sa trousse médicale.

— Il y a des scalpels dans la boîte en plastique, là. Et des compresses Kerlix. C'est tout ce qu'il te faut.

Sur ce, il s'allongea sur les pierres plates.

Lucy ôta le bouchon d'une seringue de morphine. Elle la lui planta dans le biceps et appuya sur le piston, puis la jeta de côté et regarda sa montre. Deux minutes avant que l'analgésique ne fasse totalement effet. Elle en profita pour enfiler des gants chirurgicaux et sortir un scalpel de son emballage stérile.

— Si seulement on avait un peu de bourbon, dit-elle en essayant de stabiliser sa main tremblante. Tu es prêt ?

Huang, défoncé, leva le pouce.

Lucy se pencha sur lui, hésitante, puis se décida à enfoncer la lame dans la chair putréfiée de son cou. Le sang et le pus coulèrent à gros bouillons de l'incision. La puanteur était insoutenable. Néanmoins, elle scia littéralement une tranche de la plaie, rapidement et méthodiquement, comme s'il s'était agi d'un poulet rôti.

— Je peux voir ? demanda Huang faiblement.

— La peau ? Non. Tu ne veux pas voir ça.

Lucy jeta sans attendre le bout de chair noire infectée dans le feu. Il grésilla et crachota en se recroquevillant.

— T'as tout enlevé ? Plus de trace d'infection ?

— Oui, mentit-elle.

Les protubérances métalliques étaient si incrustées dans le cou de Huang qu'il lui aurait été impossible de tout exciser sans lacérer les veines et les artères.

Elle appliqua des compresses stérilisées sur la blessure poisseuse et les maintint en place avec de l'adhésif chirurgical. Huang perdit connaissance.

— On ne peut plus rien pour lui, osa Jabril, observant la scène

depuis la pénombre.

— Je ne t'ai pas demandé ton putain d'avis, siffla-t-elle.

Elle retira les gants et les jeta dans le feu ; ils fondirent aussitôt. Elle alla rejoindre Voss et Amanda à la barricade.

Elle trouva cette dernière accroupie derrière son fusil de précision appuyé sur la selle du quad. L'œil contre la lunette, elle balayait les ruines environnantes.

— Ça s'est bien passé ? s'enquit Voss.

— Je doute qu'il puisse voir le soleil se lever.

Voss déchira un emballage de rations et distribua une partie des vivres à ses camarades. Lucy mangea du poulet thaïlandais avec une fourchette en plastique. Voss choisit des tortellinis au fromage. Amanda se contenta de crackers.

— Jabril affirme que Huang va devenir enragé, dit Lucy. Il serait plus sûr de trouver une corde pour le ligoter.

— Il n'est pas en état de faire du mal à qui que ce soit, rétorqua Voss. Si jamais ça tourne au vinaigre, je m'en occuperai.

Voss retraversa le gigantesque hall pour rejoindre le feu. Il se mit torse nu, et se lava avec des lingettes. Il appliqua une couche fraîche de déodorant, puis se rhabilla.

— Tu veux manger un bout ?

— Oui, je veux bien, répondit Jabril. Merci.

Voss déballa une galette de viande et lui tendit des bouchées.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du porc.

Jabril recracha la viande dans le feu.

Voss fouilla les poches de la veste de l'Irakien laissée sur le plancher. Il trouva un paquet de cigarettes. Il en alluma une.

— Alors, comment t'as fait pour sortir vivant de ce désert ?

Jabril sourit.

— Il faut avoir une raison de vivre. Quelque chose de plus grand, plus fort que soi.

— Tu voulais sauver le monde, c'est ça ?

— Je suis pire que mauvais. J'ai supervisé des cruautés inimaginables, j'ai ordonné des séances de torture et des exécutions

parce que c'était mon travail. Maintenant, j'ai une occasion unique de faire le bien et de me racheter.

Voss sortit son couteau et se cura les dents avec la pointe.

— Et vous, monsieur Voss ? demanda Jabril. Jusqu'à quel point voulez-vous vivre ?

LUCY ALLA S'ASSEOIR sur le haut des marches, tout près de Toon. Ce dernier avait été enveloppé dans un poncho en guise de linceul et ligoté avec de la corde. On aurait juré qu'il attendait qu'on le jette en pleine mer.

Elle feuilleta le livre d'Eldridge Cleaver, dont certains passages avaient été surlignés. « Le prix de la haine envers d'autres êtres humains est de moins s'aimer soi-même. »

Elle avait toujours voulu lui demander pourquoi il aimait tant ce livre, au point de le traîner partout avec lui.

Elle trouva une photographie glissée parmi les pages. Une photo de groupe prise au *Riviera*. Lucy, Toon et les autres. Sourires, doigts d'honneur et toasts à l'objectif.

Elle l'inséra dans sa poche.

— Désolé, mon pote, murmura-t-elle. Je t'ai laissé tomber.

La Grosse Connerie, c'est-à-dire provoquer la mort de ses hommes, était le cauchemar de tout officier en charge. Elle avait attiré Toon dans le désert en lui promettant de l'or, et maintenant, il était mort. Elle n'était même pas en mesure de pouvoir ramener son cadavre chez lui. Il était condamné à être enterré en sol étranger, à un monde de distance du Tennessee.

Un jour, ils s'étaient invités à une fête privée sur le toit du *Al-Rasheed*. Sous un crépuscule teinté de rose, elle et Toon avaient siroté des Michelob en observant la ville. Des minarets et des mosquées bombardées. La musique de Don McLean rivalisait avec l'appel à la prière.

Petit à petit, leur conversation avait pris une tournure sentimentale.

— Si jamais il m'arrive quelque chose, ne me laissez pas ici, avait dit Toon. Pas dans ce pays de merde. Ramenez-moi au monde civilisé.

Lucy posa la main sur le poncho entouré de cordes.

— Tu vas me manquer, mec.

Le corps se mit à bouger. Son dos se courba, comme si Toon s'étirait dans son sommeil.

— Eh ! cria-t-elle. Eh, il est vivant !

Elle dégaina son couteau et scia la corde.

Amanda et Voss arrivèrent au pas de course au moment où Lucy retirait le poncho.

— Nom de Dieu.

Elle s'écarta vivement de la masse grouillante qui avait été son ami.

Ils pouvaient distinguer le tissu cérébral écrabouillé à travers le trou de la boîte crânienne de Toon. Des fils argentés couraient dans son cerveau comme des cheveux fins.

— Il a été infecté quand ? demanda Voss. C'est à cause de Huang ? Toon lui aurait touché le cou ?

Lucy se pencha sur le corps vibrant pour l'examiner.

— Pas trop près, la prévint Amanda.

— C'est plus qu'une maladie. C'est un genre de parasite. Il serpente dans tout son système nerveux. On dirait qu'il n'a pas encore compris que Toon était mort.

Voss repoussa doucement Lucy de côté. Il actionna la pompe de son fusil.

— Désolé, mon pote.

Il fit sauter la tête de Toon. La détonation résonna dans toute la salle en un roulement de tonnerre.

Il retourna à l'entrée du temple, son arme calée sur l'épaule.

— Commencez-vous à comprendre ? cria Jabril, sa voix se réverbérant contre les parois du temple. Cette chose. Ce virus. Il doit être exterminé. Il ne doit pas quitter cette vallée.

Lucy et Amanda enfilèrent des gants en cuir et enveloppèrent le corps décapité de Toon. Elles le ligotèrent.

— Nom d'un chien, murmura Amanda. Cette saloperie va hanter mes cauchemars.

De minces filaments jaillissaient du bout de la colonne vertébrale de Toon. Ils se tordaient et se pliaient lentement, comme s'ils tâtaient l'air de leurs extrémités.

— Ce truc est vraiment, vraiment dégueulasse.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, fit Lucy.

— Pauvre gars, dit Amanda. Il méritait bien mieux que ça. Promets-moi que si quelque chose m'arrive, si je suis infectée moi aussi, promets-moi de m'achever. Vite fait, bien fait. Je ne veux pas finir comme ça. Je ne veux pas finir comme Huang. Je ne veux pas me balader avec des trucs bizarres qui me sortent du corps. Promets-le-moi.

— On va surtout s'assurer de ne pas en arriver là.

Elles déposèrent une toile sur ce qui restait du cou encore fumant de leur ami.

— Il faut foutre le camp d'ici, dit Amanda. Je ne veux pas passer une heure de plus dans cet endroit maudit.

— On va rassembler nos affaires et s'en aller à pied au lever du soleil.

Elles ligotèrent les pieds de Toon et le traînèrent à travers le temple.

Huang était conscient. Il se redressa maladroitement, comme s'il était soûl.

— *Vaya con Dios*, mec ! hurla-t-il en voyant passer le cadavre sur le dallage. On se reverra bientôt !

Voss dégagea l'entrée en poussant le quad et la remorque.

Il se signa au moment où le corps passait devant lui.

Lucy s'arrêta brièvement et fit un signe de tête vers Huang.

— Il est en train de perdre la boule. Attache-le solidement, tu m'entends ?

— Ouais, soupira Voss. Ouais, je m'en charge.

LUCY ET AMANDA transportèrent Toon à l'extérieur du temple.

Lucy balaya l'enceinte de la citadelle avec le faisceau de la lampe accrochée au canon de son arme.

Un vent régulier gémissait parmi les ruines antiques.

— Par là.

Elles traversèrent la nécropole au clair de lune et passèrent devant les piliers effondrés d'une colonnade.



— Ici.

Une cour jonchée de cailloux. Elles allongèrent le cadavre sur le dallage. Lucy entreprit de recouvrir le poncho de morceaux de granit, jusqu'à ce que le cadavre ait disparu sous un monticule de pierres.

Amanda montait la garde. Elle arpentait la cour en surveillant les murs effondrés et les entrées obscures.

Une fois le travail terminé, Lucy frappa des mains pour en chasser la poussière. Elle essuya la sueur qui lui perlait sur le front. Un nuage de vapeur émanait de sa peau dans le froid nocturne.

Elle déposa les plaques de Toon au sommet du cairn.

— On devrait y aller, dit Amanda.

Lucy s'accroupit et posa sa main sur le monticule.

— On reviendra te chercher, mon frère. On ne te laissera pas croupir ici. Un jour, on reviendra et on te ramènera chez toi.

VOSS TROUVA LE rouleau de corde qu'il cherchait parmi l'équipement de la remorque. Il en coupa deux grandes longueurs.

Il se retourna. Huang était debout, juste derrière lui.

Voss serra son couteau.

Huang le dévisagea un long moment. Les muscles de son visage étaient relâchés, ses lèvres séparées en un semi-ricтус. Son regard était aussi froid et vide d'expression que celui d'un requin.

Il se réveilla soudain.

— Tu vas me ligoter ? dit-il d'une voix traînante alors que ses pensées revenaient lentement à lui.

— Peut-être bien.

— C'est marrant, marmonna Huang. Parfois je suis moi, et parfois je suis autre chose.

— Ah bon ?

— Cette maladie. Elle a ses propres pensées, son propre but.

— Comme quoi ?

— Elle brûle d'envie de se nourrir de chair. Elle veut se libérer de cet endroit, de cette vallée. Elle veut atteindre la civilisation.

— J'aurais vraiment aimé pouvoir faire quelque chose pour toi,

mon gars.

— Partez. Toi, Lucy, Mandy. Dès que vous verrez le soleil à l'horizon, partez à pied. Foutez le camp d'ici avant qu'il ne soit trop tard.

Huang dévissa le bouchon de sa gourde. Il but une gorgée.

— Vaut mieux que personne d'autre boive là-dedans.

Il versa ce qu'il restait d'eau sur le dallage de pierre, et jeta la bouteille en métal dans l'obscurité.

Huang plongea ensuite la main dans sa poche.

— Je veux que tu prennes ça.

Il tendit à Voss un gros canif.

— C'est un sacré bon couteau. Solide, efficace.

Il ôta ensuite le Glock de son holster. Il retira les munitions et les tendit à Voss. Une pleine poignée.

— Je pense qu'elles te seront plus utiles qu'à moi.

Huang garda une balle pour lui. Il la tint à la hauteur de ses yeux.

— C'est vrai, ce qu'on dit. Qu'on a tous une balle qui porte notre nom, cachée quelque part. Et la voilà. Celle qui va me buter.

Il la glissa dans la chambre de son pistolet.

— Je viens d'une petite ville, soupira Huang. Jamais j'aurais cru finir mes jours aussi loin de chez moi, sous un ciel étranger. Tant pis. Ça aura été le pied.

Voss hocha la tête.

— À plus, fit Huang.

— Prends soin de toi, mec.

Huang sortit du temple et fut avalé par les ténèbres.

LUCY TROUVA VOSS assis près du feu. Les flammes étaient mourantes, et ils n'avaient rien d'autre pour le nourrir.

— Où est Huang ?

— Il est parti faire une longue, longue promenade.

Elle hocha la tête d'un air entendu.

Ils restèrent autour du feu en silence pendant un moment.

— Il va revenir, finit par dire Jabril.

— Il a pris un flingue, répliqua Voss.

— Il ne l'utilisera pas. La maladie prendra le dessus.

— C'est toi qui nous as emmenés ici, espèce d'enculé, siffla Voss. Tu nous as appâtés jusque dans ce putain de trou infernal. Toon. Huang. Ils seraient encore vivants si nous ne t'avions pas suivi. On serait tous en train de boire une bière au *Riviera*. Je devrais t'éventrer sur place.

Voss prit une cigarette et en lança une à Lucy. Elle en aspira une longue bouffée, puis la glissa entre les lèvres de Jabril.

— Bon. Maintenant, tu vas m'en dire davantage sur le *Spektr*.

## SPEKTR

**A**SSISE LES JAMBES croisées, Lucy avait démonté son fusil d'assaut et nettoyé le canon avec du solvant. Elle récurait à présent ce dernier en effectuant de vifs va-et-vient à l'aide d'une brosse en cuivre.

Jabril reprit son récit.

Nous avons poursuivi l'excavation du *Spektr*.

Nous avons tenté d'empêcher les dunes de s'affaisser avec des poutres et des panneaux. Malgré nos précautions, deux hommes sont passés à deux doigts de mourir lorsque l'installation s'est brisée et qu'ils se sont subitement retrouvés ensevelis dans le sable. Nous avons dû sauter dans le trou et creuser avec nos mains pour les en extirper. Ramenés à la surface, ils ont craché du sable, haletant pour s'emplir les poumons d'air.

Comme je l'ai déjà dit, nos hommes étaient de simples garçons de ferme armés de fusils ; ainsi, il suffisait de leur donner du whisky et une poignée de bijoux quotidiennement pour les décourager de désert. Comme ils n'avaient aucun endroit sûr pour ranger les bagues et les bracelets, ils étaient forcés de les porter sur eux pendant qu'ils creusaient. Ils avaient l'air ridicule. Ils ressemblaient à des pirates.

Nous sommes parvenus à dégager suffisamment de sable pour pouvoir glisser deux grosses sangles de toile sous l'astronef, une à l'empennage, et l'autre près du cockpit. Puis, en coordonnant les deux grues par radio, nous avons pu lentement soulever l'engin de son tombeau dans un ruissellement de poussière.

Les camions-grues ont alors entrepris une traversée de trois kilomètres dans le désert. L'épave de l'engin spatial était suspendue sur son berceau de toile entre les deux véhicules.

Il nous a fallu une journée pour couvrir la distance. Nous avons

essayé de gagner un sol plus ferme en conduisant lentement entre les dunes, mais les camions ne cessaient de s'enliser. Chaque fois, il nous fallait pelleter et poser des planches devant les roues pour les libérer. Nous ne progressions ainsi que de quelques dizaines de mètres par heure.

Nous avons finalement atteint le chemin de fer à la fin de l'après-midi. Ses lames d'acier serpentaient depuis l'horizon. J'ai aussitôt allumé la radio. Koell m'a assuré qu'un train nous rejoindrait avant la nuit tombée.

Une heure plus tard la lueur d'un phare, brillante comme une étoile, nous est apparue au loin, bientôt accompagnée d'un coup de sifflet qui a retenti faiblement. Une locomotive tirant de longs wagons plats.

L'énorme véhicule s'est immobilisé devant nous en lâchant un gruissement tonitruant de freins à air.

Il nous a fallu une heure entière pour charger l'engin spatial sur l'un des wagons. D'après moi, le *Spektr* devait peser entre cinquante et soixante tonnes. Le wagon a grincé sous le poids de la navette. Les rails ont fléchi. Le craquement du grès sous les traverses faisait penser à une série de coups de feu, alors que la roche se faisait broyer en une fine poudre.

Nous avons tendu des filets de camouflage sur l'orbiteur dès que possible, afin qu'il ne soit pas détecté par des avions ou des satellites.

J'ai envoyé des hommes en jeep s'assurer que les rails étaient correctement alignés pour notre voyage jusqu'à la vallée.

J'ai ensuite scruté le ciel avec des jumelles. Et c'est là que je l'ai aperçu. Un minuscule point à l'ouest. Un drone de reconnaissance Predator, gris comme un fantôme, faisait des cercles de vautour à des kilomètres de distance.

J'ai donné l'ordre de partir sur-le-champ.

Comme les camions-grues étaient trop lourds pour qu'on puisse les emmener, nous avons dû les abandonner sur place, laissés là dans le sable.

Certains d'entre nous sont montés sur un wagon plat. Le reste des hommes nous a suivis à bord des jeeps et des camions. Le convoi a maintenu la cadence de la locomotive pendant un certain temps, obligé de se faufiler parmi les dunes, puis il a graduellement perdu du terrain. Ce n'était pas un problème. Il connaissait notre destination et saurait trouver son chemin.

La locomotive tirait son lourd chargement avec peine. Le moteur de cinq mille chevaux grognait et vrombissait. Les roues motrices crissaient chaque fois qu'elles perdaient de la traction sur les lames et qu'elles tournaient sur elles-mêmes.

Le soleil se couchait. Les freins et les essieux rouillés crachaient des étincelles, comme si la locomotive infernale chevauchait une vague de flammes.

Je me suis assis les jambes croisées sur le wagon et j'ai appelé Koell pour lui parler du drone. Il m'a répondu de ne pas m'en faire. Que vu de loin, le *Spektr* ressemblerait à un MiG écrasé. Une épave de plus. La guerre pour l'Irak allait faire rage au sud, alors aucun analyste des images de surveillance de la coalition n'irait s'inquiéter parce qu'une poignée de soldats récupéraient un avion endommagé.

Ainsi, j'étais impuissant. Si les Américains envoyaient un F15 ou un Apache Longbow pour nous intercepter, il n'y aurait pas d'avertissement. Nous n'entendrions même pas le bruit des moteurs. Mon existence s'éteindrait entre deux respirations, au milieu d'une pensée, au moment où des missiles TOW percuteraient le train et nous réduiraient en charpie.

Nous avons atteint les collines aux dernières lueurs du jour. Les deux colossales sentinelles sculptées dans la falaise étaient rouge sang. Nous nous sommes levés pour regarder, médusés, alors que la locomotive nous entraînait entre les deux statues gigantesques pour s'engouffrer dans la gueule du tunnel.

Le *Spektr* fut avalé par les ténèbres. Ses ailes déchiquetées passaient de justesse dans le tunnel.

Nous avons été soudainement enveloppés par un froid glacial. Les faisceaux des lampes torches dansaient sur le béton du plafond voûté qui défilait lentement au-dessus de nos têtes.

Il y a eu une brève mutinerie. Trois de nos hommes, effrayés par l'obscurité du tunnel, étaient convaincus que nous courions droit à notre perte. Ils voulaient rebrousser chemin jusqu'à Bagdad et abandonner le *Spektr* à la première occasion.

Un des soldats m'a attrapé par le col et m'a hurlé au visage. Il m'a traité de fou furieux. Je l'ai repoussé et j'ai sorti mon arme. J'étais transi par la peur. Pour la première fois de ma vie, j'allais devoir tuer un homme de sang-froid, affronter son regard alors que je mettais un terme à son existence.

Il y a eu un coup de feu. Flamme de bouche, comme le flash d'un appareil photo. L'homme est tombé raide mort d'une balle en plein

cœur.

J'ai alors vu le capitaine Hassim, mon commandant en second, ranger son pistolet encore fumant. Il s'en était chargé pour moi.

Le sang du soldat coulait entre les planches du wagon. Nous nous sommes écartés du corps.

Au bout de quelques minutes, le bruit amplifié du moteur me faisait le même effet que si quelqu'un était en train de me trouser la tête avec une perceuse. J'ai déchiré des morceaux de papier pour me les enfouir dans les oreilles.

Nous avons finalement émergé de l'autre côté du tunnel, et c'est là que nous avons aperçu la citadelle pour la première fois. Je ne suis pas un homme à l'imagination fertile, ni ne suis-je superstitieux. Mais les remparts acérés de cette cité morte m'ont donné la chair de poule. On aurait dit que quelqu'un nous épiait. Une intelligence sardonique, malveillante, aussi vieille que l'humanité elle-même.

J'ai donné l'ordre au conducteur par radio de ne pas s'arrêter en chemin et d'aller tout droit jusqu'à la mine.

Le train a traversé lentement le creux de la vallée. Nous avons contemplé en silence la citadelle antique qui défilait devant nos yeux.

La vallée s'est rétrécie peu à peu, et nous avons amorcé la descente d'un profond ravin. Les parois étaient si hautes et rapprochées que le fond du canyon ne devait recevoir que quelques minutes de soleil par jour avant d'être à nouveau plongé dans la pénombre.

J'ai levé les yeux. Une fine bande d'étoiles nous surplombait.

La locomotive a ralenti, puis s'est arrêtée. On a coupé le moteur. Silence soudain.

— Nous y sommes, a alors dit le chauffeur par radio. Nous sommes arrivés à la mine.

J'ai sauté du wagon et j'ai longé la voie ferrée.

Au premier coup d'œil, on aurait juré que nous avions abouti dans un cul-de-sac. Le ravin se terminait en une paroi abrupte. Mais en atteignant l'avant de la locomotive, j'ai vu la large entrée d'un tunnel arquée, supportée par un contrefort en ciment. Il n'y avait ni bâtiment, ni machinerie. Juste un tunnel foré à même la roche.

Le chemin de fer bifurquait juste devant l'entrée. Plusieurs rails plongeaient dans les ténèbres.

J'ai ordonné aux hommes de rester à bord du train, puis je me suis emparé d'une lampe pour aller explorer la mine.

Le faisceau de ma torche se reflétait sur des wagons à minerai et sur des chariots salis par la poussière. Que du matériel roulant abandonné.

J'ai suivi les rails, plongeant dans l'obscurité.

Le tunnel s'étirait sur deux cents mètres avant de déboucher sur une vaste caverne. D'autres porches voûtées s'enfonçaient plus avant dans les ténèbres.

Un objet semblable à un épais tronc d'arbre recouvert de bâches gisait au centre de la caverne. En retirant les toiles, j'ai réalisé qu'il s'agissait d'un missile SCUD-B dont les panneaux avaient été démontés. On l'avait désossé pour récupérer certains de ses composants. Le système de guidage avait disparu. Les réservoirs de carburant et les turbopompes étaient recouverts d'une croûte d'oxydant et de kérosène qui avaient fui.

Je n'étais pas le moins du monde étonné de découvrir une arme négligemment abandonnée à cet endroit. L'Irak était un État militaire. Tout avait une double fonction. Chaque aspect de l'existence servait, à un niveau ou un autre, les ambitions impériales de Saddam. Les universités formaient des officiers des services de renseignement. Les usines automobiles produisaient des chars et des bombes. J'étais déjà au courant que l'industrie minière avait été conçue pour permettre de fabriquer des armes chimiques. La découverte qu'un réseau ferroviaire avait été utilisé pour dissimuler des batteries de missiles dans des silos rudimentaires pendant l'opération Tempête du Désert n'était pas du tout surprenante.

J'ai donné une série d'ordres à mes hommes : examiner le SCUD ; s'assurer que les réservoirs étaient vides ; détacher l'ogive ; retirer les détonateurs de proximité et de contact ; emmener la charge hors de la caverne ; rouler la carcasse hors du chemin.

Pendant que mes hommes s'exécutaient, j'ai contacté le convoi pour savoir où il en était. Deux transporteurs de troupes avaient dû être laissés en arrière, car ils s'étaient enlisés dans le sable pendant la traversée. Ils avaient été vidés de leur matériel et abandonnés. Les autres véhicules approchaient de l'entrée de la vallée.

Je suis ressorti du tunnel et j'ai remonté le profond ravin jusqu'aux abords de la citadelle. La nuit était tombée. J'ai agité ma lampe de gauche à droite à l'approche du convoi, qui brassait un nuage de poussière éclairé par la lune.



Les camions et les jeeps se sont arrêtés. J'ai proposé d'établir le campement au sein de la citadelle en ruine, mais les hommes ont catégoriquement refusé. Les murs, les tours et les remparts monumentaux, sous la lueur des étoiles, les terrorisaient. Ils ont déclaré préférer mourir que de l'approcher. En toute franchise, j'étais soulagé. Ces ruines m'inspiraient un effroi indescriptible.

J'ai alors demandé qu'ils érigent le campement dans le creux de la vallée. Ils ont déchargé le matériel sur un terrain plat, et ont recouvert leurs tentes ainsi que les véhicules de filets de camouflage.

Je suis redescendu à la mine. Quatre de mes hommes avaient retiré les boulons de verrouillage qui maintenaient en place le nez conique du missile. Ils ont improvisé un brancard en nouant quelques vestes ensemble, puis ont transporté l'ogive jusqu'à un wagon de fret.

La locomotive a redémarré dans un grondement sourd et s'est mise à avancer lentement. La dérive du *Spektr* a éraflé l'arche du tunnel, ce qui a provoqué une pluie d'éclats de roche et de poussière.

Le conducteur a utilisé un embranchement pour détacher la locomotive du reste de son chargement, reculer, et faire passer le *Spektr* dans la caverne.

J'ai demandé à mes hommes d'installer des projecteurs à batterie le long des parois de la caverne. L'orbiteur trônait au centre de la vaste chambre, entouré de lumière.

J'étais impatient d'ouvrir le vaisseau spatial et de voir ce qui se trouvait à l'intérieur.

Ma première tâche était d'effectuer un examen visuel de l'appareil. Je suis donc monté sur un escabeau pour inspecter l'empennage. Le gouvernail était brisé, le cône de queue écrasé. Il y avait une profonde entaille dans la coque. Des tuiles thermiques en fibre de quartz avaient été arrachées, une partie de la couche d'acier déchirée révélait le compartiment moteur et les chambres de combustion. Armé d'une caméra vidéo, je me suis penché sur le compartiment. Zoom et balayage sur les tuyères d'échappement pour les manœuvres orbitales, des réseaux de tuyauterie et des grappes de réservoirs sphériques. Il y avait beaucoup de sable à l'intérieur, beaucoup de dégâts occasionnés par la chaleur également.

J'ai dit aux hommes de perforer les réservoirs avec prudence afin de les purger de tout le propergol liquide qui pouvait subsister à

l'intérieur. A priori, l'appareil semblait être dans le même état que le missile découvert plus tôt : brisé et vidé de ses réservoirs. Tout carburant volatil, que ce soit de l'hydrogène liquide ou du tétraoxyde de diazote, avait dû s'écouler depuis longtemps. Pourtant, s'il nous fallait nous frayer un chemin à l'intérieur de la navette avec des chalumeaux oxyacétyléniques, il était hors de question de risquer une explosion.

Je savais qu'il y aurait sans doute des charges pyrotechniques fixées sur le pourtour de l'écouille de l'engin, afin de permettre à un occupant de la faire sauter dans une situation d'urgence, mais elles n'étaient pas accessibles de l'extérieur et ne pourraient être désamorçées.

J'ai posé l'échelle contre le fuselage et je suis monté sur le toit, puis j'ai marché le long de l'appareil, de l'empennage jusqu'au cockpit.

Je me suis penché pour passer mes mains sur les tuiles thermiques. Je cherchais une soudure qui pouvait indiquer que le véhicule possédait une soude de chargement, mais je n'ai rien trouvé.

Je suis ensuite redescendu pour aller vers le ventre de l'appareil et filmer sa quille en plan rapproché. Les tuiles du bouclier ablatif qui la recouvraient comme des écailles de poisson avaient été cuites par une chaleur inimaginable. Elles avaient fondu en un étrange vernis aux reflets de pétrole.

Le nez de l'orbiteur était suspendu au-dessus du bord du wagon. J'ai filmé ce qui restait du train d'atterrissage hydraulique situé sous le cockpit.

Des débris spatiaux s'écrasent souvent sur cette partie du globe. La plupart des capsules russes rentrent dans l'atmosphère au-dessus de l'Égypte, traversent le ciel irakien selon une trajectoire étroitement contrôlée qui leur permet d'atterrir sur les steppes du Kazakhstan. Or, les enregistrements radars indiquaient que le *Spektr* avait suivi une courbe balistique abrupte. L'astronef avait visiblement été guidé par un système automatisé qui n'était pas parvenu à stabiliser le vaisseau en chute libre. Les aérofreins s'étaient dépliés et avaient été instantanément arrachés. Les ailerons s'étaient braqués afin d'augmenter la traînée, mais s'étaient flétris sous l'intense chaleur de la rentrée. Pendant que l'engin filait à travers la mésosphère, tout astronaute qui se serait trouvé à son bord aurait été soumis à une force G meurtrière. Si l'équipage était vivant au moment où le *Spektr* était sorti de l'orbite, ses membres

étaient certainement tous morts avant même que le vaisseau n'atteigne les nuages.

Le *Spektr* avait ralenti sa course à deux kilomètres de l'impact. Peut-être qu'il avait relâché un parachute de freinage, ou encore que les rétrofusées situées à l'avant avaient contribué à sa décélération. Quoi qu'il en soit, le train d'atterrissage s'était déployé, conformément à la séquence d'atterrissage préprogrammée. Puis, l'appareil extrêmement chaud avait rasé le sable avant de se faire englober par le désert.

Un engin spatial russe égaré. Cette nouvelle aurait dû faire la une des journaux télévisés et mobiliser des armées entières.

Et, au-delà du crash, il y avait l'existence même de cet orbiteur qui me fascinait. Les Russes avaient bien construit quelques prototypes de navettes spatiales, mais ces dernières n'avaient jamais effectué de mission habitée. Le fait que le *Spektr* ait été créé sous-entendait qu'un programme spatial ultra-secret, d'une ambition et d'une sophistication démesurées, avait réussi à se développer à l'insu des services de renseignement occidentaux.

Je suis allé examiner la porte d'embarquement de l'équipage. Elle était située à tribord, derrière le cockpit. Pas de système d'ouverture perceptible. Pas de poignée. Que des tuiles thermiques lisses.

L'écoutille circulaire était cerclée d'un rebord métallique que la chaleur de la rentrée atmosphérique avait fait fondre en petites traînées de gouttelettes semblables à de la cire de chandelle. Une sorte de collier d'amarrage. Les bords d'un bras ombilical et des mâchoires de verrouillage. Ainsi, le *Spektr* n'avait pas été seul dans l'espace. Il avait été arrimé à un autre engin ou à une station orbitale.

Tout cela amenait plus de questions que de réponses. J'étais impatient d'ouvrir l'écoutille et d'explorer l'intérieur de la navette, mais mes instructions étaient claires : le *Spektr* devrait rester fermé jusqu'à ce que Koell en personne soit présent. Je devais poster des gardes et m'assurer qu'aucun de mes hommes n'approche le vaisseau.

Koell m'a transmis des coordonnées. Il m'a sommé d'aller à la rencontre de son avion dans le désert.

Le point d'atterrissage était à une trentaine de kilomètres de l'entrée de la vallée. Un terrain vague à la surface assez ferme pour faire office de piste d'atterrissage rudimentaire.

Mon chauffeur s'était endormi dans l'une des jeeps. Je l'ai secoué.

Nous avons traversé le tunnel du chemin de fer et nous sommes lancés dans le désert. Nous avons fini par nous garer au milieu de nulle part et avons improvisé une piste d'atterrissage en plantant quelques drapeaux dans le sol et en déblayant les rochers qui obstruaient la voie.

Puis, nous avons attendu. L'aube approchait. Je surveillais l'horizon avec mes jumelles.

J'appréhendais de voir exactement quel avion allait atterrir. S'il s'agissait d'un appareil irakien, comme l'un des Iliouchine vieillissants de Saddam par exemple, alors cela signifierait qu'il avait décollé à Bagdad et que, d'une manière ou d'une autre, je répondais encore de son commandement. En revanche, s'il s'agissait d'un appareil occidental moderne, alors il provenait sans doute d'un des Émirats du golfe Persique au sud-ouest de Dubaï. Des plates-formes privilégiées par les opérations clandestines de la NSA et de la CIA. Le cas échéant, ce serait la preuve que je ne travaillais plus pour le gouvernement irakien mais bien pour une autre entité, un service de renseignement qui ne voyait en cette guerre qu'une distraction insignifiante dans la poursuite de son propre échéancier ténébreux.

Il est arrivé depuis l'est. L'appareil volait assez bas. Un simple point, qui bientôt s'est métamorphosé en la silhouette volumineuse d'un avion-cargo à hélices. Un Fairchild Provider argenté, décoré de marquages de la Croix-Rouge. Une bête de somme de la CIA. Le genre d'engins utilisés pour les missions de réapprovisionnement – et de défoliation – pendant la guerre du Vietnam.

L'avion a fait quelques cercles autour de la piste avant de piquer pour atterrir.

Je me suis caché derrière la jeep avec mon copilote et me suis couvert les oreilles. Le souffle de l'appareil projetait des tourbillons de sable et de cailloux partout autour.

Le bruit du moteur s'est réduit peu à peu pour ne devenir qu'un ronronnement. Je me suis relevé et j'ai balayé le sable de mes cheveux et de mes vêtements. L'avion a roulé encore un peu sur la surface, puis s'est arrêté.

Une plainte hydraulique s'est fait entendre alors que la rampe de chargement s'abaissait comme le pont-levis d'un château. L'équipage est descendu aussitôt pour inspecter les pneus.

Deux Land Rover sont sortis de la soute derrière eux. Flambants neufs, entièrement équipés, couleur sable.

Les 4x4 sont venus se ranger à côté de notre jeep. Un homme en est sorti. J'ai senti la fraîcheur de l'air climatisé lorsqu'il a ouvert la porte. Il était vêtu d'habits de randonnée visiblement très chers. Je n'ai pas reconnu les marques de ses bottes et de ses lunettes de soleil, mais je pouvais dire qu'ils sortaient tout droit de leurs emballages.

Il m'a serré la main.

— Koell.

— Jabril.

Il avait l'air avenant, mais distant. Le genre d'homme qui pouvait sourire amicalement tout en vous plantant un couteau dans le ventre, à n'en pas douter.

— Vous pouvez nous montrer le chemin ?

Nous sommes alors montés dans notre jeep et avons suivi les traces laissées par nos pneus en direction du ravin.

Pendant le trajet, je me suis retourné sur mon siège. Le Land Rover de Koell était juste derrière nous. Il m'a souri et m'a fait un signe de la main. Son chauffeur mâchait un chewing-gum et se camouflait derrière des lunettes de soleil intégrales.

Notre petit convoi soulevait une véritable tempête de sable à travers les dunes.

Nous nous sommes engouffrés dans le tunnel. Le rugissement des moteurs était amplifié par l'étroitesse du tunnel. Les phares du Land Rover nous aveuglaient à travers les rétroviseurs ; les halogènes montés sur la calandre étaient braqués sur nous comme des projecteurs.

Lorsque nous sommes sortis du tunnel, nous avons dû nous protéger les yeux de la lumière soudaine du soleil. Nous sommes passés devant la citadelle, puis nous nous sommes garés au campement.

Koell et ses hommes sont descendus des Land Rover. Tous ont allumé des cigarettes sauf lui, et se sont mis à discuter entre eux en russe.

— Qui sont ces hommes ? lui ai-je demandé. J'aurais pensé que vous seriez accompagné d'Américains.

Il m'a souri.

— L'État-nation est un concept plutôt désuet, ne pensez-vous pas ? Aujourd'hui, la mode est à la sous-traitance pour faire la sale

besogne.

Koell n'a prêté aucune attention aux ruines extraordinaires qui se dressaient de l'autre côté de la vallée.

— Montrez-moi le *Spektr*.

Je l'ai donc conduit à pied dans le ravin exigü, le long du chemin de fer. Il n'a pas parlé, ni regardé alentour. Il marchait vers l'entrée du tunnel d'un air concentré, déterminé.

Nous sommes entrés dans la mine. Nous avons dépassé les chariots et les wagons sans échanger un mot, et ce, jusqu'à ce que nous pénétrions dans la caverne.

— Bon Dieu.

Koell a fait le tour du *Spektr* minutieusement. Il semblait être en extase. Il a levé les bras pour caresser le bouclier thermique.

— *Pilotitruemyy Korabl-Perekhvatchik*, a-t-il murmuré.

— Qu'est-ce que cela signifie ? lui ai-je demandé.

— Dans l'esprit, le Vaisseau Spatial Intercepteur Habité. Un vaisseau de combat rudimentaire. Les États-Unis avaient conçu des plans pour un projet similaire dans les années quatre-vingt mais, à part pour quelques modèles réduits, ceux-ci n'ont jamais vu le jour. Le *Spektr* n'était qu'une rumeur. Un songe. Le rêve éveillé de quelques durs à cuire soviétiques qui souhaitaient restaurer les jours de gloire de l'époque de Spoutnik, et la fierté nationale par le fait. Personne ne croyait que le *Spektr* pourrait être autre chose qu'une ébauche, au mieux, le voilà.

Sur ce, Koell a ouvert son sac à dos et m'a tendu un dossier. Un document épais, estampillé « confidentiel ». Un énorme manque de jugement de sa part. De sa perspective, malgré le fait que je parle couramment trois langues, je n'étais qu'un barbu ignorant, un Irakien vêtu d'habits militaires dépareillés. Or, j'ai travaillé pour des agences de renseignement toute ma vie. Ainsi ai-je su, au moment où j'ai tenu ce document entre mes mains, qu'il comptait nous tuer moi et mes hommes dès lors qu'il ne nous considérerait plus utiles. Nous étions supérieurs en nombre, mais ses hommes étaient des tueurs de sang-froid, et je me doutais que dans un échange de tirs les siens l'emporteraient sur les miens.

Ainsi, je devrais être prêt à m'enfuir le moment venu.

Pourtant, sans laisser paraître quoi que ce soit, j'ai étendu ma veste sur le sol et me suis assis dessus, jambes croisées, pour mieux étudier le dossier qu'il m'avait remis. Koell s'est penché par-dessus

mon épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je tenais entre mes mains une photographie monochrome assez floue. Elle représentait un objet cylindrique gigantesque, semblable à un silo à grain, déposé sur un wagon voilé.

— Une fusée Proton-K, à l'extérieur du cosmodrome de Baïkonour au Kazakhstan. Pendant les années quatrevingt-dix, à l'époque de la construction de la station Mir, les agences de renseignement occidentales ont surveillé une série de lancements de fusées conduits en parallèle, dans le plus grand secret. Au moment de chaque décollage, tous les employés du cosmodrome, du premier technicien qualifié jusqu'au dernier des cheminots, étaient sommés céder leurs places à une équipe secrète entraînée quelque part ailleurs. Chaque vol impliquait des échanges télémétriques lourdement cryptés entre le lanceur et le centre de contrôle de Karlingrad. Vous voyez la taille de ce booster, et le renflement au sommet du Proton ? Ça ne fait pas partie du design standard d'une fusée Soyouz. Il y a quelque chose d'autre à l'intérieur, quelque chose d'inhabituel. Peut-être est-ce le *Spektr* ? Peut-être qu'au moment où le Proton sortait de l'atmosphère, la coiffe a-t-elle été éjectée pour libérer l'orbiteur afin qu'il puisse terminer son ascension ?

La photo suivante montrait une structure en mauvais état qui semblait flotter dans l'obscurité la plus totale. On pouvait distinguer des antennes tordues, des tabliers de panneaux solaires déchirés. Les panneaux eux-mêmes étaient déformés et ressemblaient à des voiles de navire.

— Et ça ?

— Nul ne le sait. Une sorte de station spatiale lointaine qui dérive sur une orbite de rebut. Les modules d'habitation font penser à ceux de Mir, mais l'ensemble de la configuration de l'installation est différente. On voit un gros module d'amarrage. Le nombre de panneaux solaires est considérable. Le NORAD a détecté cette structure énorme de trois cents tonnes il y a de cela quelques années, alors qu'il recensait les débris spatiaux en orbite haute. Pas de système de commande d'attitude ni de guidage actif, mais il semble qu'il lui reste encore un peu d'énergie résiduelle : la station transmet en continu un étrange signal radio. Un cliquetis bizarre, sans arrêt, nuit et jour.

— C'est une épave.

— Complètement foutue, oui. On dirait qu'il y a eu un accident de

nature indéterminée. Peut-être une décompression explosive, un incendie, ou encore s'est-elle fait percuter par un astéroïde. Qui sait ? La station dérive librement à quarante mille kilomètres d'ici. Les modules d'habitation ne sont plus qu'un amas de ruines entouré d'un champ de débris de plusieurs kilomètres de diamètre. Parfois, certains de ces débris rentrent dans notre atmosphère. La plupart se consomment pendant la chute. D'autres plongent dans l'océan. Et d'autres encore s'écrasent sur la terre ferme. Je présume que le *Spektr* était un véhicule d'approvisionnement pour cette station. L'un des rares éléments à avoir rejoint la Terre encore intact. Il a sûrement flotté là-haut pendant des années, en décrivant une orbite sans cesse déclinante. Une fois rentré dans l'atmosphère, le changement gravitationnel a sans doute été perçu par les capteurs d'un système de navigation inertielle dans le cockpit. Quelques gyroscopes se sont actionnés, et le système de guidage automatisé s'est allumé. Les rétrofusées se sont mises en marche pour tenter d'amorcer une descente contrôlée.

— Mais cette station spatiale, à quoi pouvait-elle servir ? Dans quel but a-t-elle été construite ?

— Personne ne le sait. Ce qui paraît évident, en revanche, c'est qu'elle a été conçue par les opérations clandestines de l'armée soviétique. Les gouvernements russes qui ont suivi ont systématiquement démenti son existence. J'ai l'impression que la construction de cette installation était si confidentielle qu'en fait, même les commandants russes actuels ne comprennent pas tout à fait pour quelle raison elle a été construite. Pour ma part, je pense qu'il pouvait s'agir d'un bloc de laboratoires en microgravité, ou encore d'une sorte de plate-forme d'armement. Toutes les parties qui se sont écrasées sur Terre jusqu'à présent portaient les traces d'un étrange agent pathogène, une sorte de parasite.

— C'est donc de ça dont il est question ? Vous êtes à la recherche d'une arme biologique ?

Koell a levé le bras pour poser sa main sur l'écoutille du sas.

— Je pense que ce vaisseau spatial est revenu de l'espace en ramenant avec lui un passager microscopique, a-t-il dit. Un passager en sommeil, mais bien vivant. Et je crois que ce dernier brûle d'envie de faire notre connaissance.



## RÉSURRECTION

DE RETOUR À l'entrée du temple, Lucy, agenouillée près du quad, avait les yeux levés au ciel.

Les étoiles s'éteignaient une à une, voilées par une masse obscure qui s'avavançait à l'est. La lune fut éclipsée par l'épais rouleau de nuages.

— Tu vois quelque chose ? demanda-t-elle.

Amanda surveillait les ruines du temple avec sa lunette SIMRAD. Une bourrasque fit voler le long des allées et des colonnades un nuage de poussière semblable à de la fumée.

— La visibilité diminue de minute en minute. Il y a une putain de grosse tempête de sable qui nous fonce droit dessus. On ferait mieux de ne pas bouger d'ici pendant les prochaines heures, parce que ça risque d'envoyer du lourd.

— Elle va sans doute nous frapper à l'aube, fit Lucy.

— Dire qu'on devrait être rentrés à Bagdad à l'heure qu'il est pour sabler le champagne, soupira Voss.

— Oui bon, on le saura, hein. Tout a foiré. Ça arrive.

— On a le virus de Jabril avec nous. Je me demande combien peut valoir ce genre d'arme apocalyptique sur le marché. Sûrement des dizaines, des centaines de millions.

— Si on s'amusait à faire une offre à la CIA pour cette merde, tout ce qu'on récolterait serait une balle en pleine tête. Ils n'aiment pas vraiment les gens qui en savent trop.

— Je vais partir à la recherche de Gaunt, fit Amanda. Ce sombre connard est planqué pas loin d'ici. Sans bouffe et sans eau, il doit certainement être caché derrière un mur en train de se pisser dessus. Je vais le retrouver et le ramener, et s'il est incapable de réparer l'hélico, on lui crame sa putain de cervelle.

— Il est peut-être déjà en route, rétorqua Voss. Il a peut-être déjà quitté la vallée.

— Cet après-midi, j'ai tendu le fil d'une mine éclairante entre les deux tours de garde. Elle ne s'est pas déclenchée, alors il est sans doute encore à l'intérieur de l'enceinte.

Amanda vérifia la chambre de son fusil de précision et le chargeur. Elle se noua ensuite les cheveux en queue-de-cheval et ajusta une paire de lunettes de protection sur son front.

— Prends ça.

Voss lui tendit le grand bandana de Toon. Elle s'en servit pour se couvrir le nez et la bouche. Elle se cala ensuite son Stetson sur la tête.

Lucy lui donna la machette de Raphael. Amanda la glissa à sa ceinture.

— Tu es sûre de ne pas vouloir que je t'accompagne ? lui demanda Lucy.

— J'ai ma vision de nuit. Pas toi.

Elles s'enlacèrent brièvement.

— À tout à l'heure, ma chérie.

Sur ce, Amanda s'aventura dans les ténèbres.

Lucy boutonna son manteau long jusqu'au menton et remonta le col. Elle s'enroula un *shemagh* autour du visage.

— Tu vas où ? lui demanda Voss.

— Aux hélicos. Ils avaient chacun une radio UHF. Elles sont probablement foutues, mais je préfère aller m'en assurer.

— T'es certaine de vouloir y aller toute seule ?

— T'inquiète. Quelqu'un doit rester avec Jabril. Par contre, fais gaffe avec ton flingue, O.K. ? Essaie de ne pas nous tirer dessus quand on reviendra.

— À plus tard, patron.

\* \* \*

GAUNT SE TENAIT au pied de l'escalier de la crypte, les yeux levés vers la sortie. Les rafales de vent faisaient voltiger le sable comme

un rideau de pluie.

À l'époque, on l'appelait Petite Bleusaille. Il n'avait aucune expérience sur le terrain. La section sous son commandement le traitait avec mépris.

Il se revoyait, assis sur l'un des sièges d'un transporteur de troupes aussi suffoquant qu'un four, cahotant sur les rues de Falloujah, occupé à répéter les objectifs de leur mission.

— Ali Hassan. Probablement en contact avec les renseignements iraniens. Marié, père de cinq filles. On fait la procédure standard : on frappe et on s'annonce avant d'entrer. On ne s'attend pas à ce qu'il oppose de résistance.

Le soldat Larsen, blond, ancien quarterback d'une équipe de football américain, s'était alors penché sur lui et l'avait attrapé par l'encolure de son gilet pare-balles.

— Vous, vous vous tenez à l'écart et vous nous laissez faire notre truc, O.K., lieutenant ? Si vous merdez et qu'un seul d'entre nous se fait buter par votre faute, je me charge de vous faire la peau, pigé ?

Un souvenir humiliant.

Gaunt fit rouler sa bague de cadet de West Point autour de son doigt.

Koell lui offrait de donner un sens à sa vie. Ce dernier avait beau n'être pour l'instant qu'une voix métallique déformée par la communication satellite, il détenait en lui la promesse d'intrigues qui pouvaient façonner le monde. Il pourrait guider Gaunt à travers le miroir qui lui ferait accéder à un monde clandestin.

Gaunt ne faisait pas ça pour l'argent.

Il souhaitait jouer dans la cour des grands. Il devait à tout prix gagner la confiance de Koell. Travailler pour l'Agence, ou même se faire engager pour de bon. Faire partie de leur fratrie. Passer deux ans d'entraînement à la Ferme de *Camp Peary* en Virginie. Se faire enseigner comment diriger des agents et comment s'occuper des communications secrètes. Comment mettre en place des équipes de surveillance mobiles, organiser des opérations de sabotage et des assassinats ciblés. S'il y parvenait, il aurait enfin trouvé sa place.

Mais pour ce faire, il devait prouver qu'il en était capable. Il lui fallait coûte que coûte retrouver ce virus.

Il embrassa le crucifix qu'il portait autour du cou, puis il ajusta ses lunettes de protection.

Il gravit l'escalier et sortit de la crypte. Le vent nocturne était glacial. Des tourbillons de sable lui piquèrent la peau comme une multitude de minuscules aiguilles. Il alluma sa Maglite. Il rétrécit le faisceau de lumière et le braqua prudemment sur le sol. Il ne voulait surtout pas risquer de trahir sa position.

Il regarda alentour. Les ruines étaient dissimulées par d'épaisses volutes de sable qui virevoltaient dans l'air. Les bâtiments de la citadelle n'étaient plus que des ombres monstrueuses entraperçues à travers un voile de poussière en mouvance constante.

Gaunt prit la direction des hélicoptères. Peut-être s'y trouvait-il encore du matériel récupérable. Des munitions. De l'eau.

Il avançait tête baissée dans un blizzard de sable. Sa lampe de poche illuminait une infinité de particules tournoyantes. Il se protégea la bouche et le nez avec son autre main.

Il atteignit la cour centrale et les deux épaves d'hélicoptères.

Ses pieds collèrent sur une substance visqueuse comme de la mélasse. Il se pencha pour la sentir. Un mélange de kérosène et de sable.

Il arriva devant la silhouette fantomatique du *Coup de Griffes*. Ce qui restait de l'hélicoptère anéanti gisait sur le flanc.

Il fouilla la soute. Il inspecta les sacs et les filets de rangement au mur. Rien. Pas d'eau, pas de munitions. Le Huey avait déjà été vidé.

Il alla dans la cabine de pilotage. Le faisceau de lumière se posa sur le cadavre de Raphael. Ce dernier était suspendu la tête à l'envers comme une carcasse sur un crochet d'abattoir, la gorge tranchée, saigné à blanc.

Gaunt lui fouilla les poches. Le corps était froid et rigide. Ses poches avaient elles aussi été vidées. Il n'y avait plus rien, même pas de cigares.

Il entendit un grattement dans son dos. Il s'empara de son pistolet silencieux glissé derrière son gilet pare-balles et se retourna. Un des soldats damnés de Jabril chancelait sur le dallage en traînant les pieds dans l'épaisse vase de diesel.

Gaunt visa et appuya sur la détente. Il éclata l'œil gauche de la créature, qui tomba raide morte.

Plus que trois balles dans son SIG.

Il se rendit jusqu'au *Mauvaise Lune*. Il ne trouva rien d'utile dans la soute.

Il ouvrit alors la porte du cockpit. Il balaya les éclats du pare-brise qui jonchaient le siège du pilote avant de s'asseoir. Il appuya sur une série d'interrupteurs et provoqua aussitôt une explosion d'étincelles dans la console abîmée qui le fit sursauter. Il examina les instruments de bord à l'aide de sa lampe torche. Avionique détruite. Fils sectionnés. Circuits imprimés en morceaux.

— Bordel de merde.

Une faible lueur apparut dans la cour, s'approchant vers lui. Le faisceau conique d'une lampe à travers les tourbillons de sable.

Gaunt éteignit la Maglite sans attendre, se glissa hors du siège et s'éloigna de l'hélicoptère.

AMANDA AVANÇAIT PRUDEMMENT parmi les ruines de la citadelle, la joue appuyée sur la crosse synthétique de son fusil. Des décombres luminescents, partout autour d'elle. Les tourbillons de sable étaient transformés en une brume verdâtre maléfique par la lunette de vision de nuit.

Une cour hérissée de statues. Des créatures hybrides répugnantes juchées sur des piédestaux, leurs membres et leurs visages devenus simples moignons érodés par le vent. Des choses sinistres, avortées et difformes. Un panthéon de dieux terribles disposés en cercle, afin qu'ils puissent contempler les rituels abominables célébrés en leur nom.

Amanda marchait à travers cette forêt de piédestaux et d'idoles, en pointant le canon de son fusil de gauche à droite.

— Ceci est mon arme, murmura-t-elle. Il en existe plusieurs comme elle, mais celle-ci est la mienne...

Un visage décharné. Des yeux noirs. Un cadavre animé. Un soldat, squelettique, rampant entre deux statues effondrées telle une araignée géante.

Amanda recula, fusil en joue. La créature luisait d'un vert éthéré à travers la lentille. Un homme, figé entre la vie et la mort. Un uniforme, déchiré. Des plaques, pendues à une cage thoracique desséchée. Une peau parcheminée, distendue sur les os. De la chair, morcelée par des nœuds métalliques, cancéreux.

Le monstre grogna et tendit le bras pour l'attraper.

Il avait des dents jaunes, presque acérées.

Amanda baissa son arme et tira la machette de sa ceinture. Elle

fendit violemment l'air et lui scinda la tête en deux. La créature s'effondra, secouée par des convulsions.

Amanda posa le pied sur le dos du soldat et libéra la machette d'un coup sec. Elle essuya la lame sur son treillis.

Elle remarqua alors des marques sur le dallage couvert de sable. Des traces de semelles, dont les motifs à chevrons s'effaçaient rapidement à cause du vent. Des empreintes laissées par un pas sûr, précis. Rien à voir avec celui, traînant et erratique, des soldats infectés.

Gaunt.

Elle suivit les traces de bottes, viseur braqué au sol. Elle traversa ainsi une série de cours et de colonnades.

La piste, que les rafales faisaient s'estomper à vue d'œil, conduisit Amanda jusqu'à l'arrière du temple.

L'entrée d'une crypte. Une large dalle de pierre poussée de côté. Des marches qui disparaissaient dans l'obscurité.

Elle jeta son fusil, avant de sortir de sa poche l'un des feux à main des hélicos et d'en arracher le capuchon. La torche crachota d'abord une giclée d'étincelles, puis une intense flamme écarlate surgit du tube. Elle dégaina alors son pistolet, et descendit les marches séculaires qui s'enfonçaient dans les ténèbres les plus opaques.

GAUNT ÉTAIT PENCHÉ derrière un pilier fracassé. Il observait Lucy qui fouillait les hélicos à son tour. Malgré le sable qui virevoltait comme de la fumée, il pouvait voir la danse du faisceau de la lampe fixée au canon de son fusil d'assaut, la silhouette de son manteau long.

Il la regarda inspecter les deux cabines de pilotage. Gaunt présuma qu'elle était à la recherche des radios UHF et VHF dont avaient été équipés les deux appareils. Malheureusement pour elle, ils étaient trop loin dans le désert pour espérer contacter qui que ce soit.

Il regarda attentivement Lucy s'agenouiller pour examiner le corps émacié qui reposait à côté du *Coup de Griffé*. Elle fit rouler le cadavre avec sa botte et inspecta la blessure à la tête encore fumante.

Il la vit lever la main vers le commutateur de sa radio accroché à son armure.

— Gaunt ? Gaunt, tu es là ? Tu m'entends ?

Celui-ci lui tourna le dos, recroquevillé pour s'assurer de ne pas être entendu.

— Oui Lucy, je t'entends.

— *La nuit est longue et froide, pas vrai ? Profites-en pendant que ça dure. Parce que d'ici une douzaine d'heures, le soleil sera haut dans le ciel et le désert sera redevenu une vraie fournaise.*

— Ouais.

— *Alors, qu'est-ce que tu dirais de nous aider à réparer un de ces Huey pour qu'on puisse dégager au plus vite ?*

— Tes amis vont me faire sauter la cervelle.

— *Ils vont tenir parole.*

— Voss ? Ta copine ? Jamais ils ne vont me laisser en vie. Ils vont me foutre une balle en pleine tête, peu importe ce qu'il leur en coûtera.

— *Ils vont faire ce que je leur dis.*

— J'aimerais pouvoir te croire.

— *Je te promets que si tu nous ramènes à la maison, tu vas t'en sortir sain et sauf. On va te donner vingt-quatre heures pour t'enfuir. Tu pourras aller loin en une journée. Suffira d'embarquer dans un avion pour te retrouver à l'autre bout du monde.*

— Je vais te dire un secret, Lucy. Les hélicos sont foutus. Tous les deux. Ils ne voleront plus jamais.

Sur ce, Gaunt décrocha son oreillette, puis il leva son pistolet en le tenant fermement des deux mains. La silhouette de Lucy était momentanément dissimulée derrière un rideau de sable battu par le vent. Gaunt, immobile, attendit de la voir réapparaître.

LUCY ÉTAIT ACCROUPIE devant l'épave de l'hélicoptère et observait attentivement la cour qui s'étendait autour d'elle. Elle ne voyait rien d'autre que les rafales de sable. Les particules se brouillaient devant le faisceau de la lampe au point de ressembler à des vagues de pluie diluvienne.

Elle aperçut une forme humaine dans l'obscurité. Elle épaula son fusil d'assaut.

— Gaunt ? Mets tes putain de mains en l'air !

Il n'y avait rien. Rien d'autre que la furie de la tempête.

Elle se précipita pour remonter l'allée processionnelle en direction du temple.

Elle s'arrêta au bout de quelques mètres. Il y avait encore beaucoup de matériel amassé près des hélicoptères. Des outils. Des dictionnaires anglais-arabe. Des comprimés de sel. Des radeaux de sauvetage et du colorant de détresse au cas où les hélicos se seraient échoués en pleine mer. Lucy refusait de laisser quoi que ce soit qui aurait pu être utile à Gaunt.

Elle éjecta le chargeur de balles perforantes de son fusil d'assaut pour le remplacer par un autre de balles traçantes, encore plein.

Elle leva son arme. Il y eut une brève accalmie. Les hélicoptères écrasés apparurent, faiblement éclairés par la lune.

Lucy tira un seul coup en direction du *Coup de Griffes*. Le projectile fila comme un laser et perfora le fuselage d'aluminium dans une explosion d'étincelles.

Ignition. Une vague de flammes bleues. Le feu ondula sur la surface de la cour imbibée de carburant. L'épave de l'hélicoptère se transforma rapidement en brasier. Raphael, toujours harnaché au siège du pilote, se mit à cuire sur place. Le réservoir de carburant fendu crachait du feu comme un dragon.

Les flammes allèrent lécher le *Mauvaise Lune* qui, bientôt, s'embrasa lui aussi.

LA CHAMBRE D'HÔTEL de Koell, une semaine plus tôt.

Gaunt, ayant terminé son verre de whisky, l'avait tendu pour qu'on lui en serve un autre avec un glaçon.

— J'ai eu une longue discussion constructive avec le Dr Ignatiev, lui avait dit Koell. C'était lui qui, en définitive, menait le projet Spektr. Moi, j'étais celui qui fournissait l'argent et le support logistique. Mais c'était le Dr Ignatiev et son équipe qui étaient sur le terrain et qui prenaient les décisions.

» L'Unité Biomédicale 403. Des anciens membres de VECTOR. Des anciens de Biopreparat. La quinzième direction de l'armée soviétique. Ils étaient basés dans un asile psychiatrique, un vieux manoir sur la berge de la Moskova qui avait autrefois appartenu à la famille Smirnoff, les magnats de la vodka. Pendant la révolution, le lieu avait été saisi et transformé en sanatorium.



» Ignatiev et ses hommes dirigeaient un laboratoire dans le sous-sol de l'hôpital pendant les années quatre-vingt. Un projet militaire, une étude sur la psychopharmacologie de la violence. Ils y effectuaient des recherches sur l'hypnose, les électrochocs, la neurochirurgie ; bref, toutes les méthodes de contrôle comportemental. Pour leurs travaux, ils utilisaient des malades mentaux, parmi les plus psychotiques et cinglés qu'ils pouvaient trouver. Ceux qui avaient été internés pour leur comportement agressif impulsif. Ils les gavaient d'amphétamines et de psychotropes, leur injectaient de bonnes doses de phénobarbital avant de tous les jeter dans la même pièce. Puis, ils faisaient tourner les caméras pendant que les cobayes se massacraient entre eux. Ils voulaient créer des super soldats. Des machines à tuer.

» Or, il y a quelques années, nous sommes allés cueillir Ignatiev et sa bande à Moscou, et depuis, ils travaillent pour nous.

» C'est Ignatiev qui a été chargé de superviser la construction du laboratoire de recherche dédié au *Spektr*, et il a décidé de le bâtir à même les tunnels de la mine de phosphate. Un choix logique. C'est un endroit sûr, à l'abri des tempêtes de sable et des fluctuations extrêmes de température. C'est probablement là que se trouve le cylindre contenant le virus. Si vous ne trouvez pas ce dernier dans la crypte de la citadelle, vous le trouverez certainement dans le laboratoire.

L'ÉPAIS RIDEAU DE sable qui obstruait la vue de Gaunt finit par se dissiper. Lucy s'était envolée. Gaunt enfila son sac à dos sans attendre et se fraya un chemin à travers les ruines de la citadelle. Les hélicoptères en flammes teintaient les cours et les allées bordées de piliers d'un rouge infernal.

Le vent se leva à nouveau. Les lueurs de la lune et de l'incendie furent aussitôt tamisées par de tourbillonnants vortex de sable.

Armé de son pistolet, Gaunt inspecta prudemment chaque entrée plongée dans l'ombre. Personne.

Pas de trace de Lucy.

Il se précipita alors vers les tours de garde qui flanquaient l'entrée de la citadelle.

Il atteignit le propylée gigantesque, mais s'arrêta alors qu'il allait passer entre les deux bâtiments.

Il s'agenouilla et balaya délicatement le sol avec l'extrémité du cordon de sa boussole. Dans le mouvement, la dragonne rencontra

un obstacle invisible.

Il se mit alors à quatre pattes et alluma sa Maglite. Un monofilament extrêmement mince, plus fin qu'un cheveu. En le suivant, Gaunt découvrit que celui-ci menait à un amoncellement de cailloux situé au pied d'une des tours. Il souleva avec précaution les pierres pas plus grosses que son poing et les jeta de côté. Le fil était attaché à une mine éclairante.

Gaunt déploya la lame de son couteau et trancha le filament.

Il jeta un coup d'œil à son plan, boussole en main. Il devait foncer vers le nord à travers la vallée pour rejoindre la mine abandonnée.

*Surveillez bien vos arrières quand vous vous aventurerez dans ces tunnels*, lui avait dit Koell. *Il y a des chances qu'ils grouillent de soldats infectés. Si c'est le cas, il pourrait y en avoir des centaines.* Il jeta un dernier regard aux ruines de la citadelle. Les dômes, les arches, les murs écroulés, les piliers effondrés : toute l'antique nécropole était illuminée par les lueurs dansantes des flammes.

Gaunt sortit de l'enceinte pour s'aventurer dans la vallée. Il s'engouffra dans la tempête de sable.

VOSS ALLUMA UN cigare. Il fit un rond de fumée. Depuis l'entrée du temple, il pouvait apercevoir l'incendie qui faisait rage. Les hélicoptères étaient dévorés par les flammes nourries au kérosène. Un rougeoiement menaçant, une lueur écarlate rendue floue par la tourmente.

Une silhouette s'approchait. Voss fit un pas en arrière et leva son fusil à pompe.

Une voix assourdie :

— C'est moi.

Lucy passa par-dessus le quad. Elle ôta ses lunettes et le *shemagh* qui lui recouvrait le visage. Elle balaya le sable de son manteau.

Elle porta ses lèvres à sa gourde, se gargarisa et recracha, avant de demander :

— Mandy est revenue ?

— Elle est toujours dehors, répondit Voss. T'inquiète, tout ira bien. C'est quoi le lézard avec les hélicos ?

— Je les ai fait flamber. Je ne voulais rien laisser derrière nous qui puisse être utile à Gaunt. Les réservoirs devraient sauter d'une

seconde à l'autre. Et avec plus de mille litres de carburant à l'intérieur, ça risque de faire un peu de bruit.

— Alors on n'entendra plus parler de ce connard, si j'ai bien compris.

— Il va crever parmi les ruines. Il va se faire déchiqueter par ces saloperies, ou encore la soif va lui faire péter les plombs pour de bon. Il va peut-être même se faire sauter le caisson, s'il lui reste encore un peu de jugeote. Qu'il aille au diable.

— Tu veux qu'on lève les voiles quand ?

— Rassemble tes affaires. Prends tout ce que tu te sens en mesure de transporter sur ton dos. On conduira le quad chacun notre tour jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'essence.

— Tu veux toujours attendre le lever du soleil ?

— Non. On se tire d'ici dès que le vent se calme.

Lucy essaya sa radio.

— Mandy, tu me reçois ?

Pas de réponse.

— C'est la tempête, la rassura Voss. Fais-toi pas de souci, elle va pas tarder.

Lucy alla s'asseoir près du feu. Elle déchira le livre de Toon en deux et le jeta dans les flammes. Elle se réchauffa les mains au-dessus du papier qui se ratatinait et noircissait.

— Eh bien, Jabril, on dirait qu'on va devoir rentrer à pied. Ça te dit ? Tu veux venir avec nous ?

— Non. Ce périple est un enfer.

— Tu en es sûr ? Tu veux qu'on te laisse derrière ?

— Les dunes qui s'enchaînent à l'infini et la chaleur cauchemardesque m'ont presque fait perdre la raison. J'ai été en proie à de vives hallucinations. J'ai mangé du sable. Je me suis griffé les yeux. Je me suis adressé à Allah en hurlant. Je ne saurais endurer pareils tourments une seconde fois. Plutôt mourir.

— Mais tu as survécu. Tu as réussi.

— Non. Je suis mort là-bas, quelque part dans ce désert. Il m'a irrémédiablement brisé.

Un éclair de feu, aussi éblouissant que la foudre elle-même, éclata à l'extérieur du temple. Les ténèbres au-delà de l'entrée furent

illuminées par une boule de flammes liquides. Un grondement sourd se fit ressentir. Une onde de choc courut sous le plancher du temple. Le bois du feu de camp s'écroula en cendres, après avoir relâché un dernier nuage de flammes. Des tisons s'envolèrent en tournoyant comme des lucioles.

— Et voilà pour les hélicos, fit Voss.

AMANDA ÉTAIT COURBÉE sous les arches voûtées trop basses. Le feu à main crépitait tout en crachant une flamme rougeoyante, qui diffusait dans les catacombes une fumée légère et la puanteur de la cordite.

Elle avançait dans les profondeurs de la crypte depuis un moment, lorsqu'elle fut obligée de se frayer un chemin parmi un parterre de cadavres décharnés.

Des Gardes républicains, dont les uniformes vert olive avaient été déchirés et brûlés par des tirs de gros calibre. Morts depuis un bon moment. Des os fracturés saillaient de leur peau tendue par endroits. Comme aucune mouche ni asticot ne s'était repu de leurs chairs, ils s'étaient desséchés comme des lamelles de viande.

Des corps disloqués. Des membres rachitiques tordus. Des visages figés en autant de hurlements muets. Une scène d'horreur digne d'un camp d'extermination.

Un séisme fit soudainement trembler les fondations de l'édifice séculaire. Le plafond voûté vibra au rythme d'un grondement sourd. Amanda entendit le craquement grinçant des blocs de pierre qui l'entouraient. Une fine pluie de poussière lui tomba dessus.

Elle appuya sur le bouton de sa radio en toute hâte.

— Lucy ? C'était quoi ce bordel ?

Pas de réponse.

— Lucy, tu m'entends ?

Elle ne reçut comme réponse que le bruit des parasites. Le signal de son TASC était trop faible pour passer au travers de l'épaisseur du granit.

Elle enleva son oreillette, puis elle poursuivit son exploration des catacombes le dos courbé. Elle leva la torche et plissa les yeux pour tenter de percer l'obscurité.

Elle trouva des pots d'argile remplis d'ossements et d'offrandes funéraires.

Devant elle, des rangées de piliers trapus semblaient se diluer dans les ténèbres.

Elle examina les énormes blocs cylindriques qui soutenaient le plafond ; une sinistre cosmologie y était dépeinte, avec nombre de constellations et de mouvements planétaires. Des calendriers célestes traçaient minutieusement chaque éclipse et équinoxe.

De très nombreux hiéroglyphes avaient aussi été sculptés dans la maçonnerie, représentant une multitude de créatures bâtardes et serpentes. Des rangées de monstres fantasmagoriques grimaçants, qui fixaient l'obscurité souterraine de leurs yeux torves depuis l'aube de l'humanité.

Amanda effleura les crocs d'un cobra en granit du bout des doigts. Elle frissonna.

— Gaunt ? cria-t-elle. (L'écho de sa voix était discordant, métallique.) Gaunt ? T'es là ?

Elle tendit l'oreille, à l'affût du moindre mouvement. Elle n'entendit d'abord rien d'autre que le sifflement de la torche et le gémissement constant de son acouphène du combattant. Puis, elle remarqua qu'il y avait aussi un autre bruit. Une sorte de grattement, de raclement. Quelque chose se traînait sur les dalles de granit de la crypte.

Une abomination au sourire affreux rampa de l'ombre. Un soldat ratatiné, momifié, tirait des jambes inutiles.

Il tendit un bras vers Amanda en levant la tête. Sa langue pendait comme une bande de cuir séché.

Amanda décocha à la créature un coup de pied si violent qu'il lui arracha la tête des épaules. Le crâne alla rouler dans l'obscurité comme un ballon de football.

Amanda sentit une main lui attraper la cheville. Elle se libéra la jambe d'un mouvement sec et fit volte-face. Elle saisit son Glock et visa.

Elle discerna de lents grouillements sur tous les côtés : des soldats desséchés, estropiés, par douzaines. Des choses atroces et décérébrées. Le bataillon disparu de Jabril revenait à la vie en rampant de l'ombre.

Konstantin

LUCY ÉTAIT DE retour près du feu.

Elle but une gorgée d'eau et porta sa gourde aux lèvres de Jabril.

— Maintenant, finis ton histoire, dit-elle ensuite. Ce vaisseau spatial. Le *Spektr*. Qu'avez-vous trouvé à l'intérieur ?

KOELL A REPRIS l'avion vers Bagdad. Ses derniers ordres ont été :

— Le Dr Ignatiev aura l'autorité absolue pendant mon absence. Vous suivrez ses instructions sans poser de questions. Les hommes d'Ignatiev ont érigé une installation de confinement biologique au cœur de la mine, une procédure qu'ils maîtrisaient visiblement à la perfection.

Une fois cette première tâche accomplie, ils ont transporté toute une panoplie de matériel dans la caverne. Ils ont d'abord posé quelques lampes supplémentaires, puis ils ont monté un système d'échafaudages en aluminium au-dessus du *Spektr*. Ils ont ensuite déroulé des films de polyéthylène opaques qu'ils ont soudés ensemble, avant de coller les joints avec des pistolets à époxy et de les boucher avec de l'adhésif.

Ils venaient d'installer un dôme géodésique.

Ils ont pénétré à l'intérieur de la tente vêtus de combinaisons blanches et de masques à gaz. Mes hommes et moi regardions leurs silhouettes fantomatiques s'affairer derrière les cloisons en plastique. Chacun d'entre eux portait des réservoirs de désinfectant derrière son dos. Ils ont procédé à la vaporisation de tout l'intérieur de cette nouvelle zone de confinement, en commençant par les échafaudages, les parois et le sol de polyéthylène, avant de se concentrer sur le *Spektr*. Nous pouvions voir la surface brouillée de la navette changer de couleur, alors que les tuiles thermiques noires et blanches étaient nettoyées de leur poussière.

Les Russes ont démarré un générateur. Des ventilateurs ont alors aspiré les gouttelettes de désinfectant du dôme pour les expédier dans le tunnel, nous forçant ainsi à nous couvrir la bouche.

— Choisissez un homme en qui vous avez confiance, m'avait dit Ignatiev.

— Pourquoi ? lui avais-je demandé.

— Parce que vous entrerez sous cette tente avec lui. Je veux que vous ouvriez le *Spektr*.

J'ai fait venir le capitaine Hassim. Hassim était un jeune soldat avenant, avec qui j'avais travaillé à Bagdad. C'était moi qui avais permis son ascension au sein des services de renseignement du

Parti, et il avait entre autres choses été chargé de superviser les sessions de torture à Abou Ghraïb.

On nous a conduits au cœur de la caverne, dans une sorte de zone de transit en polyéthylène érigée près du dôme.

— Enlevez vos vêtements.

Nous nous sommes exécutés et nous sommes retrouvés nus, baignés d'une lumière ultraviolette destinée à éliminer les bactéries.

Ignatiev surveillait la procédure à travers le film plastique.

Nous avons revêtu des sous-vêtements tout droit sortis de leurs emballages stériles, avant de nous glisser dans des combinaisons Tyvek vertes. Puis, nous avons enfilé des bottes de caoutchouc et avons scotché les couvre-bottes au niveau des chevilles. Nous nous sommes protégé les mains de deux couches de gants en nitrile avant de les recouvrir d'épais gantelets, eux aussi en caoutchouc. Nous les avons isolés avec de l'adhésif autour des poignets. J'ai pour ma part attaché l'extrémité de ma manche inutile à mon moignon.

Ignatiev a porté sa radio à ses lèvres. Il nous avait fourni au préalable une oreillette et un micro.

— *Vous m'entendez ?* nous a-t-il demandé.

Nous lui avons répondu en levant les pouces.

Nous nous sommes recouvert la tête de nos cagoules. Chacune était dotée d'un masque Lexan et d'un tuyau d'air. Nous étions équipés d'unités de filtration électriques clipsées à nos ceintures ; l'air passait à travers des filtres de charbon. Mon écouteur me renvoyait le sifflement désagréable des ventilateurs d'approvisionnement et le son de ma propre respiration.

— *Ouvrez la boîte qui se trouve à vos pieds.*

J'ai fait sauter les loquets. Une caméra vidéo.

— *Je veux que vous filmiez l'intérieur de l'appareil. Vous serez mes yeux et mes oreilles.*

Les agences de renseignement emploient toujours des mandataires pour mener à bien leurs opérations. Ils appellent cela l'exploitation des ressources disponibles. C'est un jeu d'échecs à l'échelle humaine, en vérité. Moi-même, j'ai ordonné l'arrestation et la torture d'un nombre d'hommes incalculable. Je condamnais des prisonniers à mort en buvant tranquillement mon café, dans le confort de mon bureau. Or, je n'ai jamais rencontré aucune de mes victimes, ni n'ai-je jamais eu à entendre leurs cris et leurs

pathétiques appels à la clémence. Ils n'étaient tous pour moi que des numéros, des visages contusionnés maculés de sang sur des photos. Je ne signalais aucun ordre d'exécution ; en fait, je faisais bien attention à ne jamais laisser de trace sur le papier. Je tendais simplement des dossiers à mon adjudant en lui demandant de prendre des « mesures sévères » pour le sujet concerné. Appelez cela du déni ou de la distanciation émotionnelle si vous voulez. En ce qui me concerne, ce ne sont que des euphémismes derrière lesquels se cache un lâche.

Ainsi, les hommes tels qu'Ignatiev ne se salissent que très rarement les mains.

Nous sommes sortis de la zone intermédiaire pour emprunter un couloir en polyéthylène stérilisé qui nous a conduits à l'unité de confinement du *Spektr*. Nos combinaisons crissaient à chaque pas.

Nous avons ouvert le rideau de plastique et sommes entrés sous le dôme.

Mes oreilles se sont bouchées. Les ventilateurs aspirants maintenaient le dôme à des pressions négatives afin d'éviter un effet de retour de l'air contaminé. Un gicleur loin au-dessus de nos têtes embrumait l'atmosphère d'un flux constant de peroxyde d'hydrogène. Les lampes brillaient à travers le plastique opaque comme des soleils pâles.

L'orbiteur ressemblait à une navette spatiale américaine en miniature. D'un blanc de porcelaine, son nez, son ventre et son profil étaient toutefois recouverts de plaques ablatives noires conçues pour protéger le fuselage de la chaleur de la rentrée atmosphérique.

Nous avons fait le tour de l'appareil.

J'ai levé le bras pour toucher la coque criblée de cratères. L'idée que le véhicule qui se dressait devant moi avait voyagé au-delà de la Terre m'émerveillait. Il avait été exposé au vide de l'espace. Ses tuiles en dioxyde de silicium avaient été trouées par des micrométéorites. Elles avaient été à la fois sujettes au froid absolu et aux rayons gamma impitoyables des radiations solaires.

Rongé par la curiosité, j'étais impatient de grimper à bord du vaisseau pour commencer mon investigation. Je voulais savoir où il était allé, et quel désastre avait pu frapper son équipage pendant qu'il était en orbite.

Nous avons posé un escabeau contre le véhicule et sommes montés au niveau de l'écouille. Avant d'entreprendre quoi que ce



soit, nous avons d'abord balayé un compteur Geiger près de la coque afin d'en mesurer les rayonnements. Après tout, le *Spektr* avait baigné dans les radiations stellaires pendant plus d'une décennie lors de sa dérive en orbite. C'est donc sans surprise que le compteur s'est emballé.

— Il y a une mise en garde peinte sur les tuiles de l'écoutille.

— *En anglais ?* m'a demandé Ignatiev.

— Oui, et en cyrillique aussi.

— *Ah. Sans doute au cas où le Spektr tomberait en dehors du territoire soviétique, je suppose.*

ATTENTION  
ÉCARTEZ-VOUS  
CE COUVERCLE PEUT ÊTRE ÉJECTÉ  
PERSONNEL À L'INTÉRIEUR  
À L'AIDE

— *Il doit y avoir une petite plaque à côté de l'écoutille. La voyez-vous ? Elle ressemble à une tuile thermique, mais elle est maintenue en place par des vis.*

— Je l'ai trouvée.

— *Utilisez la tête hexagonale.*

Hassim m'a tendu une visseuse. J'ai enlevé les vis de titane, puis j'ai retiré la plaque avec la lame argentée d'un scalpel.

— *Décrivez-moi ce que vous avez sous les yeux.*

— Il y a quatre prises. Deux embouts et deux connecteurs.

— *Le port en haut à gauche devrait nous permettre d'analyser l'atmosphère à l'intérieur.*

Nous avons donc sorti de sa valise protectrice un spectromètre que nous avons branché au panneau de l'écoutille. L'appareil a imprimé un rapport d'analyse peu de temps après.

J'ai saisi le papier.

— *Lisez-le-moi.*

Je lui ai récité une succession de chiffres.

— Il y a une grande quantité d'azote et de dioxyde de carbone. L'air est toxique à l'intérieur du vaisseau, mais les joints d'étanchéité sont intacts.

— Comment ouvre-t-on l'écoutille ?

— Le mécanisme d'accès est identique à celui des capsules Progress utilisées pour transporter les astronautes à la Station Spatiale Internationale. Ces connecteurs sont destinés aux équipes de sauvetage ; si, pour une raison ou pour une autre, les cosmonautes se retrouvent incapables de sortir de la navette, les secours n'ont qu'à envoyer une simple décharge électrique pour faire sauter les boulons explosifs de l'écoutille.

Nous avons empilé des sacs de sable devant celle-ci afin de nous assurer qu'elle ne serait pas propulsée jusque dans la paroi du dôme.

— Êtes-vous prêts ?

Le fil électrique serpentait depuis l'écoutille barricadée, descendait le long de l'escabeau et traversait le sol recouvert de polyéthylène.

Nous nous sommes accroupis. J'ai compté jusqu'à trois puis, alors que je touchais les bornes d'une batterie de douze volts avec les extrémités du fil, un éclair de flammes a jailli de l'écoutille dans un claquement de fusil à pompe. Les sacs de sable ont absorbé le coup. La porte rouillée pendait sur les sacs, tordue.

On a tout de suite grimpé sur l'escabeau pour aller chercher l'écoutille et la poser sur le sol.

J'ai enfin pu prendre ma caméra.

Un sas à murs blancs, à peine plus grand qu'une cabine téléphonique. Par terre, il y avait un tas de tissu. Une combinaison spatiale.

— *Enclenchez la caméra. Je veux tout voir.*

Il y avait un gros casque à visière dorée, un gros sac à dos matelassé et une combinaison pressurisée en toile blanche. Cette dernière était en deux parties distinctes et semblait s'attacher au niveau de la taille. Des gants épais munis d'anneaux à verrous complétaient le tout.

— *Ce doit être une combinaison adaptée aux sorties dans l'espace. Sa présence confirme qu'il y a bien un occupant à l'intérieur. Vous trouverez sous le dôme des boîtes de stockage hermétiques ; prenez cette combinaison et rangez-la soigneusement.*

Nous nous sommes exécutés, puis nous avons scellé le coffre en plastique avec du ruban adhésif estampillé du symbole de danger biologique.

— *Très bien. Retournez dans le sas. D'après le plan de la navette, il devrait y avoir une plaque métallique au plancher.*

— Je la vois.

— *Si vous tirez sur son anneau, elle devrait s'ouvrir.*

— Il y a une prise haute tension à cinq broches à l'intérieur.

— *Le Spektr était équipé de plusieurs batteries chimiques, mais elles sont certainement épuisées depuis longtemps. Cependant, nous pourrions réactiver le vaisseau en le branchant à une source d'énergie extérieure.*

Nous sommes allés déballer un générateur quatre temps et l'avons mis en marche, puis nous avons déroulé son câble jusqu'au sas. En insérant la fiche dans la prise, le bourdonnement du démarrage du système s'est aussitôt fait entendre. Des lumières se sont mises à clignoter, et bientôt tout le sas a brillé d'un blanc éclatant.

— Il y a un voyant de couleur verte.

— *La porte intérieure est maintenant opérationnelle. Ouvrez-la. Allons voir ce qui se trouve à l'intérieur.*

J'ai appuyé sur le bouton du panneau, tourné la poignée et poussé la porte.

— *Parlez-moi, Jabril. Dites-moi ce que vous voyez.*

J'ai recommencé à filmer.

— J'entre dans le compartiment de l'équipage. On y est à l'étroit. Il y a quelques casiers de rangement, et j'aperçois un hublot au fond de la pièce.

Hassim est allé regarder à travers la vitre teintée avec sa lampe de poche. La soute se trouvait de l'autre côté. Les portes étaient maintenues fermées par un mécanisme à piston.

— La soute est vide, ai-je dit à Ignatiev. Il n'y a pas de cargaison.

J'ai alors aperçu une série de voyants rouges clignotants.

— Je pense avoir trouvé le tableau de contrôle d'approvisionnement en air. Il y a des mots écrits en russe. Peut-être des alertes pour indiquer qu'il n'y avait plus d'oxygène.

— *Il devrait y avoir une autre plaque sous vos pieds, comme tout à l'heure.*

— Oui, je la vois.

— *Ouvrez-la. Ne touchez à rien.*

J'ai soulevé la plaque et l'ai mise de côté. Un écran d'état rouge affichait alternativement un message en russe et en anglais.

## ATTENTION

### PROCÉDURE D'AUTODESTRUCTION ACTIVÉE

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que c'est que ça ?

— *Environ trente kilos de plastic. Le mécanisme d'autodestruction standard dont sont munies toutes les navettes Soyouz et Progress, qu'elles soient habitées ou non. Si un appareil dévie de manière significative de sa trajectoire, la station de contrôle peut provoquer une rentrée dans l'atmosphère au-dessus du Pacifique, à l'est des îles Mariannes. Si c'est le cas, ils attendent que le véhicule descende à une altitude d'environ quinze kilomètres, puis ils transmettent le code d'autodestruction.*

— Comment peut-on le désactiver ?

— *Appuyez sur le bouton orange et sur l'interrupteur.*

### PROCÉDURE D'AUTODESTRUCTION DÉSACTIVÉE

— *Débranchez le mécanisme. Il y a des poignées de chaque côté de la console. Le détonateur et les explosifs devraient se retirer facilement. Demandez à Hassim de vous aider à les sortir du véhicule.*

Nous avons transporté l'unité d'autodestruction hors du sas et l'avons déposée sur le sol de caverne.

— *Retournez au compartiment de l'équipage.*

— D'accord.

— *Il y a un tableau de contrôle mural fixé par quatre vis. Il doit être signalé par un symbole de haute tension.*

— Je l'ai trouvé.

J'ai dévissé la plaque, pour ne trouver derrière qu'un espace vide et un tas de fils.

— *C'est le système de données de Saliout 5. Il enregistre toutes les informations télémétriques et médicales afin qu'elles soient étudiées après*

*une mission. Je vais vous indiquer comment faire pour l'enlever.*

— Il n'y est plus.

— *C'est-à-dire ?*

— Toute l'unité a été retirée. Quelqu'un a sectionné les fils.

— *Vous en êtes certain ?*

— Il y a des tresses de câbles qui pendent du mur. Ils ont été coupés avec une lame.

— *Chyort voz'mi*, a-t-il grommelé entre ses dents.

— On dirait que quelqu'un tenait à ce que le *Spektr* ne révèle ses secrets à personne.

Il y a alors eu un long silence.

— Docteur ? Docteur, vous m'entendez ?

— *Ouvrez le cockpit. Il est temps de découvrir qui pilotait cet engin.*

Le compartiment de l'équipage était séparé du cockpit par une épaisse cloison.

J'ai tourné les poignées et j'ai tiré la porte de la cabine de pilotage.

Il y faisait un noir d'encre. Les lumières de la cabine avaient court-circuité.

— Hassim. Éclaire-moi.

J'ai dû me courber pour passer dans la cabine exigüe et la filmer. Hassim s'était accroupi près de la porte derrière moi.

Un siège à haut dossier faisait face à une table d'instruments de communication, de télémétrie, de gestion de navigation et de contrôle d'attitude. Des rangées de cadrans et d'interrupteurs.

Le vitrage du cockpit avait été intégralement noirci par la chaleur de la rentrée atmosphérique.

J'ai avancé dans la cabine sur les genoux.

— *Il devrait y avoir six interrupteurs rouges sur le tableau de contrôle central, au-dessus de la manette des gaz.*

— Je les vois.

— *Ils servent à isoler les boosters principaux. Faites-les basculer vers le haut pour les mettre en arrêt. Je ne veux pas courir le risque qu'une impulsion électrique fortuite vienne déclencher les chambres de combustion et nous réduise en cendres.*

J'ai mis la caméra de côté, puis j'ai tendu le bras pour appuyer sur la série d'interrupteurs en m'appuyant sur mon moignon.

— Il y a un pilote à mes côtés. Il a l'air mort depuis longtemps.

— *Porte-t-il des signes de blessures ?*

— Non. Sa combinaison est intacte.

— *Filmez-le.*

Le cadavre était harnaché au siège. Ce dernier, en mousse et en fibre de verre, était monté sur des ressorts pneumatiques conçus pour amortir les chocs les plus violents.

Le cosmonaute était vêtu d'une combinaison pressurisée en toile grise, à laquelle les gants et les bottes étaient fixés par des joints étanches. Un tuyau ancré à son plastron était branché sur le système mural d'approvisionnement en oxygène.

— Plus de lumière.

Hassim s'est glissé vers moi dans la cabine et a tenu la lampe au-dessus de sa tête.

Le mort avait un chapelet enroulé autour de son poignet.

— Son casque m'empêche de voir son visage, ai-je dit en continuant à filmer.

L'insigne de sa mission, le drapeau de l'URSS accompagné d'un poing fermé, était cousu sur sa manche. Il y avait aussi un badge d'identification sur la poitrine.

KONSTANTIN.

— *Pouvez-vous bouger le pilote et l'extraire de son siège ?*

— Je vais essayer.

— *Assurez-vous de laisser sa combinaison intacte, vous m'entendez ? Ne déverrouillez pas les joints qu'il porte aux poignets et aux chevilles, et ne relevez pas la visière de son casque.*

J'ai alors éteint la caméra et je l'ai passée à Hassim.

Un harnais à cinq points retenait le cosmonaute sur son siège. Il m'a suffi de tourner la boucle centrale pour libérer les sangles.

J'ai ensuite retiré le tuyau à oxygène de la valve de sa poitrine en dévissant l'anneau qui le maintenait en place.

J'ai ensuite éteint la lumière.

— Aide-moi.

Hassim a pris le cosmonaute par les chevilles. J'ai glissé ma main et mon moignon sous ses aisselles pour le basculer hors de son siège.

Nous avons transporté le corps du cockpit jusqu'à la sortie du sas.

— *Mettez-le dans le sarcophage.*

J'ai retiré l'enveloppe de polyéthylène qui recouvrait un grand cercueil en acier muni d'un hublot. Un symbole de danger biologique était gravé sur le couvercle.

Nous avons déposé le cosmonaute toujours vêtu de sa combinaison spatiale à l'intérieur. Nous lui avons croisé les bras sur la poitrine et avons verrouillé le couvercle.

Nous avons ensuite suivi avec précaution les mesures de décontamination : nous avons d'abord frotté soigneusement nos combinaisons avec du désinfectant, puis nous avons pris une douche avant de nous exposer à des rayons ultraviolets.

Puis nous nous sommes séchés et rhabillés.

— Allez vous reposer, a dit Ignatiev. Réhydratez-vous et mangez quelque chose. Nous commencerons l'autopsie dans une heure.

Nous sommes sortis du tunnel et avons remonté l'étroit ravin jusqu'à notre camp, déjà baigné par la lueur du matin.

Mes hommes avaient installé des générateurs et étendu des filets de camouflage au-dessus de ce qui commençait à ressembler à un village semi-permanent de tentes dortoirs et de lits de camp.

Je les ai regardés creuser des tranchées et remplir des sacs de sable, puis enfiler des gants renforcés pour dérouler des barbelés.

Les troupes d'élite de Saddam, sa garde prétorienne, se sont ensuite affairées à disposer des barils de trois cents litres pour en faire des latrines. L'air était chargé de poussière.

L'équipe d'Ignatiev avait sa propre tente. J'ai vu qu'ils avaient accroché des coffres de matériel de communication à une antenne parabolique grillagée à trépied tournée vers l'ouest. Probablement une liaison montante vers l'un de leurs satellites.

Je suis allé m'asseoir avec Ignatiev et Hassim pour boire du thé sucré et fumer des cigarettes.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Koell ?

— Suffisamment longtemps, a répondu Ignatiev sans daigner me regarder.

Il a saisi la bouilloire sur le réchaud pour se servir une nouvelle tasse. J'en ai profité pour jeter un regard furtif à sa montre. C'était une Raketa dont le cadran était décoré d'une étoile rouge. Une relique communiste.

Le docteur était un exilé, un apatride. La Russie moderne avait été prise d'assaut par les gangsters et les oligarques, et on faisait tomber les statues de Lénine partout dans le pays pour les expédier dans les décharges. Les villes étaient défigurées par les énormes gratte-ciel en verre et les enseignes des corporations capitalistes qui poussaient comme des champignons. Jamais il ne retournerait chez lui, car l'état prolétaire qu'il avait connu dans sa jeunesse n'existait plus.

— Vous travaillez pour les Américains ?

— Je travaille pour moi.

Et sur ce, Ignatiev s'est levé et s'en est allé, ce qui a nourri mon sentiment qu'une balle me serait destinée dès que je ne leur serais plus d'aucune utilité.

J'aurais dû m'enfuir. Choisir mon moment pour sortir du camp, escalader la paroi de la vallée et m'enfuir dans le désert. Mais le *Spektr* me fascinait. Je voulais examiner le cosmonaute russe et confronter cette étrange maladie.

Nous sommes retournés à l'entrée du tunnel. Ignatiev nous a rejoints dans la zone de transit, où nous avons tous revêtu une combinaison de protection et trempé nos bottes dans de la soude caustique. Puis, nous avons tiré un rideau de polyéthylène et sommes entrés dans le dôme de confinement.

Hassim a déplié les pieds d'une table puis l'a enduite d'un biocide Envirochem.

Nous avons ensuite ouvert les loquets du sarcophage argenté et soulevé le cosmonaute pour l'allonger sur la table. Ignatiev m'a alors demandé de prendre la caméra et de filmer.

J'ai fait un lent panoramique du cadavre, du casque jusqu'aux bottes, pendant qu'Ignatiev prenait des photos sous tous les angles possibles.

— Qui était cet homme ? ai-je fini par lui demander.

— Difficile d'en être sûr. Nous possédons des informations sur un groupe de jeunes hommes qui ont fait l'école de pilotage soviétique dans les années quatre-vingt. Je crois qu'il s'agit de Vasily Konstantin. Né à Riga. Il a rejoint l'armée de l'air et a suivi sa formation à la base aérienne d'Akhtoubinsk, où il a été pilote d'essai



2<sup>e</sup> classe, avant d'être muté au Centre d'entraînement des Cosmonautes Youri Gagarine, à la Cité des étoiles. Il a participé au programme spatial civil pendant un temps, puis il a tout simplement disparu sans laisser de trace. On l'a déclaré mort trois ans plus tard. Son dossier personnel ne donne aucun détail, à part le coup de tampon « décédé » qui orne la première page. Il a été déclaré Héros de la Fédération de Russie à titre posthume.

— Avait-il une famille ?

— Je suppose que ses parents ont enterré un cercueil rempli de cailloux. Ils ont déposé des fleurs sur une tombe vide pendant que Konstantin était en orbite au-dessus de la Terre. Bon, assez bavardé. Extirpons-le de sa combinaison.

Ignatiev a retiré l'un des gants du cosmonaute.

— Par Allah Tout Puissant, s'est alors exclamé Hassim.

Je ne suis pas un homme pieux, mais je n'ai pu m'empêcher de murmurer une prière.

— *Bismillah ar rahman ar rahim.*

D'étranges cordons et filaments métalliques serpentaient dans la chair de la main momifiée.

— Filmez, m'a intimé Ignatiev. Filmez tout.

J'ai tenu la caméra pendant que le docteur et Hassim découpaient la combinaison avec des cisailles. Comme ils ne parvenaient pas à relâcher le verrou du casque, ils ont dû découper le tissu au niveau du cou pour le lui arracher.

— Au nom d'Allah le Tout Miséricordieux, souffla Hassim.

— Continuez à filmer.

Un crâne émacié à la peau tendue comme du cuir. Des aiguilles acérées lui sortaient des yeux et de la bouche.

Ignatiev m'a poussé de côté et s'est penché sur le cadavre afin d'examiner les épines métalliques.

— Que lui est-il arrivé ? n'ai-je pu m'empêcher de lui demander. Au nom d'Allah, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Si seulement je le savais.

— Mais cette monstruosité a été créée par l'armée soviétique. Vos compatriotes.

— Vous êtes en train de supposer que cette chose est l'œuvre de

l'Homme.

— Que voulez-vous dire ?

Au lieu de me répondre, Ignatiev a pris une série de photos supplémentaire.

Lui et Hassim ont ensuite continué à déshabiller l'astronaute. Ils ont tout d'abord découpé son sous-vêtement composé de tissu élastique et d'un réseau de tuyaux de chauffage, puis ils ont retiré des électrodes plantées dans la poitrine et l'abdomen utilisées pour surveiller ses fonctions vitales.

Hassim lui a tenu la tête pendant qu'Ignatiev lui retirait, à l'aide d'un forceps, son bonnet de communication gris sous lequel se cachait un cuir chevelu déformé par d'horribles excroissances métalliques.

Soudain, Hassim a fait une grimace de douleur. Il a enlevé son gant de protection pour s'examiner le doigt. Il y avait une petite tache de sang sous le nitrile bleu.

— Qu'y a-t-il ? lui a demandé Ignatiev.

— Rien, tout va bien. Je me suis seulement piqué le doigt.

Sans rien dire, Ignatiev a ouvert une mallette en plastique, puis il a vidé une fiole de liquide dans un pistolet injecteur.

— Montrez-moi votre main.

Hassim s'est exécuté. Ignatiev lui a alors saisi le poignet, lui a tordu le bras et l'a immobilisé. Il lui a ensuite injecté le produit dans le biceps à travers le tissu de sa combinaison.

Hassim s'est aussitôt libéré et s'est agrippé le bras.

— Qu'avez-vous fait ? a-t-il demandé, le regard fixé sur la seringue vide, avant de perdre pied et de tomber à genoux. Espèce de salaud.

Il s'est ensuite effondré sur la surface de polyéthylène, évanoui.

Ignatiev lui a retiré sa visière et a évalué la dilatation de ses pupilles.

— Mettez-le en quarantaine et enlevez-lui sa combinaison. Ligotez-le. Je veux qu'il soit mis sous la surveillance de plusieurs caméras et qu'on lui fasse des biopsies à intervalles d'une minute.

— Il a contracté une sorte d'infection ? lui ai-je demandé. Si c'est le cas, nous avons des antibiotiques et des antiviraux. Nous devrions le mettre sous perfusion.

— Koell vous a montré les photos de l'installation à la dérive dans l'espace ?

— Oui.

— Elle est en train de se désagréger, un morceau à la fois. Le *Spektr* n'est pas le premier débris à s'écraser sur Terre. La station est prisonnière d'une orbite polaire qui s'amenuise lentement, ainsi certains de ses fragments sont rentrés dans l'atmosphère au-dessus de la Mongolie, de la Lettonie et du Groenland. J'ai moi-même visité le site d'un crash en Chine, près de la frontière du Kirghizistan, après un long voyage de quatre jours, dont les cent derniers kilomètres furent parcourus à cheval. Les villageois de cet endroit reculé m'ont montré des photographies d'un objet sphérique aussi gros qu'une camionnette, noirci par la chaleur de la rentrée. Tombé de nuit comme une étoile filante, l'impact du vaisseau a creusé un cratère de quinze mètres dans une rizière. Peu de temps après, une étrange et terrible épidémie a sévi dans le village. Au moment où je suis arrivé sur le site avec mon équipe, il n'y avait plus rien à voir. La milice locale avait incinéré les corps infectés, et ils avaient poussé le module dans le puits d'une mine de charbon désaffectée qu'ils avaient scellé à la dynamite. Mais maintenant, nous avons le *Spektr* en notre possession. Nous tenons notre chance de pouvoir observer la pathologie de cette maladie *in vivo*.

— Hassim va-t-il mourir ? Peut-on le sauver ?

— Je ne peux rien faire pour lui.

— C'est mon ami. C'est un homme bon.

— Le virus est déjà en train de se propager dans son système veineux à l'heure où nous parlons. Il a commencé à envahir son cerveau et sa moelle épinière. Le processus est irréversible.

— Par Allah Tout Puissant...

— Je suis désolé, mais cet homme n'est plus votre ami. Il est devenu le Sujet Numéro Un.

## LE BATAILLON

HUANG DÉAMBULAIT DANS l'enceinte du temple, arme au poing, à la recherche de l'endroit idéal pour mourir.

La lune était masquée par les nuages, et le vent nocturne annonçait l'imminence d'une nouvelle tempête de sable. Il sortit une Maglite de sa poche et l'alluma à intensité maximale.

Il perçut alors un mouvement droit devant lui. Un des légionnaires morts-vivants de Jabril se glissait le long du mur d'un temple. Des grappes d'épines et de tumeurs parsemaient sa chair putréfiée. La créature mutante croisa Huang sans lui prêter attention et poursuivit sa route.

*Ils ne me considèrent pas comme une proie, se dit-il. Ils sentent que je suis infecté. Ils savent que je suis comme eux. Ce doit être l'odeur. Eux, ils flairent la chair fraîche, et moi, j'ai chopé leur pestilence de maladie et de mort grâce à laquelle ils se reconnaissent.*

Il se mit à l'abri dans une sorte de chapelle annexe construite à même le haut rempart de l'enceinte. La petite pièce était demeurée intacte. Ses murs et sa toiture avaient résisté à des siècles et des siècles de violents cyclones.

Le faisceau de sa lampe torche lui révéla une petite estrade ornée d'un scorpion gravé sur le devant. Un autel dédié à un dieu mineur.

Il se posa lourdement sur la marche devant l'autel. Il éteignit sa torche et resta assis dans l'obscurité, à écouter le murmure plaintif de la brise qui soufflait à l'extérieur.

Huang avait toujours su qu'il mourrait jeune. C'était une conviction qui ne l'avait jamais quitté depuis l'enfance. Il avait pris l'habitude de toujours traîner un tarot dans son sac à dos, et la Mort était la seule carte qu'il semblait capable de tirer.

Il s'était toujours vu être rapatrié chez lui à Greenville, Michigan, dans un cercueil recouvert du drapeau américain et d'une photo de lui en uniforme. Être solennellement déchargé d'un C-17

Globemaster, avant d'être lentement mis en terre sous les coups de feu des réservistes gantés de blanc. Il tenait toujours le Glock dans sa main. Il caressa la surface rugueuse de la crosse en polymère avec son pouce. Sa vie entière – son enfance, son adolescence, ses années à l'université et dans l'armée – allait se conclure dans cette nécropole maudite, à des milliers de kilomètres de chez lui. Son corps ne serait sans doute pas retrouvé avant des décennies, voire des siècles. Un tas d'ossements desséchés, découverts par des hommes vivant dans un lointain futur de science-fiction, des êtres si altérés par les implants cybernétiques et les manipulations génétiques qu'ils ne seraient plus vraiment des *homo sapiens*. Ils examineraient avec curiosité les quelques plombages disséminés au travers de ses dents pourries et les vis de titane fixées à l'os de sa jambe cassée autrefois. Ils le trouveraient alors incroyablement primitif, et croiraient sans doute qu'il avait vécu ici, parmi ces ruines, comme un troglodyte.

Ou peut-être que son cadavre ne serait jamais découvert et que son squelette se réduirait en poussière. Il fusionnerait alors avec cette mer de silice pour ne faire plus qu'un avec le désert.

Il fut subitement pris d'une douleur si vive qu'il arquait le dos. C'était comme si sa colonne vertébrale avait muté en une barre de métal en fusion. Cette maladie, cet étrange parasite était en train de se frayer un chemin vers son système nerveux.

Il tomba à quatre pattes dans l'obscurité. Il tâtonna sur les pierres plates, à la recherche de sa lampe torche et de son arme, puis il se mit à sangloter. Il pleurait des larmes de sang. Il secoua la tête pour tenter de s'éclaircir les idées.

— Je m'appelle... Je m'appelle...

Il ne se souvenait plus de son nom. Il était en train de perdre la raison.

Un ultime souvenir aléatoire se manifesta dans son esprit : l'odeur agréable de la pelouse fraîchement tondue.

Huang rampa jusqu'à la sortie de la chapelle, puis il se redressa avec peine. Les nuages qui s'amoncelaient laissèrent entrevoir la lune pour un instant.

La chose autrefois appelée Huang poussa alors un rugissement, comme pour accueillir la tempête qui se levait.

— T'AS ENTENDU ÇA ? demanda Voss.

Il se tenait à l'entrée du temple et regardait la tempête.

— Quoi ?

— On aurait dit un cri.

— D'un homme ou d'une femme ?

— Je pourrais pas dire.

Lucy appuya sur le commutateur de sa radio.

— Mandy ? Mandy, tu m'entends ?

Pas de réponse.

— J'ai entendu quelque chose il y a deux minutes dans mon casque, dit-il. On aurait dit sa voix, mais je n'ai pas réussi à comprendre ce qu'elle disait. Le signal était mauvais, sans doute à cause de la tempête.

Les lampes à arc clignotèrent à plusieurs reprises. Leur lumière diminuait et prenait une couleur orange au fur et à mesure que leurs batteries touchaient à leur fin.

— On va faire quoi avec l'or ? demanda-t-il.

— Le cacher, sans doute.

— Où ?

— Allons demander à Jabril.

Lucy se pencha près du feu de camp maintenant éteint.

— Eh, Jabril. Tu en sais beaucoup sur cet endroit. Où peut-on cacher le magot en lieu sûr ?

— Oubliez l'or et partez d'ici. Prenez le plus d'eau que vous pourrez transporter et quittez cette vallée. Tout de suite.

— Deux de mes gars sont morts aujourd'hui. Je ne veux pas que ce soit pour rien.

Il soupira.

— Il y a une crypte sous ce temple. Au milieu de vastes catacombes.

— Où est l'entrée ?

— Un escalier y conduit. Dehors, parmi les ruines.

— Je ne veux pas m'aventurer à l'extérieur avec toutes ces saloperies en liberté.

— J'ai entendu dire qu'il y aurait aussi un passage dérobé qui

permettrait d'y accéder. Ici, dans ce temple.

— Ah bon ?

— Par une dalle amovible située près de l'autel. Je ne saurais dire laquelle.

Lucy et Voss traversèrent la vaste salle jusqu'à l'autel. Lucy se pencha et balaya le sable qui recouvrait le dallage en granit. Des symboles astrologiques étaient gravés sur l'une des pierres, accompagnés de constellations d'étoiles et de planètes.

Lucy se releva et la tapota avec sa botte. Elle était creuse.

— Bingo, fit Voss.

— Peut-être que Jabril a raison, observa-t-elle. On devrait sans doute prendre nos affaires et foutre le camp sans attendre.

— Cet or est à nous, trancha-t-il. On l'a plus que mérité. On va le cacher et revenir le chercher avec des hélicos. Pas question de le laisser à la vue de tous pour que le premier corniaud venu puisse se remplir les poches à nos frais.

Ils allèrent récupérer un démonte-pneu dans le fourgon et le coincèrent entre les deux pierres, puis ils s'en servirent comme levier pour soulever la dalle. Ils parvinrent à faire glisser cette dernière de côté avec peine. Le raclement de la pierre résonna dans le temple. Lucy pointa le faisceau de la lampe fixée à son arme sur l'ouverture. Une série de marches antiques disparaissaient dans des ténèbres souterraines. Des catacombes voûtées, au sein desquelles se dressaient des piliers surmontés d'arches. De grotesques hiéroglyphes ciselés dans la pierre.

— Ça m'étonnerait que quelqu'un vienne foutre son nez dans les ossements qui se trouvent là-dedans.

Voss ramena du fourgon l'un des coffres remplis d'or. Il le posa sur la pierre et ouvrit le couvercle. Il farfouilla dans le tas de bijoux et choisit une chevalière qu'il se glissa au doigt.

Il s'empara également d'une montre en argent, dont le cadran était serti de diamants. Il la tendit à Lucy.

— Rolex.

Lucy secoua la tête.

— Je ne veux pas ramener de souvenir. Je veux juste qu'on déguerpisse de cette putain de vallée infernale.

Voss haussa les épaules et attacha la montre à son poignet.

— Autant tirer quelque chose de ce premier voyage, non ?

Ils entendirent à ce moment-là un bruit de pas précipités. Quelque chose gravissait les marches de la crypte.

Lucy se posta au sommet de l'escalier et braqua la lumière du canon sur la pénombre du souterrain.

Elle vit Amanda qui, éblouie, se protégeait les yeux par réflexe.

— Mandy ? Tout va bien ?

Amanda bondit de la crypte. Elle tomba à genoux et essaya de remettre en place le couvercle de granit afin de reboucher l'entrée.

— Venez m'aider, nom d'un chien !

Lucy entraaperçut une foule grouillante de soldats en décomposition qui rampaient dans les sombres recoins de la crypte. Des choses rongées par la gangrène, vêtues d'uniformes en lambeaux, se hissaient sur les marches à l'aide de leurs mains encroûtées par le sang et le sable, dans un concert de râles monocordes et de sifflements d'agonie.

— Nom de Dieu de merde !

Voss rejoignit Amanda, qui s'efforçait sans succès de pousser la dalle de pierre sur le plancher.

Lucy passa en mode automatique et vida son chargeur sur l'armée en marche, effectuant un balayage de gauche à droite qui déchiqueta tout sur son passage. Des éclats de torsos et de cages thoraciques, des bouts de chair et d'uniformes en flammes volèrent de toute part au rythme saccadé de la rafale.

Et pourtant, le bataillon décharné poursuivait son avancée sans fléchir.

Lucy éjecta le chargeur et le remplaça par un autre. Elle tira le levier d'armement, puis s'appliqua à viser plus méthodiquement ses cibles. Des visages grimaçants explosèrent ainsi sous l'impact des balles pénétrantes à pointe verte, leurs cervelles giclant vers le bas de l'escalier. L'odeur de la poudre et de cheveux brûlés empestait l'air.

Elle finit par jeter son arme et joignit ses efforts à ceux de Voss et d'Amanda pour remettre la dalle en place.

JABRIL DÉCOCHAIT DES coups de pied vers les cendres du feu de camp. Le nœud coulant qui lui étreignait la gorge se resserrait au



fur et à mesure qu'il étirait la jambe.

Il repoussa des fragments de caisses de munitions carbonisés. Quelque chose tinta, quelque chose de métallique. C'était une douille de 5,56 mm. Il parvint à la coincer sous le talon de sa botte, puis la ramena lentement vers lui en la faisant cliqueter contre la pierre.

Le bras gauche de Jabril était tordu et attaché derrière son dos, mais le moignon de son bras droit était libre.

Il réussit à faire rouler l'étui cuivré jusque derrière son dos. Il le saisit de sa main gauche, et se servit du col dentelé de la cartouche pour scier le lien qui le retenait. Le cuivre en dents de scie gratta le plastique et finit par l'entamer.

Il entendit alors un fracas plus loin. Il leva les yeux vers l'entrée du temple. La silhouette tordue d'un Garde républicain venait de débouler par-dessus le quad et gisait sur le dallage. La goule releva la tête, l'aperçut, et lui jeta un regard haineux.

\* \* \*

LE COUVERCLE DE granit racla le bord de l'ouverture de la crypte avant de sceller cette dernière dans un bruit mat.

Les trois mercenaires pouvaient entendre le grattement et le martèlement assourdis d'une nuée de mains qui s'acharnaient contre la dalle.

— Bordel, ils sont combien là-dessous ? s'exclama Lucy.

— Dites-moi qu'ils ne peuvent pas soulever ce truc ! renchérit Voss.

Le bloc de granit bougea.

— Oh putain.

Lucy et Amanda se jetèrent sur la dalle. Mais, malgré leurs poids combinés, celle-ci commença à se soulever.

— Va chercher un truc pour les empêcher de passer ! hurla-t-elle à Voss.

Celui-ci bondit sur l'amas de boîtes de bijoux entreposées près du camion. Il en ramena quelques-unes pour les empiler sur le couvercle.

Toujours plaquée contre celui-ci, Lucy s'empara de son pistolet,

tendit le bras vers l'ouverture qui donnait sur l'escalier et tira à l'aveuglette. Elle vida son chargeur.

Le poids des coffrets força peu à peu la pierre à s'enfoncer, non sans écraser une figure cadavérique contre le bord dans le processus. Le craquement d'une rangée de doigts, accompagné de celui d'une boîte crânienne qui répandait la bouillie de sa cervelle sur le dallage, précéda de peu l'enchâssement de la pierre dans son socle.

Ils entendirent alors le cri lointain de Jabril :

— Par ici !

Trois Gardes républicains avançaient d'un pas lourd vers le captif sans défense. Celui-ci décochait des coups de pied désespérés dans le feu éteint, dans l'espoir de faire trébucher ces créatures balourdes contre des bouts de bois carbonisés.

Amanda posa alors un genou au sol et épaula son fusil de précision.

Coup de feu. Un des soldats eut un mouvement de recul, comme s'il avait encaissé un crochet en plein visage, avant de s'affaïsser face contre terre, un trou béant à l'arrière du crâne.

Amanda tira le levier d'armement avant de les remettre en joue.

Son second coup de feu percuta un soldat en pleine gueule. Celui-ci s'étrangla en silence tout en s'effondrant dans les cendres du feu de camp.

Voss envoya une décharge de fusil à pompe en plein dans le ventre d'un troisième soldat qui, comme sous l'effet d'un vicieux coup de poing, s'écroula après avoir glissé sur les pierres plates.

Voss s'avança vers sa victime affalée. Il actionna la pompe tout en mâchonnant une chique de tabac.

Le soldat s'efforça de se relever, alors que le tas de nœuds gélatineux de ses entrailles dégoulinait de sa blessure. Voss lui explosa la tête.

Lucy déploya la lame de son couteau et libéra Jabril.

— Ça suffit maintenant, jappa-t-elle d'une voix sans appel. On se casse d'ici.

LE MUTANT AUTREFOIS appelé Huang rôdait le long des remparts désolés de la nécropole. Bien qu'il lui fût impossible de voir l'entrée

du temple d'où il se trouvait, il pouvait tout de même en renifler l'odeur. Les battements de cœur de Lucy et de ses camarades, tout comme le parfum de leur sang, de leur sueur et de leur angoisse, lui parvenaient comme autant de secousses sismiques.

Il franchit une succession de cours jonchées de rocaille, trébuchant à répétition contre les éclats de maçonneries effondrées qui parsemaient sa trajectoire. Il se foutait éperdument du sang qui coulait de ses mains et de ses genoux écorchés, car il ne ressentait aucune douleur. Il était inexorablement attiré par la douce fragrance de la chair fraîche, et c'était tout ce qui lui importait.

Il se retrouva face au bataillon de Jabril. La masse jaillissait de chaque embrasure, de chaque fissure comme une colonie de fourmis. Ils émergeaient des ombres dans la tempête tourbillonnante, griffant les murs et faisant claquer leurs mâchoires squelettiques.

Huang avança parmi les soldats infectés. Il était entouré d'uniformes en loques et de peaux vérolées. Un bref clair de lune dévoila la horde lente et trébuchante avançant à tâtons parmi les ruines antédiluviennes en direction de l'entrée du temple. Une armée spectrale.

Des coups de feu retentirent au loin.

Il traversa une allée flanquée de piliers.

Soudain, il entendit une rafale de sifflements, suivie d'une série de claquements contre le granit. Des balles traçantes, qui fusaient de la tempête de sable. Des soldats s'écroulèrent sur le sol, raides morts.

Huang agrippa le soldat qui se trouvait à ses côtés et l'utilisa comme bouclier. Des coups de fusil le percutèrent avec la force d'un marteau-piqueur.

Huang jeta le corps sans tête fumant et alla se réfugier derrière un pilier. Il pressa sa joue contre la pierre. Son corps, conditionné à réagir en cas d'attaque, possédait encore des relents d'instinct de survie. De vagues souvenirs de l'école militaire subsistaient dans son cerveau de cafard.

Autour de lui, les soldats se faisaient littéralement déchiquter. Des tirs ciblés faisaient exploser les crânes. Les cadavres s'effondraient sans interruption.

Huang se rapprocha de l'entrée du temple en rampant sur le ventre tel un serpent. Il pouvait voir la lumière qui émanait de l'intérieur, une faible lueur qui perçait à travers les tourbillons de

poussière.

Il distingua trois silhouettes accroupies derrière un quad, qui envoyaient des tirs en continu.

Des monticules de corps jonchaient l'allée processionnelle devant le portique, et une multitude de cadavres étaient vautrés au pied des gigantesques colosses de pierre qui le flanquaient. Les uniformes, réduits à l'état de torchons incandescents, étaient parsemés de blessures ensanglantées.

Huang se traîna encore un peu plus près de l'entrée. Une des trois silhouettes portait un chapeau, un grand Stetson en paille. C'était une femme. Il ressentit alors un vague écho d'émotion, une sorte de langueur liée à un amour inassouvi.

Une autre série de coups de feu envoya valser une nouvelle rangée de soldats. Autant de cibles claudicantes abruties, dépourvues de crainte, insensibles à la douleur. Les membres avaient beau voler et les crânes se faire pulvériser, aucun cri ne venait résonner dans l'enceinte. Tout au plus des grognements pouvaient-ils se faire entendre au moment de l'impact des projectiles, ou encore les ultimes gargouillis d'un corps expirant son dernier souffle.

VOSS S'OFFRIT UN moment de répit pour sortir son sachet de Red Man et s'enfiler une portion de tabac dans la bouche.

Il inséra ensuite de nouvelles cartouches 00 dans son fusil, puis en actionna la pompe.

D'autres silhouettes émergèrent de la tempête. Il prenait le temps de viser. Il laissait les soldats s'approcher suffisamment avant de les décapiter d'un coup de chevrotine.

Les corps s'empilaient. Des soldats en marche trébuchaient sur les corps de leurs camarades. Voss cracha un bout de tabac, visa et les trancha en deux.

— Ils nous foncent droit dessus, fit-il. Ils ont peur de rien. Ils font la queue pour se faire dégommer.

— Ce sont des insectes décérébrés, répondit Jabril. Individuellement, ils ne représentent pas une menace, mais ils se massent en essaims. Il y en a quelques centaines, et ils continueront à rappliquer jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus que des cailloux à leur lancer pour vous défendre. Ils n'abandonneront pas et ne battront pas en retraite. Ils n'ont qu'une seule idée en tête, une

unique obsession qui les consume. Celle de vous broyer la chair.

Amanda appuya son fusil de précision sur la selle du quad. Au-delà du temple, les piliers pâles et les murs en ruine brillaient d'un vert luminescent grâce au viseur nocturne. L'allée de pierres plates était parsemée de corps déchiquetés.

De la nuit émergèrent encore d'autres soldats, léchés par des volutes de poussière qui roulaient sur eux comme de la fumée. Des cadavres vivants dont le visage émacié s'était mollement relâché. Le vent charriait les relents infects de la putréfaction jusqu'à l'intérieur du temple.

Amanda tirait sans relâche, faisant mouche à chaque fois. Elle aligna les réticules de ses viseurs entre une nouvelle paire d'yeux noirs de jais.

Coup de feu. Le crâne explosa.

Elle tira le levier d'armement.

Coup de feu. Une mâchoire vola en éclats.

Elle remplaça le chargeur de .308 épuisé, puis se glissa une tablette de chewing-gum dans la bouche.

— Ennemis sur la gauche. Ils s'agglutinent sous cette arche, là, fit-elle.

— Économisez vos munitions, dit Voss. Je m'en occupe.

Il mit son arme brûlante de côté et se passa la bretelle du SAW sur l'épaule. Il introduisit une bande neuve dans le puits.

— Un peu de lumière !

Amanda lança une poignée de Cyalumes dans les ténèbres. Les bâtonnets dispersés émirent une lueur bleue fantomatique.

Six soldats apparurent dans l'étrange lumière chimique, surgissant de la tempête en marchant d'un pas lourd.

Voss se campa solidement sur ses jambes, tint la mitrailleuse au niveau de sa hanche et appuya sur la détente. L'engin poussa un rugissement de marteau-piqueur et cracha des flammes à la vitesse de deux cents balles la minute, éjectant une cascade de douilles qui tintèrent et roulèrent sur le dallage. Ses bras étaient pris de secousses alors qu'il luttait pour maîtriser son arme.

Les soldats furent dépecés sur place. Les projectiles leur fauchèrent les jambes au niveau du genou, leur arrachèrent les bras des épaules, leur fracassèrent la cage thoracique, leur sectionnèrent

la colonne vertébrale. Les puissants impacts des balles de gros calibre projetèrent les carcasses en arrière.

Deux des soldats tentèrent de se relever. Leurs uniformes vert olive en lambeaux avaient pris feu. Voss leur envoya une nouvelle salve qui leur explosa la tête dans une pluie de fragments d'os et de cervelles en charpie. Ils s'effondrèrent net, pris de convulsions post-mortem.

Lucy, occupée à vider les sacs, ne prêtait attention ni à la pétarade tonitruante de la mitrailleuse, ni à l'odeur de la poudre. Elle triait le matériel qui leur serait nécessaire durant leur périple.

Elle transvasa de l'eau minérale dans les gourdes et les poches à eau. Elle déchira les emballages de rations et se débarrassa des conserves, pour ne garder que les fruits séchés.

Elle distribua les munitions qui leur restaient. Elle s'assura ensuite que sa carte et sa boussole étaient bien dans sa poche.

— Tenez-vous prêts, dit-elle. On va les arroser de tirs de suppression avec le SAW, puis on va passer par la brèche. Jabril, tu viens avec nous. Pas de discussion. Je vais te ramener chez toi.

Elle lui tendit un pistolet.

Il sourit et secoua la tête.

— Je vais conclure un marché avec vous.

— On parlera plus tard, d'accord ? Tes vieux potes ont reniflé l'odeur de la chair fraîche, et si on reste ici trop longtemps, ils vont nous submerger.

Jabril indiqua le coffre de métal qui reposait dans la remorque, à moitié dissimulé par le gilet pare-balles de Toon.

— Donnez-moi la valise du missile. Les documents et le virus. Donnez-les-moi, et je vous montrerai un chemin pour rentrer chez vous.

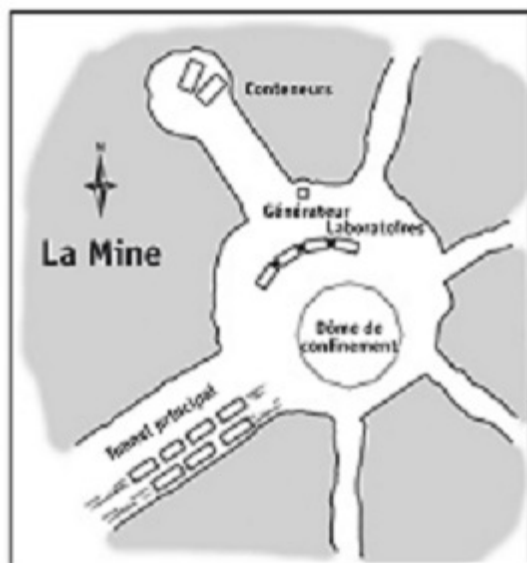
Voss tira une autre rafale de mitrailleuse.

— Il y a une manière de sortir d'ici ? cria Lucy.

— La locomotive que nous avons utilisée pour transporter le *Spektr*. Elle est toujours ici. Vous pourriez la remettre en route et traverser le désert à son bord.

— Où est-elle ?

— Je vous le dirai en échange de la valise. Donnez-moi le missile, et vous rentrerez chez vous vivants.



## LABORATOIRE NUMÉRO UN

**G**AUNT ENROULA UNE écharpe autour de son visage. Il réajusta ses lunettes de protection et releva le col de sa veste en cuir.

Il était parvenu à mi-chemin de la paroi opposée de la vallée.

Les particules de poussière brouillaient l'air comme les gouttes d'une pluie diluvienne. Il dut s'incliner vers l'avant pour poursuivre sa route, bravant la tempête.

Il pointa le faisceau de sa lampe torche sur le cadran de sa boussole. Seul dans l'obscurité, il peinait à avancer.

Il tomba sur des rails à moitié ensevelis dans le sable. Il les suivit, trébuchant de temps en temps sur les traverses.

Il pénétra dans un étroit ravin aux parois de grès rugueuses et sentit presque aussitôt un brusque changement de pression. Le vent s'engouffrait dans la crevasse en poussant un hurlement d'avion à réaction.

Les pans de sa veste claquant violemment sous l'impulsion des rafales, il finit par en remonter la fermeture. Il reprit son avancée en s'appuyant contre la paroi rocheuse, tant pour s'en servir comme guide que comme soutien.

Il remarqua plus loin un renforcement naturel qui descendait en pente et qui lui permettrait de se protéger de la tempête pour souffler un peu. Il se laissa tomber dans le sable.

Il but une gorgée d'eau. Sa gourde était à moitié vide. Plus qu'un litre.

Il sortit le téléphone satellite de son sac à dos. Les voyants clignotèrent pendant que l'unité essayait d'obtenir un signal. En vain. Gaunt s'était enfoncé trop profondément dans la vallée.

Il rangea l'appareil, goba un cachet de dexedrine, et retourna affronter la tempête en longeant le chemin de fer. Les grains de sable lui fouettaient les joues et les mains. Il avait l'impression



d'avoir marché des kilomètres.

La voie s'arrêta brusquement sur un monticule de poutres en bois et de toiles. Il examina l'ensemble à la lueur de sa lampe torche. L'entrée bouchée d'un vaste tunnel.

Il tira les planches de côté et fit rouler un baril vide hors du chemin, puis il éclaira l'intérieur de la grotte en laissant le temps à ses yeux de s'habituer à la pénombre.

C'était un tunnel irrégulier qu'on avait creusé à même la roche avec de la dynamite. Des poutres de soutien se dressaient tous les six mètres. Le chemin de fer disparaissait dans l'obscurité.

Il s'aventura à l'intérieur. Le bruit du vent se réduisit peu à peu à un gémissement sourd. Gaunt rabaissa son écharpe, ouvrit sa veste et retira ses lunettes. Il décrassa ses oreilles pleines de sable.

La voie ferrée se divisait en deux. Le gravier craqua sous ses bottes. Le bruit de ses pas résonna contre les hautes parois de la galerie.

Il régnait à l'intérieur de celle-ci une fraîcheur de chambre froide, si bien que Gaunt en eut la chair de poule. Un nuage de vapeur accompagnait chacune de ses expirations.

Quelque chose, droit devant, refléta la lumière de sa Maglite. Une sorte de joyau scintillant à plusieurs facettes, semblable à l'œil d'une mouche. C'était en fait le phare d'une locomotive au diesel, placé loin au-dessus du sol.

Une lame avait été fixée à l'avant de la machine. Gaunt attrapa la rampe et se hissa sur la plate-forme sur le nez du véhicule.

Il emprunta l'étroite passerelle pour longer le grand compartiment moteur de l'extérieur. Il passa devant des tableaux électriques couverts de rouille et des bouches d'aspiration. Il se pencha par-dessus la rampe pour inspecter les roues, les pistons et les freins. La machine semblait en état de marche.

Il atteignit la cabine. La porte coulissante était verrouillée. Il essuya un peu de poussière du vitrage et regarda à l'intérieur avec sa lampe torche. Le tableau de contrôle était intact.

Il y avait un corps allongé sur le plancher. Gaunt put distinguer une botte, une douille, ainsi qu'une main momifiée étreignant un pistolet.

Il toucha la carrosserie. Elle était maculée de poussière de roche. Il leva les yeux et aperçut tout un réseau de fissures s'étirant le long du plafond en grès. Les grosses poutres en bois retenaient avec

peine un effondrement imminent.

Gaunt sauta à bas de la cabine et braqua sa lampe vers la suite du passage. La locomotive avait été détachée de ses wagons et attelée à deux voitures Pullman aux panneaux couleur crème, visiblement stockées dans ce tunnel depuis des décennies, si on devait se fier à l'accumulation de poussière qui recouvrait leur vernis cloqué.

À l'intérieur de la première était aménagé un cabinet au mobilier faste : des luminaires en cuivre au plafond, d'exquises marqueteries sur les murs, un grand bureau et des chaises de style Queen Anne. La pièce de résistance était cependant un portrait héroïque de Saddam vêtu de tout l'attirail de général.

La seconde voiture était un wagon-restaurant.

Gaunt abandonna les voitures pour s'engouffrer plus profondément dans la mine. Il dépassa une série de wagons couverts, de chariots de minerai et de wagons plats.

Il arriva à l'entrée de la caverne. Le faisceau de sa lampe était trop faible pour lui permettre d'en appréhender la taille exacte. Il pouvait discerner la courbe de ses parois rocheuses, mais celles-ci disparaissaient bien assez tôt, avalées par les ombres.

L'écho du craquement de ses pas vibrait dans toute la caverne.

Il entrevit le plastique opaque du dôme de confinement. Il y avait quelque chose de blanc à l'intérieur. Quelque chose d'énorme.

Il continua à avancer.

Le faisceau de sa lampe éclaira la surface argentée rivetée des laboratoires modulaires.

Quatre unités biomédicales, d'un chrome rutilant rappelant celui des vieilles remorques Airstream. Elles étaient alignées en une seule rangée, l'une derrière l'autre, et assemblées de sorte à former un seul long environnement hermétique.

Un laboratoire d'armes biologiques mobile, de conception suisse, envoyé depuis l'Europe jusqu'au Liban. On lui avait fait prendre la route de la vallée dès l'instant où Koell avait posé la main sur le bouclier thermique du *Spektr* et qu'il s'était assuré que la navette était bel et bien réelle.

Dès son arrivée au Moyen-Orient, chaque module avait été chargé sur un wagon plat et recouvert de bâches. Le laboratoire avait traversé le Liban grâce à une succession de pots-de-vin qui lui avaient permis de bifurquer aux bons endroits et de franchir les passages interdits. Une liasse compacte de dollars américains avait

changé de main à la frontière, et des gardes avaient ainsi relevé la barrière pour laisser pénétrer la locomotive dans le Désert de l'Ouest sans l'enregistrer.

Gaunt examina la porte du laboratoire. Il caressa le métal. Une porte épaisse, semblable à celles que l'on retrouvait sur les navires.

UNE SEMAINE PLUS tôt, dans la suite de Koell.

Gaunt regardait la vidéo de l'interrogatoire d'Ignatiev en sirotant son troisième whisky.

Sur l'écran de l'ordinateur portable, le docteur était ligoté à une chaise de bureau devant un mur en briques, à la lueur d'une lampe à batterie suspendue à un madrier. Il se trouvait probablement dans le sous-sol d'un des bâtiments ministériels bombardés, près des rives du Tigre.

Koell était hors champ.

— Comprenez-vous l'étendue de cette entreprise ? demandait ce dernier. Le temps que j'ai passé, l'argent que j'ai dépensé pour retrouver le *Spektr* ? J'ai dû superviser cette opération alors qu'une putain de guerre était en train de faire rage partout autour. Comprenez-vous ce que cela représente ?

— Vous n'étiez pas sur place, plaida Ignatiev. Vous n'étiez pas sur le site, vous étiez en sécurité au cœur de Bagdad. Écoutez, c'est de loin la maladie la plus destructrice qu'il m'ait été donné de voir. Oubliez Marburg, oubliez Ebola ; il ne s'agit pas ici d'un insecte qui vous fera saigner des gencives pendant quelques jours. Cette chose est létale et se propage à la vitesse d'un feu de brousse. Il n'existe pas de traitement, pas de vaccin pour la contrôler. Deux cents hommes se trouvaient dans cette vallée, vous m'entendez ? Il n'a fallu à cette infection que douze heures pour terrasser le bataillon entier. Croyez-moi, ce virus ne peut pas être stabilisé, et encore moins militarisé. La seule solution raisonnable qui s'offre à nous est l'éradication.

— J'ai consacré plusieurs années de mon existence à ce projet. J'ai passé Moscou au peigne fin, j'ai défoncé un nombre incalculable d'appartements miteux pour torturer chaque putain de communiste qui ait jamais travaillé pour la Cité des étoiles. J'ai soutiré tout ce que je pouvais du CIOS pour retrouver cette saloperie de vaisseau spatial. J'ai demandé toutes les faveurs possibles. J'ai la corde au cou, et je dois fournir des résultats. Et sachez que je suis au courant de tout ce que vous avez fait, docteur. J'ai vu les photos prises à

l'asile. Vous n'étiez pas étouffé par le remords lorsque vous découpiez ces patients à vif, ni lorsque vous leur foriez la cervelle avec vos outils de merde. Il est trop tard pour vous racheter une putain de conscience, docteur.

— Vous devez m'écouter. Essayez de comprendre. Ce virus, ce parasite, ne ressemble à rien de ce qui existe sur notre planète. Il est monstrueux. Il m'est impossible de le décrire en des termes sensés, mais je vais essayer. Sa structure est cristalline, presque métallique. Il est concevable qu'il s'agisse d'un micro-organisme hybride synthétique ; peut-être est-ce une expérimentation d'un nouveau modèle de nanorobot, ou une manipulation d'ADN recombinant qui aurait échoué, entraînant des effets et des conséquences tragiques. Mais peut-être avons-nous affaire à quelque chose d'autre.

— C'est-à-dire ?

— Nous ne sommes pas confrontés à une mutation soudaine, ponctuelle, mais bien à une forme de vie complexe et évoluée. Et dotée d'une capacité d'adaptation hors du commun.

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Que cette chose ne vient pas d'ici.

— Vous êtes en train de perdre les pédales ! s'exclama Koell. Vos instructions étaient claires : retrouver le virus et le ramener. Rien d'autre.

— Je n'ai cure de ce que vous me réservez comme châtiment. Vous pouvez aller brûler en enfer.

— Dites-m'en plus sur le laboratoire.

— Je vous emmerde.

Koell apparut alors à l'écran, pince en main, un tablier de boucher par-dessus sa chemise. Dos à la caméra, il se pencha sur Ignatiev.

Celui-ci poussa un long hurlement.

Puis, Koell se recula. Ignatiev avait la gueule en sang. Il lui manquait une incisive.

— Alors, le laboratoire est-il intact ?

Ignatiev toussa et cracha, puis gratifia son bourreau d'un étrange sourire. Le rictus d'un condamné. Le fait de savoir qu'il allait mourir semblait conférer au docteur une euphorie des plus bizarres.

— Peut-être. Qu'en sais-je.

— Je vais envoyer sur les lieux une équipe de mercenaires. L'un

d'entre eux sera chargé de récupérer le virus. Dites-lui ce qu'il doit savoir. Guidez-le, là, par le biais de cette caméra. Comment entre-t-on dans le Laboratoire Numéro Un ? Comment est-il sécurisé ?

— Votre homme pourra trouver un pavé numérique sur la porte ainsi qu'un lecteur de carte, mais aucun des deux ne fonctionnera, car j'ai déclenché une alarme de contamination dans le laboratoire. Ainsi, les portes sont verrouillées et aucun des codes d'accès ne lui sera utile. Il devra donc entrer par la manière forte. Or, chaque module est recouvert d'une double couche d'acier. Ce qui va demander un certain temps avant qu'il ne puisse passer à travers.

— Les laboratoires, insista Koell. Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

Ignatiev recracha une autre giclée de sang.

— Le courant principal est coupé. Les laboratoires sont en veille. Seuls les systèmes essentiels sont encore actifs, des batteries élémentaires qui diffusent le peu de courant nécessaire pour maintenir les congélateurs en marche. Il faudra remettre en service le réseau électrique. Ce ne sera pas difficile, une fois entré à l'intérieur. Une boîte à fusibles se trouve à gauche de la porte d'entrée du Laboratoire Numéro Un. Elle porte un de ces autocollants haute tension sur son couvercle. À l'intérieur ne se trouve qu'un seul fusible, qui permettra d'avoir du courant pour soixante-douze heures avant de devoir mettre en marche le générateur pour recharger le module.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur du Laboratoire Numéro Un ? répéta Koell.

— Nous nous en servions comme salle d'autopsie. Nous y disséquions les spécimens qu'on nous apportait pour les analyser. C'était là que le gros de notre travail prenait place, une fois les tests sur les sujets humains commencés.

GAUNT EXAMINA LA porte du laboratoire. Une porte épaisse, semblable à celles que l'on retrouvait sur les navires.

Il ouvrit son sac pour en extirper un pistolet de calfeutrage contenant du Demex 400, une charge explosive utilisée par le SWAT. Il en appliqua tout autour de la porte, puis sur le pavé numérique et le système de verrouillage. La pâte sortait de l'embout comme du dentifrice.

Il plaqua un détonateur contre le pain d'explosif et saisit la bobine de cordon détonant.

Il sortit de la caverne à reculons et remonta une partie du tunnel le long du chemin de fer tout en déroulant le câble.

Il s'accroupit, et arracha l'extrémité de la couche isolante avec ses dents.

Il toucha une batterie de neuf volts avec le cordeau.

Lumière blanche.

Le bruit de l'explosion roula dans le tunnel comme le grondement du tonnerre.

Gaunt retourna à la caverne pour examiner le laboratoire, le faisceau de sa lampe torche pourfendant la fumée et les tourbillons de poussière. La porte pendait sur ses gonds, tordue et brûlée.

Il embrassa le crucifix qu'il portait au cou, puis tira sur les poignées et ouvrit la porte. Il faisait noir à l'intérieur. Le froid était intense. Il distingua des comptoirs et des casiers.

Il trouva la boîte à fusibles. Fermée à clé. Il fit sauter le verrou à coups de crosse et appuya sur le disjoncteur. Il perçut un ronronnement qui courut dans tout le module. Les néons au-dessus de lui se mirent à clignoter.

Gaunt éteignit sa lampe de poche.

Il se trouvait dans une sorte de vestibule, isolé du reste du laboratoire par une cloison en verre. Un avertissement avait été dessiné au pochoir sur la baie vitrée :

# **ATTENTION AGENTS INFECTIEUX**



## **DANGER BIOLOGIQUE NIVEAU 1**

Une alerte à la contamination avait été déclenchée avant que le laboratoire ne soit mis à l'arrêt. Un signal lumineux balayait la salle adjacente d'une lumière écarlate.

Gaunt enleva sa veste et son armure. Il les empila dans un coin.

Des appareils de protection respiratoire étaient suspendus dans une armoire. Gaunt brisa la vitre d'un coup de poing, décrocha un

masque à gaz M50, un respirateur muni de deux filtres, et se le mit sur le visage. Il serra les courroies.

Il tira deux gants en Nitrile d'un distributeur mural et les enfila.

Il remit son sac à dos, ouvrit le vitrage et pénétra dans le laboratoire. Le système de traitement de l'air produisait un ronronnement semblable à celui des cabines pressurisées d'un avion.

Gaunt arriva devant une table d'autopsie en zinc, dotée d'une gouttière et d'un trou d'écoulement.

Le masque à gaz en caoutchouc noir se reflétait sur la surface de métal chromée. Ses verres teintés ressemblaient aux orbites creuses d'un crâne.

Un congélateur. L'indicateur de température affichait moins soixante-dix degrés.

Gaunt tira le loquet. La porte s'ouvrit avec un sifflement tout en laissant s'échapper une cascade de vapeur d'azote. Des bocal étaient alignés à l'intérieur.

Gaunt essuya les fines couches de cristaux de glace qui les recouvraient. Ils contenaient diverses parties de corps préservées dans le formol. Des doigts. Des dents. Une oreille. Un bout de cuir chevelu.

IGNATIEV ÉTAIT AFFALÉ sur la chaise de bureau. Il avait perdu connaissance. Du sang et de la salive lui coulaient de la bouche.

Koell apparut dans l'angle de la caméra, seringue en main. Il planta cette dernière dans le bras du docteur. Ignatiev, le souffle momentanément coupé, se redressa vivement sur sa chaise.

Il regarda autour de lui, puis se mit à sangloter. On l'avait extirpé du néant pour le tourmenter à nouveau.

— Parlez-moi des essais sur les humains, lui intima Koell.

— Hassim fut notre premier sujet test. Nous l'avons gardé sous surveillance dans la zone de confinement du *Spektr* en attendant l'arrivée des laboratoires modulaires. Nous lui avons dit que les secours étaient en route. Qu'un train-hôpital arriverait, pourvu de médicaments pour traiter l'infection et du matériel adéquat pour endiguer sa propagation. Je n'avais pas le courage de lui dire la vérité. Que cette locomotive transportait en fait un laboratoire d'analyses médicales, et que les unités qui le constituaient ne contenaient rien qui puisse le sauver. Alors même que nous le



réconfortions, que nous portions de l'eau à ses lèvres et que nous lui posions de la glace sur le front, nous étions en train de préparer sa dissection.

» Nous avons tout de même fait de notre mieux pour le soulager, à défaut de pouvoir le sauver. Nous lui avons administré tout un tas d'antibiotiques à large spectre – de la tétracycline, de la streptomycine, de la ciprofloxacine – et de bonnes doses d'anti-sérum. Nous avons essayé de faire baisser sa fièvre, de traiter la pneumonie qui lui enflammait les poumons. Mais rien ne pouvait stopper sa longue chute vers la démence. Il me demandait sans cesse l'heure, comme si son esprit était prisonnier d'un cycle répétitif.

» Il lui arrivait d'être lucide. Dans ces moments-là, il était calme et se recueillait dans des prières. Mais ses prières finissaient invariablement par dégénérer en charabias obscènes. Il crachait et jurait pendant que nous lui injectons de la morphine.

» Plus le temps avançait et plus il avait du mal à respirer. Sa gorge était obstruée par ce qui semblait être de minces cheveux qui poussaient à même ses poumons. Nous avons été obligés de lui faire une trachéotomie.

» Il a fini par sombrer dans le coma. Dégradation intracellulaire massive. Des caillots se sont formés dans son foie et ses reins. Saignements gastro-intestinaux. Sa respiration était difficile, superficielle. Des épines métalliques lui ont peu à peu envahi la bouche, allant jusqu'à forcer la dislocation de ses mâchoires.

» Sa chair était hérissée d'étranges aiguilles et sa peau, marbrée de taches et d'ulcères. Le virus s'est attaqué à ses cavités orbitaires ; l'éclatement de ses vaisseaux sanguins a rendu ses yeux presque entièrement noirs. Du métal liquide s'est mis à couler de ses glandes lacrymales.

» Il est resté dans le coma pendant plusieurs heures, pendant lesquelles nous avons prélevé des échantillons de son sang et de sa salive. Nous avons également pratiqué une biopsie du foie, prélevé des cellules pulmonaires et drainé du liquide cérébro-spinal. Nous lui avons percé le crâne pour en extraire du tissu cérébral.

» Il s'est subitement réveillé en rugissant comme un animal. Il a essayé de se libérer de ses entraves en grognant. Hassim avait disparu. Il avait été remplacé par un monstre. J'ai alors pris la décision de mettre fin à ses souffrances en lui administrant du Demerol. Cela aurait dû être une dose létale, propre à lui paralyser le cœur et les poumons. Mais Hassim a simplement arqué le dos et continué à lutter.

» J'ai donc remis en marche le foret chirurgical, inséré la mèche dans le trou de sa boîte crânienne et creusé dans son cerveau. Il a été pris de convulsions et est mort sur-le-champ. J'aurais sans doute dû préserver son cerveau, mais je n'ai pu résister à mon impulsion de mettre fin à son tourment. De plus, je savais que des essais ultérieurs nous permettraient d'étudier minutieusement comment cet étrange mal attaquait la moelle épinière et le système nerveux.

» Le train a fini par arriver, en se glissant dans la vallée comme un serpent argenté. Quatre unités de laboratoire tirées sur des wagons plats. J'ai demandé que les modules soient amenés dans le tunnel de la mine. Jabril s'est chargé de payer l'équipe syrienne avec des poignées d'or.

» Nous avons utilisé des camions-grues pour soulever les unités de leurs wagons et les transporter jusque dans la caverne, près du dôme.

» L'équipement des laboratoires était performant, mais j'ai tout de même décidé qu'il ne serait pas suffisant pour pratiquer l'autopsie du cosmonaute. Celui-ci devrait être envoyé dans un centre de recherche compétent afin qu'il soit examiné de manière approfondie. Ainsi, j'ai donné l'ordre d'enfermer Konstantin dans son cercueil d'acier à trois couches et de l'entreposer dans le Laboratoire Numéro Quatre, l'unité de confinement du virus, afin qu'il soit prêt pour son départ vers un site plus approprié.

» Hassim avait été un soldat apprécié au sein du bataillon. Jabril s'est chargé de justifier son absence auprès de ses hommes. Il leur a dit que Hassim était mort d'une septicémie contractée à la suite d'une coupure survenue pendant son exploration du *Spektr*. Une explication aussi banale que crédible.

» Nous avons célébré des funérailles en son honneur, en enterrant une housse remplie de gravats, et récité les prières devant un tombeau vide. En guise de pierre tombale, nous avons planté un fusil dans le sol et calé un casque au sommet de la crosse : une sépulture de soldat. Plus tard cette nuit-là, pendant que les autres chantaient et buvaient, nous avons procédé à la dissection. Hassim aurait bel et bien droit à des funérailles – une fois l'autopsie terminée et son corps dépouillé de tout ce qui pourrait nous être utile. Ses restes éviscérés, ses os, son cartilage et ses cheveux, seraient alors jetés dans une fosse et recouverts de chaux.

— Parlez-moi de cette dissection.

— Nous avons examiné les tissus prélevés de son cortex cérébral et de sa moelle épinière. La structure et la composition moléculaire

de cet agent pathogène ne ressemblent à rien de ce que j'ai pu observer jusqu'à présent. Oubliez les protéines virales habituelles ; en fait, je ne suis même pas certain qu'on puisse le qualifier de virus à proprement parler. Nous avons affaire à un organisme fort complexe. Sa structure ressemble au réseau de mailles du cristal, caractérisée en outre par une croissance dendritique phénoménale. Il fait preuve d'une très grande résistance à l'étirement, sans pour autant perdre de sa viscosité. C'est un parasite mortellement efficace, qui prend d'assaut la chair et les os de son hôte pour parvenir à ses terribles fins. Dès lors que les fibres virales pénètrent le système nerveux et fusionnent avec le cytoplasme des cellules de son hôte, elles se mettent à interférer avec sa neurotransmission.

— Qu'êtes-vous en train de dire exactement ? Que le cerveau est endommagé, que les victimes ont du mal à avoir les idées claires ? Ou plutôt que leur esprit est reprogrammé ?

— Je suis en train de dire que Hassim était mort avant que son cœur ne cesse de battre. Il avait été dévoré de l'intérieur. Cette intelligence d'insecte qui nous dévisageait pendant que Hassim crachait, grognait et tirait sur ses liens, ce n'était pas lui. Une créature avait élu domicile dans son corps. Je ne comprends pas cet organisme. J'ignore d'où il vient. J'ignore ce qu'il veut. Mais il est implacablement hostile.

— Serait-il possible de créer un vaccin ? Un antidote ? N'y a-t-il pas moyen d'inverser la progression de l'infection ?

— Pas davantage qu'il n'est possible de se faire vacciner contre les attaques de requins.

— Et comment réagit-elle face aux plantes ? Les animaux ?

— Nous avons tenté d'infecter des rats que nous avons amenés avec le labo. Ils ont rapidement succombé. Cet organisme semble préférer avoir un être humain comme hôte.

— Pourriez-vous lui coller un nom, à cette chose ?

— Nous l'avons appelée Pathogène Mystère 01. EmPath, en abrégé.

— Une personne infectée en a pour combien de temps à vivre ?

— Des dommages au cerveau irréversibles sont à prévoir en quelques heures à peine. Les corps en eux-mêmes peuvent cependant perdurer plusieurs semaines. Leur métabolisme – leur rythme cardiaque, leur respiration – ralentit presque au point de s'arrêter. Ils existent, comme en état de latence, jusqu'à ce qu'ils perçoivent la présence d'un nouvel hôte. Et c'est là qu'ils se

réveillent de leur torpeur.

— Parlez-moi des essais sur les humains.

— Votre homme à Bagdad nous a fourni des sujets tests.

— Le général Nassar ?

— Il nous a envoyé un camion de déserteurs chiites. Je crois que son émissaire a reçu un kilo d'or en échange de chacun d'entre eux.

— Combien ?

— Un lot initial de vingt dont on pourrait disposer à notre guise. Nous les avons d'abord examinés, car ils avaient visiblement été emprisonnés dans de mauvaises conditions pendant plusieurs mois. Deux d'entre eux souffraient de tuberculose. J'ai décidé que ceux-là ne feraient pas des sujets de tests idéaux, alors je les ai fait exécuter. Nous avons revêtu les autres de combinaisons jaunes et les avons enfermés dans des conteneurs. Afin de les identifier facilement et de pas à avoir à les appeler par leurs noms, nous avons tatoué sur chacun un numéro et son groupe sanguin sur le dos de sa main gauche. Puis, nous avons creusé des fosses d'incinération.

— Comment ont réagi les soldats, ceux qui surveillaient les prisonniers ?

— La Garde républicaine avait été créée par un état totalitaire. Elle était censée ne répondre qu'aux ordres de Saddam, mais elle était résolument docile, en définitive. Nous avions leur obéissance absolue.

— Et qu'en était-il de vos collègues russes ?

— Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Une fois le moment venu de mettre fin à l'opération, lorsque notre mission serait accomplie, tous les Irakiens sur le site devraient être exterminés. Nous allions attendre la nuit tombée. Donner de la nourriture et de l'alcool aux soldats, et les laisser festoyer devant leurs feux de camp jusqu'à ce qu'ils soient hébétés par l'ivresse. Puis les Russes devraient prendre position avec des mitrailleuses.<sup>50</sup> autour du camp. Vite fait, bien fait. Nous avions envisagé de maintenir un groupe en vie pour qu'il nous aide à cacher les corps dans les ruines de la citadelle, afin d'éviter qu'ils soient repérés par la surveillance aérienne.

— Parlez-moi de l'arme.

— C'est pure folie. Il n'y a aucun moyen d'utiliser ce fléau à des fins tactiques. Il ne peut pas être contrôlé.

— Avez-vous construit l'arme comme je vous l'ai ordonné ? Je

dois le savoir.

— Je vous en supplie...

— Terminez votre compte rendu. Ensuite, vous pourrez mourir.

— Nous avons construit une chaîne de production, puis nous avons propagé des cultures amplifiées, en faisant fermenter la chair humaine infectée dans des acides aminés et du sérum de veau fœtal. Les cultures virales ont ensuite été recueillies, lyophilisées et broyées. Puis, nous les avons microencapsulées dans une membrane de polymère.

— En tant qu'arme biologique, est-elle viable ?

— C'est la souche virale parfaite. Extrêmement résistante. Elle peut survivre aisément à l'explosion d'un obus, d'une roquette à sous-munitions ou d'une ogive de missile et se répandre. Elle est insensible aux rayons du soleil et aux mesures de protection chimique habituelles. Nos efforts nous ont permis d'en raffiner un seul litre. Des particules de quatre microns de diamètre maintenues en suspension, assez fines pour pénétrer dans les voies respiratoires supérieures de leurs victimes, ont été chargées dans le réservoir de l'ogive. Une vaporisation au-dessus d'une grande ville aurait des conséquences catastrophiques. Un nuage inodore, incolore, retomberait lentement sur la population, qui se mettrait à cracher du sang en quelques minutes à peine. Il y aurait un mouvement de panique généralisée, et un nombre de morts incroyable. Les victimes retourneraient bientôt à l'état sauvage. Hommes, femmes, enfants s'entr'égorgeraient, s'entre-déchireraient dans les rues devenues de véritables zones de guerre. Imaginez New York ou Los Angeles transformées en véritables enfers sur Terre. Le gouvernement se verrait obligé d'agir en quelques minutes pour espérer contrôler la situation. Et la seule réponse possible, le seul espoir de stopper la propagation de cette infection, serait de larguer une bombe nucléaire sur le site contaminé.

— Vous l'avez construite ? Vous avez armé le prototype ?

— Oui. Que Dieu me pardonne.

— Où est-il ? Où se trouve le missile ?

— Je ne sais pas.

— Dites-le-moi !

— Je vous jure que je ne sais pas.

## LE RAVIN

LUCY fit GLISSER les loquets du coffre du missile et ouvrit le couvercle. Elle examina une fois de plus le cylindre en verre. Le liquide émettait une lueur bleutée malade.

— Nous avons des grenades à fragmentation. Pourquoi ne pas pulvériser ce machin, tout simplement ?

— Le liquide à l'intérieur est une forme de résine de polymère, expliqua Jabril. Le pathogène en lui-même est maintenu en suspension. De petites particules, semblables aux flocons d'une boule à neige. Vous ne pouvez pas les voir, mais elles y sont bel et bien, aussi fines que des grains de poussière. Le liquide a été synthétisé pour protéger le virus d'une décompression explosive. Il serait absurde de faire détoner une arme biologique si cela n'entraînait que la destruction de sa charge.

— C'est pas faux.

— Si vous faites exploser des bombes à fragmentation sur cette valise, vous ne ferez que répandre le pathogène et contaminer la vallée tout entière. Vous mourriez. Quiconque viendrait ultérieurement dans ce ravin mourrait également. Et, tôt ou tard, la maladie se fraierait un chemin jusqu'à la civilisation et déclencherait une pandémie.

— Que devons-nous faire, alors ?

— L'emmener à la mine. Il y a des explosifs là-bas : des charges de démolition de haute puissance, pour à la fois incinérer le pathogène et l'ensevelir sous un million de tonnes de roche.

— Et que fait-on des soldats qui se baladent parmi les ruines ? Chacun d'entre eux est infecté par ce parasite.

— Ils meurent à petit feu. D'ici quelques mois ils ne seront plus qu'un tas d'os et de poussière. Si des scientifiques militaires venaient explorer la vallée, ils ne trouveraient rien qu'ils puissent extraire.

Jabril lui prit le cylindre des mains et le tint à hauteur de ses yeux.

— Voici donc le virus, dans sa forme raffinée, militarisée. Plus puissant, plus dévastateur qu'une bombe à hydrogène. Voilà pourquoi il doit être détruit.

— C'est bon. Allons-y.

Ils chargèrent le coffre à l'arrière du quad. Voss enfourcha le véhicule et démarra le moteur.

Ils mirent leurs lunettes de protection et se lancèrent dans la tempête.

Ils émergèrent du temple, observés par le détachement sardonique des colosses titanesques qui en flanquaient l'entrée.

Voss descendait lentement l'allée processionnelle en direction de la porte de la citadelle. Lucy, Amanda et Jabril trottaient à ses côtés. Le phare du quad illuminait les particules de poussière en mouvement.

Le vent nocturne soulevait des rafales de sable.

Des silhouettes desséchées et vacillantes surgirent des ruines antiques. Lucy et Amanda s'arrêtèrent, épaulèrent leurs fusils et leur tirèrent en pleine tête.

Ils reprirent leur course à travers l'enceinte de la citadelle.

Des mains jaillirent subitement de la tempête et plaquèrent Jabril au sol. Un revenant squelettique se pencha sur l'Irakien et essaya de lui arracher la gorge. Jabril se débattit pour repousser les mâchoires qui claquaient sur l'air.

Lucy tira dans la poitrine du soldat. Celui-ci chancela comme s'il avait reçu un coup de poing dans le ventre, avant de tomber à la renverse. Il tenta de se relever. Elle lui braqua le canon de son arme sous le menton et appuya sur la détente. Pluie de fragments d'os et de cartilage.

Lucy aida Jabril à se remettre sur pied.

Elle détecta du mouvement partout autour d'eux. Des silhouettes à l'affût. Une armée fantôme.

— Tirons-nous, fit Lucy. On sera en sécurité tant qu'on continuera à avancer.

— Attendez.

Amanda indiquait un point dans les ténèbres.

— Je crois avoir vu quelqu'un qui nous surveillait.

Elle fit quelques pas en avant.

Il y eut une brève accalmie. Ils distinguèrent alors au loin une silhouette se dressant parmi les colonnes effondrées, vêtue d'un treillis couleur sable.

— Est-ce que c'est Gaunt ? demanda Lucy.

— Je crois que c'est Huang, répondit Amanda.

Lucy tira cette dernière par la manche.

— On ferait mieux d'y aller.

Ils poursuivirent leur chemin sur l'allée processionnelle. À en juger par les ombres monstrueuses qui les surplombaient, ils approchaient des tours de garde jumelles de l'entrée de la citadelle.

— Stop.

Amanda passa son fusil sur l'épaule, sortit sa Maglite de sa poche et examina le sol.

Un bout de monofilament.

— La mine éclairante. Le fil a été coupé.

— Par Gaunt ?

— Qui d'autre ?

Voss donna un coup d'accélérateur. Le Yamaha se faufila parmi les décombres des piliers qui jonchaient le bout de l'allée, puis traversa le gigantesque propylée.

Ils quittèrent le dallage de pierres plates et s'engagèrent sur la surface rugueuse du creux de la vallée. Le quad jetait une pluie de sable et de poussière dans son sillage. Il faisait des embardées sur le terrain lunaire parsemé de rochers.

— Au moins, on laisse ces salopards derrière nous, lança Lucy.

— Non, rétorqua Jabril. Ils vont nous suivre. Nous allons les distancer pendant un moment, mais ils ne lâcheront pas prise. Ils ne feront pas de détour, et ne se reposeront pas. Le mieux qu'on puisse faire est de nous dépêcher. Ça nous fera gagner du temps.

Ils avançaient au pas de course. Les années d'entraînement de Lucy étaient loin derrière. Elle stabilisa sa respiration et trouva son propre rythme.

Jabril haletait, à bout de souffle. À chaque inspiration, sa bouche se remplissait de sable. Il crachait de la poussière.



— Ça va ?

— Oui.

— Tu veux embarquer sur le quad ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu nous fais là ? Tu veux sentir le sang battre dans tes tempes pour un dernier tour de piste ?

— C'est à peu près cela.

— Le vent se calme, dit Amanda.

— Nickel, fit Voss.

— Je ne sais pas comment ces soldats infectés pistent leurs proies, commenta Jabril. Peut-être par l'odorat, ou encore une sorte de sixième sens. Mais ils viendront à nous plus rapides et plus forts lorsque la tempête se sera dissipée. Il faut monter à bord de la locomotive le plus vite possible.

Ils arrivèrent devant les vestiges d'un camp. Des tentes effondrées sur des lits en toile.

— C'était votre bivouac, à toi et au reste de la Garde républicaine ? demanda Lucy.

— Pendant un certain temps, oui. Puis, nous nous sommes réfugiés dans la mine. Les galeries y sont plus fraîches et à l'abri du sable. Nous avons laissé les tentes sur place.

Amanda souleva le pan d'une de ces dernières avec le canon de son arme et le repoussa sur le sable. Plusieurs trous de brûlures y étaient disséminés.

— On dirait un putain de gruyère.

— Qu'est-il arrivé cette nuit-là ? demanda Lucy.

— C'est une longue histoire.

— Raconte-la-moi quand même.

— Nous gardions les infectés en captivité dans un conteneur au cœur de la mine. Ils se sont échappés. Il faisait nuit. La plupart des membres de la Garde républicaine étaient dans le tunnel, soit endormis, soit en train de festoyer dans les espaces aménagés dans l'une des galeries adjacentes. Ces derniers buvaient et fumaient du haschisch en conspuant des films d'action américains. Et puis tout à coup les créatures ont été parmi eux, et ainsi a commencé le carnage. Ça a été le chaos.

» Nos supérieurs, c'est-à-dire les sbires d'Ignatiev, ont alors mis en branle un plan préétabli. Peut-être est-ce Ignatiev qui leur en avait donné l'ordre, ou peut-être ont-ils agi de leur propre chef.

» Quoi qu'il en soit, ils sont sortis de la mine en courant pour récupérer des mitrailleuses lourdes entreposées dans un camion. Ils se sont ensuite positionnés à la sortie du ravin, tout près de ce camp.

» Mes hommes ont fui par le ravin, croyant qu'il s'agissait de la voie la plus sûre. Ils sont tombés face à face avec un peloton d'exécution.

» Les soldats ont supplié les Russes de les épargner ; ils se sont fait déchiqueter par des salves de balles traçantes.<sup>50</sup> C'était un véritable bain de sang. Il y avait des corps démembrés partout.

» Plusieurs Russes ont été pris de court par le nombre des fuyards. Ils ont tiré en rafale de gauche à droite, sciant les jambes des troupes paniquées, mais certains Gardes, blessés et désespérés, sont parvenus jusqu'à eux. Plusieurs sbires d'Ignatiev ont été tués à coups de poing.

» Les hommes se battaient armés de couteaux ou de pierres. J'ai été épargné. Grâce à la nuit, au milieu du chaos, j'ai pu ramper sur le tapis de cadavres, je me suis faufilé entre les véhicules du convoi en flammes, maculé de sang et de suie. J'ai eu de la chance. J'ai pu m'enfuir du ravin et escalader la paroi de la vallée.

» Je me suis ensuite retourné pour regarder depuis une corniche d'où me parvenaient toujours les cris et les râles de douleur. Un massacre au clair de lune.

» Certains de mes hommes sont parvenus à s'enfuir jusqu'aux véhicules garés devant la citadelle. Les sbires d'Ignatiev les ont suivis. Ils ont mitraillé le convoi et lancé des grenades. Les camions et les voitures ont été incinérés.

» Les Russes qui avaient survécu ont ratissé le champ de cadavres, arme au poing, et ont exécuté les blessés jusqu'au dernier.

Lucy envoya valser des gamelles éparpillées sur le sol. Elle ratissa le sable et dénicha une poignée de douilles. En creusant, elle trouva une botte et du fil barbelé à moitié enterré.

— Combien d'hommes sont morts en tout ?

— Presque deux cents.

— Mais ils ont été tués par balle, fit Lucy. Ils n'ont pas été mordus, donc ils n'ont pas été infectés. Ignatiev et ses hommes les

ont descendus.

— N'importe quel pathologiste vous dira que les membres humains répondent à des stimuli électriques plusieurs heures après que le cœur a cessé de battre. Le système nerveux central conserve une charge résiduelle. Quelques-uns de ces soldats, peut-être même la majorité, ont été mordus, griffés et, ainsi, infectés avant de mourir. Le pathogène s'est alors mis au travail. Après que leur respiration s'est arrêtée et que leur activité cérébrale a presque atteint le point zéro, leurs cadavres ont fourni un environnement idéal pour la propagation de cette étrange maladie. Dès lors que leurs bulbes rachidiens n'étaient pas détruits et que leurs cortex cérébraux demeuraient viables, les corps pouvaient encore servir de vecteur pour l'infection. Certains cadavres ont été enterrés dans le sable, alors que d'autres gisaient recroquevillés dans les véhicules incendiés. Mais cela n'a pas empêché le pathogène de se répandre dans leurs chairs encore chaudes.

— Mais ils étaient morts ! Ils étaient bel et bien morts...

— Comprenez bien que j'utilise des mots comme virus, maladie ou pathogène parce que c'est le seul vocabulaire que j'ai à ma disposition pour décrire cette entité. Mais cette forme de vie est bien plus qu'une simple hélice d'ARN. Il s'agit d'un parasite aux capacités d'adaptation extrêmement développées, qui utilise chacun de ses hôtes comme un vulgaire châssis. En d'autres termes, un cadavre humain est pour lui une coquille qu'il peut contrôler afin d'accomplir son unique, inébranlable objectif : se dupliquer. Vous avez vu comme moi ce qui est arrivé à votre ami, Toon. Il n'avait plus de pouls et il ne respirait plus. Et, pourtant, il est revenu.

Amanda enleva son Stetson et leva les yeux vers les étoiles.

— D'où crois-tu que cette chose peut venir ?

— Peut-être les Russes expérimentaient-ils sur les nanorobots ou la manipulation génétique, ou encore sur l'ADN recombinant. Une opération nécessitant l'apesanteur et le vide de l'espace pour être menée à bien. Mais, pour être franc, j'en doute. À l'époque, l'Union Soviétique était à bout de souffle. Ses sous-marins coulaient, ses réacteurs nucléaires explosaient. La population survivait en se nourrissant de navets. Son armée était puissante et mystérieuse, mais incapable de concevoir une chose d'un tel niveau de sophistication.

— Alors quelle est ta théorie ?

— La station spatiale dans laquelle se trouvaient ces cosmonautes dérivait en orbite haute, loin de la Terre et des voies spatiales

commerciales. Peut-être que quelque chose, là-haut dans le néant, les a trouvés. Peut-être que quelque chose a réussi à s'infiltrer à bord et à s'y loger.

— Tu insinues quoi ?

— Ce virus possède une structure cristalline, comme le métal ou le verre. Une sorte d'alliage informe. C'est une forme de vie absolument inédite.

— Ce parasite viendrait donc d'ailleurs ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais j'espère que vous commencez à comprendre ce que tout cela implique. Ce virus égale en puissance l'humanité tout entière. Il est si mortel, si efficace, qu'il pourrait se répandre sur le globe en quelques jours. L'infection se propagerait à un rythme exponentiel et s'avérerait impossible à arrêter. L'humanité serait condamnée en quelques heures à peine après le premier contact.

Sur ces entrefaites, le groupe pénétra dans le ravin. La lune brillait, loin au-dessus de leurs têtes. Voss pilotait le quad, et les autres marchaient le long de la voie ferrée. Le bruit du moteur se répercutait contre les hautes parois du canyon.

Lucy perçut du coin de l'œil un reflet dans le sable.

Elle se pencha pour y voir de plus près. Un bout d'aluminium. Elle le saisit et le retourna dans sa main. C'était un emballage de pilules. Dexedrine. UCB Pharma, une compagnie américaine.

— Gaunt nous a visiblement devancés.

Ils atteignirent l'entrée de la mine. Une arche d'une bonne hauteur, creusée à même la surface rocheuse, bloquée par un amas de planches, de poutres et de toiles.

— Voilà la mine, fit Jabril. Ce tunnel nous conduira jusqu'à la caverne centrale.

— Et jusqu'au *Spektr* ?

— Oui.

Lucy escalada un tas de planches et plongeait le faisceau de sa lampe dans les ténèbres.

— La locomotive est garée à l'intérieur, cent mètres plus loin, dit Jabril.

Lucy se tourna vers Voss et Amanda.

— Restez là et surveillez nos arrières.

Le tunnel était vaste et haut. Au sol, la voie se séparait en deux. Un convoyeur à bande rouillait sur le côté.

Lucy inspecta l'une des parois de calcaire fissurées. Des poutres d'acier soutenaient des blocs de roc qui menaçaient de tomber du plafond.

Elle gratta le mur. Un morceau de calcaire lui resta entre les doigts et s'effrita en une poudre grossière.

— Ce trou à rats risque de s'effondrer à tout moment. Je n'oserais même pas éternuer.

Jabril la conduisit plus avant dans le tunnel, un Cyalume bleu dans la main. Le ballast se craquelait sous leurs pieds.

— Il fait aussi froid que dans une tombe, grommela Lucy en boutonnant son manteau. Eh, Jabril. J'ai une question pour toi. Cette histoire que tu nous as racontée dans ta cellule à Abou Ghraib, c'étaient des bobards, je me trompe ?

— Jusqu'au dernier mot.

— Alors dis-moi : comment as-tu perdu ton bras ?

Il ignora la question.

— La voilà.

Une locomotive massive. Lucy éclaira le nez zébré de rouille de l'engin avec la lampe de son canon.

— Nom de Dieu. Elle est aussi grosse qu'un putain de navire de guerre. On dirait qu'elle revient d'un séjour en enfer.

— Elle pèse environ deux cent cinquante tonnes.

— C'est quoi ces wagons de passagers bizarres ?

— Des reliques d'une autre époque, répondit Jabril. Saddam avait commandé une réplique de l'*Orient Express* afin de voyager en grande pompe. Il ne s'en est jamais servi ; il craignait trop les tentatives d'assassinat. Ces deux voitures ont été abandonnées dans ce tunnel il y a plusieurs années, depuis bien plus longtemps que la loco.

— Le train fonctionnera ?

— Pourquoi pas ? Il était à l'abri. À part de la poussière. Il n'a pas l'air endommagé. Il sera peut-être nécessaire de recharger les batteries, sinon, il est prêt à partir.

Lucy utilisa une rampe pour se hisser sur la passerelle latérale de

la grande locomotive, puis elle tendit la main à Jabril pour l'aider à monter.

Elle essaya d'ouvrir la porte. Verrouillée. Elle chargea son Glock.

— Recule, dit-elle à Jabril.

Elle se couvrit les yeux et fit sauter le verrou d'un coup de feu qui résonna dans le tunnel.

Elle tira la porte coulissante de côté et entra dans la cabine.

Un regard circulaire lui permit d'apercevoir le tableau électrique et le tableau de contrôle.

Un corps gisait sur les plaques métalliques. Lucy se pencha sur lui.

— Un membre de l'équipage syrien, expliqua Jabril.

Un cadavre décharné, momifié, vêtu d'un bleu de chauffe qui semblait s'être affaissé sur ses membres rachitiques.

Un trou net, au pourtour brûlé, lui perçait la tempe. Un vieux Makarov reposait dans sa main.

Lucy éjecta le chargeur et examina l'arme corrodée. La culasse était bloquée.

— Il s'est enfermé ici pour se faire sauter la cervelle, murmura-t-elle. Pas de quoi lui en vouloir, s'il voulait rester vraiment mort.

AMANDA ET VOSS faisaient le guet à l'entrée du tunnel. Pendant que Voss s'affairait à mettre des planches de côté afin d'ouvrir un passage pour le quad, Amanda, fusil en joue, scrutait attentivement le haut du ravin à travers sa lunette de vision nocturne.

— Tu vois quelque chose ? demanda Voss.

— Rien pour l'instant.

Une fois que le véhicule eut franchi le seuil, ils remirent les obstacles en place, se barricadant ainsi à l'intérieur de la mine.

Amanda déplaça le bipied de son fusil de précision et le posa au sommet du tas de planches.

Voss sortit le SAW de la remorque. Il chargea une nouvelle bande de munitions, puis appuya la mitrailleuse sur le dessus d'un baril d'essence.

— Ces enculés de la citadelle vont venir nous chercher tôt ou tard, fit Amanda. Ils ont beau avancer lentement, ils sont quand

même en route. J'espère que cette locomotive est en état de marche, parce que si on doit revenir sur nos pas, ce sera la pire putain de baston de notre vie.

## LABORATOIRE NUMÉRO QUATRE

**G**AUNT PÉNÉTRA DANS le second module de confinement. La pièce était baignée par les flashes stroboscopiques de l'alerte à la contamination.

Des comptoirs d'acier en inox miroir. Des chaises de bureau renversées. Des nanobroyeurs. Une centrifugeuse. Un microscope électronique.

Gaunt s'imagina les hommes au travail, boîtes de Petri et éprouvettes en main, vêtus de combinaisons de protection chimique blanches. Des techniciens aux bras plongés dans les gants épais des boîtes de confinement hermétiques. La myopie intellectuelle de virologistes qui, concentrés sur la résolution pratique des problèmes liés à l'encapsulation et à la dispersion, restaient volontairement aveugles face à la monstruosité de l'arme apocalyptique qu'ils contribuaient à créer.

Il s'accroupit afin d'examiner les tours fracassées des ordinateurs. Les disques durs avaient été arrachés. À côté, les pages des classeurs avaient été retirées.

Quelqu'un avait voulu effacer toutes les traces de ces recherches. Le laboratoire avait été vidé avant qu'on ne déclenche l'alarme pour le verrouiller.

Des éclats de verre, des boîtes de Petri et des fioles de fermentation brisées craquaient sous ses pas.

Il ouvrit la porte d'un congélateur duquel s'échappa aussitôt une fumée glaciale. Différentes parties du corps y étaient entreposées dans des bocal.

Il en saisit un sur une étagère : une section de colonne vertébrale. Il en prit un autre : une tête tranchée comme en apesanteur dans le formol. Celle d'un jeune homme, les yeux mi-clos et les lèvres entrouvertes, l'air perplexe.

La tête cligna des yeux. Sa mâchoire eut un léger soubresaut.



Gaunt bondit en arrière en laissant échapper le bocal. Le verre explosa, lui aspergeant les bottes de formaldéhyde. Les quelques vertèbres rattachées à la tête se recroquevillèrent lentement sur les plaques de métal.

UNE NOUVELLE SÉQUENCE vidéo sur l'écran de l'ordinateur portable.

Koell extirpa violemment Ignatiev de son sommeil en lui injectant une seconde dose dans le bras.

— Achevez-moi.

— Méritez-le.

— Je vous ai tout dit.

— Je veux en savoir davantage sur le processus de raffinage. Vous avez emmené des spécimens infectés dans la salle d'autopsie, puis vous les avez ouverts. Et ensuite ? Comment avez-vous amplifié le virus ?

— Naturellement, l'objectif principal des essais sur des êtres humains était de pouvoir étudier la pathologie de cette maladie parasitaire, de noter la vitesse de propagation de l'infection, la durée de sa phase de latence, d'évaluer sa résistance aux antibiotiques. En somme, la série de tests habituelle lorsqu'on est confrontés à un pathogène émergent. Mais nous voulions aussi raffiner cette maladie. Nous voulions nous emparer de la plus puissante, la plus létale concentration qu'il nous serait possible de distiller. Et la meilleure manière d'accomplir cela était de la laisser incuber dans un hôte vivant.

— Vous l'aviez déjà fait par le passé ?

— Oui, à l'époque où j'étais employé par VECTOR. Nous travaillions sur le virus Ebola, dont notre équipe d'acquisition avait obtenu des échantillons pendant une épidémie en République du Congo. Ces hommes s'y étaient présentés comme faisant partie de l'aide humanitaire envoyée par l'ONU, mais en réalité, ils étaient des hauts placés de Biopreparat.

» Les prélèvements nous étaient parvenus à Moscou dans une valise diplomatique. Nous avons cultivé le virus dans notre laboratoire P4 situé au sous-sol de l'Institut d'État de virologie et de biotechnologie, à Koltsovo, en Sibérie. Nous faisons des tests en exposant des cochons d'Inde et des rats au virus.

» Un de nos techniciens de maintenance, un jeune homme appelé

Karpov, a été accidentellement exposé au virus alors qu'il réparait le système de filtration d'air dans l'un des laboratoires. Il a commis une maladresse, probablement à cause de la fatigue ; il a transpercé son gant avec un tournevis en ouvrant un filtre et s'est tailladé la main. Il est vite tombé malade. Nous avons fait ce que nous avons pu pour le sauver ; nous avons demandé au Ministère de la Défense à Zargosk de nous envoyer de l'antisérum par avion, nous lui avons administré de la ribavirine et de l'interféron. Mais son état n'a pas cessé de se détériorer.

» Il a survécu deux semaines, pendant lesquelles la maladie lui a liquéfié les organes internes. Il saignait des yeux, des mamelons et de l'anus. Nous lui avons fait des transfusions en espérant qu'il conserverait assez de sang pour maintenir sa circulation.

» Les dommages cérébraux s'aggravaient à vue d'œil. Nous l'avons plongé dans un coma artificiel, à la fois pour le soulager, mais aussi pour nous épargner ses grognements et ses gémissements d'idiot.

» Son corps a été transporté à la salle d'autopsie dès qu'il eut poussé son dernier souffle. Nous avons prélevé tout ce que nous avons pu. Les échantillons soutirés de ses poumons et de son foie étaient beaucoup plus virulents que la souche congolaise originelle. Le processus d'incubation dans un hôte humain avait visiblement raffiné l'agent pathogène et l'avait rendu plus agressif.

» Le corps de Karpov a été baigné dans les chloramines et enfermé dans un coffre en acier. J'étais présent à ses funérailles ; dès que le prêtre eut terminé son oraison, un camion est arrivé en marche arrière et a noyé le cercueil dans le béton.

» Nous avons abandonné les tests sur la souche congolaise le jour suivant, pour immédiatement entreprendre l'étude et la stabilisation des échantillons prélevés sur Karpov. Cette nouvelle souche a été nommée Ebola-K, en l'honneur de son hôte. Ce fut, en définitive, l'un des pathogènes les plus mortels que nous ayons jamais conservé dans notre chambre forte.

» Les échantillons auraient dû être détruits après la signature des traités sur la limitation des armes stratégiques. En fait, si VECTOR avait suivi les clauses de ces ententes, l'intégralité de sa vaste banque d'armes biologiques aurait fini dans une fournaise. Pourtant, je doute que ce soit le cas. Je crois que le virus Ebola-K est conservé dans l'azote liquide, quelque part dans un endroit tenu secret, dans l'attente du jour où il sera tactiquement avantageux de décimer une population ennemie.

» Quoi qu'il en soit, voilà donc le processus que nous avons

entamé dans le Désert de l'Ouest : l'amplification génique par l'intermédiaire d'êtres humains vivants.

» Nous avons réquisitionné vingt prisonniers que nous avons gardés en captivité dans quelques conteneurs au cœur de la mine. Notre but était d'infecter chaque homme et de surveiller la progression du virus jusqu'à son terme, puis, lorsque la charge virale dans leur sang et leurs organes aurait atteint son paroxysme, nous disséquions leurs corps afin d'en isoler le pathogène pour le raffiner.

» Le second laboratoire nous servirait d'atelier, où le virus pourrait être lyophilisé et broyé en une infime poudre. Puis, chacune des particules pourrait être recouverte d'une membrane de polymère par électrolyse, afin de la protéger de la lumière du soleil et des fluctuations extrêmes de la température.

— Ce parasite peut-il subsister à l'extérieur d'un être humain ?

— Non. Il cherchera toujours un hôte à infiltrer.

— Comment notre homme pourra-t-il pénétrer dans le Laboratoire Numéro Trois ? demanda Koell.

— Il est inutile d'essayer de tirer dans la porte. Elle est composée d'une couche d'acier de 2,5 cm et de verre blindé.

— Il y a un code d'accès ?

— Il a été automatiquement verrouillé au moment où l'alarme à la contamination a été déclenchée. Votre homme devra trouver un moyen de contourner le mécanisme.

LE TROISIÈME MODULE. Une porte d'acier munie d'un hublot.

**ATTENTION  
AGENTS INFECTIEUX**



**DANGER BIOLOGIQUE  
NIVEAU 3**

Il sortit une petite perceuse-visseuse Bosch de son sac à dos, aussi compacte qu'une brosse à dents électrique.

Il dévissa le panneau de verrouillage et souleva le pavé numérique. Il dénuda les fils et court-circuita le mécanisme. *Crac*. Étincelles. Les pènes magnétiques se retirèrent. Il tourna les poignées et tira la porte.

Bouffée d'air chaud et humide.

Des cuves chatoyantes, semblables à des aquariums : des incubateurs. Gaunt essuya la condensation. Des bras. Un torse. Les segments d'une colonne vertébrale.

La sueur s'accumulait à l'intérieur du masque à gaz de Gaunt. Il secoua la tête et cligna des yeux plusieurs fois pour chasser la transpiration qui le gênait.

— LE LABORATOIRE NUMÉRO Trois était notre chambre d'incubation principale. On y trouve des réservoirs, ou plutôt des cuves, dans lesquelles on immergeait des parties du corps dans un milieu de culture enrichi aux plasmas synthétiques. Nous appelions ces derniers les milk-shakes.

— Et quels furent les résultats de ces expériences ?

— Il est impossible de cultiver ce parasite. Il ne survit pas en milieu artificiel. Il ne peut exister qu'en symbiose avec un hôte vivant doté de la pensée.

— De combien de sujets tests vous êtes-vous servis pour conduire les derniers essais ?

— Tous. Puis nous en avons commandé vingt de plus.

— Y a-t-il des risques de représailles pour avoir conduit cette opération ?

— Nous avons infecté chaque prisonnier jusqu'au dernier. Ils doivent tous être morts depuis longtemps. Nous avons offert des plateaux-repas à tous les soldats qui les avaient escortés depuis les camps de détention au sud. Nous les avons exécutés d'une balle derrière la tête pendant qu'ils mangeaient. Cette guerre a sacrifié des milliers de jeunes hommes. Une génération a, pour ainsi dire, été éradiquée. Des sections entières ont disparu, enterrées dans des fosses communes Allah seul sait où, dans un coin du désert. Croyez-moi, ceux qui sont morts dans cette vallée ne seront jamais retrouvés.

— Tout s'est passé comme prévu ?

— Au début, les prisonniers étaient dociles. Ils ont été rassemblés dans des conteneurs vides, munis d'un seau pour leurs excréments. Les conteneurs avaient été transportés dans la mine par des camions-grues et déposés au bout d'un large tunnel.

» Nous avons plongé les détenus dans les ténèbres pendant de longues heures, avant de les aveugler subitement avec une lumière vive. Nous les avons assourdis avec du rock et du bruit blanc. De

simples désagréments destinés à les désorienter.

» Nous les nourrissions de repas frugaux et d'eau. Ils croyaient qu'ils étaient gardés dans la mine pour effectuer des travaux forcés ; il n'était en effet pas rare d'utiliser les prisonniers et les déserteurs pour les besognes dangereuses, comme le déminage ou le désamorçage de munitions instables.

» Lorsque nous en avons eu terminé avec Hassim, nous avons choisi notre prochain sujet.

J'ai demandé à Jabril, l'officier des services de renseignement irakiens, de procéder à la sélection. Et c'est lui qui, subséquemment, a procédé à toutes les sélections. Il semblait apprécier cette tâche.

» Nous avons soudé des barres de fer à l'entrée de chacun des conteneurs. Jabril restait planté là, devant ces cellules de fortune, à observer les prisonniers, se repaissant du pouvoir de vie ou de mort dont il jouissait. Il ressemblait à un client de restaurant de fruits de mer qui choisissait son propre homard à même le vivier.

» Le Numéro Huit a été le premier choisi. Nous l'avons escorté jusqu'au Laboratoire Numéro Un. C'est seulement lorsqu'il a aperçu la table d'autopsie et les instruments chirurgicaux qu'il s'est débattu et s'est mis à crier. Ses hurlements ont résonné dans les tunnels à proximité, jusqu'aux oreilles de ses compagnons.

» Il a fallu six hommes pour le conduire jusqu'à la table et l'y entraver. Nous avons introduit le parasite dans son organisme en lui faisant une injection sous-cutanée, et nous avons surveillé de près la progression de l'infection.

» Après ce premier essai, nous avons décidé d'adopter une nouvelle approche pour extraire les sujets de leurs cellules. En effet, nous avons découvert, parmi le tas de menottes, de chaînes et d'autres instruments pénitentiaires que Jabril avait fait venir par le biais de ses contacts de la police secrète, que nous étions également en possession d'un bâton tranquilisant. Une sorte de perche pourvue d'une seringue à son extrémité, le genre d'accessoire utilisé par les gardiens de zoo pour calmer un animal dangereux entre deux barreaux. Cette perche nous a permis de droguer notre prochain sujet avec un cocktail de Thorazine et de Largactil et de le sortir du conteneur avec un minimum de résistance. Le détenu, à demi conscient, était ensuite menotté et encagoulé. Son état le rendait docile et obéissant, donc beaucoup plus facile à gérer.

— Les autres captifs ont-ils essayé de s'enfuir ?

— Il y a eu un semblant de rébellion, une seule fois. Jabril avait

reçu l'ordre de sélectionner un nouveau candidat. Les gardes ont drogué celui qu'il avait choisi, mais lorsqu'ils ont ouvert la grille, neuf prisonniers se sont jetés sur eux. Ils ont été repoussés au fond du conteneur à coups de crosse.

» Après cet incident, Jabril s'est mis à craindre que les prisonniers essaient de demander de l'aide aux plus jeunes gardes, plus impressionnables, en leur murmurant des suppliques à travers les barreaux. Il a ainsi décidé de les remplacer par des soldats plus mûrs, des brutes aguerries qui considéraient les détenus avec rien d'autre qu'un mépris mêlé d'ennui.

» Avant que le deuxième envoi de prisonniers n'arrive, nous avons pris soin de vérifier les conteneurs vides. Nous nous sommes rendu compte que le groupe précédent avait griffonné des avertissements à l'adresse des futurs détenus, des messages les prévenant qu'ils étaient condamnés à mourir et qu'ils devraient saisir toute opportunité de s'échapper. Jabril a donné l'ordre de raturer ces gribouillis jusqu'à ce qu'ils soient illisibles.

» J'ai fait de mon mieux pour satisfaire Jabril. Je l'ai laissé donner libre cours à ses inclinaisons sadiques. Cet homme avait beau me répugner profondément, je ne pouvais pour autant nier son utilité. C'était un officier supérieur des services de renseignement irakiens, et ses hommes suivaient ses ordres à la lettre. Même si nous avions entendu à la radio que Bagdad était tombée et que Saddam avait été renversé, il inspirait encore la peur. De plus, les prisonniers n'étaient rien d'autre que du bétail condamné à l'abattoir, des spécimens choisis l'un après l'autre pour être euthanasiés puis disséqués. Si nous avions commencé à interagir avec eux et à nous soucier de leur santé, cela aurait été... contre-productif.

» Jabril s'est amouraché de son rôle de superviseur. Théoriquement, il était responsable du maintien du campement, de conduire les troupes, d'élaborer les rondes de patrouilles pour la défense du périmètre. C'était aussi à lui de faire en sorte que les latrines et les cuisines soient propres en tout temps. Pourtant, si j'avais besoin de lui, je savais toujours où le trouver, de jour comme de nuit : debout, devant les conteneurs, en train de jouir de la terreur des prisonniers. Il faisait les cent pas devant les barreaux, sirotant un verre d'eau devant leurs visages émaciés. Il leur rendait visite pendant la nuit et faisait courir un bol sur les barres de fer dans le seul but de les empêcher de dormir.

» Tard une nuit, je l'ai vu soûl. Alors que les hommes bivouaquaient dans les tunnels, occupés à manger, à boire ou à jouer au backgammon, j'ai entendu des cris provenant d'un des

tunnels : Jabril était debout devant les condamnés. Il avait retiré sa chemise. Il brandissait une bouteille vide tout en dansant au rythme d'une musique que lui seul pouvait entendre. Je lui ai demandé ce qu'il était en train de faire ; il m'a répondu en citant les mots qu'Oppenheimer avait empruntés à la *Bhagavad-Gita*<sup>1</sup> : « Je suis devenu la Mort, le destructeur des mondes... »

» Il a raconté aux prisonniers la nature des expériences auxquelles nous nous prêtions, il leur a dit ce qui les attendrait une fois qu'ils seraient choisis. Il leur a décrit la maladie et tout le processus de dissection, les fosses remplies de la chaux qui allaient recevoir leurs restes et la puanteur acide qui accompagnerait la dissolution de leurs graisses. J'ai demandé à deux de mes hommes de l'emmener loin des conteneurs, non sans l'avoir giflé au préalable en lui disant de dessoûler.

— Lors des expériences, y a-t-il eu des variations dans les symptômes ? Est-ce que certains hommes ont été plus sensibles au parasite que d'autres ? Certains d'entre eux ont-ils montré des signes de résistance naturelle ?

— Ce parasite est une machine à tuer. Il n'a rien à voir avec la grippe ou la salmonellose. J'utilise les termes virus ou maladie parce que je ne vois pas comment décrire autrement cette maudite chose. Mais sachez qu'il s'agit d'une nouvelle espèce, d'une nouvelle forme de vie destructrice qui n'a jamais foulé la Terre. Les anticorps ne peuvent pas plus repousser ce pathogène qu'ils ne peuvent faire dévier un projectile. Aucun de nos sujets n'a montré un iota de résistance. Ils ont tous succombé à une vitesse effarante. Les médicaments n'ont eu aucun effet. Cette maladie est une condamnation à mort. Il n'y a aucun moyen de la contourner.

— Votre carte d'accès va-t-elle permettre à notre homme d'entrer dans la quatrième zone de confinement ?

— Elle va en effet lui permettre d'entrer dans le dernier module. Mais elle ne lui ouvrira pas la porte de la chambre forte contenant le virus.

GAUNT S'APPROCHA DE l'entrée du Laboratoire Numéro Quatre.

[image]

Gaunt sortit une carte magnétique de sa poche. Le visage



typiquement slave du Dr Ignatiev y figurait sous la couche de plastique.

Gaunt composa le code et passa la carte. Il ouvrit la lourde porte et la franchit.

Il se retrouva dans un sas d'habillage en verre. Une grande combinaison de protection chimique était accrochée au mur. Il retira son masque à gaz et se déshabilla pour enfiler une tenue chirurgicale stérilisée. Il entra ensuite dans la combinaison blanche et remonta la fermeture, puis il rabattit sur sa tête la capuche intégrée munie d'une visière en Lexan. Il ferma les joints étanches des bottes et des gants.

Il appuya sur le bouton d'ouverture. La cloison en verre glissa de côté.

Il avança d'un pas lourd, pataud comme un astronaute.

Il entra dans une pièce fermée en acier, dont les murs miroitants rappelaient ceux d'une chambre forte de banque. Il n'y avait ni chaise, ni comptoir. Un espace vide, éclairé par le signal rouge intermittent de l'alerte à la contamination.

Gaunt déposa son sac sur le plancher. Il brancha le tuyau jaune d'alimentation d'air dans le raccord mural avec maladresse. Les gants étaient aussi épais que des moufles.

Dès qu'il eut réussi, il entendit un sifflement brusque et sentit ses oreilles se boucher, alors que la pression à l'intérieur de la combinaison augmentait. Le caoutchouc grinça en se tendant et se gonflant comme un ballon. L'air vicié fut remplacé par de l'air frais.

Un cercueil en métal gisait au centre de la pièce. Konstantin, le cosmonaute décédé, scellé sous trois couches d'acier.

Gaunt s'agenouilla près du sarcophage, dont le couvercle était sécurisé par des loquets, des vis papillon et une bande de caoutchouc isolant. Il regarda par le hublot. Un visage momifié, sans yeux, le dévisageait. Sa peau, tannée comme du cuir, était parsemée d'une courte barbe blonde, et ses lèvres étaient retroussées en un rictus. Un réseau d'étranges filaments et de nœuds métalliques semblait tissé à même la chair séchée. Des touffes de tiges lui sortaient de la bouche, du nez et des orbites. Son cerveau avait été colonisé puis dévoré.

— ET COMMENT FAIT-ON pour entrer dans la chambre forte qui contient le virus ?

— C'est un congélateur blindé disposant de sa propre source d'alimentation.

— Qui avait accès à cette pièce ?

— Moi, répondit Ignatiev.

— Et Jabril ?

— Non. Certainement pas. Je ne l'aurais même pas laissé s'approcher du quatrième module, car plus je parlais avec lui, et plus j'étais convaincu qu'il avait perdu la tête. Il avait fait partie des services de renseignement de Saddam durant toute sa vie d'adulte ; son rôle lui avait rapporté fortune et gloire. Puis, était survenue la chute du régime, qui l'avait privé de son identité. Son univers s'étant alors écroulé, il avait désespérément recherché un but, un nouveau sens à donner à son existence. Et c'est ainsi qu'il s'est retrouvé confronté à quelque chose venu d'ailleurs, une chose encore plus étrange que ses rêves les plus fous. Elle l'a envoûté, et il a fini par éprouver pour elle une fascination quasi religieuse. Je sentais qu'il était devenu dangereux.

» Nous avions déjà, les techniciens et moi, quelques réserves envers le projet Spektr. Plus nous étudions le pathogène, plus nous étions certains qu'il ne pourrait pas être confiné en toute sécurité. Mes collègues étaient des biochimistes confirmés, des hommes de science peu enclins aux idées folles ; pourtant, nous avons commencé à spéculer sur le fait que ce parasite pouvait posséder une lueur de conscience, une sorte d'ingéniosité insectoïde. Certaines nuits, lorsque j'étais allongé sur ma couchette, je parvenais à me convaincre que les membres infectés, congelés dans les bocal, partageaient une intelligence collective, mue par un seul et unique désir : sortir de cette vallée pour infecter un grand centre urbain. J'ai fini par craindre ce sinistre amas de cellules que je voyais grouiller et éclore chaque jour sous l'œil de mon microscope. J'ai fini par haïr ces fibres métalliques qui se divisaient comme des branches pour mieux infiltrer les cellules nerveuses de l'Homme. Après de longues heures passées seul dans le laboratoire, j'ai commencé à me dire que nous sousestimions cet organisme et que c'était peut-être lui, en définitive, qui nous étudiait.

» Tout portait à croire que Jabril avait vécu une révélation similaire. Il comprenait le potentiel destructif de l'EmPath et était grisé par l'holocauste que le parasite pourrait déchaîner. Inquiet, j'ai donné l'ordre de le faire surveiller. Plus spécifiquement, j'ai demandé à Karl, un de nos hommes de main, de le surveiller et de me signaler tout comportement suspect. Dès que Jabril ne nous

serait plus d'aucune utilité, il devrait être tué d'une balle dans la tête et jeté dans la fosse de chaux. D'ici là, il demeurerait un atout capital pour la bonne gestion u camp, car les troupes lui obéissaient au doigt et à l'œil. Mais je ne pouvais m'empêcher de le considérer comme un handicap. Il buvait trop, et sa fascination pour le virus le rendait beaucoup trop curieux.

— Qu'en est-il du Hellfire ? Est-il intact ?

Ignatiev répondit d'une voix épuisée, abattue :

— Il est toujours dans sa valise, prêt à s'envoler.

— C'est bien.

— Quelle était votre cible ? demanda Ignatiev. Si nous vous avions ramené le virus, qu'en auriez-vous fait ?

Koell attendit longtemps avant de répondre.

— La cible était un camp de réfugiés des Nations Unies situé à l'extérieur de Mossoul, finit-il par dire. Les détenus le surnomment la Nouvelle Médine. Quinze mille familles déportées dans une ville de tentes. Des gens inutiles, des bons à rien. Nous aurions attendu les conditions idéales pour disséminer le virus par la voie des airs. Tard le soir, histoire que l'air se rafraîchisse. Le missile aurait été lancé par un drone et suivi par GPS. Nous l'aurions fait détoner à cent cinquante mètres au-dessus du sol, à proximité de la clinique de vaccination de la Croix-Rouge au cœur du camp. Douze hectares quadrillés de rangées de tentes. L'environnement idéal pour tester l'efficacité de l'arme.

— Vous êtes des fils de putes.

— Une fois la bombe larguée, nous aurions eu des hommes sur le site se faisant passer pour des médecins volontaires du Croissant-Rouge saoudien. Vêtus de combinaison de protection, ils auraient prélevé des échantillons de sang, suivi la progression de l'infection et filmé la progression de l'épidémie. Lorsqu'ils auraient jugé le test terminé, lorsque la pandémie aurait menacé leur propre sécurité, ils seraient sortis du campement et nous aurions alors pris des mesures pour contrôler la situation.

— Vous n'auriez pas pu stopper l'avancée de l'infection, rétorqua Ignatiev. Le virus aurait franchi les limites du camp pour se répandre dans le reste du monde.

— Nous aurions largué une bombe incendiaire gigantesque qui aurait éradiqué le camp en quelques minutes purificatrices.

— Vous êtes fou. Vous êtes un dément. Je suis heureux de mourir

maintenant. Je suis sérieux. Je me considère béni. Vous ne saisissez pas l'ampleur de ce que vous allez déclencher. Vous allez transformer la surface de cette planète en véritable enfer. Je ne veux pas voir ça ; je ne veux pas encore être en vie lorsque ça arrivera.

— C'est tout ? Vous n'avez rien d'autre à me dire ?

— Tuez-moi. Je vous en supplie. J'ai assez parlé. Je vous ai dit tout ce que je savais. Finissez-en avec moi, laissez-moi dormir.

— Et le congélateur ? Comment peut-on l'ouvrir ?

— C'est un simple mécanisme biométrique.

— D'accord.

— Si vous souhaitez vraiment servir votre patrie, détruisez ce virus jusqu'à la dernière trace.

— J'emmerde l'Amérique. Un seul litre serait suffisant pour supprimer la race humaine. Personne n'a jamais tenu un tel pouvoir entre ses mains.

— Vous avez complètement disjoncté.

Koell apparut dans l'angle de la caméra, armé d'un pistolet injecteur. Il planta ce dernier dans le biceps du docteur.

— Soyez maudit, murmura Ignatiev.

Ses paupières s'alourdirent et sa tête s'affaissa sur sa poitrine. Sa respiration se ralentit, puis s'arrêta tout à fait.

Fin de la vidéo.

Koell se pencha en avant pour éteindre l'ordinateur, puis il servit à Gaunt un quatrième verre de whisky.

— Vous avez compris ? demanda-t-il à Gaunt. Vous savez ce que vous avez à faire ?

— Ouais. J'ai parfaitement compris.

GAUNT SE TENAIT à présent devant la chambre forte, un congélateur en acier.

**ATTENTION**  
**AGENTS BIOLOGIQUES**

Il entra le code d'accès, puis il passa la carte magnétique dans le lecteur.

Scan oculaire requis

Il plonge la main dans son sac et en extirpa un petit bocal. Un œil à l'iris pâle, suivi d'un bout de nerf optique, flottait dans du liquide.

Gaunt plaça le globe oculaire devant le scanner iridien d'identification L-1. Bref balayage laser rouge.

Merci, docteur Ignatiev.

Permission d'entrer accordée.

Un bourdonnement se fit entendre, suivi d'un claquement. Les verrous se rétractèrent. Gaunt tira sur le levier et ouvrit la porte. Il fut accueilli par une vague d'air glacial. Un brouillard d'azote cascada du congélateur, se répandit sur le plancher et lui encercla les bottes. Ses poils se hérissèrent sous l'impulsion du froid.

Le nuage se dispersa lentement, pour révéler une étagère vide.

Pas de valise. Pas de missile. Le virus avait disparu.

---

<sup>1</sup> Le *Chant du Bienheureux*, poème épique indien ; l'un des écrits fondamentaux de l'Hindouisme. (NdT)

## LA MINE

— **A**LLONS DÉMARRER LE générateur pour avoir un peu de lumière, dit Voss.

Jabril le guida dans les profondeurs de la mine. Voss s'empara d'un des feux à main qu'il portait dans son sac et fit sauter le capuchon. Le bâtonnet crépita et crachota quelques flammèches, qui se transformèrent bientôt en un jet de flammes baignant les parois de calcaire d'une lueur rouge sang.

— Alors, ça fait plaisir d'être de retour ? demanda Voss.

— Toutes les nuits, je rêve de cet endroit, répondit Jabril. Des cauchemars épouvantables. J'ai presque l'impression d'être revenu chez moi.

— Ah bon ?

— C'est difficile à expliquer. Certains événements, certains endroits sont si horribles qu'ils s'imprègnent en vous pour toujours.

Ils arrivèrent dans la caverne sur ces entrefaites. Voss se dirigea tout droit vers les laboratoires pour les inspecter. Il tomba sur une porte tordue et noircie qui pendait sur ses gonds.

— Quelqu'un s'est récemment frayé un chemin à l'intérieur, commenta Jabril. Je peux encore sentir l'odeur de la cordite.

— Gaunt. Faudra faire gaffe à nos fesses.

Voss pénétra dans le laboratoire et balança un coup de pied à la combinaison qui traînait sur le plancher.

Il examina la salle d'autopsie recouverte de zinc. Des menottes. Un pied à perfusion. Des lampes médicales. Un trépied de caméra.

Des instruments chirurgicaux reposaient sur une petite table en métal. Il piocha une pince en acier inoxydable au hasard.

— C'est une pince-gouge, expliqua Jabril. Pour ouvrir un crâne.

Voss eut un grognement de dégoût. Il jeta l'instrument sans ménagement sur la table d'autopsie. Fracas assourdissant.

— Nous devrions partir, fit Jabril. C'est trop dangereux ici, et nous ne portons pas de vêtements adéquats.

Ils quittèrent le laboratoire et s'approchèrent du dôme de confinement opaque.

— C'est le *Spektr* qui est caché là-dessous ? demanda Voss.

— Il n'y a rien à craindre. Le vaisseau en lui-même n'est pas contaminé.

Voss rangea son fusil à pompe, puis il dégaina son couteau et coupa une section de plastique. Il se glissa ensuite sous le rideau de polyéthylène et, une fois sous le dôme, tint le feu à main au-dessus de sa tête afin de bien voir.

Le vaisseau spatial reposait sur un wagon plat.

Voss fit lentement le tour du véhicule, forcé de se pencher pour passer sous l'aile delta abîmée. Il tendit le bras pour caresser les tuiles thermiques décolorées par l'inimaginable chaleur de la rentrée hypersonique.

— Cette chose a vraiment volé dans l'espace, murmura-t-il, ébahi. Elle a quitté la Terre et elle est revenue.

Jabril contemplait les ombres qui baignaient l'intérieur du sas laissé ouvert.

— Nous avons ouvert la boîte de Pandore. Nous aurions dû laisser cet astronef dans le désert, enterré pour l'éternité.

\* \* \*

LUCY ESCALADA L'ÉCHELLE de la passerelle de la locomotive et entra dans la cabine.

Elle fit rouler le corps du conducteur avec son pied. Il ne présentait aucun signe d'infection.

Elle lui fouilla les poches de son bleu de chauffe. Elle trouva des cigarettes, un chapelet et une clé.

Elle traîna le cadavre desséché jusqu'à la passerelle et le jeta par-dessus la rampe.

Elle retourna ensuite dans la cabine et se posta derrière le pupitre

de conduite, constitué principalement d'un levier de frein rouge, d'un gros manipulateur de traction et d'une fente.

Elle inséra la clé dans cette dernière et la tourna.

Rien. Ni voyant lumineux, ni grondement de moteur. Elle regarda dans la cabine s'il n'y avait pas des disjoncteurs ou tout autre type d'interrupteur.

Elle sentit monter en elle un vent de panique et de désespoir qu'elle parvint immédiatement à étouffer.

Le sergent-major Miller, l'officier de sa section à l'époque, lui avait dit ceci le jour où elle avait déposé sa demande pour rejoindre la 14 Int. :

— *La différence entre l'armée régulière et les forces spéciales, c'est la capacité de garder son sang-froid, même lors d'une situation extrêmement périlleuse. C'est pourquoi l'entraînement des SRR est uniquement constitué d'exercices à tirs réels. Je suis allé dans le village factice qu'ils ont construit sur les plaines de Salisbury et, croyez-moi, il y avait tellement de douilles par terre qu'elles craquaient sous nos bottes comme du gravier. Les instructeurs vous montreront comment garder la tête froide malgré l'adrénaline et l'épuisement. Ils vous enseigneront comment survivre.*

Lucy avala une gorgée d'eau et se frotta les yeux.

La locomotive ne voulait pas démarrer. Peut-être était-ce la batterie qui n'avait plus de charge. Il devait bien y avoir un moyen de vérifier la quantité d'énergie qu'il lui restait.

Elle entama une inspection méthodique de la cabine.

\* \* \*

JABRIL LAISSA VOSS dans la caverne.

— Je vais retrouver mon ancienne chambre pour récupérer quelques affaires.

Il emprunta un passage bas de plafond. L'éclat de son Cyalume bleu jouait sur les parois de grès ciselées, les supports et les poutres en bois.

Il arriva devant une porte affichant un panneau à demi effacé :

*Réserve de dynamite.*

Jabril poussa la porte en bois. Une petite cellule creusée dans la



roche, meublée d'un lit de camp en toile, d'une table, d'un coffre, d'un meuble de toilette et d'un miroir.

Sa vieille chambre.

Il s'assit sur la couchette et déposa le Cyalume sur la couverture. La pièce luisait d'un bleu froid.

Il tira le coffre en cuir vers lui. Un Louis Vuitton, relique de son ancienne vie.

Il défit les courroies et ouvrit les attaches.

À l'intérieur étaient disposés des livres et des vêtements pliés méticuleusement. En fouillant parmi ses possessions, il tomba sur son étui à cigarettes doré et son briquet Ronson.

Il s'allongea sur la couchette et fuma une cigarette turque. Il pleura pendant quelques minutes, puis se releva en essuyant ses larmes. Il fit voler le mégot d'une chiquenaude.

Il sortit du coffre une chemise blanche immaculée, puis il déroula une cravate de soie noire. Il prit des chaussettes propres, un sous-vêtement en soie et des chaussures de ville lustrées.

Il défit ensuite la fermeture d'une housse à vêtements et déposa un costume en lin blanc sur le lit. Il en lissa les plis et enleva les peluches à l'aide d'une brosse.

EN EXPLORANT LA caverne, Voss finit par trouver un générateur vingt-quatre kilovoltampères sur remorque, garé dans une niche. La source d'alimentation des projecteurs de la caverne.

Il remplit le réservoir avec un jerrycan d'essence et démarra le générateur en tournant le contact. L'engin toussota en relâchant un nuage de fumée. Les aiguilles des cadrans de sortie se mirent à osciller.

Les projecteurs clignotèrent brièvement avant de s'allumer, créant un anneau éblouissant qui illumina toute la caverne. Le *Spektr*, sous le dôme géodésique, était inondé de lumière.

Une voix retentit dans toute la caverne.

— *Alors, ça baigne ?*

Gaunt. Calme, moqueur.

Voss s'accroupit aussitôt. Il plongea nerveusement la main dans sa poche pour attraper ses lunettes. Il se les posa sur le nez et scruta attentivement les alentours. Aucun mouvement. Aucune trace de

Gaunt.

— *Vous croyez pouvoir remettre cette locomotive en marche ?*

Voss s'adossa prudemment contre la paroi rugueuse.

— *Alors comme ça, après toutes ces mésaventures sanglantes, Lucy veut te renvoyer chez toi les mains vides ? Ça te fait plaisir d'avoir vu mourir tes potes pour rien ?*

Voss saisit fermement son fusil à pompe. La voix de Gaunt résonnait dans la caverne. Elle provenait forcément d'une des nombreuses entrées de tunnels.

— *Cette bombe. Ce missile. T'as une idée de combien il peut valoir ? Oublie l'or, ce ne sont que de pauvres boîtes de montres et de bagues que tu pourrais vendre pour une fraction de leur valeur. Quand t'es venu ici, ce n'était pas pour te mettre quelques billets dans les poches, je me trompe ? Non, tu n'avais pas l'intention de repartir avec un maigre chèque de paye. T'es venu ici avec l'espoir de faire fortune, comme Lucy te l'avait promis. Tu rêvais de boire des cocktails sur une plage pour le restant de tes jours. Eh bien, si tu m'aides à ramener le missile à Bagdad, je te jure que tu ne bosseras plus jamais.*

— Sors de là qu'on en discute, fit Voss.

— *Penses-y bien. Qu'est-ce qui t'attend chez toi ? D'ailleurs, as-tu vraiment un chez-toi ? T'as passé la moitié de ta vie derrière les barreaux de Zonderwater et de Krugersdorp. T'es devenu vieux. C'est ta dernière chance.*

— Gaan fok jouself !

— *Je sais, je sais, j'ai tué ton ami. Et alors ? Je ne vais pas m'excuser pour avoir agi en fonction de mes intérêts. Et tu devrais faire de même. Moi, je veux devenir riche. Je veux jouer un rôle important dans ce bas monde, pour prouver aux autres qu'ils avaient tort à mon sujet. Je suis certain que tu sais de quoi je parle. De toujours être au fond du panier, le dernier au bout de la queue. Je t'offre la seule et unique occasion de changer le cours de ton existence.*

Pendant que Gaunt parlait, Voss faisait prudemment le tour de la caverne en jetant un coup d'œil dans chacun des tunnels, fusil à pompe à l'épaule. Pas de trace de Gaunt.

— *Le cylindre qui contient le virus est assez petit pour que tu puisses le cacher dans ta poche. Et il te permettrait d'acheter tout ce que tu as jamais désiré.*

— Tu voudrais quoi en échange ?

— *Qu'on partage le butin moitié-moitié.*

— Je m'attendrais à ce que tu me fasses un coup fourré.

— *C'est justement pourquoi je serai fair-play.*

Voss réfléchit à la proposition de Gaunt. Il massa ses yeux fatigués.

— *Alors t'en dis quoi ?* insista Gaunt. *Dis-moi que ça t'intéresse. Dis-moi qu'on peut négocier. C'est tout ce que j'ai besoin d'entendre.*

— Ouais, s'entendit alors répondre Voss. Ouais, ça m'intéresse.

LUCY SE RENDIT à l'entrée de la mine. Amanda était accroupie derrière la barricade de planches, arme en joue. Dehors, la faible lueur de l'aube commençait à poindre.

— On a eu notre premier client, la prévint Amanda.

Lucy plissa les yeux pour mieux voir dans la pénombre. Un corps gisait sur la voie ferrée.

— Tu l'as vu quand ? lui demanda Lucy.

— Il est apparu il y a dix minutes.

Voss, après avoir quitté les profondeurs de la mine, vint rejoindre les deux femmes.

— Ils vont nous siphonner nos munitions assez vite s'ils nous attaquent en groupe, fit-il. Il est censé y en avoir combien déjà, selon Jabril ?

— Son bataillon était en sous-effectifs. Il pense qu'il y en avait autour de deux cents.

— J'ai quelques boîtes de.308 pour mon flingue, dit Amanda. Un tas de chargeurs pour les fusils, et quelques-uns pour les Glock ; mais tôt ou tard, on sera à sec et ils vont nous submerger.

— Et cette locomotive, on pourra la mettre en marche ou pas ? demanda Voss.

— Ouais, répondit Lucy. Avec un peu de temps, je pense qu'on pourra la faire rouler.

— On doit se fixer une heure limite. Si dans les heures qui viennent tu n'as pas réussi à la faire démarrer, on part d'ici à pied.

— Entendu.

— Le gars là-bas possède une arme, dit Amanda.

Elle réajusta la mise au point de son viseur de nuit. Les réticules se positionnèrent sur le cadavre vautré sur les rails, deux cents mètres plus loin. Un officier, la partie droite du visage pulvérisée. Amanda zooma sur le holster en cuir fixé à sa hanche. Il contenait un pistolet automatique.

— Il a des porte-chargeurs clipsés à sa ceinture.

— Tu veux qu'on aille les chercher ? lui demanda Lucy. Des munitions en plus ne seraient pas de trop.

— Alors mieux vaut faire vite.

Un voyant rouge clignota dans son viseur, signifiant que l'appareil allait manquer de batteries. Amanda le retira du fusil et le lança dans la remorque du quad.

Elle tendit ensuite son arme à Voss.

— Allez-y avant que d'autres de ces enculés ne se pointent, lui dit ce dernier. Je vous couvre.

Elles escaladèrent le tas de poutres et de barils qui bloquait le chemin de fer.

Lucy leva les yeux. Les étoiles se dissipaient peu à peu dans le ciel bleu pâle.

— Allons-y, finissons-en.

Elles longèrent le chemin de fer au pas de course. Une fois arrivées à hauteur du corps, elles se penchèrent dessus pour l'examiner.

Le cadavre était recouvert d'étranges tumeurs. Son visage et son lobe frontal avaient explosé sous l'impact du tir d'Amanda. Les synapses bousillées au fond de son cortex cérébral faisaient tressaillir son pied, comme s'il battait la mesure d'une musique que lui seul pouvait entendre. Le peu de vie qui pouvait subsister dans sa tête fracassée se volatiliserait lorsque le soleil, ayant atteint son zénith, brûlerait les tissus cérébraux à vif.

Il portait un Makarov à sa ceinture. Amanda tenta de tirer la culasse. L'arme, corrodée, était fermement bloquée.

— Il est foutu. Cette petite beauté aurait besoin de prendre un bain de solvant et de se faire chouchouter pendant quelques jours.

— Prends les munitions. Certaines sont peut-être encore bonnes.

Lucy fourra les chargeurs dans sa poche. Un vieux calibre soviétique, incompatible avec les Glocks.

— Ce type a une gourde encore pleine, remarqua Amanda.

— On s'en fout. Il a sans doute bu dedans.

Lucy fouilla la veste du soldat.

— Tiens donc, un chapelet et une flasque. Un homme aux principes contradictoires, ma parole.

— Je ne comprends pas pourquoi ils ne nous sont pas encore tombés dessus, fit Amanda en regardant l'entrée du canyon. J'aurais cru qu'ils grouilleraient de partout à cette heure-ci.

ACCROUPI PRÈS DU quad, Voss chiquait du tabac, l'arme appuyée sur les planches de la barricade. Il réajusta sa poigne sur le M40 d'Amanda. La crosse McMillan customisée était trop petite pour sa main et son épaule.

À travers la lunette de précision, il surveillait les lointaines silhouettes de Lucy et Amanda qui s'affairaient à dépouiller le corps.

Ne voyant rien d'anormal, il se détendit et se frotta les yeux.

Il jeta un regard sur la remorque à côté de lui. La valise du missile.

Il se retourna brièvement vers l'intérieur du tunnel et l'énorme locomotive, à côté de laquelle dormaient des chariots de minerai et des wagons plats. Derrière, les rails disparaissaient en direction d'une caverne lointaine.

Aucun signe de Jabril.

Voss ouvrit les attaches et souleva le couvercle du coffre. Il fixa du regard le cylindre contenant le virus, comme hypnotisé par la délicate lueur bleutée qui s'en dégageait.

# TOP SECRET / NOFORN

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 575JJUJF

Page 01 / 2

25 août 2005

MÉMORANDUM ADRESSÉ À : Chef de projet,

Dir. des Opérations

OBJET : Spektr

Colonel,

Le 11<sup>e</sup> Escadron de Reconnaissance nous confirme que le Predator est entré dans le Désert de l'Ouest. Nous devrions pouvoir reprendre la surveillance de la Vallée 403 d'ici une heure.

Nous allons rétablir le contact avec notre homme sur le site du SPEKTR sous peu afin qu'il nous confirme que le virus a bien été récupéré.

Si ce n'est pas le cas, et que les images transmises par le drone nous révèlent que les hostilités se poursuivent au sein de la zone contaminée, nous serons forcés d'accepter le fait que la réactivation du site du SPEKTR ne sera pas possible.

Nos effectifs à Charjah sont en plein préparatifs pour parer à cette

éventualité ; le CTAQ nous a autorisés à survoler la zone. L'avion chargé de la mission a été officiellement enregistré en tant que ravitailleur de matériel médical. Le RAYON DE SOLEIL a été embarqué et est prêt à être largué si nécessaire.

Le cas échéant, l'équipage sera en mesure d'intervenir et lancera l'opération TABLE RASE lorsque je lui en donnerai l'ordre.

R. Koell

Agent de terrain

CA Projets Spéciaux, Bagdad

## PE4-A

LUCY RETOURNA AU train.

Elle marcha lentement sur l'étroite passerelle de l'engin jusqu'aux tableaux électriques, qu'elle ouvrit à l'aide d'une clé Allen.

C'était une locomotive diesel-électrique, dans laquelle un moteur V12 turbo massif alimentait un générateur adjacent aussi gros qu'une Volkswagen.

Elle inspecta le compartiment moteur exigu à l'aide de sa lampe torche. La tuyauterie et les câbles semblaient intacts, ou du moins ne présentaient aucun signe de dommage apparent. Elle sauta par-dessus la rampe et atterrit sur la voie. Elle envoya le faisceau de la lampe de son canon sous la locomotive. Les ressorts à lames, les mâchoires de freins, les moteurs de traction : tout semblait en bon état, et aucune fuite n'était à signaler. Elle attrapa une poignée de sécurité pour se hisser à nouveau sur la passerelle et retourner dans la cabine. Elle s'assit sur le siège du conducteur, un simple tabouret rafistolé avec de l'adhésif.

Une petite plaque en cuivre était vissée sur le pupitre : *Montreal Locomotive Works*.

La locomotive avait, dans une autre vie, appartenu à la *Canadian Pacific Railway*.

Elle se pencha sur le pupitre et essaya de comprendre quelque chose aux commandes. Des cadrans, des interrupteurs, une manette de frein rouge, un sélecteur de marche avant et arrière, et un manipulateur de traction huit vitesses. Aucun de ces contrôles ne répondait.

Elle fit le tour de la cabine en examinant les tableaux électriques ornés des panneaux d'avertissement haute tension. Verrouillés. Elle les martela à coups de crosse jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent.



Elle poussa un levier en position de marche et appuya sur une série de disjoncteurs. Des voyants verts s'allumèrent.

L'ampoule du plafond de la cabine s'illumina. Le filament émit une faible lueur, pas plus brillante que celle d'une chandelle.

Elle tourna le contact. Un soubresaut parcourut la locomotive, un bref toussotement, comme si le moteur s'était embrayé avant de s'éteindre immédiatement.

Un voyant rouge clignotait.

## BATTERIE FAIBLE

Lucy saisit un trousseau de clés suspendu à un crochet et sauta de la cabine.

TORSE NU, JABRIL essuya la poussière qui recouvrait le miroir.

Il versa ensuite de l'eau minérale dans un bassin en étain et ouvrit une trousse de toilette. Il se déshabilla et se savonna. Il se frotta les cheveux avec du shampoing jusqu'à ce qu'ils se mettent à mousser, puis se vida le bassin sur la tête.

Il se sécha avec sa veste de combat et la jeta dans le coin de la pièce.

Il s'assura que les piles de son rasoir électrique fonctionnaient toujours, puis entreprit de tondre sa barbe grise. Il se peigna et se parfuma la nuque d'eau de Cologne.

Il enfila et boutonna ensuite sa chemise d'un blanc immaculé. Il en redressa le col pour y enrouler une cravate de soie noire qu'il noua de son unique main. Il revêtit enfin son costume en lin blanc, attacha ses chaussures et glissa un mouchoir en soie dans la poche de poitrine.

Le lin blanc. Dans un pays aussi pauvre que pouvait l'être le sien, dans lequel la majorité de la population était séparée de la traite de chameaux par deux ou trois générations à peine, son costume blanc irradiait la puissance. Il indiquait qu'il était porté par un homme qui donnait des ordres derrière un bureau, sans effort. Accoutré de la sorte, il pouvait arpenter n'importe quelle rue sans risquer de se

faire importuner par quelqu'un.

Il sortit une autre cigarette turque de son étui doré et l'alluma en faisant cliqueter son briquet. Il vérifia le chargeur de son petit Makarov, puis glissa ce dernier dans sa ceinture.

Il tira de sous sa couchette une valise Louis Vuitton. Il ouvrit les attaches.

À l'intérieur reposaient une série de briques enveloppées dans du papier ciré. Du PE4-A, un plastic portugais de grande qualité.

Une boîte de détonateurs.

Des rouleaux de câbles téléphoniques double conducteurs de cent mètres chacun.

Il déballa l'un des blocs d'explosif et le plaqua fermement contre le miroir, le pétrissant jusqu'à ce qu'il adhère parfaitement à la surface vitrée. Il y planta ensuite un détonateur et y raccorda un câble.

Il sortit de la pièce et s'aventura dans le corridor tout en déroulant la bobine derrière lui.

Il arriva à hauteur d'une réserve. Il enfonça la porte en bois rudimentaire d'un coup de pied. La pièce était encombrée de cartons de documents que Jabril renversa d'un nouveau coup de pied. Des formulaires et des fichiers, des cassettes DV et des CD, des disques durs et des clés USB.

Des piles de papier se répandirent sur le plancher. C'étaient les dossiers des tests sur les sujets : diverses notes d'observations, des graphiques de fluctuations de température, des radiographies.

Une série de photographies noir et blanc montraient différents hommes nus terrorisés entravés à la table d'autopsie, et la progression de l'infection pour chacun d'entre eux.

Jabril colla un pain d'explosif sur une poutre au plafond, et déroula ensuite un second rouleau de câble.

Des jerrycans étaient amassés dans un coin de la pièce. Il en ouvrit un et le fit basculer. L'essence se déversa du goulot et imbiba les piles de feuilles de papier.

Il ressortit de la pièce en déroulant le câble.

Il se rendit jusqu'aux cachots, deux conteneurs confinés au bout d'un des tunnels. Leurs portes avaient été remplacées par des barreaux soudés. Des cellules rudimentaires.

Jabril se couvrit instinctivement la bouche et le nez avec sa prothèse. Avant, ce tunnel sentait les excréments à plein nez. La plupart des soldats n'approchaient pas de cet endroit à moins de devoir y monter la garde ; ceux qui y étaient forcés se bouchaient les narines avec du papier toilette aspergé de déodorant. Certains des prisonniers perdaient le contrôle de leurs sphincters lorsque l'équipe en charge de récupérer une nouvelle victime se présentait devant les geôles. Ils se terraient alors le plus au fond possible des conteneurs, se dissimulant dans l'ombre comme ils le pouvaient, et se pissaient et se chiaient dessus.

Jabril procédait lui-même à la sélection. Ses hommes se chargeaient de s'emparer du pauvre diable à moitié conscient alors que les compagnons de ce dernier étaient repoussés avec des Tasers.

Le captif était ensuite reconduit jusqu'aux laboratoires, et n'offrait de réelle résistance que lorsqu'il voyait la table en zinc et les entraves de nylon qui l'attendaient.

— *Les caméras sont en service.*

Un technicien se chargeait de serrer les sangles des poignets, des chevilles et de la poitrine, de refermer les boucles et de s'assurer qu'il n'y avait pas de mou.

— *Il est prêt. Vous pouvez y aller.*

Ce long cri perçant, désespéré, qu'ils poussaient tous en relevant la tête pour regarder l'aiguille leur injecter sa dose létale dans l'avant-bras...

La carrière de Jabril s'était pour ainsi dire résumée à la supervision de tortures et d'exécutions depuis son bureau à Bagdad. À l'époque, ses journées commençaient systématiquement par la revue d'une énième liste de prisonniers en sirotant son café. Cela faisait partie de sa routine, tout comme la lecture en diagonale des griefs anonymes qui atterrisaient sur son bureau chaque matin.

Il parcourait les rapports des services de renseignement et encerclait certains noms d'un trait de stylo, accompagné d'un code que seuls ses subordonnés comprenaient : une croix pour une garde à vue, un cercle pour un interrogatoire, et une coche rouge pour une mise à mort. Il n'avait jamais eu à donner l'ordre de vive voix, jamais les mots n'avaient franchi ses lèvres. Jamais il n'avait eu à supporter leurs cris, pas plus qu'il n'avait eu à sentir l'odeur de la sueur, de l'urine et du sang des salles de torture.

Mais le projet Spektr lui avait octroyé le pouvoir direct de vie et de mort. Tous les deux jours, il se rendait aux cellules pour faire son

choix parmi les prisonniers pleurnichards. Il pointait du doigt sa victime et se délectait de la voir se recroqueviller de peur, comme s'il l'avait menacée avec une arme. Posséder la toute-puissance d'un dieu avait été électrisant, aussi grisant que le sexe illégal.

Jabril se tint devant les barreaux et laissa son regard se perdre dans la gueule sombre des conteneurs déserts. Il pouvait encore entendre les cris fantomatiques, et la vieille sensation d'excitation lui donna quelques palpitations.

Il déposa la valise sur le sol et défit les attaches. Il colla un pain d'explosif sur une des poutres murales et inséra des détonateurs dans la pâte. Il tordit ensemble les deux fils de cuivre et déroula le câble.

\* \* \*

VOSS GRIMPA SUR une échelle jusqu'à la passerelle et pénétra dans la cabine de la locomotive.

— Comment va ?

— J'aimerais pouvoir mettre le grappin sur Gaunt et lui briser les doigts jusqu'à ce qu'il nous montre comment mettre en marche cette saloperie.

— Tu crois qu'il saurait comment la faire démarrer ? demanda Voss.

— Comment a-t-il pu savoir pour la mine ? Le labo ? Quelqu'un l'a briefé en détail sur cet endroit. Ce quelqu'un lui a peut-être expliqué un truc ou deux sur ce train.

Voss ne répondit pas.

Lucy se baissa et tira un classeur usé d'une étagère sous le pupitre de conduite. Elle le feuilleta.

— Cette beauté est une sorte d'hybride diesel-électrique. J'ai du jus qui arrive jusqu'à la console, mais un signal m'indique qu'il n'y a plus assez de courant.

— J'ai vérifié les rails, fit Voss. Ils sont orientés pour envoyer le train sur une voie de garage.

— Alors va arranger ça.

Voss sauta à bas de la cabine et marcha le long de la voie, devant la locomotive. Il examina l'aiguillage. C'était un vieux système

mécanique, dépourvu d'actionneur hydraulique ou de pièces électroniques. Un long levier se dressait à côté de la jonction des rails. Voss poussa dessus de tout son poids, mais ne parvint pas à le faire bouger.

Il s'aventura dans le tunnel, à la recherche d'un objet qu'il pourrait utiliser comme masse.

Il arriva à la hauteur de deux wagons plats recouverts de bâches. En les retirant, il trouva, parmi les planches pourries, les lots de chaînes et les vieux journaux jaunis du parti Baas, une grosse clé anglaise rouillée.

Voss la soupesa.

Il perçut alors une silhouette du coin de l'œil. Un homme se tenait au bout du tunnel, illuminé à contre-jour par les lampes à arc de la caverne. Courbé, presque simiesque. Il fixait Voss.

Celui-ci s'écarta du wagon pour mieux voir. Il eut à peine le temps de distinguer une combinaison de travail rouge que déjà la silhouette s'éclipsait dans l'ombre.

— Gaunt ? Gaunt, c'est toi ?

L'écho de sa voix résonna dans le tunnel, puis se tut.

Voss s'avança plus profondément dans le tunnel, faisant craquer le gravier à chaque pas. Il se pencha et regarda sous une rangée de wagons-trémies à minerai. Il aperçut, de l'autre côté, des pieds nus ensanglantés et les jambes déchirées d'un habit de travail rouge.

Un soldat infecté.

— Hé le bougnoule ! Je suis là ! Si tu veux de la viande, t'as qu'à venir la chercher !

Il vit un visage atrocement défiguré qui le regardait depuis derrière le wagon. Sa peau pelée était parsemée d'éruptions de tumeurs grotesques.

— Allez ! Qu'est-ce que t'attends ?

Le visage disparut. Un bruit de pas précipités et maladroits se réverbéra dans le tunnel.

Voss jeta la clé anglaise, dégaina son pistolet et se lança à sa poursuite en passant entre les wagons.

JABRIL ENTRA DANS le Laboratoire Numéro Un. Il glissa tant bien que mal sa main dans un gant chirurgical, qu'il ajusta correctement

avec ses dents. Il décrocha du mur un masque à gaz et le mit sur son visage.

Il ouvrit la porte du congélateur, ce qui eut pour effet de déverser un brouillard d'azote liquide dans tout le compartiment. Diverses parties de corps, figées par la congélation, étaient entreposées dans des bocal sur les étagères.

Jabril bloqua la porte afin de la laisser ouverte, puis arracha le câble d'alimentation à l'arrière de l'appareil. L'indicateur de température s'éteignit, et les ventilateurs de refroidissement cessèrent de tourner.

Jabril déposa sans ménagement la valise sur la table d'autopsie.

Il caressa la surface métallique miroitante, tout en contemplant les entraves pour les poignets et les chevilles, le trou de vidange au pied de la table conçu pour drainer le sang.

Il avait supervisé le meurtre de quarante hommes, dont il avait savouré les cris étouffés depuis l'extérieur du laboratoire alors qu'ils étaient attachés et qu'une dose mortelle leur était injectée de force.

Ce souvenir l'horrifiait autant qu'il l'excitait.

Les bocal commençaient déjà à décongeler sur les étagères. L'eau dégoulinait sur le carrelage du laboratoire.

Jabril plaqua un pain d'explosif au plafond, juste au-dessus de la table. Il y joignit un détonateur auquel il rattacha le câble électrique.

Il franchit ensuite le seuil du Laboratoire Numéro Deux. Du matériel de culture virale était disposé sur des comptoirs en acier. Une véritable chaîne de production d'arme biologique avait été aménagée dans ce module, composée de microscopes, de centrifugeuses et de fermenteurs.

Des morceaux de verre s'émiettèrent sous les semelles de ses chaussures Oxford. Des vestiges de boîtes de Petri et de flacons brisés.

Il pénétra dans la chambre de culture du Laboratoire Numéro Trois. Des jambes, des colonnes vertébrales et des poumons demeuraient en suspension dans des cuves couvertes de givre ; chacun flottait dans un épais sérum fait d'acides aminés et de tissu placentaire bovin. Des mèches de filaments métalliques s'étiraient de chairs et d'os, comme s'ils cherchaient à atteindre un nouvel hôte.

Jabril colla une nouvelle plaquette d'explosif contre la vitre. Les

membres immergés tressaillirent, comme traversés par un frisson.

Il brancha les détonateurs, puis se rendit au Laboratoire Numéro Quatre.

Il se pencha sur le sarcophage, dévissa les vis papillon et souleva les attaches, puis souleva le couvercle d'acier. Konstantin reposait à la manière de Toutankhamon, les bras croisés sur la poitrine.

Jabril façonna un pain de C4 gros comme son poing, y installa un détonateur relié à un câble, et le coinça entre les doigts de l'astronaute.

Une fois qu'il eut terminé, il quitta les laboratoires modulaires et traversa la caverne en direction du dôme géodésique.

Le *Spektr*, inondé par la lumière des lampes à arc.

Des bidons de produits chimiques étaient entreposés à proximité, chacun arborant un autocollant à tête de mort sali par la rouille. Jabril fit rouler les barils de peptone, d'éthylène et de formaldéhyde jusque sous le vaisseau spatial.

Il arracha des bouts de plastic qu'il apposa sur chacun des couvercles. S'empara d'une nouvelle bobine de câble et s'apprêta à la dérouler.

Un léger mouvement. Quelqu'un se trouvait de l'autre côté de la paroi opaque du dôme de confinement.

Une combinaison de travail rouge frotta contre le polyéthylène. Jabril alla se cacher derrière les barils et empoigna son pistolet. Il surveilla la silhouette floue qui longeait le dôme en titubant. La toile de plastique tendue crissa au contact des mains qui glissaient sur elle.

Après un moment, Jabril entendit enfin l'écho de pas traînants s'enfoncer dans l'un des tunnels pour quitter la caverne.

Il se releva alors et continua à mettre la bombe en place.

## SUJET NUMÉRO NEUF

LUCY S'ENFONÇAIT DANS les profondeurs du tunnel. Elle passa devant une rangée de voitures plates et de wagons-trémies à minéral.

Elle tomba sur une petite locomotive au diesel, attelée à des wagons miniers à la peinture tachée de rouille.

Le moteur n'avait plus de capot, et on l'avait dépouillé de ses composants.

Peut-être la batterie de démarrage était-elle encore en place et, le cas échéant, peut-être n'était-elle pas à plat.

Elle fit un tour rapide de la locomotive, fusil en joue. Rien à signaler.

Elle gravit l'échelle et poussa la porte de la cabine. Tous les contrôles étaient démolis, les cadrans éclatés et les câbles arrachés.

Un autre corps momifié gisait sur le plancher. Un mécanicien en bleu de travail, accroupi et face contre terre, comme s'il s'était prostré pour une prière.

Lucy lui donna un petit coup de la pointe de son canon. Le cadavre desséché bascula sur le côté. La poignée en bois jaunâtre d'un tournevis lui sortait d'une orbite. Ce type s'était vraisemblablement agenouillé sur les plaques métalliques, avait tenu l'outil à la verticale, et s'était laissé tomber sur la pointe.

Cette dernière nuit, où les prisonniers s'étaient échappés et avaient provoqué l'émeute, avait dû être l'enfer. D'un côté, les troupes se faisaient décimer par les Russes terrorisés ; de l'autre, des jeunes hommes se faisaient sauter la cervelle, se tranchaient la gorge ou étreignaient des grenades pour éviter de rejoindre la légion mutante décérébrée. Tous les moyens avaient été bons pour ne pas en arriver là.

Lucy sauta de la cabine et inspecta l'extérieur de la locomotive



afin de trouver le compartiment de la batterie. Elle trouva une grosse boîte en métal à l'arrière de la plate-forme, calée entre deux tampons antichocs. Cadenassée. Lucy fit sauter le verrou d'un tir de pistolet et ouvrit le coffre d'un coup de pied. Une grosse batterie Exide de trente-deux volts, quatre fois la taille d'une batterie de voiture standard.

Un léger craquement de gravier lui parvint aux oreilles.

Sans attendre, elle bondit de l'engin et s'accroupit sur la voie, balayant du regard le dessous des wagons. Elle repéra deux jambes vêtues de rouge.

AGENOUILLÉ SOUS LE *Spektr*, Jabril poursuivait l'installation des explosifs sur les barils de formaldéhyde et d'éthylène jaunes.

Son compagnon était de retour. Tel un spectre écarlate, il contournait le dôme de confinement en vacillant dans ses habits rouges. Il laissait dans son sillage des empreintes de sang sur le rideau opaque de polyéthylène.

— Je suis désolé, mon ami, murmura Jabril. Je suis sincèrement désolé. Ne t'inquiète pas, tout cela sera bientôt terminé.

JABRIL RECONNAISSAIT LE grand homme mince dans sa combinaison rouge. C'était le caporal Haq.

Une nuit, Haq et son frère jumeau Abdul avaient essayé de s'enfuir de la vallée. Ils avaient voulu rejoindre Falloujah afin de s'assurer que leur mère avait survécu à la guerre.

Ils s'étaient noirci le visage avec du cirage à chaussures et avaient tenté le tout pour le tout en fonçant hors de la mine. Ils étaient parvenus à échapper à la vigilance des gardes russes à l'entrée du ravin et avaient escaladé le versant de la vallée au clair de lune.

Abdul avait marché sur une mine à mi-hauteur de la pente et avait ainsi été transformé en charpie et en nuage de sang. La déflagration avait attiré les feux des projecteurs et les soldats. Quand ces derniers étaient arrivés sur les lieux, ils avaient trouvé Haq en train de bercer la jambe de son frère.

Ils avaient ramené Haq à l'intérieur de la mine, lui avaient rasé la tête et l'avaient revêtu d'une combinaison rouge. Ils lui avaient peint un gros 9 dans le dos et l'avaient poussé dans l'un des conteneurs.

Jabril lui avait apporté de l'eau.

— Vous venez pour jubiler à mes dépens ? lui avait demandé Haq.

Jabril lui avait passé une bouteille d'eau minérale entre les barreaux. Haq en avait bu une gorgée et l'avait lancée à ses codétenus tapis à l'arrière du conteneur.

— Je parlerai à Ignatiev pour voir ce que je peux faire.

— Si vous vouliez vraiment m'aider, vous me donneriez un flingue.

— Ils ne te laisseront jamais t'échapper d'ici.

— Je n'ai pas l'intention de m'enfuir.

— Tiens bon. J'irai plaider en ta faveur.

— Vous vous entendez parler ? Vous êtes un commandant du Moukhabarat. C'est vous qui devriez être en charge, et non ces étrangers.

— Le monde a changé.

— Vous croyez qu'ils vous réservent un sort différent du mien ? Tôt ou tard, ce sera vous qui vous retrouverez derrière ces barreaux.

— Ils ont besoin d'hommes jeunes et en bonne santé.

Jabril leva son crochet pour illustrer son propos.

— Alors vous serez exécuté, tout simplement.

— Tu crois que je ne sais pas ce qu'Ignatiev nous réserve ? Aucun d'entre nous ne sortira vivant d'ici.

Plus tard cette nuit-là, Jabril était allé voir la fosse remplie de chaux, une grande tranchée creusée au cœur de la vallée, près de la citadelle. De nombreux sacs de poudre blanche étaient empilés au bord du charnier. Un tas de cadavres éviscérés, à moitié enseveli sous la chaux, gisait au centre du trou. L'odeur fétide de la décomposition par l'acide l'avait écoeuré à tel point qu'il dut se couvrir la bouche et le nez avec sa manche.

Les bras, les jambes, et même les cages thoraciques éventrées avaient été pris de légers soubresauts, alors même qu'ils se dissolvaient en une immonde bouillie caustique.

LUCY APPUYA SUR le commutateur accroché à son armure.

— Mandy, j'ai besoin d'un coup de main.

Amanda traversa le tunnel au pas de course.

— Chérie ?

— Par ici ! cria Lucy.

Amanda grimpa sur la plate-forme de la petite locomotive de marchandise.

— Tu peux m'aider à porter ce truc ? lui demanda Lucy.

Elles dévissèrent les bornes et délogèrent avec peine l'énorme batterie de son compartiment. Elles la déposèrent sur les rails et, après avoir enfilé leurs gants, saisirent chacune une poignée et transportèrent l'engin dans le tunnel, les muscles bandés.

— Voss raconte qu'il y a des mecs infectés qui sillonnent la mine, fit Amanda.

— Pas étonnant que les saloperies de la citadelle ne nous aient pas suivis, répondit Lucy, haletant à cause de l'effort. Il y a quelque chose d'autre par ici. Quelque chose d'encore pire.

— On ferait mieux de trouver Jabril pour le prévenir, sans quoi il risque de se faire sauter dessus.

JABRIL ARPENTAIT UN passage éclairé par des ampoules fixées aux poutres du plafond. Il suivait avec précaution la forme en combinaison rouge, sur le dos de laquelle un gros 15 avait été peint à la bombe. La tête chauve du revenant était recouverte d'une croûte de tumeurs métalliques qui avait l'apparence d'un bonnet ridé.

La créature s'arrêta soudain et renifla l'air. Elle se retourna et, apercevant Jabril, se mit à grogner.

Jabril lui tira une balle entre les deux yeux. Le rugissement du coup de feu résonna dans le couloir.

Le prisonnier s'affaissa contre la paroi rocheuse et glissa jusqu'au sol.

Au bout du couloir, une autre créature le dévisageait dans l'ombre. Jabril leva le pistolet et visa, prenant appui sur son bras infirme. Un autre mutant émacié au crâne rasé.

Il avait le chiffre 9 peint sur la poitrine.

Haq.

Jabril hésita, puis finit par baisser son arme. La silhouette

s'éclipsa dans les ténèbres.

C'ÉTAIT AU MOMENT où Jabril avait pris conscience de la portée du projet *Spektr* qu'il avait décidé d'anéantir absolument tout ce qui y était rattaché.

Il avait souvent entendu Ignatiev mentionner la Phase Trois du projet. Celui-ci en parlait à ses techniciens même lorsque Jabril était à portée de voix, comme s'il n'était rien d'autre qu'un animal domestique ou un élément du mobilier.

Après un certain temps, Jabril avait bien compris que le projet se décomposait ainsi :

Phase Un : localiser le *Spektr* et récupérer le virus.

Phase Deux : militariser l'agent pathogène.

Mais la Phase Trois... ?

Quelques semaines auparavant, Jabril avait aperçu une grosse valise blindée dans la réserve de munitions. Comme il possédait la clé pour accéder à cette dernière, il y était retourné tard une nuit et avait ouvert le coffre.

Un missile Hellfire II sur un lit de styromousse.

Le missile faisait environ quatre-vingt-dix centimètres de long et son enveloppe en aluminium gris foncé, estampillée Lockheed Martin, était épaisse comme un tuyau d'écoulement. Il était muni d'ailerons à l'arrière comme à l'avant. La coiffe, pourvue d'un système de guidage laser, était détachée du reste. Le manchon de fragmentation en cuivre, destiné à contenir le compartiment de charge utile, était vide.

Jabril avait alors déduit que Koell avait l'intention de tester son arme biologique ; aussitôt qu'Ignatiev lui remettrait le virus militarisé, il allait choisir comme cible un lieu habité et lancer le missile depuis un drone. Celui-ci s'armerait en plein vol et, une fois atteintes les coordonnées du GPS, altitude incluse, l'équipe en charge enverrait le signal d'autodestruction. Le missile exploserait alors au-dessus de la cible, relâchant par le fait sa charge mortelle.

— Imaginez un bataillon entier de créatures infectées, avait-il un jour entendu dire Ignatiev. Imaginez son potentiel ravageur. Ce serait une force de combat formidable, constituée d'hommes dépourvus de pitié, insensibles à la douleur et à la fatigue.

Koell, Ignatiev : deux hommes partageant la même démence.

Jabril avait fait comme si de rien n'était. Il avait continué à superviser le camp et les prisonniers dans leurs cellules.

Mais il avait bien compris que la Phase Trois du programme de Koell ne nécessiterait que très peu d'effectifs et que, bientôt, les troupes irakiennes impliquées ne lui seraient plus d'aucune utilité. Il savait que Koell attendait seulement qu'Ignatiev lui annonce que la phase de recherche était terminée et qu'il était prêt à lever le camp, pour donner l'ordre d'éliminer l'ensemble du personnel inutile.

Puis vint un certain vendredi soir, pour lequel on avait promis au bataillon irakien un peu de temps de repos. L'équipe d'Ignatiev avait mis en place pour l'occasion une chaîne stéréo, une pile de CD et une caisse de vodka. Il n'avait pas fallu longtemps pour que les tunnels de la mine résonnent de musique et d'éclats de rire.

Et, pendant ce temps, les Russes étaient restés sobres.

*Nous y sommes, s'était alors dit Jabril. La nuit des longs couteaux. Lorsque la soirée aura atteint son paroxysme, au moment où les troupes seront ivres et euphoriques, les Russes sortiront l'artillerie et les extermineront tous.*

Il s'était précipité jusqu'à sa chambre afin d'y troquer son costume blanc contre un habit de combat, dans la ceinture duquel il avait glissé un pistolet.

Ensuite, après avoir vidé sur le sol les vêtements qu'elle contenait, il s'était emparé de sa valise Louis Vuitton pour l'emmener jusqu'à la réserve de munitions et la remplir de pains d'explosifs et de détonateurs.

Puis, il était brièvement revenu sur ses pas pour la glisser sous sa couchette et avait foncé vers les laboratoires.

Mis à part les échos lointains de la musique, il régnait dans la caverne un silence de tombe.

Ayant mémorisé le code d'accès de la porte, Jabril avait pu s'introduire dans le Laboratoire Numéro Un sans problème. Il avait rempli un sac-poubelle de papperasse, avant d'ouvrir de force la carcasse des tours d'ordinateur qui s'y trouvaient pour les dépouiller de leurs disques durs.

Il avait ensuite foncé dans le Laboratoire Numéro Deux et balancé une pile de documents dans un second sac.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Un des laborantins d'Ignatiev, vêtu d'une blouse blanche.

Sans hésiter, Jabril avait tendu le bras vers l'un des flacons vides rangés sur une étagère et l'avait fracassé sur la tête du technicien. Ce dernier, le visage constellé de sang et d'éclats de verre, était tombé à la renverse. Jabril lui avait piétiné la gorge à plusieurs reprises avant de se retourner, le laissant s'étouffer et devenir bleu pendant qu'il s'emparait de nouveaux sacs.

Muni de ces derniers, Jabril était retourné à la réserve de munitions et les avait dissimulés dans des boîtes de dossiers vides. À ce stade, son plan était clair : disséminer des explosifs le long des poutres murales pour incinérer toute trace du projet Spektr.

Une alarme avait retenti, une longue sirène plaintive de raid aérien. Quelqu'un était tombé sur le corps du laborantin. Jabril était sorti dans le couloir. Quelqu'un lui avait gueulé dessus en russe ; il lui avait répondu d'une balle en plein cœur, avant de s'enfuir en courant.

Comme à ce stade il lui était impossible de placer les charges explosives, il n'avait pas eu d'autre choix que de foncer vers le tunnel principal.

Pourtant, il avait pris la peine de bifurquer vers les cellules de détention, car elles présentaient l'opportunité de provoquer du chaos supplémentaire pour l'aider à s'échapper.

Dans les conteneurs, huit infectés à la chair altérée par de bizarres mutations attendaient leur dissection, leurs habits rouges maculés de sang et de pus. Ignatiev se préparait à cultiver les échantillons de virus à l'échelle industrielle.

Jabril avait fait sauter les cadenas des cellules à coups de feu et ouvert les portes en grand, avant de s'engouffrer dans la galerie. En regardant par-dessus son épaule, il avait pu voir les infectés émerger de leurs geôles d'acier et renifler l'air.

Il avait alors poursuivi sa course, tête baissée, jusqu'au tunnel principal.

Des soldats irakiens y titubaient, confus et perplexes, à moitié déshabillés, à moitié soûls, alors que la sirène se répercutait contre les murs.

Jabril avait dû se frayer un chemin parmi la foule, sachant qu'il ne lui restait que quelques minutes pour s'extirper de la mine et fuir le ravin, avant que les sbires d'Ignatiev ne se ressaisissent et n'entament leur processus d'extermination.

Une houle de cris. Des combinaisons rouges entraperçues. Des giclées de sang, le son de la chair arrachée. Un mouvement de

panique s'était emparé de la foule, poussant les soldats vers la sortie de la mine.

Jabril avait couru le long du ravin, emporté par la nuée de Gardes républicains.

Salve de tirs de mitrailleuses. L'homme juste à côté de Jabril avait été projeté en arrière par l'impact des.50 et était mort avant même de s'écraser au sol.

Jabril, bombardé d'éclats de cailloux et aspergé de sang, avait néanmoins poursuivi sa course alors que les hommes tombaient comme des mouches autour de lui.

Les hommes en fuite, parvenus à la sortie du ravin, avaient foncé tête baissée vers les véhicules garés devant la citadelle, alors que plus d'un kilomètre et demi les séparait du convoi recouvert de filets de camouflage.

Jabril avait fini par atteindre le convoi. Nouvelle série de coups de feu. Pluie d'étincelles et hurlements des portières défoncées par les balles traçantes des mitrailleuses. Jabril s'était jeté par terre et avait fait le mort, alors qu'autour de lui, des blessés beuglaient et mordaient la poussière.

Des réservoirs d'essence avaient pris feu, ce qui avait eu pour effet de propulser certaines voitures dans les airs et d'en incendier d'autres. Les filets en nylon se ratatinaient tout en crachant de la fumée.

Jabril avait réussi à ramper jusqu'au convoi et à rouler sous un bus. Le châssis était rudement secoué par les impacts des balles de gros calibre alors que des éclats de verre pleuvaient sur le sable. Il avait levé les yeux pour assister à la scène. Des voitures et des hommes incendiés.

Derrière la fumée et le crépitement des flammes, il avait aperçu des laborantins qui chargeaient le missile à l'arrière du fourgon blindé et qui verrouillaient la porte. Des êtres en habit rouge leur avaient sauté dessus avant qu'ils n'atteignent la cabine. Un homme s'était fait arracher le bras et un autre, la figure.

Un soldat était venu se planquer sous le bus et avait rampé vers Jabril en se tortillant.

— Aidez-moi.

Il portait des traces de morsures. Des lambeaux de peau lui pendaient du visage.

Jabril avait extirpé le Makarov de sa ceinture et avait achevé le

soldat d'une balle dans l'œil.

Il avait ensuite roulé hors de sa cachette et s'était péniblement relevé, entouré des véhicules en feu et des éclairs des balles traçantes.

Il s'était précipité vers la paroi rocheuse, protégé des tireurs russes par un écran de fumée et de flammes.

Il avait escaladé le versant en toute hâte, raclant frénétiquement les éboulis avec sa main et son crochet.

Il s'était caché derrière des rochers. Les hurlements et les coups de feu lui parvenaient faiblement depuis la vallée en contrebas.

Il avait vu les Russes mitrailler les troupes irakiennes terrifiées. Les Gardes républicains avaient fini par dégainer leurs armes et riposter. Un vrai bain de sang. La vallée s'était vite transformée en champ de cadavres.

Des habits rouges s'étaient infiltrés dans la foule. Les prisonniers infectés encaissaient les projectiles sans broncher. Ils arrachaient et déchiraient aveuglément. Une orgie de chairs. Les Russes avaient fini par être submergés et réduits en pièces.

Les infectés fous furieux avaient couru parmi les voitures et les camions incendiés pour fracasser les vitres et tirer les conducteurs de leurs véhicules. Les blessés dispersés sur le sable, sans défense, se faisaient égorger.

Jabril avait fait volte-face et repris son ascension. Le cliquetis des éboulis de cailloux s'était mêlé aux cris lointains qui s'élevaient de la vallée.

GAUNT SE REPOSAIT dans l'ombre d'un tunnel secondaire, accroupi contre un mur, la tête appuyée contre la roche fraîche.

Un *bip* assourdi se fit entendre dans sa poche. Le téléphone satellite. Un appel.

La voix de Koell :

— *Soufre, ici Carnaval, répondez.*

— Je vous écoute, Carnaval.

Gaunt se demanda brièvement comment un signal satellite pouvait parvenir aussi profondément dans la mine. Il se dit qu'ils devaient utiliser le Predator pour booster le signal, ce qui signifiait que l'aube s'était levée. Le drone était de retour et faisait des cercles



au-dessus de la vallée. Les opérateurs étaient probablement postés dans une camionnette à l'orée du désert, manette en main, en train de déchiffrer l'arrivée des données et de les transmettre à Bagdad en version cryptée, grâce au système télémétrique EISS de l'appareil. Cette équipe de surveillance militaire se relayait sans doute en permanence, et devait faire partie d'un programme quelconque d'échange interservices. Et malgré la distance, malgré la digitalisation, malgré l'algorithme cryptographique et le rebond satellite, Gaunt pouvait entendre à la perfection l'ambiance feutrée de la chambre d'hôtel de Koell, jusqu'au murmure en sourdine de la climatisation.

— *Authentication.*

— Oscar, Sierra, Yankee, Bravo.

— *Où en êtes-vous ?*

— J'ai la valise.

— *Vous avez la valise ? En votre possession ? Confirmez.*

— Ouais.

— *Le cylindre ?*

— Ouais.

— *Lisez-moi le numéro de série.*

— Pardon ?

— *J'ai besoin d'une preuve. Il y a un numéro de série sur la capsule d'acier. Lisez-le-moi.*

— Bon, je n'ai pas exactement le cylindre dans les mains. Mais je sais où il se trouve, il est en sécurité. Je peux l'avoir.

— *...Vous pouvez l'avoir.*

— Je le jure devant Dieu. Je l'aurai dans l'heure.

Silence.

— Allô ? Carnaval ? Koell ?

Gaunt regarda l'affichage du téléphone.

FIN DE LA TRANSMISSION.

— Eh merde !

VOSS ÉTAIT POSTÉ à l'entrée de la mine et surveillait le ravin, le fusil d'Amanda posé sur les planches de la barricade. Il se retourna pour jeter un coup d'œil dans le tunnel. Le fait d'être entouré d'ombres lui flanquait la trouille.

Il s'enfila une nouvelle chique de tabac dans la bouche.

La voix de Gaunt :

— Voss ? Tu me reçois ?

Voss ajusta son oreillette. Il avait préalablement tourné le sélecteur afin que lui et Gaunt puissent communiquer sur un canal fermé.

— Voss ? T'es là ?

— Ouais.

— T'es prêt ?

— J'imagine.

— *On ne peut pas attendre plus longtemps. Dès qu'elles parviennent à mettre en marche cette locomotive, on passe à l'action.*

— Je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit à Lucy et Amanda. Je suis sérieux. Si elles ne veulent pas jouer le jeu, on les laisse derrière – vivantes. Si t'essaies de faire une connerie, je t'arrache ta putain de tête.

— *On est dans la merde, tu piges ? Si le bataillon de Jabril attaque en masse, tu vas te faire dégommer.*

— Je pourrai les tenir en retrait. Et ces saloperies qui se cachent dans les tunnels aussi.

— *C'est le dernier de nos soucis. Il y a un Predator dans le ciel qui nous surveille depuis le début.*

— Et ça signifie quoi ?

— *Ça signifie qu'on a trois ou quatre heures pour foutre le camp de cette vallée avant qu'elle ne s'embrase et nous rôtisse comme des côtelettes.*

— Nom de Dieu.

— *Alors sautons à bord de ce train et cassons-nous. Allons devenir riches.*

## MASTODONTE

LE MESS AVAIT été aménagé dans une grotte vaste mais basse de plafond.

Tables renversées et chaises brisées : des vestiges de cette dernière nuit, où les festivités enivrées avaient cédé la place à la panique sous les hurlements des sirènes, lorsque les prisonniers infectés s'étaient déchaînés et que les tunnels avaient été le théâtre d'une boucherie sanglante.

Voss avançait parmi les tables retournées, arme au poing. Tintement de bouteilles de vodka vides.

— Sors de là.

Gaunt sortit de l'ombre.

— Les mains en l'air, que je puisse les voir.

— On est du même côté.

— Lâche le sac et mets tes putains de mains en l'air Gaunt s'exécuta lentement.

Voss lui cala son pistolet sous le menton et le fouilla de sa main libre en commençant par les poches de sa veste. Il confisqua le SIG au silencieux et un couteau.

Il lui attacha les poignets avec un Serflex et le poussa vers une chaise.

— Pose tes fesses.

— On a le même but, fit Gaunt. Je ne suis pas ton ennemi. Je suis là pour t'aider.

Voss ne daigna pas répondre. Il redressa une table et jeta le sac à dos dessus. Il fourragea à l'intérieur.

Du plastic. Quelques fusées éclairantes. Un téléphone satellite.

— Qui est-ce qui est au bout de ce téléphone ? La CIA ?

— Si on veut.

— Et toi ? T'es un de leurs agents ?

— Je suis un contractuel.

— Mets-moi au jus. Je veux tout savoir.

— Ce sont les opérations secrètes qui sont impliquées dans cette histoire, fit Gaunt. Elles ont investi beaucoup de temps et d'argent pour localiser le site du crash du *Spektr*, puis elles ont dépensé un sacré paquet de fric en plus pour stabiliser et militariser le virus. Après, ça a été le gros bordel, et toute leur équipe a été éradiquée.

— Et notre rôle à nous là-dedans ?

— Vous étiez des cobayes. Ils vous ont envoyés dans la zone contaminée pour voir si vous pourriez y survivre et pour voir si le virus pouvait être récupéré.

— Ils n'ont pas leurs propres gars pour faire ce genre d'opération ? Pourquoi ils n'ont pas envoyé la Delta Force ?

— Tu crois vraiment qu'on a affaire à une opération approuvée et supervisée par le Congrès ? Il n'y a pas plus clandestin que cette putain d'histoire. Ils n'utilisent que des effectifs dont ils pourraient nier l'existence. C'est une poignée de types ambitieux qui ont vu trop grand. Ils se sont plantés, et maintenant ils veulent nettoyer la merde.

— Mais si on leur ramène le virus, ils vont nous payer ? demanda Voss.

— On sera payés en dollars ou en roubles, par Langley, les services de renseignement russes ou la Chine, va savoir. On s'en fout. Quelqu'un, quelque part, va nous rendre riches.

— Alors appelle-le, ton gars.

— Il s'appelle Koell.

— Dis-lui d'envoyer un hélico.

— Il a renoncé au projet. Il nous a abandonnés. À l'heure où on se parle, le soleil s'est levé, et le drone est en train de lui transmettre les images d'une tonne de macchabées et de deux épaves d'hélicoptères.

— Il va faire quoi, nous envoyer une frappe aérienne dans la gueule ? T'en es sûr ?

— L'avion est probablement en route en ce moment même. Si on doit foutre le camp à bord de la locomotive, je suggère qu'on se

grouille et qu'on le fasse maintenant.

LE COMPARTIMENT DE la batterie, une boîte en acier verrouillée sous la locomotive.

Lucy défonça le cadenas avec la crosse de son fusil d'assaut. Elle dévissa la batterie morte. Amanda l'aida à soulever cette dernière pour aller la jeter un peu plus loin dans le tunnel.

Elles insérèrent la batterie Exide dans le compartiment et serrèrent les pinces électriques sur les bornes.

Elles remontèrent ensuite à bord de la cabine. Lucy examina le pupitre de conduite : le voyant vert de la batterie était allumé.

— Parfait, s'exclama-t-elle. On peut partir. Allons chercher l'eau et les munitions, et cassons-nous d'ici.

Elles coururent jusqu'à l'entrée du tunnel. Pas de traces de Voss.

Lucy appuya sur le commutateur de sa radio.

— Voss ? T'es où, bordel ?

Pas de réponse.

— Voss, allez, nom de Dieu. C'est l'heure d'y aller.

Toujours pas de réponse.

Elles remplirent un sac à dos de munitions, d'eau et de quelques sachets de rations alimentaires.

Lucy glissa le sac sur ses épaules et Amanda se chargea de transporter le SAW. Elles retournèrent au train.

Elles grimpèrent dans l'une des voitures attelées à la locomotive.

Amanda jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Nom d'un chien.

Une parcelle de splendeur recouverte de toiles d'araignées. D'élégants meubles Queen Anne étaient disposés devant des murs lambrissés de marqueteries à motifs floraux, eux-mêmes surplombés de luminaires en cuivre.

La lumière émanant du tunnel depuis les fenêtres éclairait le nuage de poussière qui dansait dans l'air.

Amanda balaya distraitement la couche de sable qui recouvrait la surface d'un gros bureau en acajou, puis regarda à travers la portière qui menait à la voiture suivante. Une table, une banquette

et des chaises.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? finit-elle par s'exclamer. Un genre de palais monté sur roues ?

Une voix masculine se fit alors entendre.

— C'est à peu près ça.

Voss monta à bord de la voiture.

— Où est Jabril ? demanda Amanda.

— J'en sais rien.

— On est sur le point de partir, alors va le chercher. Essaie de voir s'il veut toujours crever au fond de cette putain de mine.

— Je vous ai ramené un cadeau.

Sur ce, Voss hissa Gaunt à bord du wagon. Il lui assena un coup de pied à l'arrière de la jambe, le forçant à s'agenouiller. Gaunt se retourna vers lui.

— Tu fous quoi ? On avait conclu un marché !

Plutôt que de lui répondre, Voss extirpa le téléphone satellite de sa poche et le passa à Lucy.

— Il dit qu'on est sur la corde raide et qu'on n'a plus beaucoup de temps. Qu'ils sont sur le point de stériliser toute cette saloperie de vallée.

Lucy examina l'appareil, puis décocha un coup de pied en plein dans le ventre de Gaunt. Celui-ci roula de côté en position fœtale sur le tapis persan.

— Quelle était ta mission ?

— Parcourir la vallée, suffoqua-t-il. Déterminer le niveau de contamination actuel. Retrouver le virus, si possible.

— Et maintenant ?

— Échec de la mission. Ils vont griller toute la vallée.

— Comment ? Avec des F-16 ? Des bombes de B-52 ?

— Un Sentinel. Une bombe thermobarique aussi grosse qu'un bus. Zone d'impact aussi étendue que celle d'une bombe H. Elle va exploser au-dessus de la vallée et tout incinérer dans un rayon de trois kilomètres. Aussi intense que le soleil, elle va transformer le sable en verre.

— Bordel, grommela Amanda.

— La suppression va vous briser tous les os du corps, et la chaleur vous réduira en cendres.

— Ça va, j'ai compris. On a combien de temps devant nous ?

— À vue de nez, à peu près quatre ou cinq heures. L'avion a dû décoller au lever du soleil depuis les Émirats. Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps.

Lucy lui tendit le téléphone.

— Appelle ton patron et dis-lui d'annuler le raid.

Gaunt secoua la tête.

— Il ne m'écouterà pas.

Lucy balança l'appareil sur une table et se retourna vers Voss.

— Gaunt vient de dire que vous aviez conclu un marché.

Avant de lui répondre, Voss alla chercher la valise du missile dans la remorque. Il la déposa à leurs pieds.

— Tu l'as dit toi-même, finit-il par rétorquer. On est vieux, usés jusqu'à la corde. C'est notre dernière guerre, et on pourrait repartir avec une poignée de dollars en échange de l'or. Mais le virus... Le virus sera notre vraie porte de sortie. On n'aura qu'à le vendre pour toucher le jackpot.

Lucy dégaina son pistolet et enfonça le canon dans l'oreille de Gaunt.

— T'as oublié Toon ? Cet enculé l'a descendu d'une balle dans la tête.

— Toon était mon meilleur pote, rétorqua Voss. Il aurait franchi les portes de l'enfer pour n'importe lequel d'entre nous. S'il était encore parmi nous, il choisirait la deuxième option. Il voudrait partir d'ici en homme riche. Qu'on quitte cette vallée avec un avantage.

— Jabril est d'avis que cette saloperie doit être détruite. Je suis assez d'accord avec lui.

Lucy se pencha, tira sur les loquets de la valise et souleva le couvercle. Elle délogea le cylindre en verre de son lit de styromousse. Son visage était baigné de la lueur bleue.

— Réfléchis, insista Voss. Tu tiens vraiment à passer le reste de tes jours avec un sac sur les épaules ? À le trimballer d'une putain de guerre à une autre ? Ce litre de liquide vaut des millions, des dizaines de millions. Avec ça, on pourrait s'offrir une nouvelle vie.

Aller où on voudra, être qui on voudra. Tout ce qu'on a à faire c'est d'amener ce truc jusqu'à Bagdad.

Lucy caressa le verre.

— En plus, on parle du gouvernement des États-Unis d'Amérique, poursuit-il. Les gentils. Ils veulent seulement étudier cette bestiole dans un labo quelque part. Ils ne l'utiliseraient jamais. Ils ne voudraient pas éradiquer des villes avec ce truc. Bordel, pour ce qu'on en sait, ils vont peut-être le bidouiller et trouver un remède pour le cancer.

Elle secoua la tête.

— Je ne fais pas confiance aux gouvernements, quels qu'ils soient. J'ai vu trop de gens bien mourir sans raison.

Elle replaça le cylindre à sa place.

— On va détruire le virus.

Voss dégaina son pistolet et le braqua sur Lucy.

— Je ne peux pas te laisser faire, patron. Je ne peux pas.

Lucy se releva lentement.

— Déconne pas, Voss. Prends une minute et réfléchis.

— Je prends le virus. Vous pouvez me suivre, ou rester ici.

Amanda releva son fusil. Voss lui tira une balle dans la cuisse sans hésiter. Elle tomba par terre, cramponnée à sa jambe, la main déjà poisseuse de sang.

— Jetez vos armes, fit-il. Toutes les deux. Jetez tout.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— On a finalement mis la main sur un gros morceau. Je ne vais pas vous laisser y foutre le feu.

Les couteaux et les fusils tombèrent sur les lattes avec fracas.

Le fusil d'assaut de Lucy reposait sur une table à proximité. La main de celle-ci était prise de petits coups secs, comme si se jeter dessus la démangeait.

Voss visa la tête d'Amanda.

— Essaie juste pour voir, et je lui crève ses jolis yeux, à ta copine.

AMANDA CLAUDIQUAIT LE long du chemin de fer. Elle était appuyée sur Lucy pour s'aider à avancer.



— Tout ira bien, ma chérie, murmura Lucy. Il faut juste garder la tête froide.

— Avancez, intima Voss.

Ils passèrent devant des chariots à minerai et des wagons couverts.

Gaunt marchait à hauteur de Voss. Ses mains étaient toujours attachées.

— Tu vas me libérer, dis ?

— Peut-être.

— Fais pas de connerie, le prévint Gaunt. Je sais comment démarrer cette locomotive. Sans moi, tu n'iras nulle part.

Voss donna de petits coups du canon dans le dos de Lucy.

— Là. Le long du mur.

Un pilier en bois, aussi massif qu'un poteau télégraphique, supportait une poutre au plafond. Il força Lucy et Amanda à l'enlacer et leur ligota les poignets avec des Serflex.

La lumière des ampoules du tunnel clignota et vacilla un instant. Le générateur commençait à manquer de jus.

— Je t'ai sauvé la vie combien de fois au juste ? demanda Lucy, le défiant de la regarder en face. Penses-y bien. Combien de fois ?

Il s'assura que les liens étaient bien serrés.

— Désolé, patron. Je ne veux pas mourir pauvre.

Un coup de feu retentit. Un sifflement fendit l'air. Un projectile de pistolet toucha un chariot de minerai dans une gerbe d'étincelles.

Gaunt et Voss se réfugièrent derrière un wagon ; Lucy et Amanda glissèrent au pied du poteau et essayèrent de se couvrir la tête.

Jabril avait tiré depuis les profondeurs de la caverne. Voss riposta. Une nouvelle salve résonna le long du tunnel. Des balles percutèrent le fragile plafond de calcaire, provoquant la chute de petits cailloux et d'un nuage de poussière. Un ricochet atteignit le pilier de bois. Lucy, sous une pluie d'éclats de bois, essaya de ronger le plastique du Serflex qui lui liait les poignets.

Voss tira au hasard dans les ténèbres, puis il fonça vers la locomotive, accompagné de Gaunt.

Lucy attendit que le bruit de leurs pas cède la place au silence.

— Jabril ! cria-t-elle alors. Par ici !

Lucy s'étira afin de voir la jambe blessée d'Amanda. Le tissu de camouflage de son treillis et ses *desert boots* étaient imbibés de sang.

— Tu t'en sors ? demanda-t-elle.

— Pas tellement, répondit Amanda.

Son visage était blanc comme craie.

— L'artère n'a pas été touchée, mais il va falloir rafistoler ce trou.

Le tousotement de la locomotive leur parvint en écho depuis l'autre bout du tunnel.

Le moteur diesel tournait dans le vide et essayait d'embrayer.

— Et voilà pour notre transport.

LA CABINE. GAUNT tendit les mains vers Voss.

— Allez, fais pas le con. Libère-moi, bordel.

— Ferme-la et conduis-moi ce maudit train.

Gaunt étudia les cadrans. Il tapota une jauge.

— Le réservoir est presque vide.

— Alors à quoi ça sert d'être à bord, dis-moi ?

— J'en ai déjà parlé avec Koell. Ce train était mon plan B pour quitter la vallée si les hélicos devenaient HS. Koell disait qu'un camion-citerne faisait partie du convoi là-dehors. Il paraît qu'il transportait du diesel pour la locomotive.

— Il a sans doute sauté avec le reste. Il doit être bon pour la casse, ton camion.

— J'ai vu qu'il en restait quelques-uns d'intacts parmi les épaves. Il faut absolument aller vérifier pour en avoir le cœur net. C'est pas le moment de faire ta fillette ; Koell est peut-être prêt à abandonner l'opération, mais il a certainement encore accès à une caisse noire bourrée de fric. On lui demanderait vingt, trente millions de dollars non marqués qu'il n'en aurait rien à foutre. Il n'hésiterait pas une seule seconde. Ça fait dix ans qu'il court après ce virus, probablement au point d'en rêver la nuit, alors si on se pointe à Bagdad avec, il sera prêt à conclure un marché. Il suffira de lui envoyer une photo par téléphone pour le faire saliver. On pourrait faire l'échange dans le parking souterrain de l'*Al-Rasheed*. Imagine, mon pote : prendre un vol militaire pour Vandenberg avec un fourre-tout rempli de pognon. Ça te plaît ? D'ici quelques jours, toi

et moi on pourrait être sur une plage de Californie avec les palmiers et les filles, avec plus d'argent qu'il nous sera jamais possible de dépenser. Tout ce qu'il nous faut, c'est prendre nos couilles à deux mains et survivre aux prochaines heures. Trouver le camion et siphonner de l'essence.

Les lumières du tunnel clignotèrent.

— Le générateur va bientôt être à sec, commenta Gaunt.

— Fais-nous partir d'ici.

— Allez, bon sang, libère-moi.

Voss déploya la lame de son cran d'arrêt, coupa le Serflex et poussa Gaunt vers le tableau électrique.

— Au travail.

Gaunt ouvrit le panneau. Il appuya sur un interrupteur rouge marqué MOTEUR D'ENTRAÎNEMENT.

Les pompes d'alimentation s'enclenchèrent et les injecteurs se remplirent.

Les batteries passèrent en mode DÉMARRAGE. Un bruit sourd, puis un second. Les grands cylindres du moteur démarrèrent et se mirent à chauffer. Le grondement se mua en rugissement.

— Ouais, poupée ! cria Gaunt alors que l'ampoule au plafond et le pupitre de conduite s'illuminaient.

Un nuage noir d'émanations de diesel commença à polluer l'air de la cabine.

— Ferme cette putain de porte.

Gaunt s'exécuta, puis alla s'asseoir derrière la console. Il relâcha le frein automatique et poussa le manipulateur de traction en position MARCHE 1. Les aiguilles des ampèremètres tressautèrent avant de commencer à se redresser. Il relâcha alors le frein indépendant et poussa le manipulateur plus avant. La structure de métal fut prise de secousses et émit des crisements stridents. La locomotive se mit en branle d'un coup sec en vomissant des jets de vapeur noire par ses cheminées latérales. Derrière, les wagons claquèrent et commencèrent à rouler.

Voss se pencha par-dessus l'épaule de Gaunt afin d'appuyer sur l'interrupteur PHARE AVANT. Un cône de lumière éblouissant inonda alors la gueule du tunnel, illuminant la barricade de poutres et de planches qui encombraient la voie.

— Accroche-toi !

La locomotive défonça la barrière, pulvérisa les planches et envoya rouler les barils d'essence hors du chemin. Elle émergea à la lumière du jour, tel un titan couvert de rouille. Un mastodonte de deux cent cinquante tonnes maculé de poussière.

Un soldat se dressait au beau milieu des rails. Il fut fauché par la lame, aspiré en dessous de cette dernière, avant d'être réduit en charpie par les roues en acier.

L'engin se fraya un chemin entre les parois de l'étroit canyon en poussant un rugissement pachydermique amplifié par les hautes falaises.

\* \* \*

— VOUS DEVEZ ABSOLUMENT récupérer le virus, fit Jabril. (Il sortit la lame de son canif et trancha les liens d'Amanda et de Lucy.) C'est votre responsabilité, à présent. Vos vies ne sont que considérations secondaires. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Il doit être détruit à tout prix.

— Et toi ?

Jabril secoua la tête.

— Je suis trop vieux, trop fatigué. C'est votre combat, dorénavant.

Lucy le scruta de la tête aux pieds. Il avait effectivement l'air exténué. Usé jusqu'à la corde.

Amanda serra un bandana autour de sa cuisse blessée.

Aidé par la lampe torche de Lucy, Jabril fixa des pains d'explosif sur les poteaux avec de l'adhésif, puis il débobina une longueur de câble. Il écrasa des détonateurs dans le plastic et les relia à une boîte blanche marquée PONT-LEVIS.

— Un mécanisme de porte de garage automatique, expliqua-t-il. Notre équipe d'acquisitions en a fait livrer cinq mille depuis la Chine avant le début de la guerre ; nous savions que nous ne pourrions pas vaincre les Américains par des moyens conventionnels, alors nous nous sommes préparés pour la guérilla. (Il brandit une petite télécommande à infrarouge suspendue à un porte-clés.) Voilà le contacteur parfait pour une bombe artisanale.

Il tordit les fils de cuivre du mécanisme et les relia à une batterie

de moto quatorze volts.

— Ça y est. Le circuit de mise à feu est opérationnel.

Ils coururent tous les trois en direction de l'entrée de la mine.

Les planches et les poutres étaient éparpillées alentour. Un corps décharné gisait, disloqué et démembré, sur la voie ferrée.

Jabril les aida à dételer le quad. Lucy enfourcha le véhicule et démarra le moteur. Amanda s'assit derrière elle.

Jabril donna son pistolet à Lucy. Il extirpa la machette de Raphael de sa ceinture et la tendit à Amanda.

— Allez-y, leur dit-il alors. Partez d'ici.

Le quad fonça droit devant, ses pneus crachant une pluie de poussière dans son sillage.

UNE SILHOUETTE EN habit rouge rôdait entre les wagons couverts.

— Hé ! Hé, par ici ! lui cria Jabril.

Sa voix résonna à travers la mine.

Il sauta sur un wagon plat et s'empara d'un de ses feux à main. Il retira le capuchon. Une flamme rouge crépita aussitôt.

— Hé, vous là-bas !

Deux formes traînèrent les pieds hors des ténèbres et se dirigèrent vers lui.

— Voilà. C'est bien.

Jabril traversa trois wagons au pas de course avant de sauter sur la voie ferrée.

— Suivez-moi. Très bien.

Il s'enfonça plus profondément dans l'obscurité du tunnel. Les affreuses créatures en décomposition le poursuivirent en trébuchant.

Jabril jeta le feu à main. Celui-ci grésilla à ses pieds.

Il sortit la télécommande de sa poche.

— Venez, mes pauvres, murmura-t-il d'un ton las. Je pense que nous méritons tous un peu de sommeil.

Les infectés se traînaient vers lui, bras tendus. Il se prépara à appuyer sur le bouton.

— Il est temps de se réveiller de ce cauchemar.

Ses dernières secondes sur Terre auraient dû être un moment de grâce, où ses ultimes perceptions, pensées et souvenirs lui seraient apparus avec une extrême clarté. Mais il était trop épuisé. Il voulait mourir, tout simplement.

Des dents se plantèrent dans sa gorge. Il laissa échapper la télécommande et se tortilla pour se libérer. Il se retourna. Haq, la bouche pleine de sa chair.

Jabril tomba à genoux, la main plaquée contre la plaie. Le sang pulsait à gros bouillons entre ses doigts. Une tache luisante s'étendait sur l'épaule de son costume en lin.

Des mains avides l'empoignèrent. Il décocha des coups de pied à tout va sur les créatures qui se jetaient sur lui. Leurs ongles déchirèrent son costume et s'enfoncèrent dans sa peau. Un des prisonniers infectés se cassa les dents en essayant de ronger son crochet. Jabril parvint à se libérer. Il racla le gravier du bout des doigts en essayant d'attraper la télécommande. Il finit par saisir l'anneau du porte-clés grâce à la pointe de son crochet.

Les doigts ensanglantés de sa main gauche se refermèrent sur la télécommande.

Il appuya sur le bouton.

LES CHARGES DISSÉMINÉES dans les profondeurs des tunnels détonèrent. Les piliers en bois furent instantanément réduits en infimes éclats tourbillonnants, alors que les galeries étaient inondées de flammes, de poussière de roche et de gravats rebondissants.

Les piles de papiers qui jonchaient le sol de la réserve de munitions se flétrirent avant d'être carbonisées par la chaleur de la fournaise.

Les barils d'éthylène et de formaldéhyde amassés sous le *Spektr* explosèrent, propageant une mer de flammes à travers la caverne. L'orbiteur fut brièvement soulevé de son wagon plat, comme s'il s'apprêtait à effectuer un décollage à la verticale.

Le dôme de polyéthylène se ratatina en même temps que la structure d'échafaudages s'effondrait.

Les laboratoires modulaires furent éventrés par une série de violentes explosions avant d'être écrasés par un millier de tonnes de roche.

Le tunnel principal s'affaissa en une avalanche de calcaire qui pulvérisa les chariots de minerai et les wagons.

Jabril, ainsi que les soldats qui lui dévoraient la chair, vit son existence s'éteindre en une fraction de seconde de chaleur infernale.

## CARBURANT

**G**AUNT TIRA LE manipulateur de traction et actionna le frein. Le train ralentit, puis s'arrêta ; le moteur poussa un dernier soupir avant de se taire. Ils étaient juste à l'entrée du ravin, à l'endroit où les hautes parois du canyon s'ouvraient sur le vaste bassin de la vallée.

Voss se tint sur la passerelle de la locomotive. Il vit dans l'étroit couloir du ravin, venant de la mine, une énorme vague de fumée et de débris déferler dans leur direction.

Il réintégra la cabine et ferma la porte coulissante. Le train fut aussitôt englouti par un épais nuage de poussière qui masqua le paysage.

— Jabril a appuyé sur le bouton, fit Voss. Peut-être qu'il voulait faire s'effondrer le canyon sur nos tronches.

— On dirait que tes potes ont disparu, commenta Gaunt. Reste plus que toi et moi, maintenant.

Le nuage se dissipa lentement, laissant filtrer les rayons du soleil à travers les grains de poussière.

Gaunt sortit des jumelles de son sac à dos et scruta la vallée depuis la fenêtre latérale de la cabine. Il sonda le convoi carbonisé et les ruines austères de la citadelle.

— Je n'aime pas ça, fit Voss. Il reste encore beaucoup de ces salopards dans les parages. Ils se tiennent tranquilles pour l'instant, mais il suffirait d'un rien pour les exciter. Un nid de guêpes qui ne demande qu'à se faire secouer.

— Tu préfères traverser ce désert sous une chaleur de cinquante degrés ? Pas moi. Jabril a réussi, mais il a eu de la veine. On va rentrer à la maison à bord de cet engin. Suffit juste d'aller pomper un peu d'essence dans le réservoir.

Ils entendirent le grésillement étouffé d'une radio. Voss sortit le



téléphone satellite de son sac et monta le volume.

Une voix à l'accent américain :

— *Reçu, Vol de l'Ange. Nous voyons votre position. Maintenez une altitude de cinq mille huit cents mètres.*

— Qui c'est ? demanda Voss.

— C'est une fréquence cryptée. Ce doit être l'avion qui fonce sur nous. On peut espionner ses échanges radio. Il est en train de longer la côte saoudienne, et il demande la permission de passer au-dessus du groupe aéronaval américain déployé dans le golfe d'Oman.

— T'es sûr de ne pas pouvoir leur faire entendre raison ?

— Ces mecs de la CIA n'en ont rien à foutre. Ils suivent les ordres, point barre. Pour eux, on n'est que des mercenaires sans valeur, des pions sacrificiables. On leur est parfaitement inutiles, alors ils n'hésiteront pas à nous larguer leur bombe dessus. D'ailleurs, ils doivent jubiler à l'idée de prouver à leurs supérieurs qu'ils sont idéologiquement purs, qu'ils sont loyaux à la cause.

— Il faut que j'essaie, dit Voss en appuyant sur le bouton de transmission. Avion en approche, vous me recevez, à vous ? *Vol de l'Ange*, vous m'entendez ?

Pas de réponse.

— Oublie, fit Gaunt. Ils ne répondront pas.

— *Vol de l'Ange*, ici l'équipe de reconnaissance Bravo Bravo Lima Deux. Il y a des hommes sur le terrain. Vous me recevez, à vous ? Ne bombardez pas ce site. Il y a des hommes sur le terrain nécessitant assistance immédiate. Ceci est une requête d'évacuation. Répondez.

Pas de réponse.

— On a combien de temps ?

— Deux, trois heures maximum, fit Gaunt. Ils utilisent de vieux avions-cargos moisis pour une ou deux missions, puis ils les revendent à des ferrailleurs. Le genre d'avion qui n'attirera pas l'attention s'il atterrit sur le taxiway d'un aéroport du tiers-monde. Des engins russes, ou encore des bimoteurs Provider. Ils vont survoler lentement la côte saoudienne, puis ils vont couper en direction du sud de l'Irak. Je dis qu'on se donne deux heures pour réapprovisionner le train ; après ça, on se tire d'ici, à pied s'il le faut. Parce que si on reste, on va rôtir sur place.

Ils quittèrent la cabine et sautèrent par-dessus la mâchoire

d'attelage qui reliait la locomotive à la voiture Pullman.

Ils pénétrèrent à l'intérieur du salon majestueux couvert de toiles d'araignées de Saddam. Leurs bottes soulevèrent la poussière qui s'était logée dans un tapis persan.

Voss vida le sac à dos de Lucy sur un vieux bureau en acajou, fissuré et gauchi par l'air torride du désert.

Des grenades et des chargeurs.

Gaunt inséra un chargeur de trente munitions dans le puits de son fusil d'assaut, et en glissa une poignée d'autres dans les poches de sa veste.

Voss glissa des cartouches dans son fusil et tira la pompe. Il regarda par la fenêtre.

— C'est bon. Allons-y.

Voss ouvrit la porte du wagon d'un coup de pied. Ils bondirent du train et coururent vers le convoi.

Ils ralentirent la cadence au fur et à mesure qu'ils progressaient sur le terrain dégagé. Une fois les rangées de véhicules calcinés atteintes, ils les longèrent avec prudence en pointant leurs canons de gauche à droite.

— Le camion devrait être mastoc, dit Gaunt. Un dix-roues.

Voss jeta un coup d'œil à sa montre. Il essuya le cadran maculé de poussière avec son pouce : sept heures trente. Cela faisait moins de vingt-quatre heures qu'ils étaient dans le désert. Il avait l'impression que ça faisait une décennie.

Ils avancèrent au hasard parmi l'allée d'épaves incendiées : des berlines affaissées, des transporteurs ayant perdu leurs chenilles et des camions réduits à l'état de châssis squelettiques.

Leurs bottes écrasèrent des éclats de pare-brise. Les ossements noircis craquaient comme des brindilles.

Voss s'arrêta net.

— Bordel, qu'est-ce que c'est que ça ?

Il eut un mouvement de recul pour s'éloigner d'un bus enlisé dans le sable. Émergeant de sous le véhicule, une série de bras fendaient l'air de mouvements frénétiques, alors que d'autres faisaient claquer leurs mains contre la carrosserie. Ces soldats avaient dû ramper sous le bus pendant l'échange de tirs et s'étaient fait écraser par son poids lorsque les pneus avaient éclaté. Ils avaient succombé à

l'infection, ensevelis sous la masse de dix tonnes, prisonniers entre la vie et la mort.

Il décrocha une de ses grenades.

— Laisse tomber, lui dit Gaunt. On n'a pas le temps. Qu'ils restent là.

Ils trouvèrent le camion-citerne coincé entre deux transporteurs brisés. Un vieux KrAZ russe couleur sable. Un épais bras de chargement – un tuyau de transfert muni d'un tube plongeur – était replié au sommet de son réservoir.

Voss examina la citerne. Elle était criblée de balles. Des taches d'essence imprégnaient le sable.

— Une seule balle traçante et c'était *game over*. On a eu de la chance que l'explosion ne l'ait pas envoyée à dix mètres dans les airs.

Il passa un doigt sur une traînée de liquide et le porta à son nez.

— T'es sûr que c'est pas du JP-8 ?

Gaunt secoua la tête.

— Non, c'est de l'essence pour locomotives. Il leur a fallu un réservoir plein pour faire le trajet jusqu'ici, et ils en avaient besoin d'un autre pour rentrer à la maison. C'est pour ça qu'ils ont emmené ce camion.

Voss tapa sur la citerne avec son poing. Bruit sourd.

— Elle est remplie aux trois quarts. Elle est intacte sous la ligne des impacts.

Gaunt alla vérifier la cabine. Carbonisée. Ne restaient plus des sièges que leurs ressorts. Le plastique du tableau de bord pendait en gouttelettes pétrifiées.

Le capot avait été éjecté. Le moteur était fichu.

— Le camion est foutu, fit Voss. Il roulera jamais.

— Attends. On va bien trouver un moyen de se démerder.

LE QUAD FONÇAIT à vive allure dans le ravin, cahotant sur le terrain accidenté. Lucy conduisait en suivant le chemin de fer. Elles roulaient dans le brouillard de poussière de roche éjecté de la mine.

Amanda tapota le dos de Lucy. Celle-ci stoppa le quad.

— Il faut me bander la jambe.

Amanda s'allongea sur le sol. Lucy lui fit un pansement avec du bandage Kerlix et lui administra une dose de morphine.

— Ça te branche ?

— Ça me botte.

— On doit sortir de cette putain de vallée, fit Lucy. Aller nous réfugier le plus loin possible dans le tunnel pour nous protéger de l'onde de choc et de la chaleur de l'explosion.

— Tu crois qu'on a combien de temps devant nous ?

— Deux heures maximum. Mieux vaut commencer à user nos pneus.

— Je ne pense pas pouvoir y arriver, dit Amanda.

— Arrête de dire des conneries.

— On fait quoi si ma jambe me lâche ? Comment je ferai pour traverser cette saloperie de désert dans ce cas-là ? Tu comptes me porter sur ton dos ?

— Si c'est nécessaire, oui. Je vais te ramener à la maison, ma chérie. J'ai tout perdu. Toon, Huang, Voss. Je ne vais pas te perdre toi aussi.

Sur les rails, un Garde républicain à la chair entrelacée de fibres métalliques déambulait vers elles.

— File-moi la machette, dit Lucy.

Elle s'avança vers le soldat.

Un béret rouge et des épaulettes. Un officier, avec un AK-47 qui pendait derrière son dos. Le métal suintait de ses pores.

Il se mit à grogner et tendit les bras vers sa gorge. Elle resta immobile alors qu'il titubait tout près d'elle et, sans crier gare, lui trancha un bras. Il tomba à genoux. Elle lui coupa la tête.

Se tenant au-dessus du corps, elle dit :

— Je m'attendais à voir beaucoup plus de ces salopards. Ils sont sans doute retournés à la citadelle pour hiberner, ou je ne sais quoi.

Elle détacha le fusil d'assaut. Un Tabuk, le clone grossier de l'AK-47 manufacturé pour l'armée irakienne, doté d'une crosse pliante. Elle tira le levier d'armement. Il fonctionnait mal, mais il pourrait encore tirer.

Lucy prit les chargeurs que le corps portait sur sa poitrine.

— Tu veux me donner le pistolet ? proposa Amanda.

— Plus tard, répondit Lucy.

Elle craignait qu'Amanda, redoutant de devenir un fardeau, ne se fasse sauter la cervelle.

Elles enfourchèrent le quad et reprirent leur route. Le bruit du moteur quatre temps résonna dans l'exiguïté du canyon.

Lucy négocia un virage, puis freina d'un coup sec. Le train était garé en haut de la pente.

— Pourquoi s'être arrêtés aussi tôt ? s'étonna Amanda. Ils sont déjà en panne d'essence ?

Elles descendirent du quad. Lucy chargea son AK-47, puis les deux femmes avancèrent prudemment, adossées à la paroi. Lucy gardait le canon pointé vers les vitres du wagon.

— File-moi un putain de flingue, s'impatienta Amanda.

Lucy lui lança le Makarov.

Elles longèrent lentement le train et rejoignirent la locomotive. Lucy grimpa à l'échelle, puis hissa Amanda sur la passerelle à ses côtés.

Elles encadrèrent la porte de la cabine ; Lucy poussa la porte avec son pied et se jeta à l'intérieur, fusil en joue.

La cabine était déserte.

— Ils ont pris la clé avec eux. Impossible de la faire démarrer.

Lucy aida Amanda à franchir la mâchoire d'attelage jusqu'au wagon.

Elles y trouvèrent des fusils, mais pas de chargeurs.

Amanda envoya valser d'un coup de pied un sac à dos vide.

— On dirait qu'ils sont partis avec la plupart des munitions.

Elle s'affala sur une chaise et massa sa jambe blessée.

— Il nous reste encore combien de morphine ?

— Deux doses, fit Lucy. Mieux vaut les garder pour plus tard, parce que si la plaie s'infecte, tu vas la sentir pour de vrai.

— Putain ce que j'ai envie de boire.

Lucy lui offrit sa gourde.

— Non, un vrai truc à boire. Une bière. J'arrête pas d'y penser : une bonne bière fraîche, avec la condensation qui ruisselle dessus et tout.

Amanda utilisa son cran d'arrêt pour couper le pansement croûté qui lui serrait la jambe. Elle ouvrit la trousse de soins de Huang. Elle enroula un bandage neuf autour de la cuisse et le maintint en place à l'aide d'un garrot tactique.

— Elle dit quoi, ta blessure ?

— Elle saigne encore un peu. Pas beaucoup. Ça ira, tant qu'elle ne s'infectera pas.

Amanda pressa des cachets de codéine hors de leur emballage d'aluminium et les avala avec une gorgée d'eau.

— Vas-y mollo avec les médocs, O.K. ?

Sur ce, Lucy ouvrit la valise du missile avec la pointe de sa botte.

Le cône de guidage du Hellfire et son propulseur à propergol étaient à leur place sur le lit de styromousse, mais là où aurait dû se trouver le cylindre, un espace vide.

— Gaunt a pris le virus. Il doit l'avoir sur lui.

Elle essuya la crasse qui recouvrait le vitrage, puis elle ajusta ses jumelles.

— Tu vois quelque chose ? lui demanda Amanda tout en s'éventant avec son Stetson.

Deux soldats à moitié décomposés trébuchèrent au niveau du grand propylée de la nécropole. Ils se traînèrent à quatre pattes hors de la citadelle antique, en direction des rangées de véhicules incendiés.

— Deux types infectés. On dirait qu'ils s'avancent vers le convoi.

Elle parcourut du regard les camions et les voitures calcinés.

— Là. Je les vois.

— Gaunt ?

— Et Voss.

Les deux hommes, en pleine discussion, gesticulaient.

— Ils sont en train d'examiner un camion-citerne.

— Voss est à moi, tu m'entends ? déclara Amanda. Je veux voir la tronche qu'il fera quand je vais appuyer sur la détente.

# LE VOL DE L'ANGE

## QUATRE CENT QUATRE-VINGTS KILOMÈTRES AVANT LA CIBLE

UN FAIRCHILD PROVIDER argenté bimoteur. Un avion-cargo, marqué des couleurs de la Croix-Rouge.

— Vol de l'Ange, *vous quittez notre espace. Maintenez le cap à deux-huit-cinq, à cinq mille huit cents mètres. Bonne chance.*

— Reçu, CTAQ. Deux-huit-cinq à cinq mille huit cents. Bonne journée à vous.

Jakub retira son casque de transmission et s'essuya le front et le cou avec un grand bandana. Il vérifia ensuite les cadrans de direction et d'altitude.

Jakub : un gros bonhomme portant un t-shirt de Motörhead.

Il regarda par la vitre du cockpit : au-delà du flou de rotation de l'hélice à tribord s'étendait, au nord, la masse bombardée de Bagdad. Des minarets et des cabanes crasseuses à perte de vue.

Une colonne de fumée noire s'élevait du vieux quartier. Une voiture piégée ou un feu de détritus, allez savoir.

— Regarde-moi ce trou à rats. Des putains de latrines géantes pleines de sable et de chiures d'âne. Tu sais quoi ? Je parie que si les chaînes de télé passaient autre chose que ces putains de soap-operas égyptiens à la con, la moitié des guerres qui sévissent dans le secteur s'arrêteraient net. Les gens ici ont rien dans leurs putains d'existences. Pas d'espoir, pas de binouze. Que dalle. Alors ils se comportent comme des chiens, qui n'ont rien d'autre à foutre que de se sauter à la gorge.

Pendant que l'autre parlait, Tomasz étudiait la carte. Le Désert de l'Ouest : une vaste étendue jaune dépourvue d'agglomérations et de reliefs. Ils pourraient atteindre leur cible sans prendre de détour.

Tomasz : un balèze moustachu aux bras couverts de swastikas et de tatouages des Nations aryennes.

Lui et Jakub étaient des ex-GROM, les fameuses « foudres » des forces spéciales polonaises. Recrutés par la CIA sept ans plus tôt, entraînés et endoctrinés à l'École Militaire des Amériques à Fort Benning. Cantonnés pendant sept ans dans le centre-ville de Columbus dans le cadre d'un programme d'immersion où on leur avait appris à parler en américains, à penser en américains. Ils effectuaient depuis peu des contrats payés à l'avance pour des opérations secrètes commanditées par le Bureau des Services Techniques. Des transports clandestins de prisonniers encagoulés et saucissonnés, destinés à être interrogés dans des centres obscurs de l'Europe de l'Est et d'Afrique du Nord.

Tomasz regarda sa montre.

— Combien de temps avant d'atteindre l'objectif ?

— Une heure, une heure et demie. Le retour va être plus rapide. Une fois qu'on aura largué le bébé, on gagnera environ trente nœuds.

Une unité de communications satellite avait été fixée au tableau de bord. Un instrument de haute technologie qui jurait avec les cadrans et les jauges antiques de l'appareil.

Une voix lointaine se fit entendre :

— *Avion en approche, vous me recevez, à vous ? Vol de l'Ange, vous m'entendez ?*

Jakub remit son casque et monta le volume.

— Vol de l'Ange, vous me recevez, à vous ?

— Et ça recommence, fit Jakub.

— C'est le même gars que tout à l'heure ?

— Non. Celui-là a un accent sud-africain. Il utilise notre fréquence et notre clé de cryptage. Ça doit pas être du pipeau.

— Vol de l'Ange, ici l'équipe de reconnaissance Bravo Bravo Lima Deux. Il y a des hommes sur le terrain. Vous me recevez, à vous ? Ne bombardez pas ce site. Il y a des hommes sur le terrain nécessitant assistance immédiate. Ceci est une requête d'évacuation. Répondez.

— On devrait prévenir Koell, fit Jakub. Lui dire qu'il y a des gens sur le site.

— Il n'en aura rien à foutre.



— On devrait quand même l'en informer.

— Fais pas ta chochette. Tu connais nos ordres, alors pilote l'avion et boucle-la.

— Ça ne me dit rien qui vaille, grommela Jakub. C'est pas correct.

Tomasz détacha son harnais.

— Je vais aller jeter un coup d'œil à notre passagère.

Il passa la porte de la cabine en baissant la tête. Il descendit la petite échelle en acier qui menait à la soute, un vaste espace de fret aux parois nervurées de poutrelles métalliques. Deux ampoules pendaient au plafond.

Il cligna des yeux, essayant de s'habituer à la pénombre de cette cave sans fenêtres.

Au centre de la soute trônait un énorme objet cylindrique recouvert d'une toile. Il faisait la taille d'une camionnette.

Tomasz chancela comme un marin traversant le pont d'un navire en haute mer. Il retira la bâche.

— C'est bientôt l'heure d'entrer en jeu, ma mignonne.

Une énorme bombe thermobarique. Douze tonnes de charge explosive.

Sur sa coque de métal noir était peint en blanc :

UNCHAINED MELODY

Tomasz tapota la surface d'acier.

— On va jouer de la jolie musique tous les deux.

## ALLER-RETOUR

UN GARDE RÉPUBLICAIN, gros à en péter les boutons de son uniforme, estropié des deux bras. Il tomba, et se releva avec peine. Il tituba entre les berlines brûlées.

Voss épaula son fusil à pompe et écarta les jambes.

— *Gaan fok jouself*, murmura-t-il en visant.

Le crâne du gros lard explosa. Éclaboussures de cervelle. Il s'effondra, la tête à moitié arrachée. Ses jambes pédalèrent comme s'il essayait de poursuivre son avancée, creusant des cercles dans le sable.

Gaunt regarda sa montre. Il balança un coup de pied contre un des moyeux calcinés du camion-citerne.

— Il faut le remorquer. L'atteler à quelque chose de gros et le traîner jusqu'à la locomotive.

Voss indiqua un point dans le ciel.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Au loin, un avion gris effectuait des cercles tel un vautour.

— C'est le drone dont je t'ai parlé. Les yeux dans le ciel de Koell. Il nous surveille ; il a le regard braqué sur nous depuis le début.

Voss retira sa veste et l'agita.

— Qu'est-ce que tu fous ? lui demanda Gaunt. Koell ne va pas nous envoyer la cavalerie en renfort. Il va plutôt nous filmer en train de crever et balancer la vidéo sur Internet.

Gaunt fixa le Predator et lui envoya un doigt d'honneur.

— Prends ça en infrarouge, sale fils de pute.

DEPUIS LA FENÊTRE du wagon, Lucy surveillait le drone à travers

ses jumelles. Le profil gris fantomatique d'un Predator. Un turboréacteur à double flux Rolls Royce sur l'empennage. Une tête aveugle, bulbeuse. L'engin faisait de grands cercles à haute altitude au-dessus de la vallée.

— Tu crois qu'il est là depuis notre arrivée ? demanda Amanda. Pendant combien de temps ces machins-là peuvent-ils rester dans les airs ? Penses-tu qu'il nous a suivis ces deux derniers jours ?

— Peut-être bien.

— Ça coûte combien une machine comme celle-là, selon toi ?

— L'équipement optique doit coûter trois à quatre millions à lui tout seul. Le reste n'est pas si cher. C'est un type dans une camionnette qui le pilote avec une manette derrière son écran.

— Tire-lui dessus.

— Il est trop haut. Autant lui lancer des cailloux.

Lucy reporta son attention sur le camion-citerne. Elle ajusta la mise au point de ses jumelles.

— Allez les gars, murmura-t-elle. Arrêtez de glander et faites bouger ce foutu camion.

GAUNT OUVRIT LE compartiment à outils situé au-dessus de l'aile arrière. Il y trouva des sangles de traction en toile jaune.

— C'est bon, voilà ce qu'on va faire, dit-il. On va chercher le fourgon blindé, on le sort du temple et on l'utilise pour remorquer le camion-citerne.

Fonçant tête baissée vers la citadelle, ils eurent tôt fait de franchir les tours de garde. Les deux hélicoptères fumaient encore dans la cour centrale. L'odeur âcre du plastique brûlé emplissait toujours l'air.

Ils passèrent devant les dômes, arches et colonnades titanesques en ruine, ainsi que devant les cours et les allées à moitié submergées par le sable.

Ils atteignirent l'ombre projetée par les colosses maléfiques qui flanquaient l'entrée du temple.

Ils pénétrèrent à l'intérieur du vaste bâtiment, où régnaient les ténèbres et la fraîcheur.

Un soldat gangréneux émergea de la pénombre. Une créature rachitique, momifiée, à la peau tannée comme du cuir. Des

arborescences métalliques lui déchiraient la chair, et ses vêtements pendaient en languettes maculées de sang séché. N'ayant plus d'yeux, il avançait à tâtons en heurtant les piliers, comme s'il s'orientait grâce à l'odeur des deux mercenaires. Bien qu'il fût à peine encore vivant, il n'en éprouvait pas moins le désir viscéral d'arracher et de déchirer. Une soif de chair insatiable, qui perdurait dans ses synapses comme des braises dans un feu de camp.

Gaunt assena un coup de pied à la créature qui tomba à la renverse. Il lui piétina la tête jusqu'à ce qu'elle éclate, puis il s'essuya la semelle sur le dallage, comme s'il se débarrassait d'une merde de chien.

— Continuons.

Ils coururent jusqu'au fourgon.

Voss plongea la main sous la batterie et déclencha le solénoïde du démarreur.

Allumage. Le grondement du moteur résonna sous le plafond voûté du temple. Le seul phare encore intact eut quelques clignotements avant de s'allumer pour de bon. Des grains de poussière dansèrent dans la lumière du faisceau.

Des soldats à moitié morts gisaient sur les marches de l'autel, surplombés par le gigantesque dieu-taureau à l'air méprisant. Ils se retournèrent lentement vers cette source de lumière soudaine, remuant maladroitement comme s'ils émergeaient d'un profond sommeil.

— Merde, s'exclama Voss. On se tire d'ici.

Ils se jetèrent dans la cabine du fourgon. Ils firent marche arrière en s'éloignant de l'autel, effectuèrent un virage serré, puis foncèrent vers l'entrée du temple et la lumière du jour.

Un soldat, dont les jambes avaient été fauchées à mi-cuisses, remontait la pente de l'allée processionnelle en rampant sur le ventre. De longues excroissances métalliques jaillissaient des os et de la chair de ses moignons en lambeaux. Il s'arrêta sur le seuil du temple, tendant le bras comme s'il tentait d'attraper le faisceau lumineux. Son torse fut écrasé par les pneus du fourgon blindé qui émergeait au soleil, ses côtes craquèrent sous les roues. Son crâne fut pulvérisé comme des éclats de verre sous un coup de talon.

Le camion descendit la pente de l'allée. Deux soldats en putréfaction au milieu du chemin tendirent les bras vers le véhicule. Percutés par le pare-buffle, ils furent réduits en bouillie sous le poids du fourgon.

Celui-ci parcourut les derniers mètres de pierres polies de l'allée cérémonielle et franchit la porte de la citadelle. Il s'engagea en cahotant sur le terrain sableux couvert de roches.

— Il reste le quart du réservoir, dit Gaunt en regardant le cadran du tableau de bord. Si on ne réussit pas à faire avancer la loco, on prendra ce camion pour sortir de la vallée. On mettra l'eau et les munitions à l'arrière. Ça nous permettra au moins de parcourir quelques kilomètres dans le désert avant de continuer à pied.

Ils atteignirent le convoi. Gaunt appuya alors sur la pédale et percuta la rangée de véhicules. Il força le passage parmi les voitures en faisant grincer les carrosseries et en arrachant les portières. Une Subaru bascula sur son flanc.

Ils parvinrent enfin à se garer devant le camion-citerne. Ils relièrent les deux véhicules avec les sangles.

— Raccourne-moi en marchant jusqu'au train, fit Gaunt. Garde ces salauds à distance pendant que je conduis.

Sur ce, il appuya sur l'accélérateur. Le fourgon avança lentement, étirant les sangles jusqu'à ce qu'elles se tendent en grinçant. Le moteur tournait à plein régime. En donnant plusieurs coups d'accélérateur, Gaunt parvint à libérer le camion-citerne.

Montant la garde, Voss grimpa sur le capot d'une Lincoln brûlée. Une rangée d'automobiles, pare-chocs contre pare-chocs. Il sauta de toit en toit, en suivant la cadence du camion-citerne.

Il escalada le blindage boursoufflé d'un transporteur de troupes. Un soldat se tortillait pour s'extraire de la trappe d'une tourelle, un masque de tumeurs entrelacées en guise de visage. Voss lui assena un violent coup de pied à la tête, lui brisant net la nuque. La créature s'affaissa mollement, puis glissa dans l'obscurité du véhicule.

D'autres mains avides surgirent des écoutilles grandes ouvertes, tâtonnant l'air comme des araignées. Des têtes squelettiques firent claquer leurs mâchoires d'un air féroce.

Voss tira sur la goupille d'une grenade à fragmentation et la balança à l'intérieur du transporteur. Il entendit la bombe rebondir puis rouler dans un cliquetis métallique. Il bondit loin du véhicule.

Déflagration étouffée. Des jets de fumée jaillirent des écoutilles et des conduits d'aération. La carapace du transporteur résonna comme un gong ; le bruit se répercuta contre les hautes parois de la vallée, et ne se tut qu'après un long moment.

— COMMENT TU TE sens ? demanda Lucy.

— Ça va, répondit Amanda en se massant la jambe. Je suis défoncée à la codéine.

Le soleil, maintenant haut dans le ciel, lacérait toute la vallée de ses rayons cruels. Il régnait à l'intérieur du wagon une chaleur de fournaise.

Les deux femmes observaient les camions qui tanguaient sur le terrain accidenté, avançant vers la locomotive. Malgré la distance, elles pouvaient entendre les efforts du moteur. Les deux véhicules soulevaient un épais nuage de poussière.

Amanda leva les yeux vers le drone.

— Ils savent qu'on est dans cette vallée. Quelqu'un à Bagdad nous observe de près, jusqu'à la racine des cheveux, jusqu'au dernier pore. Il joue avec nous, comme un gamin qui fait cramer des fourmis avec une loupe.

— Ils veulent nous voir crever. On en sait trop. Cette opération est une plaie ouverte qu'ils espèrent refermer et cautériser. Dès qu'on rentre à Bagdad, on prend nos faux papiers et on détruit nos plaques, nos cartes de crédit et tout ce qui porte nos noms. On prend nos affaires au *Rasheed* et on disparaît.

— La vache, s'exclama Amanda. Regarde. La citadelle.

Lucy s'empara de ses jumelles et ajusta la mise au point. Des soldats à demi-morts chancelaient et rampaient hors des portes de la citadelle. Une armée spectrale qui se traînait vaille que vaille sur le terrain brûlé par le soleil.

— Nom de Dieu. Le bataillon de Jabril qui vient se joindre à la fête. On dirait bien qu'ils ont été alertés par le bruit du moteur. Ils sont une cinquantaine, peut-être soixante à venir vers nous. Ils avancent lentement, mais ils arriveront bien assez tôt.

— Il nous reste combien de munitions ?

— Cinq ou six cartouches dans la kalachnikov et une moitié de chargeur dans le pistolet.

— Laissons Gaunt et Voss brancher le tuyau, fit Amanda. Après, on pompe l'essence nous-mêmes et on dégage de cette foutue vallée.

## BRANCHEMENT

UN FAIBLE GRÉSILLEMENT radio. Le téléphone satellite reposait sur une table.

— *Reçu. Remontez et maintenez la trajectoire à un-huit-zéro.*

Lucy saisit l'appareil.

— Il doit être positionné sur un canal sécurisé, dit Amanda.

— Allô ? Allô ? Vous m'entendez ? Ici Lucy Whyte. Il y a des citoyens anglais et américains situés sur votre cible. Vous me recevez ?

Pas de réponse.

— Il y a des membres du personnel blessés sur le site qui nécessitent une évacuation urgente, à vous.

Pas de réponse.

— Allô ? Appareil en approche, vous me recevez ?

— Tu crois qu'ils peuvent nous entendre ? lui demanda Amanda.

— J'en suis certaine.

— C'est pas croyable. Ils vont nous buter. Ils vont larguer la bombe même s'ils savent qu'on est là.

— C'est un métier comme un autre.

Lucy mit sa main en visière pour se protéger les yeux du soleil et observa les deux véhicules en approche. Désormais plus qu'à une distance de deux cents mètres, ces derniers cahotaient sur le terrain lunaire, soulevant de hautes volutes de sable sur leur passage. Elle parvenait à entendre le moteur forcer.

Elle vit Gaunt dans la cabine, penché sur le volant.

Voss, tellement maculé de poussière qu'il paraissait pâle comme un fantôme, marchait à côté du fourgon. Il se retourna et administra

une série de tirs en pleine tête aux soldats qui suivaient de trop près la tranchée creusée par le camion-citerne endommagé.

Lucy porta l'écouteur de sa radio à son oreille.

— Comment va, Voss ?

— *Lucy. Nom de Dieu.*

Elle le vit tenter de déterminer sa position. Il regarda d'abord vers la locomotive, puis scruta les versants de la vallée.

— Je parie que tu croyais qu'on s'était fait ensevelir avec Jabril.

— *C'était rien de personnel, patron.*

— T'es en terrain dégagé. Je pourrais te descendre en un battement de cils. T'es pile poil dans ma ligne de mire.

Il ne répondit pas.

— Alors ? T'as pas envie de survivre ?

— *Qu'est-ce que tu veux que je te dise, bokkie ?*

— Aide-nous à sortir de cette vallée, et peut-être que je te laisserai partir en vie. Gaunt peut nous entendre ? Est-ce qu'il porte son casque ?

— *Non.*

— Dès que vous avez branché le tuyau, on le descend.

— *On a besoin de Gaunt pour conduire la locomotive. On a besoin de lui vivant.*

— Qu'il aille se faire foutre. On se démerdera pour comprendre comment elle marche.

Et sur ce, elle retira l'oreillette.

— Tu comptes laisser partir Voss après ce qu'il nous a fait ? s'indigna Amanda.

— Commençons par nous enfuir de cette vallée. Une fois que ce sera fait, si tu veux le fumer, je ne te retiendrai pas.

LES CAMIONS ARRIVÈRENT à hauteur de la locomotive. Voss regarda par la fenêtre du wagon pour essayer de voir si Lucy et Amanda étaient cachées à l'intérieur.

Gaunt descendit de la cabine.

Voss escalada ensuite l'échelle de fer qui conduisait au sommet de



la citerne, puis il balança le bras de chargement en direction de la locomotive. Le tuyau de quinze centimètres de diamètre pendit comme la trompe d'un éléphant.

Gaunt l'attrapa et l'amena jusqu'à la passerelle. Il tira ensuite sur un loquet à anneau et souleva une section de grillage. Il dévissa le lourd bouchon du réservoir, saisit le tuyau qui se balançait à ses côtés et inséra le tube plongeur dans le goulot, avant de le verrouiller en position d'un mouvement sec. Il referma les attaches de sécurité pour fixer le système en place.

Voss s'accroupit alors au sommet du camion pour examiner la pompe. Une batterie Dynavolt de quatorze volts et un compresseur électrique à l'intérieur d'un grillage de protection. Il s'assura que les raccords étaient bien connectés, puis appuya sur un interrupteur. Un voyant vert s'alluma, la pompe se mit à bourdonner et le tuyau à trembler. Voss se pencha pour appuyer l'oreille sur ce dernier. Bruits d'écoulement à l'intérieur.

— C'est bon.

Voss descendit l'échelle pendant que Gaunt sautait de la locomotive. Ils se rejoignirent.

Gaunt fit alors un geste en direction du convoi. Les créatures, déformées par d'étranges protubérances, se frayaient un chemin entre les véhicules incendiés.

— Tu crois qu'on peut les tenir à distance ?

— Si on s'applique à tirer intelligemment. On vise la tête, et on ne gaspille aucune balle.

— O.K.

Gaunt alla récupérer son sac à dos plein de munitions dans la cabine du fourgon.

— Mieux vaut se mettre en position.

Il se dirigea vers le wagon. Voss ne bougea pas.

Gaunt mit la main sur la poignée de la portière.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Rien, fit Voss.

Gaunt sortit de sa poche la clé de la locomotive et la brandit devant lui.

— N'oublie pas. T'as encore besoin de moi. Si tu veux rentrer chez toi, si tu veux devenir riche, t'auras besoin de moi. Vivant.

Sur ce, il ouvrit la porte du wagon et se hissa à l'intérieur. Coup de feu. Un éclair illumina les fenêtres, comme un flash d'appareil photo. Gaunt fut projeté de la voiture et roula dans le sable.

Lucy et Amanda descendirent du wagon. Un filet de fumée s'élevait du canon de l'AK-47 tenu par la première.

Gaunt avait été touché à la hanche, juste en dessous de son gilet pare-balles. Il rampa péniblement en laissant derrière lui une traînée de sang absorbée par le sable. Il tendit le bras vers le bord du wagon et se mit lentement debout.

Lucy cueillit la clé de la locomotive et la glissa dans sa poche. Elle souleva le sac à dos abandonné à terre et se le passa sur l'épaule. Puis, elle pointa son arme sur Gaunt.

Celui-ci souleva le rabat d'une des poches à munitions de sa poitrine et en extirpa le cylindre du virus. Il le brandit au-dessus de sa tête.

— Essaie de tirer ! Ça te dit de voir ce qui va se passer si tu fais péter cette beauté ?

Il s'éloigna d'elle, glissant le long de la voiture en traînant la patte.

— Recule ! Recule, bordel !

Lucy baissa son arme.

— T'as nulle part où aller, Gaunt. Toute la vallée va bientôt cramer.

Plutôt que de l'écouter, Gaunt se releva et entreprit de franchir la distance qui le séparait de la paroi de la vallée en boitant, cylindre en main.

Amanda fit quelques pas en avant mais Lucy la retint.

— Laisse-le, fit cette dernière. C'est mieux comme ça. Qu'il se pisse dessus jusqu'à ce que la bombe soit larguée.

— Et le virus ?

— Que les flammes s'en chargent.

Elles le regardèrent atteindre la pente rocheuse, poisseux de sueur et de sang, traînant sa jambe inutile.

— Il peut tenir combien de temps comme ça ? s'enquit Amanda.

Lucy haussa les épaules.

— J'ai vu des talibans survivre une journée entière avec les tripes

qui leur pendaient du bide.

Gaunt entama la montée. Derrière lui, un soldat cadavérique se fraya un chemin à coups de griffes. Leurs doigts râtelèrent la poussière, et leurs bottes provoquaient des éboulis de cailloux.

— J'ai presque envie de le descendre pour lui faire une fleur.

— Non, rétorqua Lucy d'un ton sans appel. C'est de sa faute s'il en est arrivé là.

Une main squelettique lui empoigna la cheville. Il poussa un long gémissement suraigu de fillette. Il essaya de se libérer en donnant des coups de pied.

La créature parvint à lui attraper les jambes. Elle lui planta ses doigts et ses dents dans la blessure qu'il avait à la hanche, comme si elle était directement attirée par l'odeur du sang.

Avec une pierre, Gaunt frappa le mort-vivant à la tête, mais il était désormais trop faible pour lui fracasser le crâne.

Ils dévalèrent la pente dans un glissement de cailloux. À la fin de leur chute, le soldat parvint à plaquer la poitrine de Gaunt au sol et lui déchira l'épaule et la nuque.

— *Adiós*, salopard, murmura Lucy.

Elle se retourna en ignorant les cris stridents qui résonnaient dans toute la vallée. Elle braqua son regard sur Voss.

— Combien de temps pour remplir le réservoir ?

— À peu près deux heures. On pompe entre cent trente et cent cinquante litres à la minute.

— On n'a pas le temps. Attendons une heure, puis on détache le tuyau et on se tire. La loco nous fera parcourir une bonne distance. La moitié du chemin, si on a de la veine. Après ça, on marchera.

— C'est bon, acquiesça Voss.

— Si tu veux qu'on te laisse en vie, t'as intérêt à le mériter. Commence déjà par monter sur le toit de ce wagon et couvre-nous les fesses. Il faut tenir ces saloperies à l'écart le plus longtemps possible.

Sans dire un mot, Voss passa un fusil en bandoulière et escalada une échelle en fer jusqu'au sommet de la voiture. Il s'assit jambes croisées sur la tôle brûlante.

— Et fais gaffe où tu tires, lui cria Lucy. Si tu balances une balle traçante dans la citerne, tu vas tous nous faire sauter.

Voss rabaissa la visière de sa casquette de base-ball afin de se protéger des rayons impitoyables du soleil. Il inséra l'écouteur de sa radio dans son oreille.

— Ces bâtards se rassemblent en masse. Ils sortent de la citadelle et viennent droit sur nous. On dirait bien qu'on a botté dans le nid de frelons, ma parole.

La voix de Lucy :

— *Alors on tient le fort aussi longtemps qu'on pourra, et après on fiche le camp fissa.*

— On ferait mieux de partir tout de suite. D'où je suis, je peux en voir des douzaines qui se baladent le long du convoi. Ils ne tarderont pas à nous atteindre.

— *On doit garder notre calme. Chaque minute supplémentaire équivaut à plus d'essence dans le réservoir. Ça nous rapprochera considérablement de la maison.*

Voss but une lampée de sa gourde, puis il retira sa casquette pour s'éponger le front.

— Quel putain d'endroit pourri, nom de Dieu.

LUCY VIDA LE contenu du sac de Gaunt. Des couteaux ainsi que des chargeurs de fusil et de pistolet s'éparpillèrent.

— De retour aux affaires, s'exclama Amanda avec satisfaction.

Elles glissèrent les couteaux dans les étuis de leurs ceintures. Elles insérèrent des chargeurs neufs dans les Glockes, qu'elles calèrent ensuite dans leurs holsters, avant de mettre dans les poches de munitions qu'elles portaient sur la poitrine des chargeurs STANAG. Elles gardèrent chacune un de ces derniers pour recharger leurs fusils, tirèrent les leviers d'armement, et chambrèrent une cartouche.

— Ça te branche ?

— Ça me botte !

Elles fracassèrent des vitres pour se mettre en position. Amanda déplaça une chaise Queen Anne sous la fenêtre et y déposa le SAW. Lucy, quant à elle, tira deux chaises jusqu'à son poste. Elle s'assit sur la première en déposant son fusil sur le rebord, canon à l'extérieur, et empila les chargeurs STANAG sur la seconde à ses côtés.

Elles pointèrent les armes vers le convoi, dans l'attente d'une ouverture leur permettant de fusiller des soldats.

— ...*Reçu*, Papa Un. *Maintenez le cap à seize...*

Lucy sortit une carte et la déplia d'un coup sec.

— *Papa Un*. C'est le code du CTAQ pour l'Aéroport de Bagdad.

— Merde, vociféra Amanda. Je n'aurais pas cru qu'ils avaient déjà atteint la côte.

— Si j'en crois ma carte, ça fait environ quatre cent quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau. Un avion-cargo avec une charge lourde à son bord, ils doivent voler à cent cinquante, deux cents nœuds. Ligne directe, pas d'obstacle. Je pense qu'ils seront au-dessus de nos têtes dans quatre-vingt-dix minutes.

— On aura déjà de la chance de survivre jusque-là, fit Amanda en jetant un regard vers le convoi.

Des dizaines de soldats se faufilaient entre les véhicules.

Lucy ajusta ses jumelles. Des infectés s'extirpaient des tourelles des transporteurs, d'autres rampaient de sous les camions, et d'autres encore s'extrayaient des coffres des voitures calcinées.

— On est en train d'attirer une sacrée foule.

Ce fut à ce moment qu'une section de terrain vague se mit à bouger devant le convoi : la croûte de sable semblait se gonfler et onduler. Des mains squelettiques surgirent de la poussière ; des douzaines de créatures nues, à moitié disséquées, étaient en train de se hisser jusqu'à la surface baignée de soleil.

— Mon Dieu, murmura Lucy. Une sorte de fosse commune. Les soldats se dressèrent, empêtrés dans leurs linceuls. Leurs peaux avaient été rongées par la chaux, leurs cages thoraciques maintenues ouvertes par des fils, leurs cuirs chevelus pelés, et leurs crânes transpercés par des forets.

L'armée cadavérique se mit en branle et avança lentement vers la locomotive.

— Bon Dieu de merde, jura Amanda entre ses dents.

Lucy pointa son fusil dans leur direction et Amanda plaqua la crosse du SAW contre son épaule. Elles ouvrirent le feu. Les bouches de leurs canons crachèrent des flammes en rugissant.

# LE VOL DE L'ANGE

## CENT SOIXANTE KILOMÈTRES AVANT LA CIBLE

**T**OMASZ DESCENDIT L'ÉCHELLE qui menait du cockpit à la soute. Entre les poutres, la paroi criblée par les tirs avait été rafistolée comme les voiles d'un vieux navire.

À l'extérieur de l'avion, on pouvait encore discerner l'insigne du 302<sup>nd</sup> Airlift Wing sur son fuselage ; malgré le fait que la peinture de la porte avait été décapée depuis longtemps, l'aluminium en avait tout de même conservé la trace, à l'instar d'un vieux tatouage à demi effacé. Un vestige des heures de gloire de l'appareil ; à l'époque, aussitôt sorti de l'usine Fairchild, on l'avait envoyé à Biên Hòa pour effectuer des missions de défoliation le long des rives du Mékong. Il s'était fait cabosser par des armes légères alors qu'il rasait la cime des arbres, occupé à disséminer de l'agent orange sur la canopée de la jungle.

Cette mission-ci serait sa dernière. Dès lors que le Provider reviendrait à la base de Charjah, on lui attribuerait un nouveau numéro de matricule et, ainsi, une nouvelle identité. Peut-être allait-il être expédié en Thaïlande ou aux Philippines, ou encore être désossé et recyclé. Il était même possible qu'il finisse ses jours comme bar de plage, enguirlandé de hautparleurs et d'ampoules multicolores. Allez savoir.

*Unchained Melody.*

Un énorme cylindre noir de plaques de métal rivetées, semblable à une chaudière de bateau.

Tomasz se servit d'une clé à molette pour dévisser une série de boulons afin de retirer un panneau latéral.

Il appuya sur une rangée d'interrupteurs. *Test batteries.* Témoin lumineux vert.

Il tira une *Pelicans* de sous un banc. À l'intérieur, quatre tiges de métal : les détonateurs.

Il retira les capsules de sécurité et inséra les tiges dans le système d'amorçage avant de les visser en place. La bombe était munie de quatre dispositifs de sécurité distincts : un baro-interrupteur, un détecteur de proximité radar, un capteur de pression hydrostatique et un minuteur. Chacun d'entre eux avait son propre bouton de mise en marche. *Test*. Des voyants verts s'allumèrent au-dessus de chacun des circuits.

Il régla l'altimètre mécanique pour que l'engin explose à deux cent soixante-dix mètres du sol.

Il prit ensuite les trois enveloppes brunes qui se trouvaient dans la pochette de la mallette et les déchira. Trois clés numérotées, qu'il inséra dans le système de mise à feu. Des DSA : Dispositifs de Sécurité et d'Armement. Trois verrous conçus pour empêcher la détonation prématurée de la bombe.

Pour finir, Tomasz inspecta les parachutes fixés à l'avant de cette dernière et rangés dans une enveloppe de toile. La poignée d'ouverture était clipsée à une corde de cent mètres.

Il retourna dans le cockpit.

— Tout est prêt ? lui demanda Jakub.

— Suffit plus que d'appuyer sur le bouton pour que ce soit l'heure du rock 'n' roll.

Une voix se fit entendre de la radio satellite. Une femme. Épuisée, désespérée.

— *Allô ? Allô ? Vous m'entendez ? Ici Lucy Whyte. Il y a des citoyens anglais et américains situés sur votre cible. Vous me recevez ?*

— J'aime pas ça, répéta Jakub. C'est une anglaise. Une chose est sûre, c'est pas une putain de bougnoule.

— *Il y a des membres du personnel blessés sur le site qui nécessitent une évacuation urgente, à vous.*

— Des mercenaires, rétorqua Tomasz. De la vermine sans patrie qui essaie de compromettre une opération militaire tout ce qu'il y a de plus légale.

— *Allô ? Appareil en approche, vous me recevez ?*

— N'y pense plus. Fais ton putain de boulot et amène cet avion au-dessus de la cible.

## PLAN B

LUCY ÉJECTA LE chargeur vide de son fusil et en inséra un neuf d'un coup sec. Elle but une gorgée d'eau de sa gourde avant de s'en verser sur la tête.

Deux soldats se trouvaient à cent mètres de distance. Elle leur tira dessus. Raté.

— Bordel.

Elle essuya la sueur qui lui piquait les yeux, visa et tira une seconde fois.

Amanda introduisit une autre bande de munitions dans le puits du chargeur du SAW et referma le clapet.

Le rideau déchiré qui entourait la fenêtre avait légèrement pris feu, à force d'être aspergé de flammèches crachées par la mitraillette. Amanda l'arracha et piétina les braises.

— Il reste de la codéine ? demanda-t-elle.

Lucy lui passa l'emballage d'aluminium.

Amanda avala un cachet, puis prit une rasade d'eau dans sa bouche qu'elle cracha sur le canon du SAW. Les gouttelettes pétillèrent sur le métal brûlant comme de la salive sur une plaque chaude.

Elle mâcha des boulettes de papier qu'elle se tortilla dans les oreilles.

Elle s'empara à nouveau du SAW et tira une salve. La violence du recul la faisait trembler de la tête aux pieds.

Les projectiles.50 propulsèrent en arrière une rangée de cinq soldats en approche. Les tirs leur déchiquetèrent la poitrine, leur sectionnèrent la colonne vertébrale, leur ouvrirent la tête en deux.

Certains d'entre eux tombèrent raides morts, les vêtements en feu. D'autres s'efforcèrent de se relever, provoquant l'affaissement de



leurs viscères dans le sable. Ceux-là continuèrent à avancer, leurs jambes désormais inutiles traînant derrière eux.

Une seconde rafale de mitrailleuse leur explosa le crâne pour de bon et les réduisit à l'état d'oripeaux et d'éclats d'os sanguinolents.

Amanda fit une brève pause pour retirer ses gants en Nomex et enrouler du ruban chirurgical sur son index devenu rouge vif.

Un bruit sourd. Elle retira les bouchons de ses oreilles. Un second.

— Merde ! Ils nous attaquent de tous les côtés ! Je crois qu'ils sont sous le train !

Une forme cadavérique prit appui sur le rebord de la fenêtre et tenta de se hisser à l'intérieur. Un crâne à vif dont la chair était ravagée par des protubérances de chrome luisantes. Amanda dégaina son couteau, et le lui enfonça profondément dans l'œil en tournant le poignet. La créature perdit prise, bascula en arrière et s'écrasa raide morte dans la poussière.

ACCROUPI SUR LE toit du wagon, Voss tirait sans relâche. Tout le terrain qui séparait le convoi de la locomotive était jonché de corps comme un champ de bataille.

Il avait épuisé six chargeurs de balles perforantes en carbure de tungstène. Il secoua sa main droite pour chasser une crampe et s'étira l'épaule.

D'autres créatures grouillaient toujours parmi les véhicules incendiés.

La voix de Lucy :

— *Ça fourmille de partout, comme un nuage d'insectes.*

Deux soldats rampèrent sur le toit de la voiture Pullman dans sa direction.

— Ces salopards chromés nous encerclent. Certains ont réussi à contourner notre ligne de tir et à atteindre le train. Il leur reste encore un brin d'intelligence à ces fumiers.

Il prit la peine de bien viser. Un tir entre les deux yeux pour chacun d'entre eux. Ils s'effondrèrent, glissèrent du toit bombé et atterrirent dans le sable.

— Bon. Fini les conneries.

Il dévala l'échelle et sauta au sol. Il alla ouvrir la porte du wagon et se jeta à l'intérieur.

— Ça va, vous deux ? demanda-t-il.

— Ça va, répondit froidement Amanda. T'inquiète pas pour nous.

Voss attrapa une cartouchière de grenades à fusil et se la passa sur l'épaule. Les munitions de 40 mm insérées dans des boucles en cuir ressemblaient à des cartouches de carabine éléphantesques.

Il bondit aussitôt de la voiture et courut sur le terrain dégagé en direction du convoi.

Lucy et Amanda le couvrirent. Des soldats chancelèrent vers Voss ; elles les fauchèrent d'une rafale qui fit voler en éclats leurs boîtes crâniennes.

Voss extirpa une grenade à tête dorée d'une des boucles de sa ceinture. Il la glissa dans le canon du lance-grenades greffé sous le fusil et le referma en un claquement sec.

Voss visa et appuya sur la détente. Bruit sourd ; sifflement du projectile. Les troupes en putréfaction furent réduites en charpie. Une pluie de gravats et de lambeaux de chair retomba en une série de sons mats.

Il poursuivit son avancée vers le convoi. Il enjamba le cratère et les membres encore fumants. Les soldats infectés s'amassaient autour des véhicules calcinés.

Voss avait grandi à Bloemfontein, dans une maison délabrée au jardin jonché de meubles décrépits. « Mets-y le feu », lui avait un jour dit son père en désignant le tas d'armoires et de chaises brisées dans l'arrière-cour. Il l'avait aspergé d'essence avant d'y lancer un torchon en flammes. Une nuée de rats s'était alors enfuie de la montagne de bois pendant que celle-ci prenait feu en dégageant beaucoup de fumée.

En voyant les soldats putréfiés s'agglutiner en essaim près des épaves carbonisées, il ne put s'empêcher de penser à une colonie de rats.

Il inséra une nouvelle grenade dans le canon et appuya sur la détente. Bruit sourd. Traînée de chaleur. Grondement de tonnerre. Éruption de sable et de fumée. Des berlines en flammes basculèrent sur le côté.

AMANDA INSÉRA UNE nouvelle bande de munitions dans le SAW et referma le clapet.

— Ça y est, c'est ma dernière chaîne. Deux cents balles, et c'est

fini.

— Alors fais en sorte de n'en gaspiller aucune, rétorqua Lucy.

Deux Gardes républicains à moitié dissous titubaient vers Voss. Des lamelles de peau pendaient mollement le long de leurs corps. Ils essayèrent de le serrer par la droite alors qu'il canardait le convoi, mais Amanda fit cracher du cuivre à son SAW avant qu'ils n'en aient eu le temps. Les deux infectés furent fauchés sur place, pulvérisés.

Bruit de verre brisé à proximité. Amanda retira les bouchons de ses oreilles.

— Merde ! Ils nous ont prises à revers ! Ils vont entrer !

Elle ouvrit la portière qui conduisait au deuxième wagon, la salle à manger. Une table de banquet, des chaises retournées. Une pièce de luxe, couverte de toiles d'araignées, laissée à l'abandon.

Une silhouette couverte de pourriture se glissait à l'intérieur. L'infecté se hissait par le rebord de la fenêtre, se déchirant les vêtements et la chair sur les éclats de verre tranchants.

D'autres soldats s'amoncelaient à l'extérieur de la voiture. Ils tapaient des poings contre les vitres qui commençaient à se fissurer.

Amanda attrapa le SAW. Elle se passa la bretelle sur l'épaule et souleva la mitrailleuse, puis alla se planter sur le seuil de la porte du wagon-restaurant.

La chose humanoïde s'écroula sur le plancher et se releva péniblement. Ses bras étaient des masses informes hérissées d'épines métalliques.

Elle aperçut Amanda et siffla comme un serpent.

Celle-ci planta fermement ses pieds au sol et appuya sur la détente. La mitrailleuse cracha un jet de cuivre fumant. Le soldat, éventré, déchiqueté, fut projeté en arrière, percuta la boiserie et glissa par terre. Une nouvelle salve lui réduisit la tête à néant.

Les fenêtres volèrent en éclats au même moment. Trois Gardes républicains grimpèrent sur les rebords ; Amanda ouvrit le feu, les pulvérisant en plein élan, les éjectant du train.

Le SAW était à sec. Elle détacha la bretelle et jeta l'arme encore fumante à ses pieds. Elle dégaina son Glock et sortit du wagon à reculons en bottant dans des étuis cuivrés noircis. Le plancher était tapissé de douilles.

— Tu les as eus ? lui cria Lucy.

— D'autres vont suivre. On ne peut pas couvrir les deux wagons. Il faut barricader la porte.

Amanda renversa le bureau d'acajou sur le côté et le poussa jusqu'à la portière au fond de la voiture.

Depuis sa fenêtre, Lucy ouvrit le feu sur des soldats qui approchaient à l'est. Ils tombèrent raides morts sous les impacts des balles qui leur traversèrent la tête.

Elle secoua sa main pour éloigner la crampe qui se faisait sentir, puis elle inséra sèchement un nouveau chargeur dans sa kalachnikov.

— File-moi un coup de main ! lui cria Amanda, alors qu'elle faisait glisser une lourde commode vers la portière.

Lucy déposa son arme, poussa le meuble de tout son poids et l'aida à le plaquer contre la barricade.

VOSS CONTINUAIT À bombarder le convoi. Les camions et les jeeps étaient projetés dans les airs, accompagnés d'éruptions de poussière et de flammes. Chaque détonation était suivie du tambourinement paresseux de shrapnels virevoltants atterrissant sur le sable. Des portières, des hayons de coffres, des ressorts de sièges et des essieux gisaient éparpillés en nombre.

La Garde républicaine convergeait de toute part vers lui. Voss ne s'en rendait pas compte, mais il risquait d'être encerclé par la horde qui se refermait sur lui.

Lucy et Amanda le couvraient du mieux qu'elles pouvaient, descendant les infectés d'une succession de balles en pleine tête.

Puis survint le cliquetis de l'homme mort : le chargeur de Lucy était vide. Elle l'éjecta et réalisa que sa ceinture de munitions était vide elle aussi. Elle fut forcée d'aller puiser dans la réserve que constituait le sac à dos.

Elle cria dans le micro :

— Voss ! Hé, Voss !

Pas de réponse.

— Voss, trou du cul ! Repli ! On va bientôt être à sec !

Elle s'aperçut que l'oreillette de celui-ci pendait le long de sa veste.

— Qu'est-ce qu'il fout, ce connard ? s'exclama Amanda. Il va se

faire étripper !

— Continue à le couvrir du mieux que tu peux, fit Lucy.

Puis, elle inséra le chargeur dans son fusil d'assaut, tira le levier d'armement, visa, et tira.

VOSS REGARDA UN groupe de Gardes républicains forcer la porte arrière d'un transporteur et émerger de la pénombre. Il visa, puis balança une grenade à l'intérieur. Des jets de flammes jaillirent de chaque évent et écrouille, éjectant du même coup les soldats en une pluie de membres en flammes.

Il vérifia la cartouchière qui lui pendait à l'épaule. Plus de grenades. Il battit en retraite, reculant lentement vers le train, en chargeant une fusée éclairante à pointe rouge dans le lance-grenades.

Trois êtres décharnés se rapprochaient de lui. Il visa et tira sur celui du milieu ; ce dernier chancela comme s'il avait reçu un coup de poing dans le ventre, la fusée plantée en plein thorax. Elle s'alluma en un long jet bleu de magnésium en combustion alors que l'infecté pivotait sur lui-même. Les uniformes des trois soldats prirent feu, comme s'ils avaient été arrosés d'essence. Ils tombèrent à genoux l'un après l'autre ; trois colonnes de feu. Ils s'effondrèrent bientôt, leurs chairs cuisant lentement, à la merci de flammes bleues.

Voss chargea une nouvelle fusée dans le lance-grenades et referma le canon.

Deux hommes, fusionnés comme des siamois, se faufilaient entre les épaves incendiées. Peut-être avaient-ils été coincés côte à côte sous un camion, ou s'étaient-ils réfugiés dans le coffre d'une berline, quand l'infection parasitaire avait commencé à se propager. Quoi qu'il en soit, des carcinomes métalliques leur étaient sortis de la chair pour souder ensemble les deux Gardes républicains.

Voss leva son arme.

Une main lui agrippa alors la cheville. Il baissa les yeux, hébété. Un cadavre pourrissant se hissait lentement du sable, le corps ruisselant de poussière. Une chose horrible, aveugle et à moitié dissoute, régurgitée par la terre. Elle avait la chair rongée par la chaux, et ses lambeaux de peau pendaient jusqu'au sol d'une façon grotesque.

Voss tomba à la renverse. Il se démena pour libérer sa jambe. La

goule montrant les dents, il chercha désespérément à viser avec son arme.

Une deuxième créature tout aussi gangrenée émergea de la croûte de sable derrière lui. Une main squelettique se referma sur son visage.

Voss s'étouffa alors que sa tête était ramenée de force vers l'arrière. La puanteur de la décomposition avancée lui envahit le cerveau. Il essayait de s'extirper de cette étreinte lorsqu'une morsure au mollet le fit hurler de douleur.

Il redressa vivement la tête malgré les griffes qui l'empoignaient, sacrifiant quelques touffes de cheveux dans l'action. Il baissa les yeux vers le revenant qui lui serrait fermement la jambe. Ce dernier, la gueule ruisselante de sang, cracha un morceau de chair. Voss parvint alors à faire feu avec le lance-grenades ; la fusée éclairante lui défonça la mâchoire et alla se loger dans sa gorge. Voss roula sur le côté au moment où la tête de la créature explosait dans un scintillant feu d'artifice rouge.

LUCY TRAÎNA VOSS jusqu'au wagon et claqua violemment la porte derrière eux. Elle balaya les chargeurs vides éparpillés sur la chaise pour qu'il puisse s'y asseoir. Il avait le visage livide.

Lucy dégaina son couteau pour lui cisailer le pantalon. Elle examina la blessure : une profonde morsure.

Elle se tourna vers Amanda.

— Passe-moi la veste de Gaunt.

— Pour quoi faire ?

— On n'a plus de pansements.

— Qu'il aille se faire mettre !

— Allez. File-moi cette putain de veste.

Amanda, à contrecœur, souleva le vêtement du dossier de la chaise et le tendit à Lucy.

Celle-ci déchira la couture de nylon et découpa le tissu en lanières. Elle enfila ensuite des gants en latex, sortit le Zippo de Raphael de sa poche et tint la lame au-dessus de la flamme.

— Mords la bretelle de ton flingue, dit-elle à Voss.

— Ça n'a pas empêché Huang d'y passer. Cette merde est une peine de mort.

— Fais-le quand même.

Voss détacha la bretelle et la croqua à pleines dents. Lucy lui souleva la jambe et la posa sur la chaise.

— Tiens-la, intima-t-elle à Amanda.

Celle-ci s'exécuta.

— J'espère que ça va te faire mal, enculé.

Voss ferma les yeux et serra les poings.

Lucy découpa dans la chair avec la lame chauffée à blanc ; Voss hurla en arquant le dos, alors qu'Amanda luttait pour maintenir la jambe en place.

Lucy creusa tout autour de la morsure, puis elle pinça le morceau de ses doigts gantés et le jeta par la fenêtre. Les soldats infectés se jetèrent sur le bout de muscle saupoudré de sable et se battirent pour l'avoir.

Elle boucha la plaie avec des tampons et la pansa avec des languettes de satin. Elle sortit ensuite de sa poche un petit tube de morphine. Elle ôta le bouchon, planta l'aiguille dans la cuisse de Voss.

— Qu'est-ce que tu fous ? protesta Amanda. Tu gaspilles notre dernière putain de dose sur cet enfoiré ?

— Surveille la fenêtre et couvre-nous.

— Quelle journée de merde, gémit Voss.

— On a agi vite, le rassura Lucy. On a peut-être réussi à stopper l'infection.

Il secoua la tête.

— On sait tous les deux comment ça va se finir.

— Eh bien, tant que tu es encore capable de presser la gâchette, j'en ai rien à foutre.

Un soldat cadavérique entreprit de grimper à l'intérieur par la fenêtre. Amanda leva son fusil et appuya sur la détente. *Clic*. Elle le saisit par le canon sans attendre, comme une batte de base-ball, et frappa la créature à la tête. La crosse en plastique lui fracassa le crâne.

Elle examina le chargeur.

— Ça y est. Je suis à sec.

Elle jeta le fusil de côté, sortit la machette et hacha une rangée de

doigts agrippés au rebord de la fenêtre.

— *Beaucoup* hostiles<sup>1</sup>. C'est l'heure de détacher les wagons et de décamper.

Grésillement radio.

Lucy s'empara du téléphone satellite.

— *Reçu, Carnaval. Altitude à quatre mille cinq cents mètres, direction deux-neuf-cinq. Environ vingt minutes avant la cible.*

— Foutons le camp d'ici au plus vite.

---

<sup>1</sup> En français dans le texte ; expression souvent utilisée pendant la guerre du Vietnam, ancienne colonie française, pour signifier que l'ennemi en face est trop nombreux. (NdT)



## VOSS

LUCY OUVRIT LA porte extérieure du wagon et fut immédiatement forcée de reculer : l'armée maléfique, massée sur le seuil, essaya de l'étreindre, de lui déchirer les jambes et les chevilles et de grimper à l'intérieur. Une horde grouillante et frémissante de chairs en putréfaction qui exhalait une odeur épouvantable.

— Couvre-moi ! cria-t-elle à l'intention d'Amanda. Je dois aller éteindre la pompe !

Sur ce, elle arrosa la foule d'une rafale de balles dans la tête. Elle sauta à terre et se retrouva entourée d'une meute grotesque de soldats mutants vacillant sur leurs jambes. Le métal suintait de leurs plaies comme s'ils saignaient des larmes de chrome.

Ils s'apprêtèrent à se jeter sur elle, un cercle de pattes toutes griffes dehors. Elle passa en mode automatique et ouvrit le feu, tournant sur elle-même à hauteur de leurs têtes ; la déferlante les éradiqua en un instant, projetant une tempête de fragments de crânes et de tissus cérébraux dans son sillage.

Elle se précipita vers le camion-citerne. Un soldat cadavérique lui barra le passage ; elle lui éclata le crâne à coups de crosse et, dès qu'il se fut effondré dans le sable, elle lui piétina la tête avec frénésie.

Elle atteignit l'échelle. Elle laissa son fusil pendre à son épaule et entama l'ascension. Des mains squelettiques lui saisirent les pieds et la tirèrent vers le bas. Elle se débattit et lutta de toutes ses forces alors qu'on l'entraînait sous le camion. Prise au piège sous le châssis, elle n'en décocha pas moins de violents coups de pied sur les gueules qui tentaient de la mordre tout en grognant. Les deux soldats essayèrent de lui griffer les jambes. Incapable de relâcher la bretelle de son fusil, elle parvint toutefois à dégainer son Glock et à faire feu entre ses pieds.

Libérée, elle roula hors de l'ombre. Des corps émaciés se dressaient autour d'elle. Des mains encroûtées de sang séché

plongèrent vers elle.

Coups de feu depuis le wagon. Percutés en pleine tête, trois mutants s'effondrèrent sur Lucy, la clouant sur place.

Elle dut se tordre en tous sens pour s'extirper de sous les cadavres nauséabonds. Elle attrapa le fusil qui reposait sur le sable et battit en retraite vers la voiture. Amanda apparut sur le seuil, main tendue. Elle hissa Lucy à l'intérieur et claqua la porte.

Toujours allongée par terre, Lucy s'examina soigneusement. Elle se palpa de la tête aux pieds, à la recherche de traces de sang et de déchirures dans ses vêtements.

— Je pense que je n'ai rien, finit-elle par dire. Je n'ai pas réussi à aller jusqu'à la pompe.

Elle se redressa et balaya le sable sur son fusil.

Des poings se mirent à marteler le côté du wagon. Un long battement régulier, comme une pluie diluvienne s'abattant sur un toit de tôle. Des ongles grattaient furieusement les parois laquées de la voiture.

— On doit décrocher ce maudit tuyau, fit Amanda. L'un d'entre nous doit grimper sur la citerne et éteindre la pompe, parce que si on se casse alors que la loco est en train de siphonner l'essence, on va tous mourir incinérés.

— Vas-y, s'exclama Lucy en indiquant la porte d'un air exaspéré, après toi.

La barricade qui bloquait l'accès au deuxième wagon se mit à trembler sous la force des coups. Les meubles secoués crissaient et grinçaient. Le bureau obstruant le passage commença à glisser.

— Il y en a un tas dans l'autre voiture, dit Voss. Ils ont dû faire la queue pour entrer par la fenêtre.

Lucy se releva. Voss était posté à ses côtés, chancelant sur sa jambe blessée.

— Il te reste des cartouches ?

Voss en glissa cinq dans son fusil à pompe.

— Mes dernières.

— Alors autant en faire bon usage.

Lucy décrocha une grenade à fragmentation de ses sangles. Elle tira sur la goupille.

— O.K. À mon signal.

Elle fit un geste de la tête.

Amanda et Voss appuyèrent leurs épaules contre le bureau et la commode renversés et les poussèrent de côté.

Trois soldats trébuchèrent alors de l'embrasure et tombèrent à genoux. Voss s'avança, actionna la pompe de son fusil et leur fit sauter la cervelle.

Lucy jeta un coup d'œil par la porte. Des infectés s'amassaient dans le wagon-restaurant, se hissant par les fenêtres fracassées.

Elle relâcha le levier de sûreté de la grenade avant de la balancer au fond de la voiture. La grenade rebondit sous une banquette et roula entre une paire de bottes couvertes de poussière et de moisissures.

— À terre ! cria Lucy.

Ils plongèrent tous loin de la porte en se couvrant la tête.

Une explosion assourdie, suivie d'un jet de flammes et de poussière.

Ils se relevèrent et contemplèrent l'ampleur du carnage. Les éclats de la table, de la banquette et des chaises qui jonchaient la pièce étaient recouverts de viscères.

Un unique soldat, gisant parmi les décombres, luttait pour tenter de se relever.

— Laissez-le, ordonna Lucy. On n'a pas le temps.

Mais Amanda l'ignora. Elle dégagea les débris avec son pied et porta un violent coup de machette qui fendit la tête de l'infecté en deux.

Ils reconstruisirent la barricade en empilant des éléments du mobilier devant la porte, puis ils balancèrent les corps décapités hors du train.

Une nouvelle vague de soldats escalada les fenêtres. Amanda visa les têtes avec son Glock.

Voss épuisa sa dernière cartouche. Il jeta son arme de côté et ramassa son fusil d'assaut.

Ils entendirent soudain du bois en train de craquer. Amanda tira un tapis persan moisi et le mit de côté ; au même moment, un poing défonça le plancher au centre du wagon, faisant exploser le parquet. Des mains griffues avaient à peine agrippé les lattes brisées afin

d'élargir l'ouverture, qu'une chose squelettique grimaçante s'y tordait déjà pour grimper à l'intérieur. Elle aperçut Amanda et siffla comme un serpent. Celle-ci décapita la créature d'un coup de machette qui envoya rouler la tête sur les planches. Amanda saisit cette dernière par les cheveux et la balança par la fenêtre.

Lucy renversa une table massive et la glissa par-dessus le trou. Elle déposa le coffre du missile sur la table pour ajouter du poids.

— Sortez vos grenades ! cria-t-elle.

Ils décrochèrent des grenades à fragmentation de leurs attaches et tirèrent sur les goupilles.

— Tenons-les à l'écart du camion-citerne. O.K. On compte à trois. Un, deux, trois !

Ils lancèrent les grenades par les fenêtres du wagon, puis se jetèrent par terre et se couvrirent la tête.

Une des goules regarda rouler une grenade à ses pieds, sa figure impassible momentanément affectée par la réminiscence et le doute.

Geyser de poussière et de morceaux de chair. Des membres s'éparpillèrent dans le sable. La viande et les os du soldat furent piétinés par ses frères d'armes qui s'amassaient autour du wagon pour le marteler de leurs poings.

L'air à l'intérieur était vicié par la fumée de combustion bleuâtre et l'arrière-goût amer de l'allumage chimique.

Ils entendirent, provenant du combiné du téléphone satellite :

— *Carnaval, ici Vol de l'Ange, répondez.*

— *Je vous écoute.*

— *Nous serons bientôt au-dessus de la cible.*

— *Reçu.*

— Il faut se tirer, cria Amanda. Tant pis pour le tuyau. On l'arrache et on tente notre chance. On n'a plus de munitions. On n'a plus le temps. Faut y aller.

Lucy distribua les derniers chargeurs. Amanda fouilla parmi les douilles éparpillées sur le plancher, à la recherche de cartouches pleines éjectées par les fusils lorsqu'ils s'étaient enrayés.

Ils chargèrent leurs armes.

— Ça y est. Ce sont les dernières. Utilisez-les bien. On reprend la loco et on bouge.

Voss secoua les poches de munitions ; une ultime grenade 40 mm à tête dorée roula sur le parquet d'acajou. Il la cala dans sa poche et se tourna vers les deux femmes.

— Lucy. Mandy. Ce fut un plaisir.

Il fit volte-face et poussa la porte du wagon. Il se protégea les yeux de la lumière éblouissante ; une horde de créatures en putréfaction se tourna vers lui en chancelant. Elles tendirent les bras pour lui griffer les jambes.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel ? cria Lucy.

Voss épaula son fusil d'assaut et vida son chargeur en mode automatique. Il laissa tomber le boîtier vide et en glissa un neuf d'un coup de paume.

Il bondit du seuil pour atterrir sur le sable tapissé de cadavres. Des soldats horriblement déformés se resserraient sur lui de tous les côtés. Il leva son arme, et cracha un arc de feu en une rafale de quatre secondes qui déchiqueta les torsos. La Garde républicaine fut violemment projetée en arrière.

Il laissa pendre son arme vide dans son dos et dégaina son Glock. La voie étant libre, il avança lentement vers le camionciterne, tout en administrant des tirs rapides dans la tête des créatures mutantes qui se jetaient sur lui.

Une fois le pistolet épuisé, Voss le saisit par le canon pour s'en servir en tant que gourdin. Il assena de violents coups qui écrasèrent les crânes comme l'aurait fait un marteau.

Un soldat lui laboura le visage, lui arrachant un bout de peau au-dessus du sourcil. Voss répondit d'un coup de tête brutal qui fit reculer la créature.

Il jeta alors le pistolet pour s'emparer de son couteau et l'enfoncer dans l'orbite du mort-vivant. Celui-ci tomba à la renverse, la lame coincée dans la figure.

Voss attrapa l'échelle et entama la montée. Des doigts crochus lui griffèrent les jambes et des mâchoires se refermèrent sur son mollet et sa cheville, déchirant le tissu comme la chair. Il gueula de douleur et de rage, et parvint à se libérer à force de coups de pied.

— Sales fils de putes !

Il se laissa rouler sur le sommet de la citerne et parvint à écraser le bouton d'arrêt rouge avec son poing. Le bourdonnement de la pompe à essence se tut.

Il se releva. Lucy était penchée à la fenêtre du wagon.

— Fais pas ça !

— Bonne chance, *bokkie*.

Voss boita jusqu'à l'extrémité du camion-citerne et bondit sur le fourgon blindé attendant. Il se glissa dans la cabine par la fenêtre.

Il avait le visage lacéré ; son sang lui coulait dans les yeux. Il l'essuya avec sa manche.

Il tourna la manivelle sur la portière pour remonter la vitre afin de bloquer les visages menaçants et les mains tâtonnantes.

Il reprit son souffle. Les horribles créatures s'amassaient autour du camion en grognant et en sifflant. Elles se pressaient contre la vitre en la maculant de bave et de pus.

Voss resta assis, comme recueilli, n'entendant plus rien que sa propre respiration haletante.

Il se pencha sous la colonne de direction et provoqua des étincelles avec les câbles de démarrage. Un grincement laborieux résonna dans la cabine, puis le moteur embraya et revint à la vie en grognant.

Voss appuya sur l'accélérateur. Le fourgon blindé fit une brusque embardée ; derrière, les sangles de traction se tendirent et le camion-citerne se mit en branle en oscillant.

Le bras de chargement fut arraché de la locomotive.

Les deux camions avançaient avec peine, cahotant sur le terrain accidenté et creusant de profonds sillons dans la poussière. Le tuyau traînait mollement dans le sable.

Soudain, le moteur cala en toussotant. Voss essaya de redémarrer le fourgon. Le moteur tournait à vide mais n'embrayait pas.

Il regarda dans un rétroviseur craquelé. Il s'était éloigné de la locomotive de quatre cents mètres. Un groupe de Gardes républicains s'étaient désintéressés du wagon assiégé et chancelaient maintenant vers les deux camions.

Une nuée de créatures squelettiques monstrueuses entourait la cabine. Voss restait assis, calme et immobile, alors que des pattes grotesques martelaient et griffaient le vitrage blindé autour de lui.

Un mutant se fraya un chemin parmi la foule. Il était vêtu d'un équipement de camouflage kaki maculé de sang et de crasse, et des éruptions de carcinomes menaçaient de déchirer son t-shirt des

Sisters of Mercy. Huang. Son visage était gonflé, ballonné, et ses bras hérissés de longues aiguilles.

Huang grimpa sur le capot du fourgon. Il grogna comme un animal et essaya de défoncer la vitre à coups de poing. Il se fracassa la main, mais s'acharna à marteler le pare-brise sans fléchir, l'éclaboussant de son sang.

Voss baissa la vitre de la portière et se tortilla pour sortir. Malgré les mains qui lui déchiraient les vêtements et tiraient sur la bretelle de son fusil, il parvint à s'extirper de la cabine.

Il grimpa sur le toit du fourgon et marcha jusqu'à l'arrière. Il bondit vers le camion-citerne et atterrit maladroitement sur le capot. Des mains griffues fouettaient l'air pour tenter de l'attraper, mais il réussit à monter au sommet de la cabine du KrAZ, puis il traversa la citerne.

— Venez me chercher, bande d'enculés ! beugla-t-il.

Il baissa les yeux sur la masse grouillante de soldats qui encerclaient le camion, les bras levés vers lui.

Voss essuya le sang qui lui ruisselait dans les yeux du revers de la main. Il sortit le sac de Red Man de sa poche et se fourra une portion de tabac dans la bouche.

Une des abominations squelettiques empoigna l'échelle et se mit à l'escalader, un échelon à la fois. Voss attendit que la créature atteigne le sommet avant de lui assener un coup de pied qui lui explosa la mâchoire.

— *Fok jou.*

Le soldat recracha ses dents en un long filet de bave avant de s'écrouler dans la foule.

Voss écrasa le bouton vert de la pompe avec son talon. Le tuyau sectionné se convulsa en régurgitant une giclée d'essence dans le sable, imbibant les bottes des infectés, et transforma en borborygmes le sol sous le camion-citerne.

Huang était en train de monter sur le véhicule. Il sauta d'abord sur le capot en s'aidant de l'épaisse aile, puis il grimpa sur la cabine pour arriver jusqu'au réservoir.

Il se tint devant Voss, le dos courbé comme un primate sur le point d'attaquer.

— Ça baigne, mon pote ? lui demanda Voss en insérant la cartouche explosive dans son lance-grenades.

Il referma le canon d'un claquement sec.

Huang émit alors un long grognement, grave et saccadé.

— Ouais, fit Voss. Moi aussi.

Il regarda pour une dernière fois le monde qui l'entourait.

— Ça a été une putain de longue journée, finit-il par dire.

Il pointa alors son arme entre ses deux pieds et tira dans la citerne.

Et le monde s'éteignit.



# LE VOL DE L'ANGE

## QUATRE-VINGTS KILOMÈTRES AVANT LA CIBLE

**T**OMASZ DESCENDIT DANS la soute afin d'inspecter la bombe une dernière fois. Le ronronnement régulier des turbopropulseurs Pratt & Whitney résonnait contre le fuselage.

Tomasz vérifia d'abord le dispositif de largage sur lequel reposait l'énorme engin thermobarique. Lorsque viendrait le moment de déployer la bombe, Jakub ramènerait le manche à balai vers lui, faisant ainsi se redresser le C123 ; *Unchained Melody* glisserait alors sur les rails graissés et serait éjectée de l'avion. La corde de cent mètres attachée au bout se déroulerait rapidement et déclencherait alors l'ouverture des parachutes. Jakub effectuerait aussitôt un virage serré en montée pour dégager de la zone. Il n'aurait que trente secondes avant que le détonateur barométrique ne provoque une onde de choc de l'ampleur de celle d'Hiroshima, une gigantesque bulle de surpression expansive qui risquait de balayer l'appareil en plein vol.

Tomasz regarda ensuite le panneau d'armement.

Sectionneur : éteint.

Sécurité principale : éteinte.

Il inséra une dernière clé dans le panneau d'amorçage et passa du mode « Sûr » au mode « Activer ». Des témoins rouges clignotèrent. La bombe, maintenant armée, émettait un signal d'alerte insistant.

Tomasz remit le panneau en place et revissa les vis papillon.

Il tira sur un levier mural, ce qui engendra un long gémissement de la part des vérins hydrauliques de la rampe de chargement. Une bourrasque rugissante s'engouffra dans la soute. Tomasz attrapa une courroie accrochée à la paroi pour ne pas perdre pied. Il vit le ciel bleu, puis il aperçut l'étendue du désert, à des centaines de mètres

en contrebass.

Il retourna au siège du copilote.

— On a reçu la confirmation ? demanda-t-il à Jakub.

— Koell vient de nous donner le feu vert.

— Parfait. Rock ‘n’ Roll, baby.

Il ouvrit son sac à dos. Thermos. Chips. *Hustler*. Il saisit une caméra vidéo. Il vérifia la batterie et retira le cache de la lentille.

— Tu comptes faire quoi avec ça ? s’étonna Jakub.

— Koell veut des images. Il veut voir la vallée cramer. Il dit qu’il veut voir par lui-même. Peut-être bien pour se branler dessus.

— Il y avait pas déjà un drone ?

— Il est sans doute rentré depuis longtemps : atterri, vidé de son carburant, désassemblé et ramené à la base. Koell ne veut surtout pas que les types assis sur leur cul dans la camionnette filment le feu d’artifice et envoient le fichier à leurs potes. L’opération est confidentielle.

Tomasz déplia la carte. Le vaste désert. Aucune ville ni village. Des lignes concentriques délimitaient les collines au nord et, parmi elles, une croix rouge indiquait la cible.

— Quelle distance avant l’objectif ?

— Environ quarante kilomètres, répondit Jakub. On est dans les temps.

Tomasz regarda par le cockpit. La longue crête des collines émergeait lentement de la brume de chaleur droit devant. Un paysage stérile, presque biblique.

— La voilà. La Vallée 403.

— C’est quoi, ça ? demanda Jakub en indiquant une longue trace noire qui montait vers le ciel. De la fumée ? Il y a une colonne de fumée qui s’élève de la vallée. Quelque chose est en train de cramer.

— Elle va cramer pour de vrai d’ici deux minutes, c’est moi qui te le dis.

— Je peux pas faire ça, mec, fit Jakub. Il y a des gens en bas. Des Yankees, des Britanniques, peu importe ; des gars à nous, quoi. On devrait leur donner le temps de déguerpir.

— Fais pas le con. C’est à nous de jouer, maintenant. C’est notre mission, alors tu voles tout droit et tu largues cette putain de

bombe. C'est tout ce que t'as à faire.

— Je... Je peux pas.

— Bordel, file-moi les commandes. Toi, tu filmes, pigé ? Prends cette saloperie de caméra et filme.

Tomasz boucla sa ceinture et s'empara du manche. Il vérifia la vitesse et l'altitude. Il poussa la manette et réduisit la poussée. L'avion décéléra et entama sa descente.

Une voix de femme par le téléphone satellite. Elle paraissait épuisée et désespérée.

— Vol de l'Ange, *vous me recevez, à vous ?* Vol de l'Ange, *vous m'entendez... ?*

Tomasz décrocha le combiné de son socle, l'éteignit et l'envoya valdinguer derrière lui.

— O.K., ça y est. Je descends à cinq mille mètres. Quatrevingts nœuds. C'est l'heure d'envoyer la purée ! Ça va péter sévère ! On va embraser le putain de ciel !

## COMPTE À REBOURS

— IL FAUT RETOURNER à la loco ! cria Lucy. C'est pire qu'Alamo par ici ! Repli !

Elles déverrouillèrent l'avant du wagon. Amanda ouvrit grand la porte ; deux Gardes républicains trébuchèrent à l'intérieur. Lucy épaula son arme et tira. Un trou net pour chacun, pile entre les deux yeux. L'arrière de leurs crânes vola en éclats. Elle fit rouler les cadavres avec son pied, puis bondit par-dessus la mâchoire d'attelage pour atterrir sur la plateforme arrière de la locomotive. En contrebas, des soldats se bousculèrent et tendirent les bras vers elle.

Un fantassin empoigna la rampe de la plate-forme et entreprit de s'y hisser. Lucy lui administra un violent coup de botte qui l'envoya valser jusque dans le sable.

Les soldats s'amassaient de plus en plus autour de la mâchoire d'attelage. Lucy en descendit quelques-uns en leur visant le front en criant :

— Saute !

Amanda s'élança vers la plate-forme. Elle atterrit, et se mit à hurler en étreignant sa jambe blessée. Lucy l'aida à claudiquer le long de la passerelle.

Une fois arrivée à hauteur du réservoir d'essence, Lucy s'agenouilla pour le reboucher.

Ce fut alors qu'elle aperçut un revenant rachitique accroupi sur le toit de la locomotive, courbé comme un vautour. La lorgnant méchamment, il s'apprêtait à fondre sur elle en crachant tel un fauve. Lucy lui tira dans la mâchoire avant qu'il n'en ait eu le temps. Une balle traçante lui emporta la mâchoire et lui fit sauter l'arrière du crâne en une pluie d'étincelles. Mort, il resta à moitié pendu dans le vide.

Lucy l'attrapa par le collet et le fit basculer par-dessus bord.

Elles franchirent la porte de la cabine restée grande ouverte. À l'intérieur, un soldat en décomposition était tapi dans la pénombre. Amanda lui fendit le crâne d'un coup de machette. Les deux femmes saisirent le cadavre et le lancèrent au-dessus de la rampe de la passerelle.

Des soldats avaient atteint la passerelle. Lucy leva prestement son arme et leur tira en plein visage. Le fusil d'assaut finit par émettre une série de cliquetis. Vide.

— Je suis à sec !

Elle jeta son arme.

Elles allèrent se réfugier dans la cabine et refermèrent la porte coulissante. D'autres soldats étaient montés sur le pont et s'agglutinaient maintenant devant la cabine. Lucy se débattit pour maintenir la porte close, alors que des mains ensanglantées tapaient contre la vitre et tentaient de forcer le passage à coups de griffes.

Son regard se perdit à travers le vitrage éclaboussé de sang. Une épaisse colonne de fumée noire s'élevait de la carcasse mutilée du camion-citerne. Au sud, par-delà la crête de la vallée, quelque chose approchait. Quelque chose de gros, quelque chose d'argenté. Un avion-cargo. Un énorme bimoteur.

Lucy fut alors submergée par un sentiment d'échec qui lui siphonna tout ce qui lui restait de forces. Elle avait attiré ses hommes dans le désert en leur promettant de l'or et, un par un, ils avaient péri dans cet endroit maudit. Elle s'était trouvée incapable de les ramener vivants chez eux.

— On est foutues.

Pendant ce temps, Amanda était plantée devant le pupitre de conduite.

Un soldat cadavérique était penché sur le capot de la locomotive. Il la dévisageait à travers le pare-brise, grognant, crachant, et assenait des coups de poing contre la vitre à tel point que ses mains n'étaient plus que bouillie sanguinolente.

Amanda faisait son possible pour ignorer le vacarme infernal qui l'entourait : le bruit écœurant des moignons écrasés contre le vitrage, les plaintes assourdies des Gardes républicains qui, affamés de chair fraîche, griffaient les fenêtres dehors sur la passerelle.

Elle se fit violence pour garder les idées claires et se concentrer sur le panneau de contrôle. Elle essaya de comprendre dans quel

ordre elle devait actionner les commandes.

Elle examina le tableau électrique. Une rangée de témoins lumineux verts. Tous les interrupteurs étaient allumés.

*Tu vas mourir*, lui souffla une voix insidieuse dans un coin de sa tête. *Tu vas mourir dévorée par les flammes. Tu passes tes derniers instants à regarder tes mains appuyer sur des boutons et à tourner des cadrans.*

*C'est des conneries*, s'interposa une seconde voix. *Ne te laisse pas terrasser par ce fatalisme de merde. Bats-toi pour survivre.*

Elle était si exténuée qu'elle avait l'impression d'être soûle. Elle se frotta les yeux et reporta son attention sur les contrôles.

Elle relâcha le frein.

Elle poussa le levier d'inversion en position « Avant ».

Elle glissa le manipulateur de traction de la position « Arrêt » à « Marche ».

Le turbocompresseur se mit à rugir. Embardée. La locomotive se mit timidement à avancer.

MARCHE 2.

Les aiguilles des ampèremètres se redressèrent brusquement. La locomotive se mit à accélérer et prit rapidement de la vitesse.

Amanda fut alors prise de vertige et s'effondra. Elle regarda sa jambe. Du sang frais bouillonnait à travers son pansement. Elle plongea la main dans sa poche pour en extirper le dernier tube de morphine qu'il lui restait.

Lucy n'avait pas cessé de se battre pour maintenir la porte fermée. Des soldats horriblement déformés se massaient sur la passerelle. Elle parvint à ouvrir un coffre à outils avec son pied et à attraper une clé anglaise pour bloquer la poignée.

Elle regarda par la fenêtre. Elle se pencha pour observer le ciel et s'empara du téléphone satellite calé dans sa poche.

— *Vol de l'Ange*. Appareil en approche, vous me recevez ? Il y a des survivants sur le site. Ne larguez pas cette bombe. Je vous en prie, ne larguez pas la bombe. Il y a du personnel britannique et américain qui a besoin de secours, vous m'entendez ? Répondez !

Amanda se releva péniblement. Elle traversa la cabine en boitant pour aller rejoindre Lucy. Elles essayèrent la poussière qui salissait la vitre et observèrent l'avion ralentir et perdre de l'altitude. La

rampe de chargement était déployée.

— *Vol de l'Ange*, vous me recevez ? Vous m'entendez ? Allez, les gars !

L'avion-cargo reprit de l'altitude en s'inclinant.

— Dieu soit loué, s'exclama Amanda, ils ont annulé l'opération !

Un objet noir tomba de l'empennage de l'appareil. Un cylindre aussi gros qu'une camionnette. Trois parachutes rouge et blanc se déroulèrent, puis s'ouvrirent.

La bombe entama sa lente descente dans la vallée.

Lucy serra Amanda dans ses bras.

— Je suis désolée, ma chérie. Je suis vraiment désolée.

## DÉTONATION

LE FAIRCHILD EFFECTUA un virage serré à tribord, ses turbopropulseurs mis à rude épreuve pour porter l'avion loin du souffle de l'explosion.

La bombe thermodarique flotta dans les airs pendant exactement vingt-trois secondes. Le point de largage avait été calculé pour qu'elle explose directement au-dessus de la citadelle.

Certains soldats gisaient encore au cœur des ruines antiques, leur état de décomposition trop avancé les empêchant de se mouvoir. Disséminés parmi les décombres, ceux-ci s'efforcèrent de lever les yeux vers l'étrange objet qui dérivait dans le ciel bleu.

Deux cent soixante-quinze mètres. La bombe arriva au-dessus du toit de l'imposant temple central.

Le détonateur lié à l'altimètre diffusa son impulsion électrique.

Déflagration.

Le cœur explosif de l'engin fendit l'enveloppe de la bombe et déclencha la charge principale. Dix tonnes de H6, un puissant mélange de plastic RDX et de poudre d'aluminium.

Une lumière aveuglante, cataclysmique, jaillit alors au-dessus de la citadelle. Une onde de choc chatoyante dont l'expansion atteignait deux mille quatre cents mètres par seconde.

La pression dévastatrice aplatit littéralement le temple, dont le toit fut instantanément pulvérisé. Des blocs de granit déboulèrent dans la grande salle ; les piliers se détachèrent avant de s'écraser sur le dallage. Le dieu sinistre qui surplombait l'autel fut démoli par une vague de feu.

Le plancher de l'édifice s'effondra, et les chambres souterraines se retrouvèrent noyées dans les flammes. La chaleur de dix mille degrés liquéfia les boîtes remplies d'or. Les catacombes furent ensevelies sous un nombre incalculable de tonnes de débris.



La façade du temple se disloqua dans une cascade de pierres. Les hiéroglyphes furent effacés en un instant, et les gigantesques colosses au regard sardonique implosèrent dans une avalanche de gravats de granit.

Le souffle s'étendit dans toute l'enceinte de la citadelle. Un tsunami de flammes s'engouffra parmi les colonnades et les allées processionnelles, noircissant les dalles de pierre. Les piliers et les arches furent renversés comme de vulgaires cubes de construction, les murs et les dômes réduits en poussière, les remparts et les tours de garde renversés comme des fétus de paille.

La vague d'énergie infernale se rua dans la vallée. L'intense chaleur de l'explosion fit fondre le sable en verre.

Mitrillés par des éclats de pierres, les véhicules anéantis du convoi volèrent comme des jouets. Les châssis furent secoués par un maelström de débris.

Une horde de Gardes républicains, surprise sur le terrain baigné de soleil entre la locomotive et la citadelle, se retourna vers la tempête de feu en grognant. Le mur de flammes supersonique les happa de plein fouet. La chaleur de chalumeau leur grilla la peau jusqu'aux os en un instant.

L'intensité de la déflagration aspira l'air comme un ouragan. Des rivières de sable vitrifié furent tirées vers le haut pour se mêler au nuage de l'explosion. Les Gardes républicains furent arrachés de terre et propulsés dans les airs comme si le royaume des cieux les réclamait.

L'onde destructrice déferla dans le creux de la vallée en un cyclone de flammes impitoyable.

Le train pénétra dans le tunnel au moment même où la vague atteignait la paroi.

## DÉPART

LE TUNNEL. TÉNÉBRES soudaines et hurlements du moteur. La cabine était éclairée par une unique ampoule.

Une porte à l'arrière de la cabine était entrouverte. Lucy et Amanda se jetèrent à l'intérieur du compartiment moteur et claquèrent la porte derrière elles.

Impact.

Les flammes s'engouffrèrent dans le tunnel comme des eaux en crue et engloutirent le train. La vague de pression fit voler en éclats les dernières vitres encore intactes et inonda la salle de feu.

Lucy et Amanda étaient recroquevillées contre l'énorme générateur. Lucy se servit de son manteau long pour les protéger des flammes qui jaillissaient des bouches d'aération du plafond.

L'explosion était si tonitruante, si implacablement écrasante, qu'elle se mua en une étrange forme de silence.

LUCY RETIRA LE manteau qui se consumait lentement. Elle jeta un coup d'œil alentour. Le compartiment, envahi par la fumée, était faiblement éclairé par les témoins lumineux du générateur. La force motrice faisait vrombir ce dernier.

— Ça va ?

— Ouais, fit Amanda.

Elles se relevèrent et ouvrirent la porte.

L'intérieur de la cabine était noir comme du charbon. Le rembourrage de la chaise du conducteur crachait de la fumée. Une bouteille d'eau minérale fondue avait fusionné avec le tableau de bord. Le téléphone satellite n'était plus qu'un amas de circuits imprimés.

Rugissements du vent. Il n'y avait rien d'autre au-delà des

fenêtres que l'obscurité du tunnel.

Amanda inspecta le panneau de contrôle. Le pupitre était recouvert des éclats de verre des cadrans brisés.

— Cette loco est une sacrée coriace. Elle est amochée, mais ça ne l'empêchera pas de poursuivre sa course.

Lucy la rejoignit. Une boîte à outils bloquait le levier de frein. Le manipulateur de traction était maintenu en position « Vitesse 2 » avec une corde.

Le grondement sourd du turbomoteur faisait vibrer toute la cabine.

Lucy regarda la carte.

— On devrait sortir du tunnel d'ici quelques minutes. Après, ce sera la traversée du désert en ligne droite.

Amanda s'appuya contre le mur. Elle se laissa glisser par terre et resta assise, la tête dans les mains. Lucy lui tendit sa gourde et l'aida à la siphonner jusqu'à la dernière goutte.

La porte coulissante de la cabine était entrouverte ; un Garde républicain était coincé dans l'embrasure, la peau et les muscles crépitant sous une flamme bleue vacillante. Il puait la viande cuite.

Lucy ouvrit la porte en entier et balança le cadavre pardessus bord d'un coup de pied.

— Je reviens.

— Tu vas où ? s'enquit Amanda.

— M'assurer qu'on ne traîne pas de passagers clandestins avec nous.

\* \* \*

LES PANS DE son manteau battus par le courant d'air, Lucy traversa lentement la passerelle jusqu'à la plate-forme arrière de la locomotive.

Les wagons étaient en train de brûler. Les flammes ondulaient sur leur carrosserie comme du liquide, teintant d'un rouge sanglant les parois de béton du tunnel qui défilaient à vive allure.

Lucy sauta par-dessus la mâchoire d'attelage et franchit le seuil de la porte de la voiture en titubant.

Gaunt l'attendait. Il se prélassait sur une chaise noircie, les jambes étirées et le torse nu. Il était gravement brûlé ; ses bras cloqués étaient suintants de pus, et la moitié de son visage était à vif. Il n'avait plus de cheveux. Il avait de profondes blessures à la hanche, à l'épaule et à la nuque. Des touffes d'épines métalliques sortaient de sa chair et du tissu de son treillis.

— Nom de Dieu, s'exclama Lucy, je t'ai vu crever de mes propres yeux.

Il sourit.

— Pas mort. Transfiguré.

Il brandit le cylindre contenant le virus. Le verre était devenu opaque par un réseau de fines craquelures. Le cylindre brillait d'un éclat bleu éthéré.

— « Et voici, je suis vivant aux siècles des siècles, et je tiens les clés de l'enfer et de la mort<sup>1</sup>. »

Les flammes léchaient le cadre des fenêtres, faisant danser sur les décombres du luxueux salon de Saddam des orangés incandescents. Une épaisse fumée filtrait entre les lattes du parquet. L'intérieur du wagon était carbonisé. Les marqueteries délicates avaient été détruites par la chaleur de la fournaise.

— Donne-moi le virus, intima Lucy. Au point où tu en es, l'argent ne te servira à rien.

— Je me suis fait enculer pendant toute ma putain de vie. On m'a utilisé et mis de côté. Peut-être que j'ai pas envie de jouer au gentil. Peut-être bien que j'ai envie de me venger pour toute la merde qu'on m'a fait bouffer.

— Tu es mourant, mais tu as l'occasion de faire un geste qui compte. En détruisant le virus, tu sauveras l'humanité tout entière. Personne ne se souviendra de ton nom, mais en faisant un acte aussi héroïque, ta vie entière sera justifiée.

Gaunt y réfléchit en fixant le liquide bleuâtre étincelant.

— Je vais peut-être bien crever, mais je vais survivre assez longtemps pour revenir à Bagdad. Tout ce que j'ai à faire, c'est de pousser les portes du Palais des Congrès avec le cylindre caché sous ma veste. Atteindre les délégués de cinquante nations qui s'égosillent à élaborer des contrats de reconstruction. Si je fais péter le flacon au centre de la pièce, le virus va se répandre sur la planète entière en quelques heures à peine.

— Oublie pas de gueuler *Allahu Akbar* pendant que t'y es.

— Mouvements de panique à New York, Moscou, Tokyo. Le monde éradiqué en une question de semaines. Le règne du silence sur Terre. Le calme. La pureté.

— T'as complètement perdu les pédales !

Gaunt se leva et déposa le cylindre sur le plancher.

— Tu ne veux pas rejoindre les rangs d'une nouvelle espèce ?

Lucy attrapa une chaise brisée et la lança sur Gaunt. Celui-ci la saisit en plein vol et l'écrasa contre le mur.

Elle dégaina son couteau et plongea sur lui en visant la gorge, mais il dévia le coup de sorte que la lame alla se ficher dans le lambris.

La seconde d'après, il lui décochait un crochet. Lucy chancela, le nez pissant le sang.

Elle répliqua néanmoins d'un puissant coup de poing en plein plexus, une frappe mortelle qui aurait dû provoquer un arrêt cardiaque ; pourtant, Gaunt grogna en ripostant d'un coup de pied brutal qui l'envoya valser sur toute la longueur du wagon. Elle glissa sur le parquet et percuta le mur. Sonnée, elle s'efforça de reprendre ses esprits et se tapit à quatre pattes contre la paroi. Elle cligna des yeux pour y voir plus clair. Le plancher était brûlant.

Gaunt arracha le couteau planté dans le mur. Pendant un bref instant, il examina la lame et, à travers elle, le reflet flou de son visage. L'étrange maladie avait initié la transmutation de ses sens. Aux rougeoiements des flammes qui tapissaient en virevoltant l'intérieur de la voiture se juxtaposait la faible lueur bleutée du cylindre contenant le virus.

Lucy était accroupie dans le coin, le souffle coupé par la peur.

Gaunt la domina de toute sa hauteur en souriant. Il l'attrapa par le collet, la força à se tenir debout et la plaqua violemment contre le lambris.

Après une brève hésitation quant à la meilleure manière de la tuer, il arrêta son choix pour le couteau dans l'orbite. Il positionna la lame en conséquence et prit son élan pour l'achever.

Mais Lucy avait saisi au préalable un pied de chaise brisé qu'elle planta dans sa blessure à la hanche. Le coup lui arracha un grognement, auquel elle répondit d'une torsion du poignet. Du sang mêlé de pus bouillonna alors de sa chair infectée noircie par les brûlures. Il hurla de douleur et relâcha sa poigne. Il vacilla en arrière en extirpant le bout de bois d'un coup brusque.

Lucy se jeta alors sur lui en lui décochant un coup de poing à la gorge dans lequel elle projeta tout son poids. Ses jointures lui enfoncèrent la trachée. Il recula en titubant, les mains à son cou, haletant et secoué de borborygmes. Il finit par s'effondrer en éparpillant les douilles répandues sur le plancher. Gaunt gisait au beau milieu du wagon, le dos arqué,

forçant son larynx écrasé à aspirer de l'air.

Lucy ramassa le fusil à pompe de Voss qui traînait sur le parquet et s'avança sur Gaunt. Elle saisit l'arme par le canon et la souleva au-dessus de sa tête.

Il répondit en lui montrant les dents, comme s'il voulait proférer un ultime « va chier » sans être capable d'en prononcer les mots.

— Va au diable, salopard.

Et, sur ce, le fusil décrivit un arc de cercle ; l'impact lui fendit le visage en deux et lui explosa littéralement le crâne. Elle s'acharna sur les restes de la tête avec le plat de la crosse jusqu'à ce que la cervelle de Gaunt ne soit plus qu'une bouillie sans texture. Entre-temps, le feu avait commencé à se propager à l'intérieur du wagon. Les lattes au plafond s'étaient recroquevillées avant de s'effondrer sur les tapis persans qui s'étaient aussitôt embrasés.

Le cylindre roula sur le parquet en flammes. Le liquide bleu avait commencé à suinter des fissures, aussi fines que des cheveux, qui s'étendaient sur le verre. Lucy botta le contenant dans l'incendie.

Elle souleva les attaches de la valise du missile. Le Hellfire démonté. Elle extirpa le propulseur à propergol solide de son socle en mousse. Un cylindre à ailerons, orné d'un identifiant de lot et d'une impression MONTE-CHARGE INTERDIT. Elle le jeta au fond de la voiture. La partie arrière du missile roula en un fracas métallique avant d'achever sa course près du corps de Gaunt. Surchauffé, l'engin se mit à fumer.

Lucy se précipita hors du wagon et bondit par-dessus la mâchoire d'attelage. Elle atterrit sur la plate-forme arrière de la locomotive, environnée de ténèbres illuminées par les flammes vacillantes. Les contreforts qui renforçaient la maçonnerie du tunnel défilaient à toute vitesse.

Lucy se coucha à plat ventre tout au bout de la surface en acier et agrippa le levier de la mâchoire d'attelage. Elle le fit basculer de toutes ses forces. Hurllement de métal rouillé. Le levier céda, relâchant le verrou qui retenait le wagon. Le flexible du frein pneumatique se détacha en fouettant l'air. Une longueur de câble

électrique se tendit, jeta des étincelles et se rompit.

Lucy se releva sur la plate-forme et regarda les wagons enflammés décélérer et s'éloigner, leur carrosserie en acajou bientôt submergée par la déferlante de feu qui courait le long des parois bétonnées du tunnel. Les voitures disparurent dans la fournaise.

Lucy se dépêcha d'entrer dans la cabine pour s'abriter du souffle qui n'allait pas tarder à happer la locomotive.

LES COLLINES DE l'Ouest : de hauts rochers escarpés, agrémentés de gravats et de cailloux, aussi désolés et stériles que la surface de Mars.

Deux colosses identiques flanquaient l'entrée du tunnel, des rois akkadiens sculptés à l'aube de l'humanité. Des sentinelles austères dont le regard vide scrutait l'immensité du désert.

Le bruit mat et sourd d'une détonation précéda un jet de flammes régurgité par la gueule du tunnel : une locomotive chevaucha une vague de feu, comme si elle s'arrachait des entrailles de l'enfer.

Le mastodonte à la carrosserie carbonisée fonçait à vive allure dans le désert en crachant des volutes de fumée de diesel opaques. Son vitrage ainsi que son phare avaient explosé ; ses portes d'accès, d'abord tordues par la chaleur, avaient cédé avant d'être arrachées.

La locomotive se frayait un chemin parmi les dunes, chevauchant à bride abattue une voie ferrée qui, s'étirant sur la terre désolée, rejoignait les ondulations de chaleur qui dansaient à l'horizon.

AMANDA GISAIT AFFALÉE dans le siège du conducteur, regardant sans les voir le soleil et l'étendue du désert à travers le pare-brise éclaté. Elle somnolait à moitié, pâle et l'air malade.

Lucy lui posa la main sur l'épaule.

— Tu t'en sors ?

— Le soleil monte de plus en plus haut, répondit Amanda. Sans eau, on va cuire sur place dans cette fournaise.

— On va se trouver un coin à l'ombre.

— Combien de temps ça va nous prendre pour traverser ce foutu désert ?

— À cette vitesse ? Dix ou douze heures, si on a assez de carburant.

— Nom de Dieu...

— T'en fais pas ma chérie, on va s'en sortir. On va y arriver.

---

<sup>1</sup> Apocalypse, Chapitre 1, verset 18. (NdT)



## TABLE RASE

HÔPITAL IBN SINA, BAGDAD.

LUCY ÉTAIT ALLONGÉE sur son lit d'hôpital. L'esprit embrumé par l'Amytal, elle devait se faire violence pour rester consciente.

Une fenêtre ouverte laissait entendre le vacarme de la rue en contrebas.

Plus près d'elle, la combinaison de protection biologique du colonel Drew crissait et crépitait alors qu'il remplissait un pistolet injecteur.

— Vous allez me tuer ? murmura-t-elle.

— Vous en savez trop, répondit-il, sa voix étouffée par la visière qui lui masquait le visage. Ça n'a rien de personnel.

Lucy laissa son bras s'affaisser par-delà le bord du matelas. Elle saisit alors le bracelet de sa Rolex posée sur le cadre du lit et en relâcha discrètement le fermoir. Elle secoua la main pour faire glisser la montre sur ses jointures et l'agrippa comme un poing américain.

Ce fut à ce moment que Drew se pencha sur elle.

— Essayez de vous détendre. Ce sera rapide et indolore.

Il lui prit le bras droit et positionna l'aiguille, prêt à lui percer la peau.

Lucy lui assena un coup de poing renforcé directement sur sa visière. Le Lexan craqua ; le nez de Drew se brisa contre la vitre. Il souffla une giclée de sang et de salive qui éclaboussa l'intérieur du masque.

Lucy roula hors du lit, plaqua le colonel sur le carrelage et s'assit sur sa poitrine. Elle aperçut alors son propre reflet sur le verre fissuré : celui d'une folle aux yeux exorbités.

Elle lui ôta sa capuche et lui décocha un nouveau coup à la tête. La bordure en diamants de la Rolex lui ouvrit la pommette. Il toussa du sang et recracha une dent.

Elle secoua la main pour envoyer voler la montre. Elle attrapa le pistolet injecteur.

— Je vous en supplie, croassa Drew.

— Va te faire foutre.

Elle lui planta l'aiguille dans l'œil droit et appuya sur la détente. La cartouche d'air comprimé siffla. L'œil se gonfla avant d'éclater en une giclée d'humeurs claires.

Drew fut pris de convulsions et arqua le dos. Du sang lui coulait du nez et des oreilles.

Lucy fit un pas en arrière ; Drew lui agrippa la cheville. Elle se libéra la jambe d'un coup sec.

Elle le regarda se débattre en tous sens et rendre l'âme lentement.

Elle le fouilla en tapotant et en glissant ses mains sur l'épais caoutchouc, dans l'espoir de trouver un pistolet dans un holster sous la combinaison.

Rien.

Ses vêtements avaient été empilés dans un coin. Elle se pencha pour les ramasser. L'Amytal lui donna le tournis et la fit chanceler comme une ivrogne.

Elle se rendit compte que, pour les lui enlever, on avait découpé ses vêtements. Ils étaient en lambeaux. Par contre, son manteau long étant intact, elle se le passa sur l'épaule.

Elle sortit dans le couloir, ses pieds nus glissant silencieusement sur le carrelage. Elle tituba dans le corridor et fut forcée de s'appuyer sur le mur pour garder son équilibre.

\* \* \*

AMANDA REPOSAIT DANS son lit d'hôpital, hébétée par la morphine.

Koell était debout près d'une table, affairé à remplir un pistolet injecteur. Elle écoutait les craquements de sa combinaison de protection. Le ronflement électrique du respirateur qu'il portait sur le dos l'hypnotisait. De l'air aspiré à travers des filtres pour virus au charbon.

— Ne me tuez pas, murmura-t-elle.

Il vint à ses côtés.

— J'ai lu votre dossier, aux renseignements militaires. Une petite fille riche et gâtée, qui a profité de la fortune de ses parents pour entretenir ses habitudes de camée, alors qu'elle aurait pu avoir un avenir si prometteur. Vous auriez pu être quelqu'un. Tant de potentiel gâché.

Il lui leva le bras et positionna l'injecteur avant de poursuivre :

— Vous et vos amis. Des sans-patrie, dépourvus d'idéal ou de code d'honneur, guidés par rien d'autre que le banal et exécrable attrait de l'argent. Voyez où ça vous a menés : une mort misérable dans la solitude la plus totale.

Derrière lui :

— Hé, Koell.

Il se retourna et reçut la base d'un pied à perfusion en pleine figure. Ses protège-bottes en caoutchouc glissèrent sur le carrelage et il se retrouva sur le dos. Un deuxième coup pulvérisa la visière de sa combinaison.

Lucy lança une blouse d'hôpital à Amanda, ainsi que son Stetson.

— Fichons le camp d'ici.

Lucy s'assit sur la poitrine de Koell. Elle lui arracha sa capuche, saisit le pistolet injecteur et lui planta l'aiguille dans le cou sans appuyer sur la détente.

— Ne faites pas ça, murmura-t-il. Je vous en prie. Ne faites pas ça.

— Toi et l'autre type. Où vous êtes-vous changés ?

— Quoi ?

— Vos vêtements. Où sont vos vêtements ?

LE PARKING SOUTERRAIN de l'*Al Rasheed*.

La Lincoln Navigator de Koell était garée dans un coin sombre. Koell était derrière le volant et Lucy à ses côtés, le tenant en joue avec le SIG P226 qu'elle avait trouvé dans la boîte à gants. Elle portait le treillis trop grand de Drew ; Koell était quant à lui vêtu des pantalons déchirés et des bottes sans lacets de Lucy.

— Vous n'irez pas loin, la prévint Koell.

— Ferme ta putain de gueule et laisse tes mains sur le volant.

Ils observaient Amanda en train d'inspecter leur Suburban endommagé et criblé de balles. Elle portait la chemise, le pantalon et les chaussures de ville de Koell.

Elle regarda à travers les vitres fissurées, puis elle se pencha pour vérifier le dessous du véhicule. Elle monta ensuite à l'intérieur, saisit les clés cachées sur le pare-soleil et démarra le moteur.

Elle leva alors le pouce à l'intention de Lucy.

— C'est bon, fit cette dernière. Sors.

Ils descendirent du Navigator. Lucy pouvait voir le point rouge d'une caméra de sécurité scintiller dans un coin sombre. Elle dissimula le pistolet dans la poche de sa veste.

— Aie l'air naturel.

Ils traversèrent le parking désert. Le bruit de leurs pas résonnait dans l'espace caverneux.

Koell boitait.

— Marche normalement, siffla Lucy.

— Ces bottes sont six tailles trop petites.

— Avance.

Ils atteignirent le Suburban.

— Monte.

Amanda changea de siège afin de laisser Koell prendre le volant. Lucy alla s'asseoir à l'arrière.

— Conduis.

— Pour aller où ?

— On traverse la ville jusqu'aux FRR Indigo. La base canadienne sur la route Irish.

— Pourquoi ?

— Boucle-la et conduis ce putain de 4x4.

Il s'exécuta. Ils gravirent la rampe d'accès et émergèrent dans la lumière aveuglante du soleil.

LE VIEUX QUARTIER. Feux de poubelles et chiens sauvages. Des habitants méfiants regardèrent passer le Suburban qui roulait en

trombe.

Lucy ouvrit un sac fourre-tout sur la banquette arrière. Des vêtements propres. Elle se changea, puis elle attacha une ceinture de nylon noir autour de sa taille. Elle glissa un HK 9 mm dans le holster.

Elle jeta ses plaques par la fenêtre.

Koell l'observait dans le rétroviseur.

— Vous et votre copine alliez planter vos potes sur place. C'était bien ça votre plan depuis le début ? Prendre l'or pour vous et partir ?

Lucy examina la photo de groupe froissée. Lucy, Amanda, Toon, Huang et Voss, faisant la fête au *Riviera*, riant et levant leurs verres à l'objectif.

— C'est pas de tes putains d'oignons.

Elle le força à se ranger sur le bas-côté, le temps que Lucy et Amanda échangent leurs places, puis ils reprirent la route. Koell conduisait pendant que Lucy le tenait en joue. Amanda s'habillait à l'arrière.

— Pourquoi Indigo ? demanda Koell. Qu'est-ce que vous croyez que les Canadiens vont faire pour vous ?

— Nous allons monter à bord d'un avion de réapprovisionnement qui nous emmènera jusqu'en Allemagne.

Elle s'interrompt pour ouvrir la boîte à gants, et vida le contenu d'une enveloppe en la secouant. Des passeports canadiens et une liasse de billets. Quelques pots-de-vin avaient suffi pour entraîner une modification de leurs fichiers, quelques pianotages sur un clavier avaient engendré deux journalistes indépendantes. De nouveaux noms, dates de naissance, accréditations de presse et numéros d'assurance sociale.

— Nous allons laisser derrière nous nos anciennes identités, conclut-elle.

— Et qu'allez-vous faire de moi ? s'enquit Koell.

— Gare-toi.

— Ici ?

— Gare la putain de bagnole.

Koell rangea le 4x4 au bord de la route, juste devant un restaurant bombardé. Il arrêta le moteur. L'arrivée d'air frais de la

clim toussota avant de se couper.

Il regarda alentour d'un air anxieux. Une rue déserte d'un quartier misérable.

— Pourquoi ici ?

— Ta gueule.

Lucy extirpa un Serflex de sa poche et attacha les poignets de Koell sur le volant.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Il se mit à transpirer à grosses gouttes.

— T'inquiète, fit Lucy. Je vais pas te faire de mal.

Amanda descendit du véhicule et se passa le sac sur l'épaule.

— Ne faites pas ça, implora Koell. Ne me laissez pas ici.

Lucy se pencha sur la colonne de direction et tourna la clé en position ACC.

— Calme-toi, dit-elle. Écoute un peu de musique, ça va te détendre.

Elle fit cracher Cypress Hill au maximum dans les enceintes et descendit du 4x4.

— Allons-y, dit-elle à Amanda.

Elle jeta un dernier regard à Koell.

— S'il vous plaît, lut-elle sur ses lèvres à travers le pare-brise.

Lucy et Amanda se ruèrent dans la rue déserte, *Ain't going out like that* jouant à plein régime du Suburban endommagé. Le titre se mélangea à l'appel à la prière plaintif qui résonnait en écho sur toute la ville.

KOELL SE DÉMENAIT comme un beau diable pour rompre les liens. Les coups de marteau-piqueur de la basse étaient assourdissants.

Il se tordit les mains et étira les doigts pour essayer d'atteindre la clé de contact. Le plastique du Serflex lui lacérait les poignets.

Il enleva une des bottes de Lucy en secouant la jambe, puis il leva le pied vers le lecteur CD pour tenter de l'éteindre avec son orteil.

Une Mercedes en mauvais état se rangea alors au bord du trottoir, juste derrière le Suburban. Koell leva les yeux sur le rétroviseur : cinq Irakiens en survêtements descendaient de la voiture. L'un d'eux

était armé d'un AK-47 et braillait dans son téléphone portable, pendant que le reste du groupe s'allumait des cigarettes.

Koell se fit le plus petit possible tout en donnant des coups de pied sur la poignée jusqu'à ce qu'il parvienne à enclencher le système de verrouillage centralisé.

Les hommes encerclèrent le Suburban.

Ils arboraient des barbes de trois jours et avaient des yeux cruels. La milice locale.

Le leader martela le vitrage craquelé de la portière avec la crosse de son fusil d'assaut. La surface blindée commença à se bomber vers l'intérieur.

Submergé par la terreur, Koell pleurnichait tout en essayant de se libérer en mâchouillant le Serflex.

La vitre finit par céder. Il ferma les yeux et poussa un gémissement lamentable alors qu'une main cruelle s'immisçait à l'intérieur et libérait le verrou.

La troupe sectionna les liens de Koell et entreprit de le hisser en dehors du 4x4. Koell resta agrippé au volant et au siège comme il le put.

— Non ! sanglota-t-il alors qu'ils lui décrochaient les doigts et qu'ils l'arrachaient du véhicule.

Couché à plat ventre au beau milieu de la rue, il perdit le contrôle de sa vessie.

— Je suis quelqu'un d'important, croassa-t-il, je vaudrais une fortune.

Le leader du groupe, dégageant une odeur de cigarettes mêlée à celle du talc, s'agenouilla près de lui.

— Tu n'aurais pas dû venir ici, mon ami.

LUCY ET AMANDA fonçaient à bride abattue le long de la rue déserte. Elles pouvaient apercevoir des mitrailleuses juchées sur des tours par-delà les toits des maisons. Un drapeau à feuille d'érable pendait d'une antenne.

Des quantités de débris jonchaient la route. Odeur nauséabonde des égouts à ciel ouvert. Autour, les portes étaient verrouillées et les fenêtres obstruées, comme si les habitants s'étaient préparés à affronter une tempête.

Amanda croulait sous la fatigue.

— Allez, on ne lâche pas, l'encouragea Lucy.

Elle lui passa le bras autour de la taille pour l'aider à poursuivre la course.

Elles tournèrent au coin de la rue. Le camp des FRR se dressait droit devant, ceint par de hauts remparts et des tours de garde, sa barrière d'entrée flanquée par des gabions et des bornes en béton.

Le portail s'ouvrit. Des véhicules de patrouille blindés sortirent dans un nuage de poussière et d'émanations de diesel. Deux Humvees et un transporteur de troupes Stryker à huit roues, probablement envoyés en mission.

Lucy leur barra le chemin et leur fit signe de s'arrêter. Les véhicules freinèrent sec, loin devant. La tourelle mitrailleuse .50 du Humvee en tête de file pivota et braqua son canon sur les deux femmes.

Des troupes sortirent du transporteur au pas de course et allèrent se planquer derrière le Humvee, fusils d'assaut en joue.

Une voix au mégaphone :

— *Restez où vous êtes.*

Lucy jeta aussitôt son pistolet. Amanda laissa tomber le sac.

Elles restèrent là, immobiles, les mains en l'air.

— Nous sommes des civiles ! cria Lucy.

— *Enlevez vos manteaux et le chapeau. Soulevez vos chemises.*

Lucy retira son manteau en secouant les épaules. Amanda fit de même et jeta son Stetson par terre. Elles soulevèrent leurs chemises et tournèrent sur elles-mêmes afin de leur faire voir qu'elles ne portaient pas de ceintures explosives.

Lucy brandit les passeports.

— Nous sommes des citoyennes canadiennes et avons été victimes d'un car-jacking. Mon amie est blessée. Elle s'est fait tirer dans la jambe. Elle a besoin d'assistance médicale.

— *À genoux. Les mains sur la tête pour qu'on puisse les voir.*

Elles s'exécutèrent.

Amanda menaçait de se laisser terrasser par l'épuisement.

— Tout va bien, ma chérie, murmura Lucy. On a réussi. On est rentrées à la maison.



## TOP SECRET / NOFORN

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 58H

Page 01 / 1

25 octobre 2005

Transcription partielle d'une vidéo d'otage diffusée par un groupe d'insurgés sadristes chiites inconnu, soupçonné d'être relié à l'armée du Mahdi. Bien que l'image soit de mauvaise qualité, l'homme en question semble correspondre à la description de l'agent de terrain Robert Koell. Vêtu d'un habit de prisonnier rouge, fraîchement rasé, il porte sur la tempe droite une marque qui pourrait être une ecchymose ou une blessure. Il est assis devant une toile blanche, face à la caméra, et lit un communiqué d'une voix monotone. Son air confus porte à croire qu'il est sous sédatifs.

— [...] Les Nouvelles Croisades ont révélé à l'Islam la laideur du vrai visage de l'Occident infidèle et de ses agents apostats. Cette odieuse manigance est orchestrée par l'Amérique, empire du mal et de la criminalité, et a provoqué de nombreuses atrocités à l'encontre de nos frères islamiques en Irak, en Afghanistan et en Palestine [...]

— [...] Nous jurons au nom d'Allah le Magnifique, qui a soulevé le ciel sans piliers, que ni l'Amérique, ni ceux qui vivent en Amérique ne trouveront de quiétude avant que toutes les armées d'infidèles n'aient quitté la terre de Mahomet, que la prière d'Allah et son salut soient sur lui [...]

DOSSIER À DÉTRUIRE IMMÉDIATEMENT

Central Intelligence Agency

Direction des Opérations, Division du Proche-Orient

Document numéro : 67BD

Page 01 / 1            19 décembre 2005

MÉMORANDUM ADRESSÉ À : Conseiller Spécial,

Bureau du Directeur

OBJET : Spektr

Monsieur,

Nous confirmons que la stérilisation de la station Spektr a bien été effectuée à Bagdad. L'équipement de communications cryptographiques a été intégralement récupéré ; nous avons expédié toute la documentation pertinente sous libellé confidentiel à la base aérienne Andrews à bord de notre Suisse Geotech Gulfstream.

Le personnel stationné à la base temporaire de Charjah a reçu l'ordre de se délocaliser.

La dépouille du colonel Drew a été rapatriée. Le courrier type des morts au combat a été délivré à sa famille.

L'agent Robert Koell demeure officiellement porté disparu, alors que nous attendons l'identification du corps décapité découvert par des pilliers dans un réfrigérateur abandonné dans une déchetterie de Kasrah wa Atash, une zone résidentielle du nord-est de Bagdad. Cependant, la bague des cadets de l'Académie militaire de West Point trouvée sur le cadavre par nos informateurs nous laisse croire qu'il s'agit bel et bien de Robert Koell.

Nous pouvons dorénavant considérer le projet Spektr comme étant terminé.

J. Lawrence

Coord. Régional Principal



## AUJOURD'HUI

Boule de feu aperçue dans le ciel.

— *Daily Report de Spokane*

Une boule de feu a embrasé le ciel hier soir, provoquant la multiplication d'appels paniqués dans tous les services d'urgence du comté.

Divers témoins ont décrit une lueur blanche aveuglante qui passait au-dessus des nuages, accompagnée d'un sifflement aigu.

La caméra d'une voiture de police impliquée dans un contrôle routier près d'Airway Heights a filmé l'image floue d'un bolide blanc qui, pendant quelques instants, a éclairci le ciel comme en plein jour.

Le poste de police Trentwood de Spokane a rendu public l'enregistrement de l'appel téléphonique du commis de station-service Dwayne Mothersbaugh, qui a également pris une série de photos montrant la boule de feu blanche traverser le ciel et disparaître derrière la cime des arbres.

D.M. : *Une sorte de météore en flammes qui avance très vite. Et il émet un genre de sifflement, comme un avion qui pique du nez. Vous l'entendez ? Si je tiens mon téléphone comme ça, vous entendez le bruit que ça fait ? Ce truc est vraiment haut dans le ciel. C'est difficile d'en juger vu d'ici, mais je crois qu'il est en haute altitude. Une boule de feu qui fonce incroyablement vite. On dirait bien qu'elle tombe. Peu importe ce que c'est, c'est vraiment gros. Gros comme un avion de ligne. Et là, elle vient de passer derrière les arbres.*

RÉGULATEUR : *Monsieur, dois-je comprendre qu'un avion civil s'est écrasé dans les bois ?*

D.M. : *Non. Enfin, je n'en suis pas certain. Ça ne ressemblait pas à un avion. C'était gros, l'objet était très gros. Comme une comète, une grosse boule de feu. Je n'ai pas pu voir en détail.*

RÉGULATEUR : *Y a-t-il eu une explosion ? Voyez-vous des flammes ?*

D.M. : *J'ai entendu un bang, mais c'était peut-être un bang supersonique, vous comprenez. Il a foncé en direction du nord, vers Green Bluff. Je ne vois pas de flammes d'ici.*

La police ne souhaite pas ajouter de commentaires, mais selon nos informations, un hélicoptère effectuant une surveillance aérienne du secteur forestier près de Green Bluff aurait localisé ce qui semble être un grand cratère d'impact entouré de feux de broussailles de faible importance.

Un porte-parole de la police a refusé de commenter les rumeurs qui stipulent que le cratère contiendrait un débris calciné provenant de l'espace. Cependant, un témoin anonyme affirme qu'un gros objet cylindrique, possiblement un réservoir de carburant, reposerait bel et bien au centre du cratère. À ce stade, la presse spéculé que cette épave pourrait soit être le booster d'une fusée militaire, soit le module d'habitation d'un vaisseau spatial Soyouz.

Toujours selon nos informations, une zone d'exclusion aurait été érigée autour du site.

« Les autorités fédérales ont demandé à la police locale de ne pas approcher du site de l'impact pour le moment », a tout de même révélé ce même porte-parole. « Une équipe de récupération militaire spécialisée a été dépêchée et arrivera sur place dans les vingt-quatre heures. »

Laure Pernet, scientifique en chef du Bureau du Programme des Débris Spatiaux rattaché au Centre spatial Johnson, a confirmé que la NASA suivait depuis plusieurs semaines la dérive d'un grand champ de rebuts flottant sur une orbite déclinante.

« La masse et l'alignement de ce champ font penser qu'il s'agirait des débris d'une station orbitale semblable à Mir ou à Skylab. Or, certains des objets qui constituent cet amas ont commencé à rentrer dans l'atmosphère. Nous sommes actuellement en liaison avec nos homologues de l'Agence spatiale russe afin de savoir si cet objet qui s'est écrasé ne serait pas un vestige résiduel de leur programme Soyouz. »

Des déchets spatiaux tels que les boosters de fusées et les satellites désaffectés rentrent fréquemment dans l'atmosphère terrestre. Ces débris, qui atteignent alors souvent une vitesse vingt fois supérieure

à celle du son, se consomment la plupart du temps pendant la chute. Les rares objets qui résistent à la chaleur d'une descente incontrôlée s'écrasent la plupart du temps dans l'océan ou dans des régions isolées.

Le Centre spatial Johnson piste actuellement plus de douze mille objets astraux de taille substantielle à l'aide de ses radars situés à Goldstone, Californie, et Arecibo, Puerto Rico.

« Nous estimons que beaucoup d'autres masses faisant partie de ce champ de débris pourraient rentrer dans l'atmosphère dans les prochains jours, voire les prochaines semaines, poursuit Pernette. Des données fournies par le NORAD suggèrent en outre que plusieurs de ces rentrées devraient avoir lieu au-dessus de l'Amérique du Nord et de l'océan Atlantique, ainsi qu'en Europe du Nord et dans le cercle Arctique.

» La *Federal Aviation Authority* a émis un communiqué d'avertissement destiné aux pilotes américains, stipulant que le risque d'une pluie de débris était envisageable pendant les prochaines semaines. Nos partenaires internationaux ont également été informés et prennent évidemment les mesures appropriées.

» Certaines agences de presse tentent de lier le crash de dimanche soir à la série d'admissions dans les services d'urgence du *Providence Medical Centre* survenue depuis. Nous ne croyons pas que ces deux événements soient liés en quoi que ce soit.

» Il va de soi que nous recommandons aux habitants de ne pas approcher de tout objet risquant d'être un débris spatial car, d'une part, certains vieux satellites fonctionnaient au plutonium et, d'autre part, les boosters qui s'écrasent peuvent encore contenir des traces d'hydrazine, un propergol cancérigène. Il est toutefois important de noter que, toujours selon nos informations, l'état de quarantaine de Niveau Quatre actuellement en vigueur au centre médical concernerait une alerte à la pandémie, attribuée à un virus décrit comme un agent pathogène hémorragique contagieux. Il est ainsi improbable que cette situation soit imputable à l'impact survenu dans les bois près de Green Bluff.

» Il y aura sans doute d'autres rentrées atmosphériques dans les prochaines semaines. Nous nous attendons à un spectacle son et lumière impressionnant.

» Il n'y a toutefois aucune raison de s'en inquiéter. »

**FIN**



## REMERCIEMENTS

Illustrations par Noël Baker.

L'auteur souhaiterait remercier Charles Walker de *United Agents* et Oliver Johnson des éditions *Hodder*.

## À PROPOS DE L'AUTEUR

**ADAM BAKER** est né en 1969. Fils d'un prêtre du Gloucestershire, il a étudié la théologie et la philosophie à Londres. Il a été fossoyeur, employé à la morgue, cuisinier dans un snack-bar new-yorkais, réparateur de machines à sous dans un casino d'Atlantic City et projectionniste de cinéma. *Fournaise* est son deuxième roman.

DÉCOUVREZ UN EXTRAIT DE :

**APOCALYPSE Z**  
**TOME 1**  
**LE DÉBUT DE LA FIN**

MANEL LOUREIRO

TOUT A COMMENCÉ DANS UNE ANCIENNE  
RÉPUBLIQUE SOVIÉTIQUE DU CAUCASE. DES  
TERRORISTES ONT ATTAQUÉ UN LABORATOIRE  
SECRÉT, LIBÉRANT PAR INADVERTANCE UN  
TERRIBLE VIRUS QUI TUE LA POPULATION AVANT DE  
LES RAMENER À LA VIE... SOUS FORME DE MORTS-  
VIVANTS.

UN AVOCAT, TRÈS AFFECTÉ DEPUIS LE DÉCÈS DE  
SON ÉPOUSE, ENTAME UNE THÉRAPIE PAR  
L'ÉCRITURE. IL NE SE DOUTE PAS QUE SON BLOG  
ANONYME SERA L'ULTIME TÉMOIGNAGE DES  
DERNIERS JOURS DE L'HUMANITÉ.

LES GOUVERNEMENTS SE RÉVÈLENT INCAPABLES  
DE FAIRE FACE À LA FOUDROYANTE ÉPIDÉMIE. EN  
EUROPE, LES NATIONS TOMBENT LES UNES APRÈS  
LES AUTRES ET BIEN VITE, LE MONDE SOMBRE  
DANS LE CHAOS.

DANS UNE ESPAGNE DÉSORMAIS INFESTÉE DE  
ZOMBIES, L'AVOCAT VA TENTER DE SAUVER SA  
PEAU. NE POUVANT COMPTER QUE SUR DES ARMES  
DE FORTUNE ET SUR SA FAROUCHE VOLONTÉ DE  
VAINCRE, CE SURVIVANT SOLITAIRE INCARNERA LE  
DERNIER ESPOIR DU GENRE HUMAIN.

# LE BLOG

# POST 1

*Vendredi 30 décembre, 8 h 40.*

---

AUJOURD'HUI S'ANNONCE COMME une journée de fous. Il pleuvait déjà quand je me suis réveillé ; il s'est mis à tomber des cordes pendant que je buvais mon café. J'ai augmenté le volume de ma radio, et j'ai pris une douche en écoutant les informations.

Rien de très nouveau. Un jour l'Espagne est en crise, mais le lendemain tout va bien. La réunion de cet après-midi va déterminer ce que sera ma vie dans les six prochains mois. Soit je pourrai vivre comme un pacha, soit je devrai continuer à batailler contre des actionnaires qui n'ont aucune idée de ce qui est bon pour eux. Je sais bien que c'est leur argent, pas le mien ; mais si la fusion se réalise, je pourrai me barrer et vivre sur ma commission pendant des mois. J'ai besoin de vacances. De prendre mon Zodiac, d'aller plonger à la ría de Pontevedra...

J'ai siroté mon café en regardant le jardin par la fenêtre. Cette maison était une bonne affaire quand nous l'avons achetée. Mais désormais, trop de choses ici me rappellent ma femme. C'est elle qui l'a choisie, qui l'a décorée, qui... Non, je ne dois pas ruminer cela. Mon médecin m'a conseillé de « m'ouvrir » aux autres, soi-disant pour m'aider à dépasser mon chagrin. Mais le temps file, et je pense toujours autant à elle. « Créez votre propre blog », m'a-t-il dit. « Parlez : de n'importe quoi, tout ce qui vous passe par la tête. Mais parlez. » Alors voilà, je le fais. Je n'ai pas l'impression que cela servira à grand-chose, mais au moins, j'aurai essayé.

Le jardin est vert, foisonnant, négligé. Cela fait trois semaines qu'il pleut sans arrêt sur la Galice. L'humidité envahit tout. Si ça continue à ce rythme, je devrai tondre la pelouse, et arracher la vigne qui pousse sur le mur. C'est ma femme qui a voulu que l'on construise ce mur de pierre autour du jardin ; l'eau passe à travers désormais. « Nous avons besoin d'intimité », disait-elle. Maintenant qu'elle n'est plus là, j'ai l'impression de vivre dans une forteresse.

J'ai ajusté ma cravate, saisi ma mallette et éteint la radio. Le journaliste parlait d'une situation explosive en ex-URSS, dans un pays du Caucase dont le nom se termine en *-stan*. Une histoire de rebelles qui ont attaqué une base militaire tenue par les troupes russes. Trop violent pour moi. J'ai coupé le son sans attendre la fin. Je devais me dépêcher, sous peine d'arriver en retard au bureau.

# POST 2 : LENDEMAIN DE CUITE

*Le 3 janvier, 13 h 15.*

---

JE N'AI PAS actualisé mon blog depuis plusieurs jours. La réunion avec les représentants des actionnaires s'est déroulée comme dans un rêve ! Rien qu'avec ce que j'ai gagné le mois dernier, je vais pouvoir m'offrir de longues vacances bien méritées.

J'ai passé le réveillon du Nouvel An chez mes parents, à Cotobade, dans la province de Pontevedra. Ils s'y sont installés quand ils ont pris leur retraite, il y a trois ans. Mon oncle et ma tante étaient là également, ainsi que ma sœur et son compagnon venus spécialement de Barcelone. Ma sœur est avocate, comme moi, mais nous ne travaillons pas dans le même domaine. Elle donne l'impression de s'être parfaitement adaptée au climat catalan. Pour ma part, j'ai toujours préféré la Galice.

Pendant le repas, nous avons évidemment évoqué le sujet dont toute la presse parle ces temps-ci : le conflit du Caucase. Il semblerait qu'un groupuscule islamiste du... Daghestan ?... ait attaqué une ancienne base soviétique aujourd'hui sous contrôle russe. Ma sœur pense que les terroristes cherchaient des engins nucléaires. J'espère qu'elle se trompe. On aurait bien besoin de ça : un attentat semblable à celui du 11 mars 2004 à Madrid, mais avec des bombes sales, cette fois.

Les images transmises par la presse sont rares, et assez peu explicites. Comme la base en question était ultrasecrète, les autorités locales ne laissent personne prendre de photo. Les journalistes se font filmer sur la terrasse de leur hôtel, et les reportages ne diffusent que des images d'archives ou des reconstitutions en infographie. On parle de centaines de victimes. Poutine aurait placé toute la Russie en état d'alerte maximum. Certaines vidéos montrent les soldats et les chars d'assaut qui patrouillent dans les rues. Impressionnant. Ils doivent craindre de



nouvelles attaques, ailleurs dans le pays. Je suis bien content de ne pas vivre là-bas.

# POST 3

*Le 3 janvier, 19 h 03.*

---

ALORS QUE JE regardais la télé, la 5<sup>e</sup> chaîne a interrompu ses programmes pour diffuser en direct la conférence de presse d'un officiel de la Fédération de Russie, venu annoncer la fermeture des frontières du Daghestan. Tous les vols entre le Daghestan et la Russie ont été annulés, et le lancement d'une fusée Soyouz a été repoussé *sine die*. Sur CNN, des experts débattent des raisons de ce blocus – soit la situation au Daghestan a dégénéré, soit c'est une nouvelle démonstration de force de Poutine. Dans un autre talk-show, un invité assure qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer, que tout cela n'est qu'une manœuvre politique. Personnellement, je ne sais pas quoi en penser.

L'électricité est revenue en début d'après-midi. Je n'en peux plus de ces putains de pannes de courant. Je vis tout de même dans un quartier pavillonnaire, à moins de deux kilomètres de Pontevedra ! Une ville de quatre-vingt mille personnes ! La compagnie d'électricité invoque « des problèmes avec les lignes à haute tension », et le service clientèle assure que les réparations seront terminées dans les six mois. Six mois ! Je ne vais pas les laisser me pourrir l'existence aussi longtemps. Dès demain, j'achète des panneaux solaires et des accumulateurs pour chez moi. Après ça, ils pourront aller se faire voir.

# POST 4 : UNE IMPRESSION ÉTRANGE

*Le 4 janvier, 10 h 59.*

---

CNN A DIFFUSÉ un reportage sur la Russie ce matin. Enfin des images sur ce qui se passe au Daghestan ! L'administration Poutine verrouille toujours autant le pays. Ils ont commencé par fermer les frontières, puis ils ont empêché les informations de filtrer. Les envoyés spéciaux basés sur place ont été évacués vers Moscou, « pour préserver leur sécurité » précisaiton dans le reportage.

Aujourd'hui, la télé a diffusé une vidéo amateur. On y voyait des unités spéciales de l'armée russe, progressant dans les rues désertes d'une petite ville proche de la base attaquée. La vidéo commençait par une série de gros plans sur les soldats à l'intérieur de leurs chars. Ils paraissaient vraiment très jeunes, la peur se lisait sur leurs visages. Quand ils sont sortis des blindés, j'ai constaté avec stupeur qu'ils portaient des masques à gaz, comme s'ils craignaient d'inhaler des produits toxiques. À un moment donné, ils se sont mis à tirer comme des malades sur quelque chose ou sur quelqu'un, puis ils sont repartis en courant vers leurs chars. La vidéo s'arrêtait là. Je ne sais pas quoi en penser.

Si l'on en croit les informations de la 3<sup>e</sup> chaîne, les rebelles étaient apparemment des Tchétchènes qui cherchaient à s'emparer d'armes, chimiques ou nucléaires, entreposées dans les laboratoires de la base. Ce monde est décidément bien malade...

J'ai été faire des courses au centre commercial cet après-midi. Avec l'Épiphanie qui approche, c'était une véritable cohue. J'ai fait chauffer ma carte bancaire en achetant des tonnes de nourriture, plusieurs bidons d'eau minérale, deux lampes-torches bien puissantes et des montagnes de piles pour me prémunir contre ces foutues coupures de courant. Du matériel électrique aussi, dont une bonne longueur de câble. Si je compte installer des panneaux solaires, quelques travaux seront nécessaires. J'ai également acheté

des quantités de croquettes pour Lucullus, mon chat persan, qui semble m'ignorer royalement ces derniers jours.

Une des chattes du quartier est probablement en chaleur, Lucullus doit se sentir obligé de lui accorder toute son attention. Il saute sans arrêt par-dessus le mur pour aller conter fleurette. Ce mur mesure plus de trois mètres ! Ce que les garçons ne feraient pas pour les filles !

Je me suis rendu au magasin qui vend les panneaux solaires, où j'ai acquis une paire de BP Solar SX170. Mise en place comprise (les techniciens viendront chez moi demain pour les installer), ça m'a coûté deux mille euros (je n'ai pas pris les accumulateurs de secours). On ne peut pas dire que ce soit donné, mais ce modèle est le meilleur du marché. Chaque panneau ne pèse que sept kilos, et peut donc être fixé sur le toit sans qu'il soit utile d'y percer des trous. Les cellules photovoltaïques sont en silicium polycristallin, garanties vingt-cinq ans. Je vais pouvoir charger deux jeux de batteries de 24 volts avec ces panneaux sur mon toit, malgré l'ensoleillement modeste dont bénéficie la Galice. Ce sera suffisant pour alimenter les deux congélateurs géants que j'ai dans la cave.

Je n'ai en général pas beaucoup de temps pour faire les courses, alors je fais le plein à chaque fois. Comme ça, je n'y vais que toutes les deux semaines. Béni soit l'inventeur du congélo.

Sur le chemin du retour, je me suis arrêté chez le buraliste pour récupérer deux cartouches de cigarettes et une rame de papier, au cas où l'inspiration me viendrait subitement. En faisant la queue à la caisse, j'ai observé la vitrine du marchand d'armes, de l'autre côté de la rue. Deux jeunes y achetaient des munitions pour leurs fusils. J'avais complètement oublié cette fête célébrant l'ouverture de la chasse ; le week-end sera long pour ces deux-là.

Arrivé chez moi, j'ai rangé mes commissions puis j'ai tondu la pelouse en écoutant la radio. Mon jardin fait à peine cent cinquante mètres carrés, mais le mur qui l'entoure m'assure une intimité absolue. Ma maison fait partie d'un lotissement de villas en brique toutes identiques, alignées par rangées de dix le long de deux rues parallèles. La mienne se situe au milieu de la rue 1. Elles n'ont toujours pas de nom officiel, car elles ont été tracées il y a trois ans à peine ; ces choses-là prennent du temps. Il y a une villa de chaque côté de la mienne, et encore une autre derrière, donnant sur la rue 2. Un petit jardin et un mur de trois mètres, c'est tout ce qui me sépare de cette maison-là.

Comme je ne suis presque jamais chez moi, je ne connais pas très

bien mes voisins. Un couple de retraités très sympathiques possédant un Pathfinder habite de l'autre côté de la rue. Un médecin, sa femme et leurs deux petites filles occupent une des villas mitoyennes, et l'autre appartient à un certain Alfredo, un jeune type plutôt cool. Il travaille dans le bâtiment et vit ici avec sa copine. Moi je vis avec mon chat Lucullus, le démon le plus queutard du quartier. Nul doute qu'un de ces jours, je vais voir débarquer une voisine hystérique, qui me tendra une boîte en carton pleine de chatons ressemblant trait pour trait à Lucullus, et qui exigera des explications. Il faut que je prenne des mesures pour ce chat.

La presse parle toujours autant du Daghestan. La situation semble échapper à tout contrôle. L'administration Poutine continue d'empêcher les informations de filtrer et d'envoyer davantage de soldats et de personnel médical. Bon Dieu. Mais que se passe-t-il à la fin ?

# POST 5 : UN TRUC QUI CLOCHE

*Le 5 janvier, 13 h 54.*

---

CE MATIN, LES installateurs sont venus chez moi avec mes nouveaux panneaux solaires. Ils les ont réglés pour produire 220 W en conditions de luminosité optimales. Les deux séries de batteries de 24 volts entreposées dans la cave me fourniront jusqu'à huit heures d'électricité par jour, ce qui me permet largement de tenir en cas de coupure de courant.

J'ai appelé ma sœur à Barcelone, histoire de bavarder un peu. Elle prévoit de passer le week-end prochain chez un ami, à Gérone. Elle avait l'air en forme. On a parlé de tout et de rien, puis on a raccroché.

Les images du Daghestan tournent en boucle à la télé. Aux dernières nouvelles (qui ne sont pas forcément fraîches, à cause du blocus médiatique), les autorités russes ont commencé à évacuer la population. En attaquant la base, les rebelles tchéchènes auraient accidentellement endommagé des armes chimiques stockées sur place. Sur la 1<sup>re</sup> chaîne, Lorenzo Mila, le journaliste vedette de Barcelone, avance qu'il pourrait s'agir de gaz sarin, celui que les terroristes avaient répandu dans le métro de Tokyo. Les reporters de la 5<sup>e</sup> penchent plutôt pour l'hypothèse du peroxyde d'hydrogène, que les Soviétiques utilisaient pour leurs missiles longue portée.

Moi, je pense que personne ne sait exactement ce qui se passe.

# POST 6

*Le 9 janvier, 10 h 23.*

---

LA SITUATION DEVIENT inquiétante en Russie. Le week-end a vu défiler un flot ininterrompu d'informations contradictoires, de déclarations, de contre-déclarations, et de débats aussi animés que stériles. Depuis quarante-huit heures, toutes les chaînes de télévision parlent des événements au Daghestan.

Vendredi matin, la Russie a fermé toutes ses frontières. Selon un communiqué publié cet après-midi par l'agence Reuters, la base visée par les rebelles était en réalité un laboratoire de recherche biologique ; la substance libérée accidentellement était un produit hautement pathogène. Un démenti officiel a été formulé quelques heures plus tard par l'administration Poutine, qui reconnaissait tout de même la formation d'un nuage toxique. Samedi matin, à l'heure du petit déjeuner, on apprenait que la Russie a fait appel aux CDC d'Atlanta (Centres pour le Contrôle et la Prévention des Maladies) pour qu'ils dépêchent des équipes au Daghestan.

Et voilà qu'on nous parle à présent du virus du Nil occidental ; un virus endémique à l'Égypte, extrêmement contagieux. Un moustique porteur du virus se serait glissé dans un avion il y a quelques années, répandant la maladie au-delà de la zone originelle. Depuis 1995, quelques cas isolés ont ainsi été recensés en Europe et en Amérique du Sud. Cette explication *semble* satisfaisante, à un petit détail près : en plein mois de janvier, il n'y a pas un seul moustique dans les montagnes du Caucase.

Dimanche, la confusion a encore franchi un palier. À peine cinq heures après l'arrivée des équipes des CDC, alors qu'ils commençaient tout juste à soigner les personnes empoisonnées (ou devrait-on dire *infectées*), deux médecins ont été rapatriés d'urgence aux États-Unis suite à des incidents graves avec des malades.

Des événements similaires se sont déroulés cette nuit, impliquant cette fois-ci des membres de l'Organisation Mondiale de la Santé

(OMS). Ils ont été évacués vers la base de Ramstein, en Allemagne. Certains sites internet affirment que ces personnes ont été tuées.

On ne reçoit que très peu d'informations concernant les équipes russes, pour ne pas dire aucune. Rien non plus sur les populations civiles de la région. Quelques vidéos amateurs parviennent tout de même sur la scène internationale, principalement grâce au Net. On y voit des foules immenses en train de fuir ou d'être évacuées. Le son est souvent très mauvais, mais on entend une multitude de sirènes d'ambulances. Des soldats de l'Armée de Terre et des gardes-frontières russes en tenue de combat surveillent les convois dans le sens inverse de leur progression, faisant face à ce que l'on appelle désormais la « zone noire ».

Notre ministre de la Santé est intervenu ce matin sur la 1<sup>re</sup> chaîne, en tant que porte-parole du gouvernement. Il a assuré qu'aucun cas de contagion du virus du Nil occidental n'était à déplorer sur le sol espagnol. Pas de quoi s'alarmer, donc. Sur une autre chaîne, le ministre de la Défense a annoncé l'envoi d'une équipe d'intervention médicale et d'ingénieurs du génie civil, pour aider à contrôler la situation au Daghestan. Il a bien insisté sur le fait que ces troupes ne couraient aucun danger. Ben voyons !

La moitié des pays d'Europe, le Japon, les États-Unis et l'Australie envoient des équipes de ce type.

Quelque chose se passe en Russie. Quelque chose d'énorme.

*À suivre...*